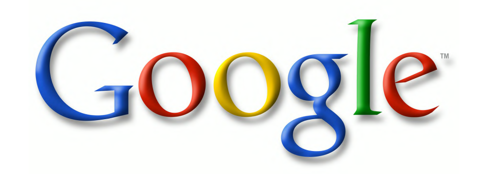
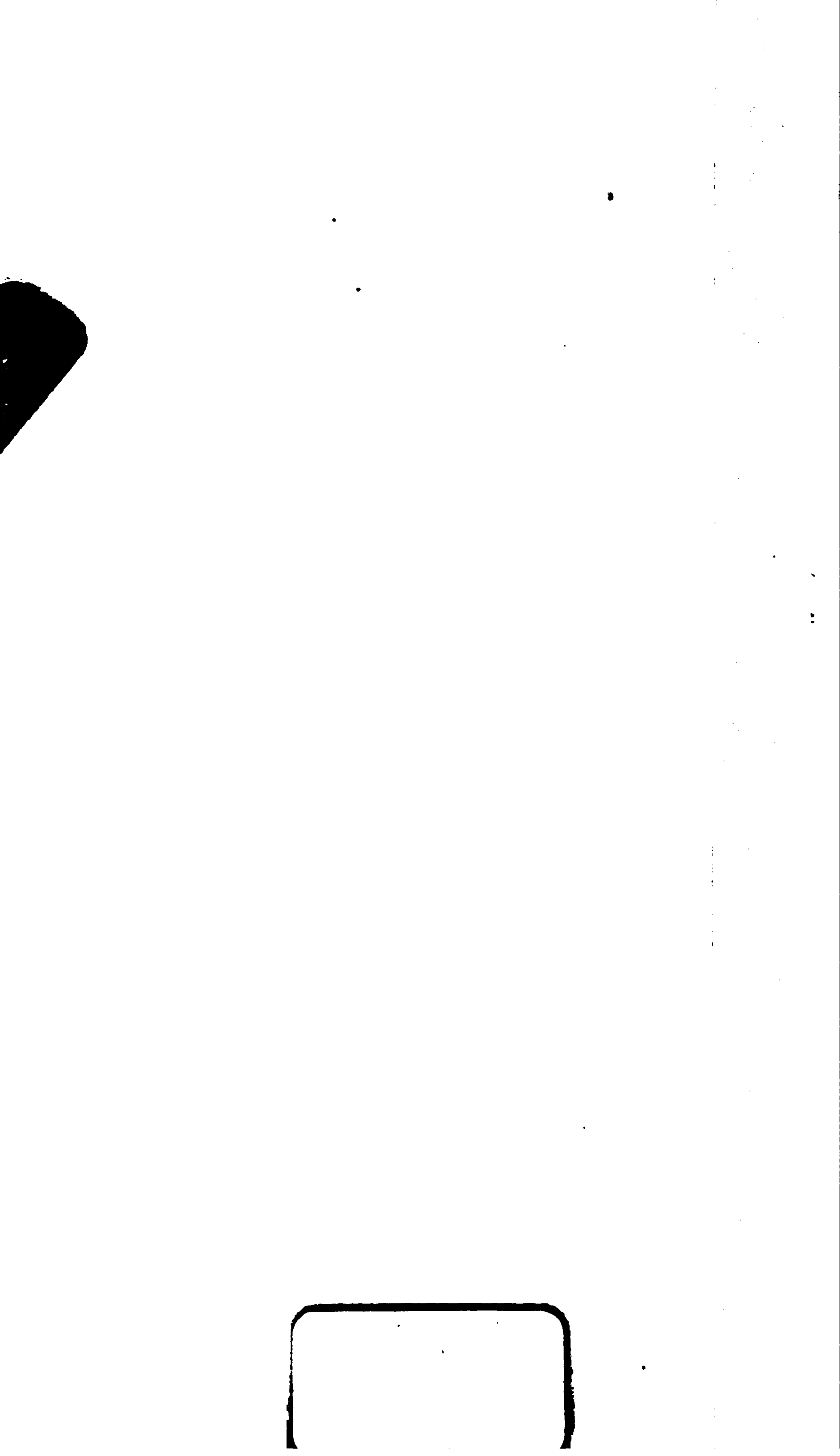






ŒUVRES

COMPLÈTES

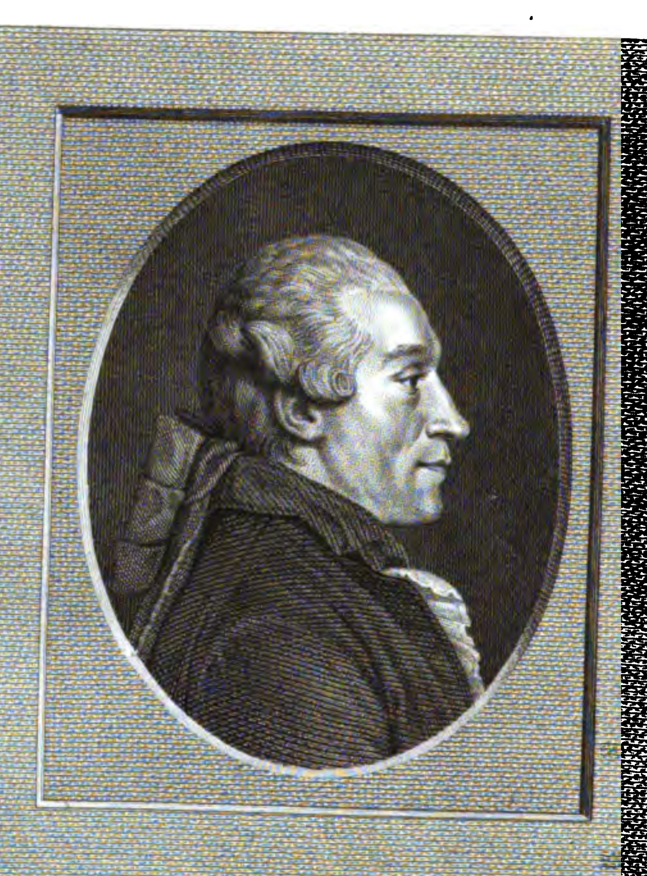
DE THOMA

TOME Ier.

Se trouve aussi chez

LADRANGE, quai des Augustins, n° 19.
GUIBERT, rue Gît-le-Cœur, n° 10.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.



ANTOINE LÉONARD THOMAS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Né à Clermont en auvergne en 1732, mort en 1785.

C. N. Cochin del. 1767. B.t Roger sc.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE THOMAS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE L'AUTEUR,

PAR M. SAINT-SURIN.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

M DCCC XXV.

1. French literature - Collected works

NOTICE

SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES

DE THOMAS.

Si l'on doit chercher la vie d'un auteur dans ses écrits, c'est particulièrement celle de Thomas. Laborieux et solitaire, il vécut beaucoup plus avec ses livres qu'avec ses contemporains. Offrir dans un ordre chronologique le tableau de ses différents ouvrages, c'est tracer à la fois les progrès d'un talent peu vulgaire et l'histoire d'un véritable homme de bien.

Antoine-Léonard THOMAS naquit à Clermont-Ferrand le 1er octobre 1732. On croit que, dans sa première enfance, il perdit son père sur lequel on n'a aucune notion positive; mais il fut assez heureux pour avoir une mère digne de présider à l'éducation d'un fils tel que lui. Femme d'un caractère antique, elle lui apprit à placer le bonheur dans la pratique des devoirs, à considérer la richesse comme un sim-

ple moyen de soulager l'infortune. De si bonnes leçons fructifièrent d'autant mieux qu'elles germaient dans le naturel le plus propre à les recevoir.

Thomas avait à peine quelque idée des rudiments de la langue latine, qu'on le conduisit à Paris, avant l'âge de dix ans. Une application extraordinaire, des succès marqués le signalèrent dans ses classes : il remporta deux prix en seconde et quatre en rhétorique, où le jeune de Beauvais, depuis évêque de Sénez, était son digne émule. Après avoir terminé son cours de philosophie, il fit son droit, et travailla quelque temps chez un procureur. Ses excellentes études avaient fait espérer à sa famille qu'il paraîtrait avec éclat au barreau ; mais l'amour des lettres l'éloignait des formes arides de la procédure. Sa mère, accablée de chagrin, lui ayant reproché de négliger la connaissance des lois, qui devait lui procurer une aisance qu'il partagerait avec elle et ses autres enfants, il ne put résister à de pareilles larmes. Aussitôt il rassembla tous ses essais oratoires et poétiques, et les livra aux flammes. Jamais sacrifice ne fut aussi douloureux, jamais souvenir ne lui offrit aussi plus de charmes. Malgré sa résignation, le penchant l'emporta, suivant l'usage, et le fit re-

noncer à une profession lucrative, pour occuper une humble chaire de sixième ou de cinquième au collège de Beauvais, dans l'ancienne université de Paris.

En 1755, le jeune professeur perdit un frère (Jean Thomas), de qui l'on a, dit-on, quelques poésies latines, et qui, dans le même collège, enseignait la grammaire, d'après une méthode de son invention qui en facilitait l'intelligence. C'est en parlant de ce dernier que Thomas s'exprime ainsi : « J'ai eu un frère dont j'étais fort aimé, « que j'aimais beaucoup, qui m'avait élevé, et « à qui je dois le peu que je suis ; je l'ai vu mou- « rir, il y a douze ans, entre mes bras. Il me « semblait que je restais seul dans le monde ; « tout me paraissait désert autour de moi. Je « parcourais tous les lieux où je l'avais vu, où « j'avais entendu sa voix ; je le redemandais par- « tout, et j'avais du plaisir à sentir couler mes « larmes comme s'il en eût été le témoin (1). »

Un autre frère de Thomas (Joseph), un peu plus âgé que celui dont nous venons de faire mention, était mort en 1748. Il s'était fait connaître, suivant les biographes, par des poésies

(1) Lettre du 31 janvier 1767, tome VI, pag. 156.

fugitives et par une comédie intitulée le *Plaisir*, qui eut les honneurs de la représentation.

Les *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la Religion naturelle*, publiées en 1756, sans nom d'auteur, furent le début de Thomas dans la carrière des lettres. Le commencement de sa préface indique assez l'esprit qui l'anime. « L'auteur, dit-il, du léger ouvrage que « l'on présente au public n'est ni théologien ni « critique; c'est un homme de lettres qui expose « son jugement sur un ouvrage de littérature, « sans flatterie, ainsi que sans aigreur; c'est un « chrétien qui défend sa religion avec zèle, mais « sans fanatisme. En combattant un grand génie, « il rend hommage à ses talents; il plaint ses « erreurs, et respecte sa personne; son cœur « n'est empoisonné ni par l'envie, ni par l'af- « freux sentiment de la haine (1). »

Grimm qui souvent prononce en maître sur des livres qu'il ne connaît point, a jugé celui-ci de la manière suivante: « Un imbécille échappé « de leur école (2), vient d'attaquer le poëme « de la *Religion naturelle*, que vous avez lu avec « tant de fruit et de satisfaction. Il a fait impri-

(1) Tome IV, page 365.

(2) De l'école des jésuites.

« mer près de trois cents pages de réflexions « philosophiques et littéraires sur ce poëme. « Vous verriez ce que c'est que ce philosophe, « si son délire pouvait mériter un seul de vos « regards (1). » Cette réfutation n'en est pas moins l'une des plus solides que l'on ait opposées à Voltaire. Il y règne en général une discussion modérée, approfondie et méthodique, qui suppose dans un jeune homme de vingt quatre ans une lecture immense. Le critique s'y montre avec raison toujours sévère sous le rapport de la morale ; mais quelquefois il est injuste sous le rapport du goût. Son esprit, porté à l'enflure, se décèle involontairement dans la plupart de ses observations : il n'est pas seulement inexorable pour les négligences de style, pour les tournures prosaïques, pour les expressions d'une causticité burlesque, on voit qu'il supporte avec une véritable peine les locutions simples, les mots familiers, dont l'emploi bien ménagé est loin de déparer une composition sérieuse.

Voltaire, ce me semble, ne parle nulle part de cet ouvrage, dans la volumineuse collection de ses œuvres. Il est pourtant difficile de croire qu'il n'en ait pas eu connaissance : rien de ce

(1) *Correspondance*, février, 1757.

qui intéressait son amour-propre n'échappait à l'activité de ses recherches. Quoi qu'il en soit, Thomas, plusieurs années après, condamna cette production à l'oubli; il paraît même l'avoir fait désavouer, dans un *avertissement* qui précède les premières éditions de ses *œuvres diverses* en un volume. Voici comment s'exprime l'éditeur: « cet ouvrage fut attribué à M. Thomas; ce « n'était assurément pas sur la bonté des choses, « ni sur le style qu'on pouvait fonder une pa- « reille conjecture... Nous avons voulu savoir « la vérité; personne ne pouvait mieux nous la « dire que M. Thomas, et il nous a déclaré que « cet ouvrage n'était point du tout de lui. »

Ce fut également en 1756 que Thomas, au nom du corps auquel il appartenait, adressa une ode à M. Moreau de Séchelles, contrôleur général des finances. Sensible aux louanges hyperboliques du poète, le ministre augmenta les revenus de l'université d'une somme de vingt mille francs. Voilà ce qu'il y a de mieux à dire de cette pièce, dont l'objet fut rempli.

Lorsque le désastre de Lisbonne consternait tous les esprits, Thomas composa un *mémoire sur les causes des tremblements de terre* qui remporta le prix *accessit*, au jugement de l'Aca-

démie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, le 3 août 1757.

« On sent plus que jamais, dit l'auteur, com-
« bien il serait avantageux pour le genre humain
« de connaître ce qui cause les tremblements de
« terre... s'il y a quelques présages qui les an-
« noncent, et par quels moyens on pourrait les
« prévenir et les empêcher (1). » Après avoir rapporté les opinions des anciens et des modernes à ce sujet, et les avoir discutées, il finit par ces pieuses réfléxions : « Quelque capables que
« soient les tremblements de terre d'effrayer les
« plus hardis, une bonne conscience les envi-
« sage d'un œil tranquille et soumis. Elle les re-
« garde comme étant dans l'ordre de la provi-
« dence, pour faire trembler les impies, en leur
« faisant voir des abymes sous leurs pieds,
« toujours prêts à les engloutir au premier ordre,
« en attendant le moment terrible auquel ces
« réservoirs de la justice divine, s'allumant tous
« ensemble, inonderont la terre d'un torrent
« de flammes, et y causeront avec le feu du ciel
« l'embrasement général anoncé dans les livres
« saints (2). »

(1) Tome IV, page 142.

(2) Épître de saint Pierre, chap. III.

Ce mémoire n'est point inséré dans les éditions imprimées pendant la vie de l'auteur.

En 1759, Thomas publia *Jumonville*, poëme en quatre chants, dont le sujet est le meurtre d'un jeune officier de ce nom, assassiné en Amérique six ans auparavant par les Anglais, sans aucun respect pour le titre inviolable d'envoyé français. « Puisque, pour le malheur du genre « humain, dit l'auteur, il n'y a point de tribunal « où l'on puisse citer les nations coupables, du « moins que la postérité en tienne lieu, qu'elle « les flétrisse, et que la crainte de l'infamie soit « au moins un frein qui les retienne (1). » Des vues aussi pures méritaient d'être secondées par les inspirations du génie et du patriotisme. Thomas était doué plutôt des qualités du vrai citoyen que de celles du vrai poète; mais on applaudit à ses excellentes intentions. La faveur publique protégea son ouvrage; elle fit d'autant mieux valoir les beaux vers dont il étincelle, qu'ils se trouvent au milieu de beaucoup d'autres qui n'offrent rien de neuf, et qui semblent jétés dans le même moule. Fréron lui même traita l'estimable professeur avec une extrême bienveillance, sans doute parce qu'il avait re-

(1) Préface, tome V, page 12.

connu dans ses premiers essais un écrivain religieux, qui n'avait pas craint de se mesurer avec Voltaire. Voici les propres expressions du redacteur de l'*Année littéraire* sur *Jumonville*: « Cet « excellent poëme n'est pas sans défauts. Je ne « releverai point un petit nombre d'épithètes « oisives et d'hémistiches forcés; la versification « toujours belle est quelquefois monotone. On « desirerait plus de variété dans les tours, de « rapidité dans les images, d'adresse et de chaleur « dans la liaison des idées et des détails; mais « ces taches légères sont bien compensées par « le goût, l'harmonie, la force, la correction, « la majesté, le vrai génie épique, dont le rare « concours doit faire placer ce poëme au premier « rang. Le poète surtout est peintre; il ne perd « jamais de vue ce grand principe que la poésie « doit être une peinture. Avec un talent si dé- « cidé, l'amour du travail, des connaissances, « des réflexions profondes sur son art, et l'étude « continuelle des bons modèles dont M. Thomas « paraît s'être nourri, jeune encore, il peut un « jour enrichir notre Parnasse d'un poëme épi- « que. Je crois remarquer dans *Jumonville* toutes « les qualités nécessaires à ce genre de poésie, « intelligence du plan et des caractères, goût « éclairé du merveilleux et de l'allégorie, éléva-

« tion des idées, richesse des descriptions, dif-
« ficultés vaincues, coloris brillant, fier et sou-
« tenu (1). »

L'Académie française, à cette époque, afin de donner plus d'intérêt a ses concours, proposa pour sujets de ses prix d'éloquence les éloges des grands hommes de la nation. On a reproché souvent à ce genre de discours d'être équivoque, en ce qu'il tient à la fois et du ton de l'histoire et de celui de l'oraison funèbre, sans avoir ni les développements instructifs de la première, ni les sublimes élans de la seconde. C'est pourtant une idée heureuse et belle, que d'avoir trouvé le moyen de rajeunir, pour ainsi dire, la renommée des rois, des ministres, des guerriers, des gens de lettres qui ont illustré la France. N'est-ce pas servir utilement son pays, que de présenter des modèles à son admiration, et d'inviter les jeunes orateurs à les célébrer?

Thomas, le premier, parcourut avec éclat la nouvelle carrière qui s'ouvrait à son émulation. Son *Éloge du Maréchal comte de Saxe* obtint le prix en 1759. La France, patrie adoptive de ce héros, le pleurait encore; elle n'avait point oublié à quels périls il l'avait arrachée dans les

---

(1) *Année littéraire*, III[e] volume de 1759.

plaines de Fontenoi, et, quoiqu'il fût mort depuis près de neuf ans (1), sa perte lui paraissait toujours récente; aussi le choix du sujet fut-il universellement applaudi, et la lecture publique du discours couronné fut-elle entendue, le jour de la Saint-Louis, avec les transports de l'enthousiasme. Grimm cependant ne craint pas de dire: « J'avoue que je n'y ai trouvé que du verbiage (2). » Fréron est loin de s'exprimer avec cette injurieuse fatuité; mais son ton est bien différent de celui qu'il emploie à l'égard de *Jumonville*, soit qu'il veuille infirmer le suffrage de l'Académie, soit qu'il croie apercevoir du changement dans les opinions de l'auteur. Un guerrier dont les exploits forment pour nous la plus belle époque militaire du dix-huitième siècle, fournissait, sans contredit, à l'éloquence des ressources dont l'orateur n'a pas toujours su profiter. On desirerait que celui-ci, en suivant avec moins de scrupule la chaîne des évènements, eût jeté dans sa composition plus de mouvement et de variété; mais il est injuste d'y voir, comme le fait le rédacteur de l'*Année littéraire*, « une dissertation historique en style

(1) Le 30 novembre 1750.

(2) Correspondance, septembre 1759.

« pompeux, une gazette ampoulée (1). » Nous nous occuperons ailleurs des beautés et des défauts de Thomas comme écrivain. Nous remarquerons seulement ici que la verve et l'abandon sont les qualités qui lui manquent le plus. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer la description de la bataille de Rocroi par Bossuet, dans l'oraison funèbre du grand Condé, et celle de la bataille de Fontenoi, dans l'éloge de Maurice. Ce parallèle a été fait par l'un de nos meilleurs critiques (2).

L'auteur a beaucoup retouché cet éloge. Il en a fait disparaître l'exorde, justement condamné par Fréron. Ses corrections se sont étendues même sur le portrait de Charles XII, roi de Suède, l'un des morceaux les plus saillants (3). Il a rendu son style plus juste et plus sain, en changeant des expressions exagérées, en retranchant des membres de phrases inutiles, et surtout des épithètes redondantes. Il avait trop oublié l'une de ses propres maximes, qui se trouvait à la fin du discours, et qu'il a

---

(1) *Année littéraire*, Ve volume de 1759.

(2) M. de Fontanes, dans le *Mercure de France*, germinal an X, (avril 1802).

(3) Tome II, page 373.

supprimée, suivant toute apparence, parce qu'on lui en faisait l'application : « Les grands mots « expriment faiblement les grandes douleurs. » Aussi ne voit-on plus dans cet éloge autant d'apostrophes et d'exclamations accumulées, dont l'uniformité était aussi froide que monotone.

Parmi les additions dont il a enrichi son ouvrage, on distingue celle qui concerne le brave Chevert. « N'oublions pas d'observer, dit-il, en « parlant du maréchal de Saxe, à l'occasion du « siège de Prague, qu'il choisit, pour l'exécu- « tion de l'entreprise, un homme qui justifiait « son choix par sa valeur; qui, élevé de grade « en grade, dut tout à ses actions et rien à ses « ancêtres; qui, pour s'avancer, ajoutait à son « courage tout ce qui manquait à sa naissance; « qui honora ce nom si dédaigné de *soldat de* « *fortune*, et le porta avec la juste fierté qu'il « a le droit d'inspirer.... Qu'il me soit permis « d'associer en passant le nom de Chevert à celui « de Maurice; aujourd'hui qu'il n'est plus (1), on « me le pardonnera plus aisément sans doute (2). »

Une autre addition digne d'être remarquée

---

(1) Chevert mourut à Paris le 24 janvier 1769.

(2) Tome II, page 386.

est celle où l'orateur peint les attaques de l'envie contre tout ce qui est grand. « Faut-il, toutes « les fois qu'il s'agit d'un grand homme, avoir à « prononcer le nom de l'envie? Quelle est cette « maladie vile et cruelle, commune à tous les « temps, à tous les lieux, et qui partout flétrit « le genre humain? Les siècles, les gouvernements, les arts, les lois, les mœurs, tout « change; l'envie ne change pas. Ennemie éternelle et irréconciliable de tout ce qui est « grand, à peine elle aperçoit ou un talent ou « une vertu, elle accourt et les combat. Elle « outragea Turenne et Luxembourg; elle eût « voulu obscurcir Condé; elle persécuta Maurice. C'est elle qui, dans les batailles, traversait ses plans; c'est elle qui disait à des ames « viles: Faites périr l'état, s'il le faut, mais empêchez Maurice de vaincre. C'est elle qui, à « Fontenoy, lorsque le roi, la France et cent « mille hommes étaient en danger, élevait peut-être dans le cœur de certains hommes une « joie barbare, et fit que le gain de la bataille « fut pour eux un malheur plus grand que pour « la Hollande et l'Angleterre. Quelle punition « pourra être égale à ces crimes de l'Envie? Son « supplice est dans sa faiblesse; son supplice « est de se voir, de se juger, de se comparer sans

« cesse ; son supplice est de s'élancer continuellement où les autres s'élèvent et de retomber toujours sur elle-même, de voir à chaque « instant des succès qu'elle abhorre, d'être poursuivie par des triomphes qu'elle déteste ; son « supplice enfin est d'avoir éternellement et « profondément gravée dans son ame l'image « de la grandeur d'autrui, qui pèse sur elle et « qui l'accable. C'est ainsi que la punit Maurice ; « il vole à de nouvelles victoires (1). »

En transcrivant ce dernier morceau de Thomas, nous nous sommes proposés de donner une idée de sa manière d'écrire. Les tableaux, sous sa plume, se déploient en général avec toutes leurs circonstances ; quelquefois même il nuit à leur effet, en épuisant les moindres détails. Comme il revient volontiers sur les mêmes peintures, nous rapporterons ailleurs un autre portrait de l'Envie, tracé dans l'éloge de Descartes, et l'on pourra comparer le peintre avec lui-même.

L'Éloge de Henri-François Daguesseau, chancelier de France, couronné en 1760, est le second que l'Académie Française ait proposé. Ce digne chef de la magistrature était mort deux

(1) Tome II, page 397.

mois après Maurice (1); il laissait une mémoire vénérée, et ne méritait pas moins que le héros saxon les hommages de notre premier corps littéraire. Ayant à nous entretenir d'un magistrat qui fut l'oracle de la justice, l'orateur cherche moins à nous émouvoir, qu'à nous instruire. Ayant à nous représenter un sage, qui fut le modèle de toutes les vertus publiques et privées, il semble avoir voulu ne parler qu'à l'esprit et à la raison. Il s'interdit les mouvements passionnés, qui lui coûtent ordinairement de longs efforts; et s'il ne s'élève guère aux traits d'une haute éloquence, il ne tombe pas non plus dans les écarts d'une fausse chaleur.

Cet éloge offre des corrections du même genre, mais moins nombreuses que celles de l'éloge du comte de Saxe. L'Histoire de la législation française est une addition précieuse de neuf pages, qui est le résultat d'un savoir étendu et bien digéré (2).

Thomas avait concouru la même année pour le prix de poésie; son *Épître au Peuple* obtint le premier *accessit*. On lit dans les Mémoires de Marmontel les détails suivants, qui se rappor-

---

(1) Le 9 février 1751.

(2) Tome III, pages 203 à 212.

tent à cette pièce : « A peine avais-je mis mon « Épitre (1) au concours, lorsque Thomas, selon « sa coutume, vint me communiquer celle qu'il « y allait envoyer. Je la trouvai belle et d'un « ton si noble et si ferme, que je crus au moins « très-possible qu'elle l'emportât sur la mienne. « Mon ami, lui dis-je, après l'avoir entendue et « fort applaudie, j'ai de mon côté une confidence « à vous faire ; mais j'y mets deux conditions : « l'une, que vous me garderez le secret le plus « absolu ; l'autre, qu'après avoir appris ce que je « vais vous confier, vous n'en ferez aucun usage, « *c'est-à-dire* que vous vous conduirez comme « si je ne vous avais rien dit. J'en exige votre pa- « role. » Il me la donna. « A présent, poursuis- « vis-je, apprenez que j'ai mis moi-même un « ouvrage au concours. — En ce cas, me dit-il, « je retire le mien. — C'est là ce que je ne veux « point, répliquai-je, et pour deux raisons : « l'une, parce qu'il est très-possible que l'on re- « jette mon ouvrage comme hérétique, et qu'on « lui refuse le prix ; l'autre, parce qu'il n'est pas « décidé que mon ouvrage vaille mieux que le « vôtre, et que je ne veux pas vous voler un « prix qui peut-être vous appartient. Je m'en

(1) *Les charmes de l'Étude*, épître aux poètes.

« tiens donc à la parole que vous m'avez don-
« née. Écoutez mon Épitre. » Il l'entendit, et con-
« vint qu'il y avait des endroits hardis et péril-
« leux. Nous voilà donc rivaux confidents l'un
« de l'autre, et concurrents de l'abbé Delille (1). »

Le second *accessit* fut décerné à la pièce de celui-ci. C'était, il me semble, son *Épitre sur l'utilité de la retraite pour les gens de lettres.* En publiant la sienne, Thomas y joignit une *Préface*, qui mérite d'être conservée, et que par ce motif nous croyons devoir transcrire. La voici :

« L'Académie française, après avoir couronné
« si justement M. Marmontel, le 12 janvier, a
« donné le premier *accessit* à cet ouvrage. Elle
« eut même la bonté de déclarer, par la bouche
« de M. Duclos, son secrétaire, qu'elle regret-
« tait de n'avoir point un prix à lui donner. Une
« approbation aussi flatteuse, de la part d'un
« corps tel que l'Académie française, a déter-
« miné l'auteur à donner son ouvrage au public.

« Le but de cette Épitre est de rendre le
« peuple respectable aux yeux des autres, et de
« le consoler lui-même. Cette portion du genre
« humain, qui est comptée pour si peu de chose,

---

(1) *Memoires d'un père, pour servir à l'instruction de ses enfants*, livre VII.

« a été long-temps esclave en Europe. Elle est « libre aujourd'hui, au moins dans la plupart des « états; mais elle est pauvre et avilie. Ce n'était « pas ainsi que le peuple était libre à Sparte et à « Rome. Cet avilissement de la plus grande par- « tie du genre humain est un des effets les plus « funestes de notre luxe, et de la prodigieuse « inégalité dans la distribution des richesses.

« L'auteur de cette Épître envisage le peuple « dans ses travaux, dans ses vertus, et dans la « portion de bonheur qu'il peut avoir. Partout « c'est le petit nombre qui jouit, et le grand « nombre qui travaille. Les premières têtes des « états donnent les ordres pour le gouverne- « ment; c'est le peuple qui exécute. Ce sont ses « bras qui font mouvoir ces machines si vastes « et si compliquées.

« On sait qu'il y a des vices parmi le peuple. « Il doit y en avoir : ce sont des hommes; mais « la voix de la nature y est mieux entendue; « les grandes passions y sont moins vives; les « crimes qui désolent la terre y sont plus rares. « Il y a de moins tous les vices que produisent « la dissimulation et l'intrigue.

« Mais le peuple est-il heureux? Eh! où trou- « ver des hommes qui le soient? Le peuple, du- « moins, a deux avantages qui contrebalancent

« bien des maux : la paix et la santé. Les fruits « des excès, les orages des passions lui sont « presque inconnus, surtout dans les campa- « gnes, où le poison des grandes villes n'a pas « pénétré. J'ose même dire que ses plaisirs sont « plus vifs. Ils ne sont ni émoussés par l'habi- « tude, ni l'ouvrage de l'art, comme les plaisirs « factices des riches et des grands.

« Enfin, quand même dans ce jugement entre « les deux parties de l'humanité, je n'aurais pas « tenu la balance bien égale, j'aime mieux qu'elle « ait penché du côté du peuple. Ce que la voix « d'un écrivain obscur peut lui accorder de trop, « est un bien faible dédommagement de tout « ce qu'on lui ôte dans la société. »

L'auteur fait une apologie beaucoup plus vigoureuse de son Épître, dans une lettre adressée à quelqu'un qui en louait l'exécution, sans en approuver le sujet. Voyez le tome VI, page 515.

Un curé de village fit imprimer, dit-on, cette pièce à ses frais, en y supprimant quelques déclamations contre les grands. Après l'avoir lue publiquement dans son église, il en distribua les exemplaires à ses paroissiens, plus sensibles au tribut d'estime, offert par le poète à la classe obscure de la société, qu'au mérite de ses vers énergiques et habilement travaillés. Cet hom-

mage inattendu fut celui qui toucha le plus Thomas.

Nous pourrions citer plusieurs morceaux où le coloris le plus savant se joint à la vigueur de la pensée. Nous nous bornerons au portrait que l'auteur trace de lui-même avec une noble franchise :

Je te rends grace, ô ciel ! dont la bonté propice
M'écarta de ces rangs qui sont un précipice.
Je n'ai point en naissant reçu de mes aïeux
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux ;
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue et l'esclavage,
Si mon cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,
Et si l'horreur du vice et m'anime et m'enflamme,
Mon sort est trop heureux : j'ai la grandeur de l'ame (1).

Le panégyriste du maréchal de Saxe et du chancelier Daguesseau surpassa ces deux premiers essais, dans l'*Éloge de René Dugay-Trouin, lieutenant-général des armées navales*, couronné en 1761. Au milieu de plusieurs morceaux vraiment remarquables, on distingue le parallèle qu'il fait de son héros et d'un homme également l'honneur de la marine française, le célèbre For-

(1) Tome VI, page 7.

bin. La prosopopée qui termine ce discours causa une impression d'autant plus vive qu'elle renfermait une satire indirecte du gouvernement, qui, après des défaites sur terre et sur mer, avait subi les conditions d'une paix humiliante. L'orateur évoque l'ombre de Duguay-Trouin, et lui fait dire : « Français, que sont « devenus ces vaisseaux que j'ai commandés, ces « flottes victorieuses qui dominaient sur l'Océan? « Mes yeux cherchent en vain : je n'aperçois que « des ruines; un triste silence règne dans vos « ports. Eh quoi! n'êtes-vous plus le même « peuple? N'avez-vous plus les mêmes ennemis « à combattre? allez tarir la source de leurs « trésors. Ignorez-vous que toutes les guerres « de l'Europe ne sont plus que des guerres de « commerce; qu'on achète des armées et des « victoires, et que le sang est à prix d'argent? « Les vaisseaux sont aujourd'hui les appuis des « trônes. Portez vos regards au-delà des mers : « les habitants de vos colonies vous tendent les « bras; les abandonnerez-vous aux premiers « ennemis qui voudront descendre sur leurs « côtes? Les ferez-vous repentir de leur fidé-« lité? En vain la nature leur a donné la valeur « et le zèle; leur vie, leur sûreté, leur existence « est dans vos ports; vos vaisseaux sont leurs

« remparts ; ils n'en ont point d'autres. Êtes-vous « citoyens? ce sont vos frères. Êtes-vous avides « de richesses? vous les trouverez dans ce nou- « veau monde. Vous y trouverez un bien plus « précieux : la gloire. Vous avez versé tant de « sang pour maintenir la balance de l'Europe! « L'ambition a changé d'objet. Portez, portez « cette balance sur les mers. C'est là qu'il faut « établir l'équilibre du pouvoir. Si un seul peu- « ple y domine, il sera tyran, et vous serez es- « claves. Il faudra que vous achetiez de lui les « aliments de votre luxe, dont vos malheurs ne « vous guériront pas. Français, considérez ces « mers, qui, de trois côtés, baignent votre pa- « trie. Voyez vos riches provinces qui vous of- « frent à l'envi tout ce qui sert à la construction. « Voyez ces ports creusés pour recevoir vos « vaisseaux. La gloire, l'intérêt, la nécessité, la « nature, tout vous appelle. Français, soyez « grands comme vos ancêtres; régnez sur la mer; « et mon ombre, en apprenant vos triomphes « sur les peuples que j'ai vaincus, se réjouira « encore dans son tombeau (1). »

Thomas n'a rien ajouté à l'éloge de Duguay-Trouin; il y a fait seulement des corrections.

---

(1) Tome III, page 42.

Le prix de poésie fut décerné, en 1762, à son *Ode sur le Temps*. Laharpe qui, dans son *Cours de littérature* et dans sa *Correspondance littéraire*, fait expier à l'auteur tous les ménagements dont il avait autrefois usé dans le *Mercure de France*, a soumis cette pièce à une critique rigoureuse, mais motivée. S'il rappelle le mauvais effet que produisirent à la lecture publique de l'Académie les deux premières strophes, dont il démontre les fautes de toute espèce, il n'oublie pas d'ajouter que les applaudissements éclatèrent à la strophe suivante, qui est sublime. Nous ne le suivrons point dans ses autres remarques (1). Nous rapporterons les trois dernières strophes : elles sont belles et touchantes; elles peignent l'âme élevée de l'auteur; elles consacrent sa piété filiale envers une mère qu'il voulut associer à sa gloire.

Si je devais un jour, pour de viles richesses,
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses,
Si mon cœur par mes sens devait être amolli,
O temps! je te dirais : *préviens* (2) ma dernière heure;
Hâte-toi, que je meure;
J'aime mieux n'être pas, que de vivre avili.

---

(1) Voyez le *Cours de Littérature*, édition de Verdière, 1822, tome XIII, pages 250 à 258.

(2) La Harpe substitue à *préviens*, le mot *hâte*, « d'autant

Mais si de la vertu les généreuses flammes
Peuvent de mes écrits passer dans quelques ames,
Si je puis d'un ami soulager les douleurs,
S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
Languisse sans défense,
Et dont ma faible main puisse essuyer les pleurs;

O temps! suspends ton vol, respecte ma jeunesse;
Que ma mère, long-temps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour:
Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

Nous avons de Thomas, sur *les Devoirs de la Société*, une autre *ode*, *adressée à un homme qui veut passer sa vie dans la solitude*. Elle fut envoyée, je crois, au même concours que la précédente. Quoiqu'elle soit purement écrite, et noblement pensée, La Harpe n'y distingue que la quatrième strophe. Grimm ne fait cas ni de cette pièce, ni de celle *sur le Temps*. « Je n'aime « pas ces deux odes, dit-il; les idées en sont « pauvres et communes; ainsi la véritable élé- « vation n'y est point. C'est un catéchisme pom- « peusement rimé (1). »

« mieux, dit-il, que la répétition, loin d'être une cheville, « rentre dans le mouvement et le dessein de la phrase. »

(1) Correspondance, septembre 1762.

Ne voulant rien dérober aux devoirs de sa place de professeur, Thomas était obligé de passer une partie des nuits à l'étude, afin de pouvoir satisfaire son ardeur pour la célébrité. Ce travail opiniâtre alluma bientôt dans sa poitrine une chaleur dont il eut à souffrir toute sa vie, et qui sans doute en abrégea la durée. Chaque année, pendant les vacances, les eaux minérales du Mont-d'Or lui rendaient des forces qu'il venait perdre à Paris. « Dans ma jeunesse, » écrit-il à madame Monnet, « je suis déja privé « d'un des plus grands charmes de la vie : à « trente ans, je ne mène qu'une vie faible et « languissante. Il y en a plus de dix que je vis « à moitié de lait; j'aime la campagne, et j'y « vais souvent pour ma santé (1). » Il occupait une chaire de troisième, peu compatible avec un tel état de faiblesse, lorsqu'il sortit de la carrière de l'enseignement. Ceux qui ont eu le bonheur d'étudier sous lui rendent un témoignage unanime à son sang-froid, à sa douceur, à sa bienveillance pour ses écoliers dont il était un excellent juge, et parmi lesquels on compte Dupaty, magistrat éloquent, Desforges, auteur

---

(1) Lettre du 31 mai 1766, tome VI, page 138.

de la *Femme Jalouse*, comédie, etc. On ne sera pas fâché de trouver, à la suite de cette notice, une lettre qu'il écrivit, le 20 janvier 1766, à l'un de ses anciens disciples.

Le duc de Praslin, ministre des affaires étrangères, lui offrit une place de secrétaire particulier qu'il accepta; et ce fut alors qu'il composa l'*Éloge de Maximilien de Béthune, duc de Sully*, couronné en 1763. Asssurément rien ne saurait mieux prouver la fierté de son caractère, puisqu'il n'a combattu nulle part les abus du pouvoir avec une indépendance plus généreuse.

Cet éloge a été diversement jugé. « A mon « avis, dit Grimm, il mérite lui seul plus de cou« ronnes que les trois autres ensemble. L'orateur « a fait un grand pas. C'était, dans les discours « précédents, un rhéteur rempli de déclamations « et de phrases ampoulées, et dérobant la disette « des idées sous des amplifications de l'école. « *Ici* c'est tout autre chose; c'est un philosophe « qui parle, qui, à la vérité, tient encore un peu « à cette parure puérile et mesquine dont il s'est « affublé au collége, mais dont les progrès dans « le goût et dans la véritable éloquence ne laissent « plus de doute qu'il ne se défasse dans peu de « toutes ces futilités, et qu'il n'ait incessamment

« une place distinguée parmi nos meilleurs écri-
« vains (1). »

Dans un des numéros du *Mercure de France*, que nous avons déja cité (2), M. de Fontanes porte un jugement bien opposé à celui qu'on vient de lire. « Si vous exceptez, dit-il, quelques « traits des dernières pages, Thomas, dans ce dis- « cours, est resté fort au-dessous de lui-même, « et surtout de son héros. C'est alors qu'il com- « mence à faire un grand abus des termes ab- « straits et des comparaisons tirées de la méca- « nique. Tout est *poids* et *contrepoids*, *force* et « *levier*, *action* et *réaction*. Les critiques remar- « quèrent justement l'emphase et l'obscurité de « quelques phrases de cet éloge. On n'a jamais « prodigué l'orgueil des grands mots et le vague « des idées avec plus d'excès que dans le portrait « de ce ministre qui *doit veiller sans cesse à re-* « *trancher de la somme des maux qu'entraînent* « *l'embarras de chaque jour, le choc et le con-* « *traste éternel de ce qui serait possible dans la* « *nature, et de ce qui cesse de l'être par les* « *passions.* »

J'avoue que l'opinion de Grimm me paraît ici

---

(1) Correspondance, septembre 1763.

(2) Page XII de cette notice.

plus judicieuse que celle de M. de Fontanes, dont le goût est très-sûr en général. La phrase critiquée manque, il est vrai, de naturel et de clarté; mais il fallait néanmoins la rapporter entièrement. La voici: « Si j'ajoute qu'un ministre « doit veiller sans cesse à retrancher de la somme « des maux qu'entraînent l'embarras de chaque « jour, le tourment des affaires, les nécessités « du moment, la mollesse ou la corruption de « ceux qui exécutent, le choc et le contraste « éternel de ce qui serait possible dans la nature, « et de ce qui cesse de l'être par les passions, « je n'aurai encore tracé qu'une image imparfaite des qualités et des devoirs d'un homme « d'état (1). » D'ailleurs il n'est pas exact de dire que l'auteur ait commencé, dans cet éloge, à faire un grand abus des termes abstraits, etc.: il y en a moins que dans les trois éloges précédents. Quant au reproche d'être resté fort au-dessous de lui-même, et surtout de son héros, je ne le crois pas mieux fondé. Thomas représente Sully comme guerrier, comme négociateur, comme ministre: les deux premiers tableaux ont nécessairement moins d'intérêt que le troisième; mais ils sont pleins de substance et même de

---

(1) Tome III, page 105.

rapidité; les événements et les personnages y sont peints en fort peu de mots. Dans la troisième partie, les talents de l'administrateur sont développés avec plus d'étendue; le parallèle de Sully et de Colbert suffirait pour démontrer que l'écrivain domine le sujet qu'il traite.

Il nous serait facile de justifier notre manière de voir par plusieurs passages remarquables. C'est un soin que nous laisserons au lecteur éclairé, qui pourra les trouver aisément.

Le pathétique étant la partie faible de Thomas, on ne sera pas fâché de l'apprécier précisément dans le genre qui lui est le moins familier. Dans son exorde, le souvenir du bon Henri IV lui inspire l'apostrophe suivante: « Vous ne serez « point séparé de cet éloge, ô vous, tendre ami « de Sully, vous le plus grand des rois et le « meilleur des maîtres, vous, dont un citoyen ne « peut prononcer le nom sans attendrissement! « Ah! si vos cendres pouvaient se ranimer, vous « peindriez vous-même Sully avec cette éloquence « simple et guerrière qui vous était propre; et « Sully serait mieux loué qu'il ne pourra l'être « par les plus grands orateurs (1). »

Au sujet de l'étroite liaison qui régnait entre

---

(1) Tome III, page 83.

le roi et le ministre, il s'écrie : « O Henri IV ! « ô Sully ! ô doux épanchements des cœurs ! soins « consolants de l'amitié ! c'était auprès de Sully « que Henri IV allait oublier ses peines ; c'était « à lui qu'il confiait toutes ses douleurs. Les « larmes d'un grand homme coulaient dans le « sein d'un ami. La franchise guerrière et la « douce familiarité assaisonnaient leurs entre« tiens ; il n'y avait plus de sujet ; il n'y avait « plus de roi ; l'amitié avait fait disparaître les « rangs. Mais cette amitié si tendre était en même « temps courageuse et sévère de la part de Sully. « A travers les murmures flatteurs des courtisans, « Sully faisait entendre la voix libre de la vé« rité (1). »

Après avoir peint la douleur de Sully, apprenant l'assassinat de son ami, il continue en ces termes : « Mais quels furent ses sentiments, « lorsque, dans le palais dont toutes les mu« railles étaient couvertes des marques du deuil « et de la mort, dans ce palais où étaient encore « déposés les restes du roi, presque aux pieds « de sa tombe, et à la lueur des torches funèbres, « *il* aperçut la joie de la nouvelle cour ; joie « plus cruelle pour lui, que s'il avait vu enfoncer

(1) Tome III, page 131.

« oppose un concurrent en faveur duquel Praslin, « d'Argental et sa femme briguent les voix à la « ville, à la cour. Ils se vantent d'en réunir un « très-grand nombre, et je les crains; car ce « concurrent, c'est Thomas. — Je ne crois pas, « lui dis-je, que Thomas se prête à cette manœu- « vre.—Mais, me dit-il, Thomas y est fort embar- « rassé. Vous savez qu'ils l'ont empêtré de bien- « faits, de reconnaissance; ensuite ils l'ont en- « gagé de loin à penser à l'Académie; et, sur ce « qu'il leur a fait observer que sa qualité de se- « crétaire-personnel du ministre ferait obstacle « à son élection, Praslin lui a obtenu du roi un « brevet qui ennoblit sa place. A présent que « l'obstacle est levé, on exige qu'il se présente, « et on lui répond de la grande pluralité des voix. « Il est à Fontainebleau en présence de son mi- « nistre, et obsédé par d'Argental; je vous con- « seille de l'aller voir.

« Je partis, et en arrivant j'écrivis à Thomas « pour lui demander un rendez-vous. Il répondit « qu'il se trouverait sur les cinq heures au bord « du grand bassin. Je l'y attendis; et en l'abor- « dant: — Vous vous doutez bien, mon ami, lui « dis-je, du sujet qui m'amène. Je viens savoir « de vous si ce que l'on m'assure est vrai; et je « lui répétai ce que m'avait dit d'Alembert. —

« Tout cela est vrai, me répondit Thomas; et il « est vrai encore que M. d'Argental m'a signifié « ce matin que M. de Praslin veut que je me « présente, qu'il exige de moi cette marque d'at- « tachement, que telle a été la condition du « brevet qu'il m'a fait avoir; qu'en l'acceptant, « j'ai dû entendre pourquoi il m'était accordé; « et que, si je manque à mon bienfaiteur par « égard pour un homme qui l'a offensé, je perds « ma place et ma fortune. Voilà ma position. A « présent, dites-moi ce que vous feriez à ma « place. — Est-ce bien sérieusement, lui dis-je, « *que* vous me consultez? — Oui, me dit-il en « souriant, et de l'air d'un homme qui avait pris « son parti. — Eh bien! lui dis-je, à votre place, « je ferais ce que vous ferez. — Non; sans dé- « tour, que feriez-vous? — Je ne sais pas, lui « dis-je, me donner pour exemple; mais ne suis- « je pas votre ami? n'êtes-vous pas le mien? — « Oui, me dit-il, je ne m'en cache pas:

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même (1).

« Eh *bien!* repris-je, si j'avais un fils, et s'il « avait le malheur de servir contre son ami la

---

(1) Paroles d'Alzire à Zamore, acte III, scène 4.

« haine d'un Gusman, je lui... — N'achevez « pas, me dit Thomas en me serrant la main, « ma réponse est faite et bien faite. — Eh! mon « ami, lui dis-je, croyez-vous que j'en aie douté? « — Vous êtes cependant venu vous en assurer, « me dit-il avec un doux reproche. — Non certes, « répondis-je, ce n'est pas pour moi que j'en ai « voulu l'assurance, mais pour des gens qui ne « connaissent pas votre ame aussi bien que je la « connais. — Dites-leur, reprit-il, que, si jamais « j'entre à l'Académie, ce sera par la belle porte; « et à l'égard de la fortune, j'en ai si peu joui, « et m'en suis passé si long-temps, que j'espère « bien n'avoir pas désappris à m'en passer en- « core. — A ces mots, je fus si ému que je lui « aurais cédé la place, s'il avait voulu l'accepter, « et s'il l'avait pu décemment; mais la haine de « son ministre contre moi était si déclarée, que « nous aurions passé, lui pour l'avoir servie, moi « pour y avoir succombé. Nous nous en tînmes « donc à la conduite libre et franche qui nous « convenait à tous deux : il ne se mit point sur « les rangs, et il perdit sa place de secrétaire « du ministre. On n'eut pourtant pas l'impudence « de lui ôter celle de secrétaire interprète des « Suisses. Il fut reçu de l'Académie immédiate-

« ment après moi (1), mais à une longue dis-« tance; car, de 1763 jusqu'en 1766, il n'y eut « point de place vacante, quoique, année com-« mune, le nombre des morts à l'Académie fût « de trois en deux ans.

« Je dois dire à la honte du comte (2) de « Praslin et à la gloire de Thomas, que celui-ci, « après s'être refusé à un acte de servitude et « de bassesse, crut devoir ne se retirer de chez « un homme qui lui avait fait du bien que lors-« qu'il serait renvoyé. Il resta près de lui un « mois encore, se trouvant, comme de coutume, « tous les matins à son lever, sans que cet homme « dur et vain lui dît une parole, ou qu'il daignât « le regarder. Dans une ame naturellement noble « et fière comme était celle de Thomas, jugez « combien cette humble épreuve devait être « pénible! Enfin, après avoir donné à la recon-« naissance au-delà de ce qu'il devait, voyant « combien le vil orgueil de ce ministre était irré-« conciliable avec l'honnêteté modeste et pa-« tiente, il lui fit dire qu'il se voyait forcé de

(1) Marmontel fut reçu à l'Académie française le 22 décembre 1763.

(2) Il n'était pas encore duc.

« prendre son silence pour un congé, et il se re-
« tira. Cette conduite acheva de faire connaître son
« caractère; et, du côté même de la fortune, il ne
« perdit rien à s'être conduit en honnête homme.
« Le roi lui en sut gré; et non-seulement il ob-
« tint dans la suite une pension de deux mille
« livres sur le trésor royal, mais un beau logement
« au Louvre, que lui fit donner le comte d'Angi-
« villiers, son ami et le mien (1). »

Dix-huit ans avant la publication des mémoires dont nous venons de rapporter un passage assez long, Saint-Lambert parla de ce fait en pleine académie, lorsqu'il y reçut (2) le comte de Guibert à la place de Thomas. Sans nommer le duc de Praslin, il le désigna par sa qualité de ministre, et termina son récit de la manière suivante : « Il ne renvoya pas M. Thomas, si c'est « ne pas renvoyer l'homme de bien qu'on a aimé, « que de le traiter avec indifférence. M. Thomas « demanda la permission de se retirer. Depuis ce « moment, il craignit plus les protecteurs que la « pauvreté. Il semblait croire qu'on ne lui offrait « des services que pour le corrompre ou pour

(1) *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfans*, livre VII.

(2) Le 13 février 1786.

« l'asservir ; et il pensait que pour conserver l'é-
« quité dans ses jugements et dans sa conduite,
« il fallait rester libre. »

La famille de feu M. le duc de Praslin réclama contre les faits articulés par le directeur de l'Académie, dans sa réponse au discours du récipiendaire. C'est pour nous un devoir de donner ici la note qu'elle fit insérer dans le Mercure de France, du 18 mars 1786, page 133 : « On ne
« peut se dispenser de dire que jamais M. le duc
« de Praslin n'exigea rien de M. Thomas, qui
« pût alarmer sa délicatesse, et qu'il ne fut pas
« même dans la possibilité de le *renvoyer* direc-
« tement ou indirectement, pour avoir éprouvé
« de sa part une généreuse résistance.

« On ajoutera que le ministre qui s'était d'a-
« bord attaché M. Thomas en qualité de secré-
« taire des affaires étrangères, lui avait ensuite
« procuré, par M. le duc de Choiseul, son parent
« et son ami, la place de secrétaire-interprète des
« Suisses, avec mille écus d'appointement ; que
« cette place, qu'il a gardée jusqu'à sa mort, lui fut
« accordée à titre de retraite, et comme récom-
« pense des services qu'il avait rendus en qualité
« de secrétaire ; que M. Thomas en était déja
« pourvu lorsqu'il fut invité à se présenter pour
« une place vacante à l'Académie française, et

« qu'il n'était plus par conséquent dans le cas, « on ne dit pas d'être *renvoyé*, mais même « remercié.

« On dira enfin que M. le duc de Praslin, après « avoir fait ce qui dépendait de lui pour mettre « M. Thomas également à l'abri des *protecteurs* « *injustes et de la pauvreté*, lui conserva toujours « l'entrée libre de sa maison et une part distin- « guée dans son estime. »

Cette réclamation serait sans réplique, si les fonctions du secrétaire-particulier, qui était l'homme du ministre, avaient été incompatibles avec celles du secrétaire-interprète des cantons suisses, qui était l'homme du roi. Tout annonce au contraire que Thomas avait réuni ces deux places, et qu'il aurait désiré remplir l'une et l'autre plus long-temps. Il tenait d'autant plus à la première, qu'elle établissait des rapports journaliers et de confiance entre le ministre et lui; qu'elle semblait par conséquent lui offrir la perspective d'une aisance assurée, dont il se proposait de faire jouir sa mère et ses sœurs. Voici de sa part un témoignage qu'on ne peut guère récuser. « Une fois, écrivait-il, la fortune « s'est presque présentée à moi. J'ai été quelque « temps auprès d'un ministre. J'aurais pu, en y « restant, avoir peut-être un jour dix ou douze

« mille livres de rente; *mais il a exigé de moi*
« *une action que je ne voulais, ni ne devais pas*
« *faire*. Je me suis retiré, et je suis resté pauvre,
« sans peine et sans regret. » Tel est le fragment d'une lettre que nous croyons avoir été adressée à Deleyre, puisque ce dernier le rapporte dans son *Essai sur la vie de M. Thomas*, page 45, ouvrage, pour le dire en passant, rempli de déclamations, dépourvu de méthode, et dont le style est ridiculement néologique.

Une lettre inédite de la comtesse d'Argental, dont les faits rapportés plus haut fournissent la clef (1), prouve que cette dame et son mari ne pardonnaient point à Thomas de ne s'être pas mis sur les rangs pour la place que la mort de Bougainville laissait vacante à l'Académie française.

Le motif qui ne permit pas à Thomas de solliciter cette place, nous a valu un cinquième *Éloge* de sa composition, envoyé à cette compagnie, celui de *Réné Descartes*, couronné en 1765. Cet éloge lui fit beaucoup d'honneur par la manière dont il surmonta les difficultés atta-

(1) M. de Monmerqué possède l'original de cette lettre, écrite le 8 novembre 1763. Nous la donnons à la fin de cette notice.

chées à un pareil sujet, en prêtant des couleurs brillantes aux matières les plus abstraites. Pour nous apprendre de quel point est parti Descartes, il trace l'histoire de la philosophie depuis son berceau jusqu'au moment où parut cet homme extraordinaire. Il peint ensuite ce dernier refaisant son éducation, luttant contre tous les obstacles par sa forte passion pour la vérité, renversant d'anciens systèmes auxquels il substitue le sien, et, même au milieu de ses erreurs, servant l'esprit humain, parce qu'il exige que l'on juge les opinions par soi-même, au lieu de les admettre d'après une autorité étrangère. Il le suit dans ses divers ouvrages; il analyse à sa manière, c'est-à-dire avec autant de savoir que d'étendue, son caractère, son génie, ses pensées, ses travaux et ses découvertes.

Au lieu de louer les recherches patientes de l'orateur, on lui reprocha d'étaler avec trop de luxe et d'ambition des connaissances nouvellement acquises. Plusieurs académiciens lui refusèrent la palme, prétendant que les détails dans lesquels il était entré appartenaient au domaine de l'académie des Sciences. Ce tort, si toutefois c'en est un, n'était pas le sien; c'était celui du sujet, et par conséquent de l'Académie qui l'avait choisi. Néanmoins on lui fit partager le prix

avec Gaillard; mais le public cassa cet arrêt par des huées et des murmures, dès qu'il eut entendu la lecture des discours des deux compétiteurs.

Gaillard s'est honoré en proclamant lui-même la supériorité de l'ouvrage de son rival. Voici son propre aveu au sujet du jugement qui lui fut trop favorable : « Ce prix fut partagé avec M. Tho- « mas; mais il faut savoir se rendre justice, et se « remettre à sa place quand on a été trop bien « traité. Le discours de M. Thomas, contenant « toute la substance de la philosophie de Descar- « tes, était plus profond, plus savant, d'une élo- « quence plus nerveuse, plus imposante : il avait « vu son sujet de plus haut, l'avait creusé plus à « fond, l'avait plus richement embelli, avait une « touche plus mâle et plus fière; c'était l'ouvrage « d'une bien forte tête. Il méritait d'avoir seul le « prix, et, pour n'être pas trop modeste, je crois « que le mien méritait seul l'*accessit*, et un de ces « *accessit* qui valent un prix; mais la continuité « des succès attire toujours trop d'envie. On s'en- « nuyait de voir M. Thomas remporter tous les « prix, comme à la cour on s'était ennuyé des « victoires accumulées du grand Condé; et, pour « l'en punir, on lui avait ménagé habilement « l'échec de Lérida. De même, à l'Académie, on « avait bien résolu de donner un dégoût à

« M. Thomas, et j'eus le malheur de fournir « cette occasion. Le parti qu'on nommait *philo-* « *sophique* dans l'Académie, se déclarait haute- « ment en faveur de M. Thomas: par conséquent, « le parti des d'Olivet et des Batteux, qui n'était « pas celui dont j'ambitionnais le plus le suf- « frage, montra beaucoup de zèle pour moi, « sans savoir pour qui il s'intéressait. Or, ce « parti était plus nombreux qu'il ne paraissait « l'être, parce que beaucoup d'académiciens « doux et modérés, qui n'épousaient aucun « parti, se joignaient souvent à celui-ci par une « aversion secrète pour le ton un peu tran- « chant des philosophes. M. Duclos m'a dit avoir « vu le moment où j'allais avoir une très-grande « pluralité de voix; ce qui vraisemblablement « n'aurait réussi dans le public ni à l'Académie « ni à moi, lorsqu'un académicien ouvrit l'avis « du partage, qui fut à l'instant embrassé una- « nimement par l'assemblée, comme un moyen « terme où les *anti-philosophes* voyaient tou- « jours un demi-échec pour M. Thomas. N'être « plus seul au-dessus de tout était pour lui la « levée du siége de Lérida (1). »

Quoique Thomas apportât une conscience ti-

(1) *Mélanges académiques*, tome I, page 1.

morée dans ses travaux, surtout si on le compare avec ses successeurs, on a pourtant lieu de regretter qu'il n'ait pas connu suffisamment les divers écrits de Descartes. « Quelques auteurs, « dit-il en parlant de ce dernier, assurent qu'il « n'avait point lu les ouvrages de Bacon, et il « nous dit lui-même, dans une de ses lettres, « qu'il ne lut que fort tard les principaux ou- « vrages de Galilée. Si cela est, il faut convenir « que la gloire de Descartes en est bien plus « grande (1). » Le fils de l'un des meilleurs esprits de ces derniers temps, M. Portalis, a combattu ces assertions dans un livre posthume de son père, ouvrage excellent qui n'est point assez répandu. On y lit, au sujet de Descartes, le passage suivant : « Ses lettres et sa vie, écrite par « Baillet, établissent au contraire qu'il connais- « sait les ouvrages du chancelier d'Angleterre, « et la lettre par laquelle on voudrait prouver « que le philosophe français n'avait lu que très- « tard Galilée, ne se rapporte qu'à quelques dé- « couvertes en mécanique, ou à quelques inven- « tions d'optique que Descartes pouvait fort bien « ignorer, quoiqu'il eût connaissance des princi- « paux ouvrages de Galilée. Les écrivains du

(1) Tome III, note 2, page 342.

« dix-huitième siècle remontaient rarement aux « sources, et manquaient généralement de cet « esprit de recherches qui est pour les philolo- « gues, les historiens et les critiques, ce que l'es- « prit d'observation est pour les naturalistes, les « physiciens et les philosophes (1). »

En retouchant l'éloge de Descartes, Thomas y laissa des phrases ambitieuses, des expressions forcées. Telle est, par exemple, l'hyperbole suivante que La Harpe, dans son *Cours de littérature*, relève d'autant plus sévèrement, que l'esprit révolutionnaire, dans sa démence, l'a prise à la lettre. « Tant que la philosophie et la vé- « rité seront quelque chose sur la terre, on ho- « norera celui qui a jeté les fondements de nos « connaissances, et *recréé*, pour ainsi dire, *l'en-* « *tendement humain* (2). » Les mots *pour ainsi dire* ne se trouvent pas dans la première édition; ce qui rendait l'hyperbole plus choquante.

Ces fautes sont rachetées par des beautés du premier ordre. On remarque principalement un portrait de l'envie que nous avons annoncé plus haut, et qui est supérieur à celui que nous avons

(1) *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique durant le dix-huitième siècle*, tome I, page 19, note 1.

(2) Tome III, page 252.

rapporté, page XIII de cette Notice. « Avec ses « sentiments, son génie et sa gloire, il (Des- « cartes) dut trouver l'Envie à Stockholm, comme « il l'avait trouvée à Utrecht, à La Haye et dans « Amsterdam. L'Envie le suivait de ville en ville, « et de climat en climat. Elle avait franchi les « mers avec lui; elle ne cessa de le poursuivre « que lorsqu'elle vit entre elle et lui un tom- « beau. Alors elle sourit un moment sur sa tombe, « et courut dans Paris, où la renommée lui dé- « nonçait Corneille et Turenne.

« Hommes de génie, de quelque pays que vous « soyez, voilà votre sort. Les malheurs, les per- « sécutions, les injustices, le mépris des cours, « l'indifférence du peuple, les calomnies de vos « rivaux ou de ceux qui croiront l'être, l'indi- « gence, l'exil, et peut-être une mort obscure à « cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que « je vous annonce. Faut-il que pour cela vous « renonciez à éclairer les hommes? Non, sans « doute, et quand vous le voudriez, en êtes-vous « les maîtres? Êtes-vous les maîtres de dompter « votre génie, et de résister à cette impulsion « rapide et terrible qu'il vous donne? N'êtes-vous « pas nés pour penser, comme le soleil pour « répandre sa lumière? N'avez-vous pas reçu « comme lui votre mouvement? Obéissez donc

« à la loi qui vous domine, et gardez-vous de « vous croire infortunés. Que sont tous vos en- « nemis auprès de la vérité? elle est éternelle, et « le reste passe; etc., etc. (1). »

Thomas ayant envoyé son Éloge de Descartes à Voltaire, ce dernier lui fit une de ces réponses aimables et saillantes qui coûtaient si peu à son inconcevable facilité. Il finissait par l'engager à venir dans sa solitude, pour y vivre avec lui comme un frère que l'éloquence, la poésie et la philosophie lui avaient donné (2). Cette lettre respire tant la cordialité, que, pour l'honneur du malin vieillard de Ferney, l'on doit croire que ce ne fut pas après l'avoir écrite qu'il se permit aux dépens de l'orateur ce jeu de mots si cruel et si connu : « Il ne faut plus « dire du *gali-Mathias*, mais du *gali-Thomas*. »

Les cinq éloges couronnés de Thomas établirent sa réputation jusque chez l'étranger qui les traduisit. Ils se recommandent par l'enthousiasme de la gloire, des talents et de la vertu, par une véritable passion pour tout ce qui contribue au bonheur de l'humanité; ils supposent des veilles laborieuses, des études continuelles,

---

(1) Tome III, page 330.

(2) Voyez cette lettre, tome III, pag. 402.

approfondies et variées. L'auteur s'y montre également versé dans l'art militaire, dans la jurisprudence et la législation, dans la science de l'administrateur et de l'homme d'état, dans les mystères de la métaphysique et de la nature. Son style imposant et grave a l'empreinte d'une ame élevée et d'une imagination forte; mais on y voudrait plus de souplesse, de grace, en un mot, plus de facilité. Enfin, l'on voudrait moins d'uniformité dans ses plans, et que les physionomies de ses personnages offrissent moins souvent le même dessin et la même couleur.

Au surplus, si la critique n'a pas épargné ces cinq éloges, il n'y a qu'une voix sur le mérite des notes qui les accompagnent. Pleines de substance et d'intérêt, elles sont écrites d'un style toujours convenable, et quelquefois avec une ingénieuse simplicité.

Depuis plusieurs années, le fils de Louis XV, le Dauphin, sur qui reposaient les espérances des Français, portait dans son sein le germe d'une maladie à laquelle il succomba le 20 décembre 1765, après avoir été, dans ses longues souffrances, le modèle d'une héroïque et pieuse résignation. On ne peut trop déplorer cette mort prématurée, surtout si ce prince aux meilleures intentions, à un esprit étendu, à des connais-

ceaux remarquables, on distingue particulièrement un portrait du peuple français (1), un tableau du gouvernement féodal (2), des réflexions relatives à l'esprit de chaque siècle et à la grande influence du commerce sur les états modernes (3).

L'orateur, dans le cours de cet éloge, atteste plusieurs fois son respect connu pour la vérité. Son séjour à Versailles avait dû le mettre à portée de la savoir à l'égard du Dauphin. Il ne paraît pas qu'il ait eu l'intention de la déguiser dans ce qu'il dit de ses heureuses inclinations, de ses études sur la politique, de ses vœux pour la prospérité de la France, de sa vie retirée, innocente et pure. Eh! comment penser, en effet, qu'un écrivain indépendant et délicat ait voulu par des faits controuvés, par de basses flatteries, se compromettre dans l'opinion?

D'ailleurs, le temps a découvert des correspondances particulières du prince, qui confirment les témoignages que lui rend son panégyriste.

Diderot pourtant n'a pas craint d'adresser à

---

(1) Tome II, page 313.

(2) Tome II, page 317.

(3) Tome II, page 318 à 323.

Grimm sur ce discours une véritable diatribe contre Thomas ; et de tous les écrits inconsidérés qu'il s'est permis, c'est à coup sûr l'un des plus déraisonnables. « Jamais, ose-t-il dire en com-« mençant, l'art de la parole n'a été si indigne-« ment prostitué (1). » Certes, un pareil langage est celui du fanatisme anti-monarchique.

D'un autre côté, le professeur Coger, aujourd'hui plus connu par les sarcasmes et les injures de Voltaire, que par ses observations anonymes sur Thomas et Marmontel, attaqua le discours du premier sur tous les points avec plus d'ardeur que de force. Il lui reprocha principalement, dans l'article relatif à la religion du Dauphin, d'avoir eu l'adresse de se dérober à la censure des théologiens et de se ménager l'approbation des incrédules. La personne de Thomas était si considérée, ses opinions étaient énoncées en général avec tant de réserve, qu'il commandait les égards à ceux qui le combattaient. Aussi son adversaire lui rend-il hommage, à la fin de sa critique. « J'estime les talents de « M. Thomas, dit-il; je sais qu'il a une belle « ame, qu'il est aussi vertueux qu'ami de la

(1) *Œuvres de Diderot*, 1821, tome III, *Mélanges de littérature et de philosophie*, page 418.

« vertu. Je suis persuadé qu'il est convaincu de « la vérité et de la nécessité de notre sainte reli« gion. Tout ce que l'on peut craindre, c'est qu'il « ne veuille se monter au ton de quelques-uns « de nos philosophes modernes, pour en ob« tenir les suffrages (1). »

Tandis que dans ce discours justement accueilli du public, les uns voyaient un tableau tracé soit par l'adulation du courtisan, soit par le désir de plaire aux novateurs, les autres y découvraient ou plutôt feignaient d'y découvrir une satire détournée du gouvernement et des honteuses faiblesses du monarque. Ce dernier sentiment prévalut même à la cour au point que, s'il faut en croire l'historien de la vie de l'auteur, celui-ci fut menacé de perdre sa liberté: on l'aurait mis à la Bastille, si l'amitié (sans doute celle du comte d'Angivilliers) n'avait pas su plaider sa cause, et mettre en œuvre de puissantes intercessions. « Je tiens, dit Deleyre, ce fait de « M. Thomas lui-même, qui me le racontait avec « la satisfaction d'une vertu fière de l'outrage et « de l'injustice des persécutions (2). »

---

(1) Examen d'un discours de M. Thomas, qui a pour titre : *Éloge de Louis, dauphin de France*, page 60.

(2) *Essai sur la vie de M. Thomas*, page 47.

Malgré les jugements divers dont l'éloge du Dauphin fut l'objet, le panégyriste n'y retrancha rien; il se contenta de faire de légères corrections dans le style.

Hardion, précepteur de Mesdames de France, ayant par sa mort laissé une place vacante à l'Académie française, Thomas l'obtint, et prononça son discours de réception le 22 janvier 1767. Il y considère l'homme de lettres comme citoyen, et paraît, ce me semble, trop pénétré de l'importance et de la dignité de sa profession : car son défaut est de mettre en tout un grand appareil. Il termina sa harangue, en promettant de ne rien faire, de ne rien écrire dont il ne pût s'honorer auprès de ses confrères et de ses compatriotes; mais ce qui valait encore mieux que ce serment un peu fastueux, il le respecta tant qu'il vécut. Dans la suite, il corrigea ce discours, et lui donna de nouveaux développements. A la séance même où il le prononça, il lut une partie de son poëme épique sur le czar Pierre-le-Grand, c'est-à-dire le premier des trois chants, dans lesquels il fait voyager son héros en France.

Le 13 octobre de la même année, Thomas fit jouer, sans aucun succès, *Amphion*, opéra en un acte, dont il avait composé les paroles, et

dont la musique était du célèbre et malheureux La Borde, premier valet-de-chambre de Louis XV, qui périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. Le sujet en est austère et philosophique; le style, toujours grave et solennel, est loin d'avoir ce charme que la fable prête aux accents du héros de la pièce: on devinait aisément que ce genre de composition ne convenait point à l'auteur; et cet essai l'a trop bien prouvé.

Après trois ans de silence, Thomas fixa sur lui plus que jamais les regards des connaisseurs, par la lecture qu'il fit de son *Éloge de Marc-Aurèle* à l'Académie française, le jour de la Saint-Louis 1770. Ce panégyrique était la meilleure réponse qu'il pût opposer à ses détracteurs: toutes ses beautés s'y fortifient, presque tous ses défauts y disparaissent. On s'était récrié tant de fois contre son emphase et son obscurité, qu'il s'étudie surtout à être naturel et clair. Le bonheur de la forme, la sublimité de la morale, l'élégante simplicité du style, tout semble faire de ce discours une véritable composition antique. Le comte de Guibert, successeur du panégyriste, dit de cet éloge: « On pourrait le croire « récemment découvert sous les ruines du Capi-« tole; on y est en effet transporté dans Rome, « on assiste à la pompe funèbre, on la voit, on

« marche, on s'arrête avec elle (1). » C'est le philosophe Apollonius, le maître et l'ami de Marc-Aurèle qui, placé près du cercueil du plus sage des empereurs, retrace ses pensées, ses actions, ses bienfaits, devant un peuple désolé dont il invoque le témoignage, et qui répond à ses interpellations. Le cardinal Maury loue cette création heureuse, en regrettant de « n'y trouver ni « l'ardente sensibilité de Rousseau, ni l'imagi-« nation pittoresque de Buffon (2). » Cette remarque est-elle juste? je ne le crois pas. Un stoïcien rigide s'interdit les élans d'une éloquence passionnée : aussi celle d'Apollonius a-t-*elle* plus d'austérité que d'abandon. Sa douleur est profonde; mais elle est noble et calme. « Les « mouvements variés de l'orateur, qui de temps « en temps s'attendrit et s'interrompt, dit La « Harpe, et ceux des citoyens qui répondent aux « siens, les mots qu'il adresse quelquefois à Com-« mode, fils et successeur de Marc-Aurèle, pré-« sent à cette cérémonie, et qui annonce déja « par l'air dont il écoute le philosophe, *que « Marc-Aurèle est tout entier dans le tombeau*; « les députés des nations qui apportent tour-à-

(1) Discours de réception, prononcé le 13 février 1786.
(2) *Essai sur l'Éloquence de la Chaire*, tome II, page 162.

« tour à sa cendre les regrets et les hommages « des trois parties du monde; les dernières pa- « roles d'Apollonius qui ose pressentir, dans sa « douleur, la tyrannie dont Commode menace « l'univers; enfin Commode lui-même qui, las « d'entendre louer ce qu'il n'imitera pas, agite « sa lance d'une manière terrible et interrompt « tout-à-coup dans la bouche de l'orateur l'éloge « de la vertu; la terreur et la consternation du « peuple romain; tous ces mouvements forment « un drame moral, plein de majesté et d'intérêt, « digne d'être représenté devant des sages et « devant des rois (1). »

Le critique célèbre à qui nous empruntons ce résumé, paraît avoir commis une méprise sur le sens de l'une des premières phrases de cet éloge. Pour lui répondre, nous rapporterons le début que l'auteur met dans la bouche d'Apollonius: « Romains, vous avez perdu un grand homme; « et moi j'ai perdu un ami. Je ne viens pas pleu- « rer sur sa cendre: il ne faut pleurer que sur « celle des méchants; car ils ont fait le mal, et ne « peuvent plus le réparer. Mais celui qui a été « soixante ans vertueux, et qui vingt ans de

(1) *OEuvres de La Harpe*, tome X, *Correspondance littéraire*, tome I, page 120.

« suite a été utile aux hommes; celui qui, dans « tout le cours de sa vie, n'a point eu d'erreurs, « et qui sur le trône n'a point eu de faiblesses; « celui qui a toujours été bon, juste, bienfaisant, « généreux, pourquoi le plaindre? Romains, « la pompe funèbre de l'homme juste est le « triomphe de la vertu qui retourne à l'être su-« prême. Consacrons cette fête par nos éloges: « je sais que la vertu n'en a pas besoin; mais ils « seront l'hommage de notre reconnaissance. Il en « est des grands hommes comme des Dieux. « Comblés de leurs bienfaits, nous n'avons pas « pour eux des récompenses, mais nous avons « des hymnes. Puissé-je, au bout de ma carrière, « en parcourant la vie de Marc-Aurèle, honorer « à vos yeux les derniers moments de la mienne! « Et toi, qui es ici présent, toi, son successeur « et son fils, écoute les vertus et les actions de « ton père : tu vas régner; la flatterie t'attend « pour te corrompre. Une voix libre, pour la « dernière fois peut-être, se fait entendre à toi. « Ton père, tu le sais, ne m'a point accoutumé « à parler en esclave. Il aimait la vérité : la vérité « fait son éloge. Puisse-t-elle de même un jour « faire le tien (1)! »

(1) Tome II, page 241.

L'ensemble de cet exorde, si propre à faire connaître le ton et le style de l'auteur, ne laisse, je le crois, aucune équivoque sur les mots : *il ne faut pleurer que sur celle des méchants*, etc. L'orateur ne veut pas dire qu'il faut donner des regrets aux méchants, et non aux gens de bien : cela serait absurde. D'ailleurs, tout son discours démontre le contraire. Envisageant la postérité et la vie éternelle, il veut qu'on pleure sur les méchants : il les trouve à plaindre, parce qu'ils meurent accablés de malédictions, et privés des récompenses promises aux justes, tandis que les gens de bien meurent au milieu des accents de la reconnaissance, qui les accompagnent jusque dans le sein de la divinité. Ce langage appartient surtout à la secte stoïcienne, qui ne reconnaît d'autre bien que la vertu, d'autre mal que le vice. La Harpe, néanmoins, rapporte isolément la phrase qui donne lieu à ces observations, ce qui la dénature en quelque sorte; et puis il ajoute : « Cette « idée n'est nullement vraie. On dirait avec beau« coup plus de fondement : Il faut pleurer sur la « cendre des hommes vertueux, car ils ne peuvent « plus faire le bien; et ce début même, dans la « bouche du stoïcien Apollonius, serait beaucoup « plus intéressant et plus adapté au sujet (1). »

(1) *Cours de Littérature*, 1822, tome XIV, page 193.

Les vérités mâles que proclame Apollonius excitèrent, dans la séance de l'Académie, des applaudissements si vifs et si prolongés que le public parut en faire l'application à des ministres, qui se croyaient assez forts pour braver l'empire de l'opinion. Thomas reçut l'ordre de ne pas livrer à l'impression l'*Éloge de Marc-Aurèle*, qu'il ne publia qu'en 1775, sous un nouveau ministère, après en avoir retranché des longueurs.

En qualité de directeur, il répondit au discours de réception que M. de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, prononça, le 6 septembre 1770, à l'Académie française. Sa réponse roule sur le génie des affaires, sur le besoin que les gens en place et les gens de lettres ont de se rapprocher pour s'éclairer mutuellement. Le sujet était adapté au genre de mérite du prélat, qui, dans son diocèse et dans les assemblées du clergé, avait acquis la réputation d'un politique habile, et qui sans doute l'aurait conservée, si les rênes de l'état ne lui avaient été remises à une époque décisive, au commencement d'une révolution terrible, dont il était si loin de pressentir les désastres, qu'on l'accuse d'en avoir, par ses imprudences, fait naître les premiers orages. Les mémoires et les correspondances du temps nous apprennent que la harangue de Thomas donna lieu à plusieurs allu-

sions, auxquelles il n'avait peut-être pas songé; que le duc d'Aiguillon en demanda justice à Louis XV, et que M. Séguier, avocat général, s'en plaignit au chancelier Maupeou. Ce dernier retint le manuscrit, « le seul que l'auteur « eût de son discours, dit Grimm, et ne lui laissa « pas ignorer que, s'il en paraissait jamais un « fragment ou la totalité, soit imprimé, soit en « manuscrit, il en resterait responsable, et courrait « le risque d'une punition rigoureuse (1). » L'archevêque de Toulouse, par égard pour son confrère, ne fit point paraître son discours, qui ne fut imprimé qu'environ quarante ans après (2).

L'*Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes, dans les différents siècles*, 1772, était, dans cette première édition, précédé d'un avertissement qu'il est bon de rapporter. Le voici :

« Fénélon a écrit sur l'éducation des femmes. « D'autres écrivains plus ou moins célèbres ont « traité après lui le même sujet; et peut-être y « aurait-il encore un ouvrage nouveau à faire « sur cet objet, un des plus négligés et des plus

(1) Correspondance, octobre 1770.

(2) Dans le *Choix de Discours de réception à l'Académie française*, 1808, tome I, page 414.

« utiles. Ce n'est point ici le but qu'on se pro-« pose ; mais on offre un tableau historique, et « comme un résultat de faits et d'expériences, « qui peut servir de base à un ouvrage de raison-« nement. On verra par là peut-être que les « femmes sont susceptibles de toutes les qualités « que la religion, la politique ou le gouverne-« ment voudraient leur donner.

« Ce morceau, qu'on peut regarder comme « faisant partie de l'histoire des mœurs, est dé-« taché d'un ouvrage plus considérable, qui n'a « point encore paru, et où l'on examine l'usage « et l'abus que l'on a fait de la louange dans « tous les siècles. Par une suite de ce plan, on « cherchait les divers genres de mérite qui ont « distingué les femmes les plus célébrées dans les « différentes époques de l'histoire ; et à cette oc-« casion, on parlait quelquefois des éloges qui « en ont été faits.

« Quelques personnes ont paru désirer que ce « morceau fût détaché du reste ; et on le donne « ici séparément. »

Thomas parcourt les pays et les siècles ; il observe les esclaves des sérails, les héroïnes de Sparte, les courtisanes d'Athènes, les dames romaines, les femmes les plus célèbres des temps modernes ; il remarque l'influence que les au-

ciennes institutions, le christianisme et la chevalerie ont successivement exercée sur le sexe. Après avoir résumé ce que l'on a écrit en faveur des femmes, il les compare aux hommes. S'il leur refuse en général les grands talents l'aptitude aux études profondes, il les en dédommage par des qualités bien précieuses. Par exemple, contre l'autorité de Montaigne, il les croit plus propres que nous à l'amitié. « Rien ne leur « échappe : elles devinent l'amitié qui se tait ; « elles encouragent l'amitié timide ; elles con- « solent doucement l'amitié qui souffre. Avec des « instruments plus fins, elles manient plus aisé- « ment un cœur malade ; elles le reposent, et « l'empêchent de sentir ses agitations. Elles sa- « vent surtout donner du prix à mille choses qui « n'en auraient pas ; il faudrait donc peut-être « désirer un homme pour ami, dans les grandes « occasions ; mais, pour le bonheur de tous les « jours, il faut désirer l'amitié d'une femme (1). » Thomas passe à un autre sentiment moins paisible que l'amitié, et dit : « Les femmes, en « amour, ont les mêmes délicatesses et les mêmes « nuances (2). » Parlant ensuite de la bienfaisance,

(1) Tome IV, page 93.
(2) Ibid.

il croit « qu'elles ont surtout cette sensibilité « d'instinct qui agit avant de raisonner, et a déja « secouru quand l'homme délibère (1). »

Cet ouvrage obtint un faible succès, quoiqu'il offre bien des aperçus fins et piquants, même des traits gracieux et délicats, qui semblaient étrangers à l'esprit de l'auteur. On pensait que le sujet comportait plus de chaleur et plus d'agrément. Les femmes elles-mêmes, à qui la louange y est prodiguée, en furent moins satisfaites que les hommes. Elles trouvèrent leur apologie faite par un avocat très-poli dans ses moyens de défense, mais trop savant dans ses recherches, trop sérieux, trop étudié dans sa discussion, et surtout trop désintéressé à leur égard. Elles furent moins touchées de ses doctes flatteries, qu'elles ne l'avaient été des reproches amers et véhéments que leur adresse Jean-Jacques Rousseau. Faut-il s'en étonner? Les flatteries de l'un sont d'un cœur maître de lui-même, les reproches de l'autre partent d'un cœur déchiré par les blessures de l'amour. Les hommages de la raison ne sont pas ce qui flatte le plus les femmes : elles veulent être aimées, voilà leur premier besoin.

---

(1) Tome IV, page 94.

Quelques-unes cependant, même dans les pays étrangers, écrivirent à Thomas pour lui témoigner leur reconnaissance. Nous l'apprenons par une de ses réponses (1) à la marquise Violante de Chigi, qui habitait la Toscane.

On applique à madame Necker l'esquisse des femmes qui, dans la capitale, « joignent à une « raison vraiment cultivée une ame forte, et re- « lèvent par des vertus leurs sentiments de cou- « rage et d'honneur..., qui pourraient penser avec « Montesquieu, et avec qui Fénélon aimerait à « s'attendrir... ; qui, dans l'opulence..., séparent, « tous les ans, de leurs biens une portion pour « les malheureux, connaissent les asyles de la « misère, et vont rapprendre à être sensibles en « y versant des larmes (2). »

Le portrait de la femme estimable du siècle passe pour être celui de madame de Marchais, épouse du premier valet de chambre de Louis XV, ensuite du comte d'Angivilliers, surintendant des bâtiments du roi. Il commence ainsi : « Il doit « y avoir dans chaque siècle un caractère dis- « tinctif pour le mérite des femmes; il consiste

---

(1) Cette réponse, écrite en 1772 ou 1773, se trouve à la fin de la notice.

(2) Tome IV, page 137.

« à tirer le plus grand parti des qualités domi-
« nantes dans chaque époque, et à en éviter les
« défauts (1). »

L'Essai sur les femmes rappelle ces vers ironiques de Voltaire, dans une épître à Marmontel :

Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des dames de Rome et d'Athène;
On me dit : « Partez promptement,
« Venez sur les bords de la Seine,
« Et vous en direz tout autant
« Avec moins d'esprit et de peine. »

On attribue à M. Daillant de La Touche une *Lettre à M.***, sur un ouvrage intitulé : Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*, 1772. L'auteur suppose que l'apologiste des femmes s'est rendu l'interprète du parti philosophique, auquel il a voulu ménager leur appui. Sa critique est plus injurieuse que solide.

En 1773, Thomas donna une édition de ses ouvrages en prose (2), la seule qu'il ait avouée, quoiqu'il paraisse avoir accordé son agrément à des éditions précédentes. L'avertissement porte : « Les éloges qui avaïent déja paru ont été corrigés

(1) Tome IV, page 139.
(2) A Paris, chez Moutard, 4 vol. in-8° et in-12.

« avec le plus grand soin, pour être rendus plus « dignes du public. Dans quelques-uns de ces « discours, il y a des augmentations et des chan« gements considérables, et tous ont été revus « avec attention pour le style. » On a dit, dans cette notice, en quoi consistaient ces augmentations et ces changements. Le même avertissement porte encore : « On n'a point ajouté à « cette édition les poésies de l'auteur, parce qu'il « les donnera séparément et aussi retouchées. » Ce dernier projet n'a pas eu d'exécution.

Cette édition contient les ouvrages publiés séparément, tels que les cinq éloges couronnés par l'Académie française, celui du Dauphin et l'*Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*. Les deux premiers volumes sont entièrement nouveaux : ils renferment l'*Essai sur les éloges*, ou l'*Histoire de la littérature et de l'éloquence appliquées à ce genre d'ouvrage*.

Dans ce dernier essai, l'auteur se propose d'examiner ce que « les éloges ont été chez les « différentes nations et dans les différents siècles; « quels sont les hommes à qui on les a accordés, à « qui on les a refusés; comment le pouvoir les a « usurpés sur la vertu; comment ce qui était insti« tué pour être utile aux peuples, est devenu quel« quefois le fléau des peuples, en corrompant les

« princes. » Il indique « le mérite ou la bassesse des « écrivains qui ont travaillé dans ce genre. » Il suit de siècle en siècle les révolutions de l'éloquence et des arts, dont il marque la décadence ou les progrès. Souvent il juge, « d'après l'histoire, « les hommes qui ont été loués, afin de mieux « connaître l'esprit des panégyristes et l'esprit « du temps. » Enfin, il termine cet ouvrage par des idées générales sur le ton qui lui « paraît « convenable aux éloges des grands hommes (1). »

Ce plan, tracé par l'auteur lui-même, fait voir que, dans un *Essai*, qui n'était au fond que la *poétique* du genre auquel il s'était livré toute sa vie, il embrasse une grande partie de l'histoire universelle. Aussi la critique n'a-t-elle pas oublié de reprendre la disproportion qui semble exister entre le tableau et l'immensité du cadre. Peut-être y aurait-il eu plus de justice à lui savoir gré d'avoir tenu beaucoup plus qu'il n'avait promis, en nous donnant, sous le modeste titre d'*Essai sur les éloges*, une magnifique galerie morale, politique et littéraire. Telle était la manière ample de Thomas : il ne traitait jamais une matière sans la considérer dans ses détails,

(1) Tome I, page 12.

souvent même sans l'épuiser ; mais ici on aime à le voir répandre tous les trésors de sa vaste érudition, on aime à le voir se refuser au plus léger sacrifice, à l'égard des morceaux qu'il a choisis avec tant de soin, et prendre de ce qu'il compose une assez haute opinion pour n'en rien dérober au lecteur. Les grands personnages qui ont paru sur le théâtre du monde sont naturellement amenés sous ses pinceaux; l'œil exercé du connaisseur les retrouve avec d'autant plus de plaisir que presque toujours ils sont peints des couleurs qui leur conviennent. L'art de l'écrivain a su, par une longue habitude, se plier à la diversité des génies qu'il caractérise : son ton n'est pas le même en appréciant les riches peintures d'Homère et les esquisses sauvages, connues sous le nom de poésies erses, la concision nerveuse de Thucydide et la douceur de Xénophon, la diction soigneusement arrangée d'Isocrate et la véhémence de Démosthène, l'imagination rêveuse de Platon et le sel piquant de Lucien, l'abondance fleurie et naturelle de Cicéron et l'éloquence sèche et fausse de Sénèque, la profondeur de Tacite et l'agrément de Pline-le-Jeune, l'élévation de Bossuet et l'harmonie de Fléchier, la dialectique de Bourdaloue et les graces de Massillon, l'exactitude de Charles Perrault et la fi-

nesse de Fontenelle, la précision méthodique de d'Alembert et la fougueuse originalité de Diderot.

On se doute bien que la littérature ancienne et la littérature française sont les deux parties traitées avec le plus de développement et de prédilection. Quoique l'*Essai sur les éloges* soit le plus considérable des ouvrages de Thomas, il est cependant celui où il y a le moins de monotonie. Il s'était tant de fois entendu reprocher ce défaut capital, qu'il ne négligea rien pour rompre l'uniformité de son style. D'ailleurs, les nombreux passages qu'il emprunte aux différents auteurs qu'il passe en revue, jettent de la variété dans sa composition. Ces passages ont tous de l'intérêt, particulièrement ceux qu'il doit à Thémiste, orateur de Constantinople, beaucoup moins connu qu'il ne mérite de l'être. Pour ne pas allonger cette notice, déja fort étendue, nous rapporterons seulement quelques lignes sublimes de l'une de ses harangues. Elles sont relatives à la plainte mémorable de l'empereur qui fit les délices de Rome. « *J'ai perdu un jour*, di-
« sait Titus, *car je n'ai fait aujourd'hui de bien a*
« *personne*. Que dites-vous, prince! s'écrie l'ora-
« teur. Non, le jour où vous avez dit une parole,
« qui doit être la leçon éternelle des rois, ne peut

« être un jour perdu. Jamais vous n'avez été plus « grand, ni plus utile à la terre (1). »

L'*Essai sur les éloges* n'est pas sans doute exempt tout-à-fait des vices inhérents à la manière de l'auteur; mais cette manière est bien agrandie et bien perfectionnée. La diction, généralement saine et pure, est d'un écrivain très-distingué, mûri par l'expérience, parvenu à régler ses forces, qui reconnaît que grossir les traits, que charger les couleurs, c'est nuire à l'effet, et manquer ainsi le but auquel on veut atteindre. Cet ouvrage, l'un des monuments recommandables de notre littérature, met Thomas au premier rang des critiques. Il y est à la fois penseur éloquent et peintre habile : ses jugements, le plus souvent dictés par le goût, quelquefois même par une rare sagacité, sont médités avec une attention scrupuleuse, et le coloris de ses tableaux est le fruit de savantes combinaisons. Enfin, il fournit un exemple de tout ce qu'une belle ame peut ajouter au talent réuni au savoir, et de tout ce que la patience et les efforts peuvent obtenir de la nature. Voilà, sans contredit, des qualités peu communes; mais elles ne remplacent pas le génie qui d'un coup d'œil

(1) Tome I, page 258.

saisit dans un sujet les points de vue les plus féconds et les plus lumineux, et qui par son propre vol s'élève seul jusqu'à des conceptions nouvelles.

Le cardinal Maury, dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire*, emploie près de quarante pages (1) à discuter avec mesure quelques méprises de Thomas à l'égard de Mascaron et de Bossuet, et quelques jugements hasardés en faveur de Voltaire, de Diderot et de d'Alembert. Ces taches légères et quelques autres, inévitables peut-être dans un livre qui renferme tant de choses, où d'ailleurs on parle de contemporains et d'amis, n'empêchent pas que ce même livre ne soit pour son auteur le fondement d'une réputation aussi durable que brillante.

L'ancienne police paraît avoir retranché plusieurs passages de l'*Essai sur les éloges*, que l'on a restitués long-temps après, entre autres un fragment sur le cardinal de Richelieu. « Je ne « sais, dit M. de Fontanes dans l'article que nous « avons déja cité (1), si Thomas n'aurait pas dû « des remercîments au censeur qui lui conseilla « cette suppression. Que voit-on en effet dans ce

---

(1) Tome II, pages 156-193.

(2) Voyez les pages XII et XXVIII de cette notice.

« fragment? tout, excepté le génie de Richelieu.
« On le condamne sans restriction sur des faits
« isolés dont la cause n'est point encore bien
« éclaircie, et on sépare sa conduite des grandes
« circonstances qui la déterminèrent. Il fallait
« montrer ce grand ministre entre le siècle de la
« ligue dont il réprimait les dernières fureurs,
« et le siècle de Louis XIV dont il préparait la
« gloire. »

M. de Fontanes perd de vue que Thomas a balancé d'abord avec beaucoup d'impartialité les louanges et les accusations dont le ministre ou, si l'on veut, le maître de Louis XIII est encore aujourd'hui l'objet; que c'est après avoir retracé son caractère, son génie, son influence sur la monarchie et sur l'Europe, qu'il rapporte les moyens dont il se servit pour déployer un despotisme effrayant. La censure fit retrancher le tableau de ces moyens odieux, par déférence pour les héritiers du nom du cardinal; mais il était plus facile de supprimer ce tableau que d'en combattre la vérité. Quelles que soient les circonstances impérieuses au milieu desquelles un homme d'état est placé, peut-on l'absoudre lorsque, foulant aux pieds la sainteté des lois, il transforme les juges en assassins, et sacrifie moins les ennemis de l'état que ses ennemis per-

sonnels à une ambition démesurée et à la soif de la vengeance ?

Thomas consacra un hommage *A la mémoire de madame G*** (Geoffrin)* (1), sa bienfaitrice, morte en 1777. « Un de ses amis, qui lui était « tendrement attaché, écrit-il à madame Monnet, « a voulu lui dire ce dernier adieu que les an- « ciens adressaient dans les cérémonies funèbres « à ceux qu'ils avaient aimés. Le ton de cet ou- « vrage est très-simple, et il devait l'être ; mais « le sentiment et la vérité l'ont dicté d'un bout à « l'autre. Après cette lecture, vous connaîtrez cette « femme qui a été long-temps célèbre, comme « si vous eussiez passé votre vie avec elle (2). » L'auteur se servit de cette épigraphe souvent employée : *Nulli flebilior quàm mihi;* mais il n'a jamais rien écrit d'une simplicité aussi exquise que cet opuscule : ses réflexions sont celles d'une ame pénétrée ; c'est la reconnaissance qui réunit les traits d'une image chérie. D'Alembert et l'abbé Morellet payèrent également leur tribut à la bienfaisance de madame Geoffrin.

Ce petit ouvrage de Thomas est le troisième auquel il n'ait pas mis son nom : il ne s'était pas

---

(1) Tome III, page 405.

(2) Tome VI, page 224, lettre du 10 octobre 1777.

nommé non plus dans une lettre, écrite en 1762 sur la paix célébrée à cette époque (1).

Les mémoires du temps lui donnent une grande part au discours que prononça Ducis à l'Académie française, en y succédant à Voltaire, le 4 mars 1779. Ce morceau, jugé par La Harpe avec une excessive rigueur (2), tient effectivement de la manière de Thomas dans quelques parties, surtout dans celle qui concerne l'histoire. Cependant M. Campenon affirme avoir vu le discours de Ducis, écrit en entier de sa main, avec des notes très-courtes de Thomas en marge; ce qui annoncerait que ce dernier s'était contenté d'indiquer des corrections à son ami (3). Quoi qu'il en soit, plus on examine attentivement le style de ce discours, plus on y reconnaît l'empreinte bien marquée de deux cachets différents.

Nous avons fait connaître tous les ouvrages que publia Thomas, au milieu de souffrances presque habituelles. Sa vue, usée par l'étude, le força long-temps de recourir à des yeux étran-

---

(1) Tome VI, page 105.

(2) Correspondance littéraire, lettre CII.

(3) *Essais de mémoires, ou Lettres sur la vie, le caractère et les écrits de J. F. Ducis*, page 235.

gers; sa poitrine était dans un état si déplorable que le docteur Tronchin finit par lui prescrire le silence, comme l'unique moyen de prolonger une existence aussi frêle que la sienne. Il fut même obligé, pendant les quatre ou cinq dernières années de sa vie, d'habiter presque constamment les provinces méridionales, et d'y chercher une température douce et favorable à sa situation. Il y travaillait à son poëme de *La Pétréide*, qui l'occupait depuis vingt ans. Porté naturellement vers les jouissances paisibles de la retraite et de la campagne, il ne regrettait, sous le beau ciel de Nice et de la Provence, que la *société* d'un petit nombre d'amis, particulièrement celle de madame Necker. Il avait voué à cette femme respectable une sorte de culte, et chaque jour à Paris il s'arrachait de son cabinet pour aller régulièrement passer deux heures auprès d'elle.

Lorsque Thomas entra dans le monde, les mœurs de son siècle lui causèrent une surprise pénible, et furent sans danger pour les siennes, qui étaient d'une pureté virginale. Presque toujours occupé des moyens de plaire à la postérité, il négligeait le faible mérite d'être aimable dans un cercle. D'une gravité douce, mais recueillie, il parlait fort peu; sans contribuer à la

gaîté de la conversation, il y souriait quelquefois. Les sujets qui lui étaient analogues pouvaient seuls l'exciter à prendre la parole ; encore fallait-il que ce fût dans l'intimité d'une société choisie et peu nombreuse. Alors il étonnait par l'abondance de son élocution, par l'énergie de ses pensées, par la diversité de ses aperçus. On attribuait son silence à la timidité ; mais la faiblesse de sa complexion en était la véritable cause. Nous l'apprenons par ce fragment d'une lettre non recueillie : « Un quart d'heure de con-« versation, dit-il, me fatigue plus qu'une heure « de travail, à moins que je ne compose sur « quelque chose qui m'affecte beaucoup; car « alors j'éprouve la même altération, et c'est « pour cela que le travail me tue. Jugez, par « tous ces détails, de ma misérable organisa-« tion (1). »

Son caractère indulgent ménageait toutes les faiblesses, sans en partager aucune. Étranger aux petites passions, il mettait de la dignité dans les moindres actes de sa vie. Son ame peu expansive ne montrait pas ordinairement dans l'amitié une extrême sensibilité; mais il y ap-

(1) Fragment d'une lettre à mademoiselle M***, du 8 août 1766, extrait de l'*Essai sur la vie de M. Thomas*, page 74.

portait toutes les attentions qu'admet une tête fortement occupée, et tous les procédés que l'on doit attendre d'un cœur noble. Il aidait volontiers de ses conseils les écrivains qui recouraient à lui; et, ce qui est plus rare, il ouvrait sa bourse à l'infortune. A une époque où il jouissait à peine du nécessaire, il eut la générosité de voler au secours du jeune Malfilâtre, si intéressant par son génie poétique, par sa candeur, par sa détresse et par sa mort prématurée. L'exercice du cheval lui était recommandé; il en ressentait déja les effets salutaires, lorsqu'il y renonça pour subvenir aux frais d'éducation d'un jeune homme de sa province, d'une famille alliée à la sienne. Dans la suite, des amis puissants, dont jamais il ne sollicita le crédit, lui procurèrent des moyens d'existence trop étendus pour la modération de ses goûts personnels, mais presque toujours insuffisants pour les besoins que lui créait sa bienfaisance. On devine aisément jusqu'où la délicatesse de ses soins était portée envers les parents qui vivaient avec lui, surtout envers sa mère.

Lorsqu'il perdit cette dernière, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, il était à Forcalquier. Laissons parler sa profonde douleur dans un fragment de réponse à Barthe, qui lui avait annoncé cette triste nouvelle. « Il y a dix-sept jours

dent sont racontés dans une lettre de Thomas à madame Necker (1).

Pendant sa convalescence, Ducis composa une *épître à l'amitié*, qu'il lut le 30 août, dans une séance publique de l'Académie de Lyon, au milieu d'une brillante assemblée. Il y rappelait les soins touchants qu'il avait reçus de son ami, et, près de quitter ce dernier, il le recommandait à la douceur du climat de Nice, que sa mauvaise santé lui rendait nécessaire vers les approches de l'automne. Il disait :

Tu pars. Climats heureux ! je le confie à vous ;
Zéphyrs, apportez-lui vos parfums les plus doux ;
De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire ;
Pour prix de vos bienfaits, vous entendrez sa lyre.

Ces vœux poétiques ne furent point exaucés. La mort presque subite de Barthe, le péril imminent que Ducis avait couru étaient des secousses trop violentes pour la complexion si fragile de Thomas. Attaqué d'une fièvre maligne, les premiers symptômes en furent si menaçants, que M. de Montazet, qui était membre de l'Académie française, le fit transporter sur-le-champ dans son château, où toutes les ressources de la médecine

---

(1) Tome VI, lettre du 27 juin 1785, page 493.

devinrent inutiles. L'appartement qu'il y reprit, et qu'il avait occupé plusieurs fois, portait cette inscription: LA CANDEUR. Il y expira le 17 septembre, à trois heures du matin, ne regrettant que ses parents et ses amis. Pendant quinze jours de maladie, il conserva le calme d'un homme qui, toute sa vie, avait joui d'une conscience irréprochable, dont le premier plaisir était de cultiver sa raison, et qui, plein de confiance en la miséricorde divine, pouvait espérer que la mort serait pour lui le moment de la récompense. Il n'avait pas encore cinquante-trois ans accomplis.

Le lendemain des funérailles, Ducis écrivit à M. Vallier, son camarade de collège, une lettre dont nous transcrirons les passages suivants: « J'ai perdu mon cher Thomas. Hier, à neuf « heures, j'ai entendu la terre tomber et s'amon« celer sur ce corps qu'animait une ame si ver« tueuse et si pure. Il est donc vrai, je ne le « verrai plus! C'est lui qui m'était venu chercher « en Savoie, auprès du rocher que j'avais teint « de mon sang; c'est lui qui m'emporta dans « ses bras; c'est avec lui que j'ai vécu à Lyon; et « le temps a fini pour lui!

« Qu'importe sa gloire! Ah! une seule conso« lation me reste: notre religion réunit ce que

« la mort sépare. Mon ami dont l'ame était si « chrétienne, m'a laissé le souvenir de la fin la « plus édifiante. Il s'est confessé avec toute sa « raison. Son confesseur(1), qui est un ange de « piété et de charité, l'a vu trois fois dans la « même nuit; il ne peut en parler sans larmes. « Il a reçu ses sacrements avec une résignation, « une douceur, qui nous faisait tous sangloter. « Est-il vrai, mon Dieu! que je ne le verrai plus?

« Oh! comme l'archevêque, qui l'avait fait « transporter chez lui, et qui lui a donné son « médecin, son chirurgien, toute sa maison, a été « admirable! Il a soixante-douze ans. On voyait « que cette démarche lui brisait l'ame; il a pour- « tant été à son lit de mort, lui parler en ami « tendre, en confrère, en archevêque (2). »

Le 20 septembre, mademoiselle Thomas, sœur de l'illustre mort, M. de la Saudraye, son beau-frère, ancien conseiller au conseil-supérieur du Cap-Français, et Ducis, firent célébrer dans l'église d'Oullins un service solennel, auquel l'Académie de Lyon assista en corps.

L'archevêque fit graver l'épitaphe suivante sur un marbre blanc:

---

(1) M. l'abbé Sourd.

(2) *Essais de Mémoires sur Ducis*, page 178.

CI-GIT LÉONARD-ANTOINE THOMAS, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ASSOCIÉ DE CELLE DE LYON, NÉ A CLERMONT EN AUVERGNE, LE 1er OCTOBRE 1732, MORT DANS LE CHATEAU D'OULLINS, LE 17 SEPTEMBRE 1785.

IL EUT DES MOEURS EXEMPLAIRES,
UN GÉNIE ÉLEVÉ,
TOUS LES GENRES D'ESPRIT :
GRAND ORATEUR, GRAND POËTE.
BON, MODESTE, SIMPLE ET DOUX,
SÉVÈRE A LUI SEUL.
IL NE CONNUT DE PASSIONS
QUE CELLES DU BIEN, DE L'ÉTUDE
ET DE L'AMITIÉ.
HOMME RARE PAR SES TALENTS,
EXCELLENT PAR SES VERTUS,
IL COURONNA SA VIE LABORIEUSE ET PURE
PAR UNE MORT ÉDIFIANTE ET CHRÉTIENNE.
C'EST ICI QU'IL ATTEND LA VÉRITABLE IMMORTALITÉ.

SES ÉCRITS ET LES LARMES DE TOUS CEUX QUI L'ONT CONNU HONORENT ASSEZ SA MÉMOIRE; MAIS M. L'ARCHEVÊQUE DE LYON, SON AMI ET SON CONFRÈRE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, APRÈS LUI AVOIR PROCURÉ PENDANT SA MALADIE TOUS LES SECOURS DE L'AMITIÉ ET DE LA RELIGION, A VOULU LUI ÉRIGER CE FAIBLE MONUMENT DE SON ESTIME ET DE SES REGRETS.

Quinze ans après la mort de Thomas, en 1802, le libraire Desessarts publia presque tous les ouvrages de cet écrivain, auxquels il joignit deux volumes d'*Œuvres posthumes*. Ces deux volumes se composent du poëme intitulé *Le czar Pierre* Ier,

d'un *Traité de la langue poétique*, de la *Correspondance*, de quelques pièces de vers, de quelques morceaux d'histoire et de critique.

Le poëme sur le Czar devait, suivant Thomas lui-même, avoir douze chants, et, dès 1766, il en avait composé plus du tiers (1). A sa mort cependant il n'y en avait que six de terminés, malgré ses efforts pour compléter son ouvrage. Le comte de Guibert prétend qu'il devait y en avoir vingt-quatre, et s'épuise en éloges sur le choix d'un pareil sujet (2). Marmontel, beaucoup plus versé dans les théories littéraires, en a fait sentir tout le vice. « Il ne tint pas à moi, dit-il « en parlant de Thomas, qu'il n'employât plus « utilement les années qu'il donna au poëme du « Czar. Je lui faisais voir clairement que ce poëme « manquerait d'unité et d'intérêt du côté de l'ac« tion; et en lui mettant sous les yeux tous les « modèles de l'épopée, Homère, lui disais-je, a « chanté la colère d'Achille dans l'*Iliade*, le re« tour d'Ulysse à Ithaque dans l'*Odyssée;* Virgile, « la fondation de l'empire romain; Le Tasse, la « délivrance de la cité sainte; Milton, la chute

(1) Voyez sa lettre du 31 mai 1766, tome VI, page 139.

(2) Discours de réception.

« du premier homme; Voltaire, la conquête de « la France par Henri de Bourbon, héritier des « Valois. Vous, qu'allez-vous chanter? Quel évé- « nement, quelle action principale sera le terme « de vos récits? Vous raconterez les voyages du « Czar, sa guerre contre Charles XII, la déso- « béissance et la mort de son fils, les factions « détruites dans ses états, la discipline militaire « établie dans ses armées, les arts et les sciences « transplantés dans son empire, la ville de Pé- « tersbourg fondée au bord de la Baltique. Ce « sont bien là les matériaux d'un poëme histo- « rique, d'un éloge oratoire; mais je n'y vois « point le sujet unique et simple d'un poëme « épique. Il convenait qu'il n'y avait point de « réponse à mon objection; mais s'il n'avait pas, « disait-il, une action dramatique à nouer et à « dénouer, il avait dans le Czar un très-grand « caractère à peindre. Avant que de me consulter, « il avait déja composé quatre chants des voyages « du Czar en Hollande, en Angleterre, en France, « en Italie. Ce magnifique vestibule renfermait « de grandes beautés; il espéra trouver les « moyens d'achever l'édifice; il reconnut enfin « qu'il tentait l'impossible; et au bout de neuf « ans, il me témoigna le regret de n'avoir pas

« suivi le conseil que je lui donnais d'abandonner « son entreprise (1). »

C'est par inadvertance que Marmontel parle d'un chant sur l'*Italie* : il a sans doute voulu dire l'*Allemagne*. Le sujet du poëme au surplus eût-il été mieux choisi, tout semble annoncer que Thomas n'aurait pu le remplir avec un véritable succès. Les six chants qu'il a laissés suffisent pour démontrer que son génie n'était pas inspiré par la muse de l'épopée. Il s'y montre, par de fréquentes harangues, bien plus orateur que poète. On y trouve de riches descriptions, des morceaux heureusement conçus, des comparaisons justes et belles, des pensées fortes et quelquefois sublimes, enfin des vers fabriqués avec la patience de l'art, et quelquefois dictés par l'inspiration ; mais ce sont presque partout les mêmes proportions démesurées, presque partout les mêmes couleurs et le même système d'harmonie. Le chantre de Pierre Ier paraît trop souvent ne toucher qu'une seule corde, et les sons qu'il en tire assourdissent à la fin l'oreille par leur chute uniforme. Nul doute que la muse héroïque ne se plaise au milieu des grandes scènes du monde, qu'elle n'aime l'appareil et la

(1) Mémoires, livre XI.

majesté; mais elle veut aussi de riantes images, pour tenir en haleine l'esprit, qu'une admiration continue fatiguerait à la longue. A des peintures imposantes doivent succéder des fictions enchanteresses qui reposent l'ame, qui la font tomber dans de douces rêveries, qui l'entourent de tous les prestiges d'un bonheur imaginaire.

Si l'on permet un peu de travail et de lenteur à l'éloquence destinée en général à instruire, il n'en est pas ainsi de la poésie, destinée à plaire avant tout. L'orateur peut quelquefois procéder par la voie de l'énumération et de l'analyse, afin de mieux entrer dans l'esprit de ceux qu'il éclaire. Le poète au contraire, surtout le poète épique, doit parcourir sa vaste carrière d'un vol sûr et rapide; il doit la parsemer de fleurs, en y répandant le charme de la variété. Thomas était loin d'avoir ce genre de mérite: il marche à pas lents dans sa route, il s'épuise en longs détails, et les accessoires lui font oublier le sujet principal.

Il n'est pourtant pas un seul chant de la *Pétréide* qui n'offre des morceaux dignes d'attention. Celui *de la Hollande* fournit les prodiges de l'industrie humaine. Celui *de l'Angleterre* fait sentir l'influence qu'exerce sur le sort des peuples une constitution appropriée à leurs besoins,

fondée sur l'équilibre des pouvoirs, et malheureusement achetée par des flots de sang. Trois chants sont consacrés à la France. D'après un privilége accordé à la poésie, le Czar arrive à Versailles pendant le mariage du duc de Bourgogne et d'Adélaïde de Savoie, quoiqu'il n'y soit venu que long-temps après, sous la régence du duc d'Orléans. Louis XIV lui raconte l'histoire de son règne, et lui présente les utiles leçons de sa longue expérience. Le poète a su profiter des merveilles d'une pareille époque : on aime les vers où l'empereur de Russie, au milieu d'une fête, demande à son ami Lefort de lui faire connaître les personnages qui donnèrent tant d'éclat au trône de leur roi (1). La manière dont est peint le modeste Catinat, qui se dérobe à la renommée, est ingénieuse et dramatique (2). On ne voit pas sans émotion le monarque visiter l'asyle de la valeur, contempler avec respect les vieux guerriers qui l'habitent, les interroger successivement, curieux de savoir quels sont ceux qui ont combattu sous les ordres du grand Condé et du sage Turenne (3). Le *chant des*

---

(1) *Chant I de la France*, tome V, page 145.

(2) Ibidem, 147.

(3) *Chant III de la France*, tome V, page 239.

Mines est celui qui prêtait le plus à la poésie technique et descriptive.

Le début du premier chant *de la France* est l'un des morceaux où Thomas a le mieux manié l'instrument poétique. Il y parle de lui-même : c'est un double motif pour le citer dans une notice destinée à le faire connaître.

Enfin, je te salue, ô ma patrie ! ô France !
Climat chéri du ciel, berceau de mon enfance,
Où des arts enchanteurs je puisai les leçons,
Où ma tremblante voix forma ses premiers sons,
Où, d'une ardeur naissante éprouvant le délire,
Jeune encor, j'essayai les accords de ma lyre.
Jeune, je m'en souviens, souvent je m'égarais
Dans les sentiers déserts de ces vastes forêts,
Du saint enthousiasme éternelles demeures.
Là, sur moi le soleil faisait rouler les heures,
Et moi, je méditais déjà de longs travaux ;
Je mêlais mes accents au bruit lointain des eaux,
Au frémissement sourd de l'antique feuillage.
Quelquefois des héros je croyais voir l'image ;
Souvent, dans les détours d'un bois religieux,
Le fantôme de Pierre apparut à mes yeux,
Me demanda des chants, des chants que, dans l'ivresse,
Peut-être imprudemment lui promit ma jeunesse.
Oh ! que n'ai-je vécu dans ce siècle brillant,
Où Louis, d'un regard, sut créer le talent ;
Quand ce roi, couronné des mains de la victoire,
Éclairait tous les arts des rayons de sa gloire !
Que j'eusse contemplé, d'un œil respectueux,
De Corneille vieilli le front majestueux !

O Racine! en pleurant à ta douce harmonie,
J'aurais appris de toi les graces du génie.
Bossuet, Fénélon, pontifes immortels,
Cultivant l'éloquence à l'ombre des autels,
Heureux qui put vous voir! heureux qui put entendre
Et ces accents si fiers, et cette voix si tendre!
O jours trop fortunés! qu'êtes-vous devenus?
Beaux-arts, d'un siècle ingrat vous êtes méconnus.
L'art terrible et sanglant qui façonne au carnage
Ces esclaves guerriers, instruments d'esclavage,
Est l'art qui dans l'Europe occupe tous les rois.
Plus d'asyle pour vous; votre éloquente voix
Est partout étrangère et partout importune.
Moi-même qui, pour vous, dédaignant la fortune,
De mes plus jeunes ans vous consacrai le cours,
Flétri par la langueur aux plus beaux de mes jours,
Long-temps j'ai suspendu ma lyre abandonnée.
Mais quel bruit vient frapper mon oreille étonnée!
Je l'entends qui prélude à des accords savants;
Ses fils harmonieux, agités par les vents,
Murmurent dans la nuit des sons involontaires;
Ma main, la détachant de ces murs solitaires,
La ressaisit enfin après un long repos.
O siècle de Louis, des arts et des héros!
Tu ranimes ma voix, et mon ame attendrie
Se réveille un moment pour chanter ma patrie (1).

Ce début serait irréprochable sous tous les rapports, si le poète n'y déclamait contre le fléau de la guerre. Assurément ce n'était pas sous le

---

(1) Tome V, page 131.

règne pacifique de Louis XV qu'il fallait en dénoncer les ravages. Sous ce prince, à la vérité, les beaux-arts fleurirent moins que sous son prédécesseur ; mais la cause n'en existe pas dans l'amour des conquêtes, puisque personne ne le porta plus loin que Louis XIV. Il fallait la chercher dans les progrès du luxe et de la corruption, dans la direction nouvelle que prenaient les idées. D'ailleurs, est-il vrai qu'à l'époque où Thomas écrivait, tous les rois de l'Europe ne respiraient que les combats? Frédéric, Marie-Thérèse, Catherine, Gustave n'encourageaient-ils donc pas les talents ?

Thomas est quelquefois sorti du ton sérieux de la haute poésie, pour descendre à celui de la poésie légère. Quelques-unes de ses pièces fugitives ne sont pas sans agrément. Tels sont les vers extraits d'une lettre sur madame de V***(1). Je crois qu'il s'agit de madame de Villemane, qui fixa quelque temps l'inconstance de Louis XV, et qui conserva la séduction de la figure jusque dans sa vieillesse, par un phénomène qui vraisemblablement ne s'était pas renouvelé depuis Ninon de Lenclos.

Dans les œuvres posthumes de Thomas, on

(1) Tome VI, page 61.

remarque une *Traduction* en vers *de la satire dixième de Juvénal, sur les vœux des hommes.* A propos de cette pièce, nous observerons que plusieurs éditeurs ont eu tort d'attribuer au même écrivain la traduction en vers du fragment de la sixième satire latine, où se trouve la peinture trop fidèle des excès de cette impératrice romaine, dont le nom est devenu un outrage. Il est vrai qu'au mois de juin 1796, M. de Fontanes envoya cet essai de traduction, comme étant l'ouvrage de Thomas, à un journal fort répandu à cette époque, intitulé: *la Décade philosophique, littéraire et politique;* mais lui-même en était l'auteur : c'est un fait qu'il m'a certifié plusieurs fois. Sous le nom d'un littérateur mort depuis onze ans, sous l'abri d'un talent non moins chaste que célèbre, il fut bien aise de prouver que notre poésie était capable de rendre tous les détails avec bienséance. Il eut le secret plaisir d'entendre citer ses propres vers, comme étant les meilleurs de l'homme auquel il les avait attribués. Sans doute il fallait tout l'art d'un versificateur aussi habile pour reproduire la révoltante énergie d'un pareil tableau, sans manquer au respect que commande la délicatesse du lecteur français. Nous renvoyons, à la fin des pièces qui suivent cette notice, la lettre de M. de

Fontanes, pour satisfaire ceux qui regretteraient de ne pas rencontrer dans cette édition les vers qui passent pour être de Thomas.

Le dernier écrit important de celui-ci est son *Traité de la langue poétique*. Un mois avant sa mort, il écrivait à madame Necker : « Je me suis « amusé à faire un morceau de prose qui n'est « point encore achevé, mais qui est déja assez « étendu. Ce qui m'en a fait naître l'idée, c'est « le *Journal de la langue française*, qui se fait « ici, et que vous connaissez. L'auteur m'avait « envoyé tous ses numéros (1). J'ai voulu lui « écrire pour le remercier, et ma lettre est « presque devenue un ouvrage ; mais la partie « la plus considérable est un morceau sur la « langue poétique. J'examine ce qu'elle a été « chez les peuples anciens et modernes, et ce « qu'elle est parmi nous. J'en fais à-peu-près « l'histoire. Je cherche comment, et jusqu'à quel « point elle est distinguée de la prose, et com- « ment son caractère s'est formé parmi les nations « les plus connues (2). »

(1) L'auteur était Domergue, qui rédigea ce journal à Lyon, jusqu'au moment où les feuilles consacrées à la politique prirent la place des feuilles littéraires.

(2) Lettre écrite d'Oullins, le 24 août 1785, tome VI, page 511.

Ce morceau, quoique l'auteur n'y ait pas mis la dernière main, décèle un critique qui a profondément médité ces matières. Il contient des observations d'un grand intérêt sur les langues en général, sur la nôtre en particulier, sur les moyens d'améliorer le *Dictionnaire de l'Académie française*, sur l'emploi des gallicismes et l'étude des synonymes. Quant à la langue poétique, Thomas la prend à son origine, dans la plus haute antiquité du monde; il en suit les progrès chez les nations civilisées, et caractérise les hommes à qui la nature accorda le privilège de la parler, depuis le vieil Homère jusqu'à notre Delille. Presque tous ses jugements se recommandent par la justesse et l'impartialité. On aperçoit néanmoins qu'il n'ose pas s'élever hautement contre la mode du genre descriptif, et qu'il a pour *les Saisons*, poëme de Saint-Lambert, toute la bienveillance que réclame l'amitié. Parmi un assez grand nombre de passages excellents, il faut distinguer le parallèle qu'il établit entre le style de Racine et celui de Voltaire (1). Le fragment sur la Henriade est peut-être ce que l'on a dit de plus satisfaisant, même de plus neuf sur cet ouvrage, dont il est moins facile

(1) Tome IV, pages 313 à 316.

d'égaler les beautés que de signaler les défauts(1).

« Un projet que je lui connaissais, dit Mar-
« montel en parlant de Thomas, et qu'il aurait
« supérieurement bien rempli, était d'écrire sur
« l'Histoire de France des discours dans le genre
« de ceux de Bossuet sur l'Histoire Universelle.
« Il n'aurait pas eu, comme Bossuet, l'avantage
« de donner aux événements une chaîne mysté-
« rieuse dans l'ordre de la Providence; mais, sans
« sortir de l'ordre politique et moral, il en aurait
« tiré des leçons salutaires et des résultats im-
« portants (2). »

La correspondance de Thomas se compose en grande partie de lettres adressées à madame Monnet, à Ducis et à madame Necker. La première, connue d'abord sous le nom de mademoiselle Moreau, était de La Rochelle; elle s'est acquis de la réputation par des *Contes orientaux*, publiés en 1779, et sur lesquels on a un article de Thomas (3). Les éloges composés par celui-ci la frappèrent; elle lui en écrivit avec la franchise d'une très-jeune personne, qui habitait la province. Il fut si charmé de la manière dont elle s'exprimait, qu'il lui répondit sur un ton fort aimable

(1) Tome IV, pages 345 à 357.

(2) Mémoires, livre XI.

(3) Tome IV, pages 590 à 602.

et presque tendre. Ils ne se virent que bien long-temps après; ce commerce platonique dura vingt ans.

Les lettres à Ducis annoncent que Thomas improuvait l'exagération, qui dès-lors se manifestait partout. « J'ai été, dit-il, bien affligé de « la mort de ce pauvre Saurin (1); il avait un « esprit et un caractère estimables, et il ne sera « pas aisément remplacé avec tout ce qu'il avait. « Une qualité surtout rare aujourd'hui, c'est une « certaine tempérance de raison, qui connaît les « bornes et les limites de tout. On est porté au-« jourd'hui à précipiter tous les mouvements; « lui savait s'arrêter et arrêter les autres. Je « souhaite qu'en lui donnant un successeur, nous « retrouvions ce genre de mérite plus nécessaire « peut-être dans notre corps que partout ail-« leurs (2). » Dans une lettre postérieure (3), il ne s'explique point sur le choix fait par l'Académie française, il ne nomme personne; mais on entrevoit qu'il blâme l'élection de Condorcet, et les moyens que d'Alembert employa, dit-on, pour la faire réussir.

---

(1) L'auteur de la tragédie de *Spartacus*.

(2) Tome VI, lettre du 10 décembre 1781, page 275.

(3) *Ibidem*, lettre du 18 janvier 1782, page 286.

Les lettres à madame Necker sont les moins naturelles, par conséquent les moins bonnes : l'auteur y donne cours à ses idées les plus abstraites, qui parfois sont bien vagues.

Malgré ce défaut de précision, dont jamais il n'a pu se préserver entièrement, et que l'on porte aujourd'hui si loin, il y a beaucoup à profiter dans la collection de ses OEuvres. S'il n'est pas un des auteurs vers lesquels nous ramène une sorte d'attrait, il est un de ceux qui, dans le siècle dernier, ont le plus honoré le titre d'homme de lettres, et qui méritent le mieux nos hommages.

Quelques années avant sa mort, on fit pour son portrait le quatrain suivant, où la louange est vraie :

> On ne sait en l'aimant ce qu'on chérit le plus,
> De son âme ou de son génie.
> Par ses *nobles* talents il irrite l'envie,
> Et la soumet par ses vertus.

Au lieu de *nobles talents*, il y avait *vastes talents*; ce qui était moins juste, comme le remarque La Harpe, à qui l'on doit cette correction. Ce grand critique a cru devoir la motiver, dans sa *Correspondance littéraire*, lettre CLI. D'après tout ce que nous avons dit du mérite de Thomas, nous croyons inutile de suivre un tel exemple.

N. B. Nous donnons à la fin de cette notice, 1° un portrait de Thomas, par madame Necker, morceau dans lequel on désirerait plus de justesse dans les idées et plus de clarté dans l'expression; 2° des détails sur Thomas, écrits par Hérault de Séchelles, et dont nous sommes très éloignés de garantir l'exactitude; 3° douze lettres qui n'avaient pas encore été réunies, et dont la plupart sont inédites; 4° la lettre de M. de Fontanes sur le fragment de traduction qu'il attribue à Thomas.



MORCEAUX

JOINTS A LA NOTICE.

I.

PORTRAIT DE THOMAS,

Tiré des Mélanges extraits des manuscrits de madame Necker.

M. Thomas n'est pas grand; son air est simple et modeste; sa figure et ses traits peuvent s'accorder avec la célébrité, et ne l'annoncent pas. On dirait que la nature ait voulu lui ménager en tout le plaisir d'étonner : c'est elle qui, dès sa naissance, le doua des vertus et du génie; c'est elle qui le créa sublime et grand. Mais il voulut s'agrandir encore; sa taille l'élevait au-dessus des autres hommes; il voulut monter sur un piédestal, et se mettre loin de notre vue. Ainsi ses idées pures devinrent sévères; son style noble et majestueux s'ennoblit trop peut-être, et ses défauts en tout genre furent l'excès de la perfection.

Il n'était pas alors dans le secret de la nature; elle l'instruisit, et l'émule de Lucain devint le rival d'Homère; et, s'il ne renonça pas en apparence aux maximes des Brutus et des Régulus, du moins il se conduisit comme Fénélon, et il en a la sensibilité. Ainsi M. Thomas fit des progrès dans l'opinion, sans avoir eu peut-être beaucoup à acquérir; car les premières idées d'un sublime écrivain paraissent toujours téméraires. M. Thomas, qui fut couronné tant de fois, avait cependant rencontré des critiques; mais *Marc-Aurèle* et

l'*Essai sur les Éloges* ont fait taire l'envie. De grands pas tracés sur le sable semblent hors de proportion; que le géant se montre, on est pénétré de respect. Ne vous effrayez point de cet air austère et indigné, et de ces opinions rigides et sauvages. La physionomie de M. Thomas exagère toujours ses expressions, ses expressions exagèrent ses idées, et ses idées exagèrent ses sentiments; mais ses sentiments sont justes et vrais: le cœur du sage est une portion de la divinité, infaillible comme elle.

M. Thomas est plus jaloux des siècles à venir que des siècles passés; c'est dans la postérité qu'il découvre ses rivaux: les grands hommes qui l'ont précédé lui laissent l'espoir de les surpasser; il a leur mesure et le sentiment de ses forces: son inquiétude ne peut tomber que sur les possibles. On le croirait donc moins occupé de ses idées que de la crainte d'en laisser à ses successeurs; et l'on voit bien que si la gloire était une femme, il la poignarderait avant de mourir, afin qu'elle n'appartînt à personne.

M. Thomas aime la solitude. Loin des villes, on ne se rapproche des hommes que par la pensée, et le génie ne voit alors que ses inférieurs; c'est par cette raison que la retraite le polit, et que les dépendances de la société et les distinctions de rang ou de fortune le rendent sauvage au milieu du grand monde, et lui donnent souvent de l'humeur.

Les petits rapports qui unissent les hommes entre eux, sont autant de fils déliés par lesquels ils se touchent dans tous les points de leur existence; mais M. Thomas ne tient à ses semblables que par deux grandes chaînes, la gloire et la vertu: ces chaînes, fortes en apparence, isolent en effet celui qui n'en porte point d'autres; car ce n'est plus le suffrage des particuliers qu'il doit rechercher, c'est celui des nations et des siècles; ce n'est plus l'approbation de l'individu, c'est celle de son cœur et de son Dieu. Ces grands

rapports font disparaître et le désir de plaire et l'art de captiver les suffrages : aussi voyez M. Thomas dans la société ; l'on dirait qu'il y surnage sans pouvoir jamais se mêler avec elle : tranquille et solitaire au centre des secousses de l'intérêt personnel, les hommes ne sont pour lui que le sujet de ses pensées ; observateur indifférent, s'il est dans un cercle, il se tait, tout l'ennuie et rien ne lui échappe.

M. Thomas juge les caractères avec trop de sévérité, et le génie avec trop d'indulgence ; et j'en conclus qu'il est un peu jaloux des talents ; car on ne peut reconnaître ses défauts qu'à l'excès de ses vertus.

Le travail est pour M. Thomas la seule mesure de la vie ; il veut que chaque heure lui rapporte l'éternité ; et si la nature fatiguée réclame ses droits et le ramène au milieu du monde qu'il perd trop souvent de vue, il est comme un exilé qui revient dans sa patrie après une longue absence, et qui s'afflige de n'y reconnaître personne.

M. Thomas écrit tantôt comme Bossuet, tantôt comme Tacite, et quelquefois comme Fontenelle ; cependant on ne dira pas qu'il leur ressemble ; car l'empreinte forte et continue de son caractère et de son âme efface toutes les apparences de l'imitation.

Virgile a fait son héros pieux ; Homère, vaillant ; le Tasse, amoureux : celui de M. Thomas est inflexible et féroce, mais toujours imposant ; tout plie devant lui jusqu'à la nature : les héros du Tasse et ceux de Virgile habitent un climat délicieux ; M. Thomas a placé le sien dans des contrées sauvages et terribles, dans des déserts immenses et stériles ; enfin, s'il lui a donné des vertus, il en a fait en même temps un despote, et peut-être un tyran ; et pour satisfaire son humeur contre les hommes, et en laisser l'empreinte dans son ouvrage, il s'est plu à peindre à la fois le maître et les esclaves, et à mettre continuellement à côté d'un héros l'humanité humiliée et avilie.

La mémoire de M. Thomas est si vaste et si tenace, qu'il n'a jamais rien oublié : aussi l'on n'a pas tort impunément avec lui ; idées, gestes, procédés, tout s'enchaîne également dans son souvenir, et l'on ne se représente jamais à ses yeux sans être accompagné de toutes ses fautes, de tous ses propres défauts.

Par un de ces hasards dont il est difficile de se rendre raison, il est lié avec un homme (Barthe) qui n'a aucun rapport avec lui, qu'une sorte de ressemblance vague dans la figure, comme le moule de terre grasse ressemble à la tête qui lui a servi de modèle.

M. Thomas a mis entre les richesses et lui, deux barrières qu'il ne franchira point, la fierté et l'indifférence.

La justesse de son esprit, plus encore que son caractère, le rend ordinairement d'une société douce et facile ; mais si l'on touche, même indirectement, à sa fierté, il est âpre dans ses réponses, et méconnaît les gens qui l'aiment le mieux.

Je ne m'étendrai point ici sur l'éloquence et les rares talents de M. Thomas : dès que la renommée parle, il faut l'écouter et se taire. On n'aime pas au théâtre ceux qui bourdonnent, à l'oreille de leurs voisins, les airs chantés par une grande actrice. J'ai donc mieux aimé imiter ce mauvais peintre qui saisissait les ressemblances des plus belles personnes par leurs défauts habituels ; j'ai représenté M. Thomas isolé au milieu des hommes, plus austère encore dans ses mœurs que dans ses écrits, plus fait pour mourir comme Caton et Régulus, que pour vivre dans le dix-huitième siècle. J'ai dit que, prenant sa mesure en lui-même, il voyait tout en grand, les hommes, les vertus, la nature, et jusqu'à son amie, car il a cru trouver une âme digne de la sienne; mais du moins il n'a pu exagérer les sentiments qu'elle a pour lui.

II.

DÉTAILS SUR THOMAS,

Extraits des manuscrits de HÉRAULT DE SÉCHELLES.

Thomas avait pour habitude, lorsqu'il se portait bien, de travailler dans son lit jusqu'à sept ou huit heures; il se levait pour continuer son travail en se promenant. Vers les neuf heures on lui apportait son déjeuner, toujours très-frugal. Après son déjeuner, il se remettait sur son lit, ôtait ses souliers, s'asseyait les jambes croisées, comme Malebranche, fermait ses rideaux et ses fenêtres, et se concentrait ainsi jusqu'au dîner. Dans ces moments il ne pouvait souffrir personne dans sa chambre, il eût même été gêné de savoir quelqu'un dans la chambre voisine.

Les jours d'Académie, après l'assemblée, il allait chez madame Necker, chez laquelle d'ailleurs il passait tous les jours deux heures quand elle était seule. Il avait pour elle un extrême attachement; quelquefois cependant il se reprochait le temps qu'il y passait; il disait que si cette connaissance eût été à refaire, il ne l'aurait pas faite.

A son retour, rarement il composait, il se faisait lire quelque ouvrage, mais jamais ou presque jamais les ouvrages nouveaux: quelqu'un lui en rendait compte.

A la campagne, il travaillait fort souvent en plein air: il s'asseyait, le dos appuyé contre une charmille, travaillant à voix basse, la tête baissée, une prise de tabac à la main, qu'il portait continuellement à son nez, sans s'apercevoir que c'était toujours la même.

Une fois au travail, il y tenait si fort, que, même en montant à cheval, il travaillait; en sortant de sa chambre il avait l'air agité, poursuivi par sa pensée: en arrivant au-

près de son cheval, il le caressait; dans sa distraction, il lui demandait souvent comment il se portait. Le venait-on chercher pour dîner ou pour souper, il fallait l'arracher de l'étude : *Toujours dîner, toujours souper, toujours se coucher*, disait-il souvent, *on passe plus de la moitié de sa vie à recommencer ces choses*. Thomas craignait les visites. D'Alembert, Watelet, Chabanon, Ducis, Champfort et moi étions seuls exceptés. Il mangeait rarement en ville, et avait renoncé à y souper : il disait qu'il n'y avait que les paresseux qui courussent ainsi les dîners.

Sa manière de vivre était celle d'un homme qui éprouve un sentiment intérieur et profondément concentré. Il parlait bien, très-purement, sans affectation, ne s'abandonnant jamais, toujours maître de lui et de ce qu'il voulait dire. Du reste, il aimait à rire : il racontait des histoires piquantes et les racontait bien.

Il lisait toujours le même livre, c'était Cicéron, et ne manquait jamais de l'emporter à la campagne.

Lorsqu'il ne composait pas, il se faisait lire des ouvrages entiers : La Calprenède, l'Histoire universelle des Anglais. Ses auteurs favoris étaient, parmi les poètes, Homère, Euripide, Virgile, Métastase et le Tasse. Voltaire était toujours dans ses mains. Racine, J.-B. Rousseau, Juvénal, qu'il traduisait souvent, lui plaisaient aussi beaucoup.

Quand Thomas avait conçu du mépris pour quelqu'un, et qu'on lui en parlait, il répondait froidement : *Je ne le connais pas*. Il était doux, patient, sobre, bon, compatissant, sensible à l'excès, mais jamais emporté; il traitait ses domestiques avec bonté; jamais un mot qui pût leur faire sentir leur condition.

Plusieurs hommes de lettres reçurent de lui des secours considérables, relativement à eux et relativement au bienfaiteur. Malfilâtre fut du nombre : il allait avec adresse au-devant des besoins.

Je demandai un jour à Thomas quel était l'ordre des écrivains, et comment il faudrait donner les places, si l'on voulait les juger par la force et l'étendue des idées. Il mit d'abord Montesquieu le premier; le premier, même à une grande distance au-dessus des autres. Au-dessus de lui il plaça Bacon : « Considérez, en effet, disait-il, de quel génie « il fallait que Bacon fût pourvu. Seul, il y a deux siècles, il « a tout deviné, et tracé toutes les routes; ses explications « de la Mythologie, ses morceaux de morale sont remplis « d'esprit et d'invention. »

Après Montesquieu, Thomas plaçait Buffon pour le don de la pensée. Buffon possède éminemment l'art suprême de généraliser ses idées; il s'élève; il tire de son sujet tout ce qu'il a de grand et de noble; il compare avec supériorité les objets : c'est un aigle qui tient d'abord ses ailes serrées, et qui ensuite, en les déployant tout à coup, offre aux regards une envergure considérable.

Après Buffon, Thomas plaçait Diderot; il hésitait même s'il ne le placerait pas avant pour la puissance de la pensée, ou au moins sur la même ligne.

Après Buffon et Diderot, venait J.-J. Rousseau, plus faible que les précédents; mais cependant un des plus riches, souvent au moyen de ses paradoxes. En général, Rousseau s'est plus abandonné au sentiment qu'à l'idée.

Thomas nommait aussi Marmontel, non qu'il pense en grand, mais beaucoup en détail; d'Alembert, Raynal et Saint-Lambert.

Quant aux orateurs, il n'en trouvait que deux qui le fussent véritablement : Bossuet et J.-J. Rousseau. Il mettait Bossuet le premier, à cause de son ton de maître qui n'appartient qu'à lui seul, et dont le modèle n'existe nulle part; de cette rapidité, de cette élévation qui vous emporte, sans que vous sachiez jamais où vous vous arrêterez. Massillon

n'est qu'un grand écrivain; Bourdaloue, un faiseur de traités; Mascaron informe, inégal; d'Aguesseau sans force, sans imagination, souvent minutieux. Bossuet seul est grand, et Rousseau énergique.

Il m'a recommandé surtout la lecture de Tacite et de Montesquieu : ce sont deux auteurs de cheminée; il ne faut pas passer un jour sans les lire, etc.

III.

LETTRE

DE MADAME D'ARGENTAL A THOMAS.

8 novembre 1763.

Je vous avoue, monsieur, que je ne conçois pas trop pourquoi vous avez pris la peine de m'écrire, et moins encore sur quoi peut être fondée l'impatience que vous avez de me voir; vous n'avez rien à m'apprendre sur ce dont il est question, mais rien du tout. Vous seriez-vous flatté de me faire changer d'avis? J'en serais surprise, et j'aurais cru que vous deviez me connaître mieux. Peut-être cependant y réussiriez-vous s'il s'agissait d'une chose où les arguments spécieux pussent s'employer, et qu'on pût dénaturer à force de tournures et d'art, une opinion de l'esprit en un mot; mais celle-ci est d'un tout autre genre, et l'éloquence la plus brillante n'y peut rien; aussi ne produira-t-elle pas davantage sur M. d'Argental, qui est assez étonné que vous feigniez d'ignorer l'impression que lui a laissée ce qui s'est passé entre vous à ce sujet. Il faut donc, monsieur, vous répéter que notre façon de penser et de sentir qui vous a été bien connue, bien expliquée, dont l'honnêteté et la justice est démontrée à tout autre qu'à vous, ou à ceux qui ont eu intérêt

à vous égarer, est et sera invariablement ce qu'elle était. Vous n'avez donc rien à nous dire, et nous n'avons rien à entendre. Quant à mon estime, que vous me faites la grâce d'ambitionner, j'aurai toujours pour vous celle qu'on ne peut refuser aux talents supérieurs de l'esprit, et c'est avec ces sentiments que j'ai l'honneur d'être, etc.

IV.

LETTRE

DE THOMAS A MADAME D'ARGENTAL.

MADAME,

Vous m'avez honoré de vos bontés pendant deux ans; *quoique* vous me les ayez retirées depuis, je ne dois pas en perdre le souvenir, et elles me seront toujours précieuses. Je m'étais souvent félicité de ce que vous aviez bien voulu me mettre à portée de vous faire ma cour, et je regarderai toujours comme les circonstances les plus malheureuses de ma vie celles qui m'ont mis dans la nécessité de vous déplaire. Permettez-moi de vous offrir encore une fois mes respects, mes vœux pour votre santé et l'hommage de ma reconnaissance, qui n'est pas moins réelle malgré l'idée que vous avez pu vous former de moi. C'est avec ces sentiments et ceux du plus profond respect que je serai toute ma vie,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

THOMAS.

A Versailles, 31 décembre 1763.

V.

LETTRE

DU MÊME A M. DE CHENEVIÈRES,

Premier commis au ministère de la guerre.

(1764.)

J'ai lu, mon bon ami, avec bien du plaisir vos vers agréables et votre charmante prose. Votre cœur sent l'amitié, votre esprit la chante; je me souviendrai toujours de Versailles avec intérêt, puisque c'est là que j'ai eu le plaisir de vous connaître. Je ne sais s'il y a des vices dans ce pays-là; quand on y a vécu avec vous on sait qu'il y a des vertus. Ce qui m'a consolé en le quittant, c'est que j'y ai laissé mon ame, et que je suis sûr d'y laisser des amis. A l'égard de la fortune, ce n'est point elle que j'y ai cherché. Elle ne m'a jamais coûté un désir; jamais elle ne me coûtera un regret. Ma fortune est la liberté, du loisir et l'estime des honnêtes gens. Je vais travailler dans le silence bien plus pour moi encore que pour les autres. On est heureux lorsque l'on satisfait ses goûts. On est tourmenté lorsqu'il faut satisfaire celui des autres. La célébrité ne dédommage point de ce qu'elle coûte. A propos, vous me demandez des nouvelles. En voici: la nouvelle salle d'Opéra est très-belle pour la décoration et le coup-d'œil; mais elle est très-incommode pour l'usage; on y entend mal. Il y a plusieurs endroits d'où l'on ne voit point; les loges sont trop profondes, et il n'y a plus de spectacle pour ceux qui sont derrière. Enfin, la salle est accablée de critiques; mais l'Opéra est accablé d'éloges. On parle de jouer mercredi prochain une pièce à laquelle vous prenez sans doute quelque intérêt, une pièce d'un certain

amateur(1). Grandval rentre lundi, et Grandval jouera le rôle de père dans cette petite pièce; c'est maintenant que le cœur bat à notre ami; mais je crois qu'il doit être assuré du succes. Il a pour lui l'esprit et le sentiment; ce sont deux bonnes cautions pour ces sortes d'entreprises. Adieu, mon bon ami, bien des respects et des hommages à M. de C..., un mot de moi à madame de B..., quand vous aurez le plaisir de la voir. Vous savez quels sont mes sentiments pour vous; ils sont les mêmes à Paris qu'à Versailles, et ce n'est pas pour vous que l'on change.

VI.

LETTRE

DU MÊME A M. CHARLES GASPARD DE TOUSTAIN DE RICHEBOURG, SON ANCIEN ÉCOLIER.

(1766.)

Je n'ai reçu, monsieur, que depuis deux jours la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire...; il pourrait bien se faire qu'elle eût resté long-temps dans le bureau des affaires étrangères, jusqu'à ce que par hasard quelqu'un de mes amis l'ait vue et me l'ait envoyée à Paris, comme cela m'est arrivé déja plus d'une fois. Quoi qu'il en soit, monsieur, je ne puis vous témoigner assez combien je suis sensible à tout ce que vous avez bien voulu m'écrire d'obligeant. Je me rappelle avec un intérêt bien tendre ce temps de votre enfance où j'ai eu le bonheur de vous être utile. Ce souvenir m'est trop précieux pour qu'il s'efface jamais. Depuis, nous avons été écartés l'un de l'autre, comme cela devait être; nous avons tous deux habité et quitté Versailles; enfin nous

(1) Barthe, auteur de la comédie de l'*Amateur*.

voilà, vous en Normandie et moi à Paris, nous occupant tous deux, à ce que je vois, du plaisir de cultiver les lettres. Je ne m'étonne point que leur charme vous ait attiré. Au milieu des chagrins et des peines, elles sont une consolation bien douce. Elles tiennent lieu bien souvent de fortune et d'amis, si cependant quelque chose peut tenir lieu d'amis. Ce qu'il y a de sûr, c'est que leur commerce est bien préférable à celui de ces hommes si doux en apparence, et quelquefois si cruels, qui, avec l'air de s'attendrir sur nos peines, sont presque toujours si indifférents et si froids. Je ne sais quels ont été ces chagrins dont vous me parlez dans votre lettre. Si jeune encore, pourriez-vous avoir éprouvé des malheurs ? Croyez du moins que sans les connaître mon cœur les partage, et que j'aurais souhaité de tout mon cœur de pouvoir les adoucir. Dans le nouveau genre d'occupations que vous avez embrassé, puissiez-vous trouver le bonheur ! Avec vos talents, vous réussirez sûrement à écrire; mais peut-être, pour être heureux, vaut-il mieux cultiver les lettres pour soi que pour les autres. J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère attachement, et permettez-moi de le dire, monsieur, avec l'amitié la plus tendre, votre, etc.

Paris, 20 janvier 1766.

VII.

LETTRE

DU MÊME A M. AUGIER DUPHOT (MÉDECIN .

16 septembre 1766.

J'espérais, monsieur, de jour en jour vous faire mes remercîments à Marchais, mais je vois bien que vous nous abandonnez. Tout le monde ici se plaint de votre absence, et ce ne sont pas les malades qui s'en plaignent le plus. Pour

moi en particulier, j'ai beaucoup de part aux querelles qu'on vous fait. Prenez-y garde, quelqu'un s'avisera de tomber malade tout de bon, puisqu'il ne faut pas moins pour vous attirer ; et chacun y trouvera son compte. D'abord le malade guérira, les autres ensuite auront le plaisir de vous voir et de vous entendre. Je suis on ne peut plus sensible à votre attention obligeante de m'envoyer des livres. Je connaissais la *Pétréade*, détestable poëme sur le plus beau des sujets, composé par un prétendu chevalier que son ouvrage n'a point enrichi. L'autre poëme ne m'était connu que de nom, je sais qu'il est estimé à Genève, et j'aurai l'honneur de vous le renvoyer dès que je l'aurai lu. Je ne deviens pas grand chimiste, je n'ai presque rien lu depuis votre départ, je ne suis point assez à moi pour suivre cette étude, mais vous m'en avez donné le goût, et je m'en occuperai sûrement à Paris. Conservez parmi les procès et les malades votre précieuse gaieté, elle ne se trouve guère en si mauvaise compagnie, mais vous la mènerez partout; en la sentant vous êtes sûr de l'inspirer. Nous autres poètes, vous savez bien que nous disons qu'Apollon fut l'inventeur de la médecine : or, ce dieu était fort gai, il courait après Daphné, répandait le jour, faisait des vers, et les chantait sur sa lyre. Vous ferez comme lui, et les Daphnés ne vous fuiront pas. Adieu, monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur, et suis avec un sincère et parfait attachement, etc.

VIII.

LETTRE

DU MÊME AU MÊME.

27 septembre 1766.

J'ai reçu, monsieur, votre lettre obligeante, et je ne puis vous dire combien j'y ai été sensible. Du haut de vos mon-

h.

tagnes vous lorgnez donc ce qui se passe dans nos plaines des bords de la Seine, et mon souvenir vient quelquefois se fourrer à travers vos ordonnances. Pour moi, je me rapelle toujours avec un nouveau plaisir, monsieur, les heures agréables que j'y ai passées avec vous à pied, à cheval, à table et dans les bois; tous ces moments-là se sont écoulés bien vite, et je désirerais beaucoup les voir revenir. En attendant, je profite de vos conseils pour ma santé; je modère mon appétit, comme si vous étiez assis près de moi, je suis vos avis encore plus que votre exemple, et je tâche de différer mes maladies pour le temps où je pourrai vivre et mourir de votre main. En vérité, je crois, vous feriez aimer le métier de malade, et vos contes charmants seraient la distraction du monde la plus gracieuse pour tous ceux qui voudraient s'en aller de celui-ci tout doucement. Comme pourtant je n'ai pas encore pris tout-à-fait mon parti là-dessus, je m'occupe le plus que je peux des moyens de vivre. Je monte toujours à cheval; au lieu des bois de Lièsse, ce sont les boulevards de Paris; Meudon, Versailles, Saint-Germain me tiennent lieu de Montaigu, d'Ap et de Couci; ainsi, je cours après la santé et quelquefois je l'attrape. Je me sens beaucoup plus de forces que je n'en ai eu depuis long-temps, et il ne me manque plus que cinq ou six conférences avec vous pour me bien porter. Ma réception à l'Académie ne sera que vers le milieu de janvier, et j'aurai l'honneur de vous envoyer mon discours dès qu'il paraîtra : je ne sais trop cependant à quoi il pourra vous servir, si ce n'est à guérir quelque insomnie invétérée de quelques-uns de vos malades; car les harangues académiques ont eu de tout temps cette merveilleuse propriété, et leurs efforts ne ressemblent pas mal à ceux de l'opium. Croyez-moi, une dose de votre gaieté vaut mieux que tous ces discours. Vous êtes heureux, et vous faites circuler le bonheur autour de vous. Adieu, je vous embrasse de tout

mon cœur; autant en fait madame de Marchais avec laquelle j'ai dîné aujourd'hui. Elle parle toujours de vous avec intérêt, et elle aime à en entendre parler. Vous tournez la tête à toutes les jolies femmes, elles aiment tant la gaieté: et qui mieux en effet embellit le teint? Je ne vous parle point de M. de Marchais : vous savez comme vous avez fait sa conquête. Pour moi, j'ose venir à la suite et la leur disputer à tous par un inviolable et tendre attachement, etc.

IX.

LETTRE

DU MÊME A Mme LA MARQUISE VIOLANTE CHIGI.

(1772 ou 1773.)

Madame, je vous dois des remercîments, sans avoir le bonheur de vous connaître; et le prix le plus glorieux de mes faibles ouvrages est d'avoir pu intéresser une âme telle que la vôtre. Sans doute en me lisant vous m'avez prêté vos propres charmes; et mes écrits se sont embellis à vos yeux de tous les sentiments qui étaient dans votre cœur. C'est à cette illusion que je dois les bontés que vous avez bien voulu me témoigner dans votre lettre. Je l'ai lue et relue avec autant de reconnaissance que d'intérêt; vous cachez votre nom, mais partout les qualités de votre âme se trahissent; j'y vois tout ce que la nature donne de sensibilité, orné de tout ce que l'esprit peut donner d'agréments : j'y vois le goût des arts et des lettres et cette heureuse habitude de penser, le plus doux des besoins pour celui qui l'a une fois connu.

Quelques philosophes austères ont voulu priver les femmes de connaissances; mais l'esprit n'est qu'une grâce de plus pour la beauté même. Vous l'avez senti, madame, et

vous n'avez négligé aucun des charmes que vous pouvez avoir. Je vous félicite de la vie solitaire que vous menez : non, ce n'est pas dans le tumulte et le bruit que l'âme s'élève ; que la raison s'épure ; que le cœur se remplit de ces sentiments doux et tendres si nécessaires au bonheur. La nature a attaché ces sentiments à la retraite ; et ce qu'on appelle les sociétés et le monde n'est bien souvent que l'art de s'oublier soi-même.

Je suis flatté, madame, d'avoir ce sentiment commun avec vous : quoique vivant à Paris, je m'en échappe souvent pour aller passer dans la solitude plusieurs mois de suite, qui s'écoulent avec délices entre la nature et l'amitié. Ce n'est que par là que je puis mériter le nom de philosophe que vous me donnez. Je tâche d'avoir la philosophie du bonheur : je cultive les lettres par goût, je fuis souvent le monde par lassitude et par l'amour du repos. Ce monde est étranger à mon cœur ; mon âme n'est point faite pour les mouvements violents, et tout ce qui l'exerce trop vivement la fatigue. Que je serais heureux, madame, si la retraite que j'aime était moins éloignée de celle où vous passez vos jours ! je sens que j'y serais alors plus attaché, je sens que cette âme élevée et sensible qui se peint à chaque ligne de votre lettre, parlerait souvent à la mienne ; mais il me faut probablement renoncer à ce bonheur : vous ne quitterez point le beau ciel de votre Italie pour voyager en France, et je ne sais si je serai jamais assez heureux pour voir le beau pays que vous habitez. D'autres vont visiter en Italie des statues et des tableaux ; ils vont errer à travers les ruines de l'ancienne Rome et les magnificences de la nouvelle : pour moi, si jamais je pouvais faire ce voyage, j'irais voir les vertus unies aux talents, et les grâces de l'imagination à la sensibilité du cœur ; j'irais chercher un portrait qui manque à ceux de toutes les femmes célèbres dont j'ai osé parler ; alors je ne

serais pas tenté de passer la Toscane, et quand je vous aurais vue, madame, j'aurais vu tout ce qui peut m'intéresser en Italie. Agréez le profond respect et les sentiments de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

X.

LETTRE

DU MÊME A LA MÊME.

(1774 ou 1775.)

Madame, je vous dois des excuses d'un silence bien long, mais très-involontaire, et que je ne me pardonnerais pas s'il n'avait été forcé. Vous me fîtes l'honneur de m'écrire, il y a près de deux ans, une lettre que je lus avec le plus tendre intérêt, et où toutes les graces de l'esprit se mêlaient avec la sensibilité la plus touchante. Je me disposais avec empressement à vous répondre, lorsque je fus attaqué d'une maladie terrible sur les yeux, qui a duré deux années entières et qui n'est pas encore entièrement guérie. Menacé presque de perdre la vue, j'ai passé ces deux années dans un état d'infirmité et de langueur qui a prodigieusement affaibli ma santé, et auquel plusieurs maladies successives se sont jointes. Cet état a été pour moi une espèce d'anéantissement: je ne pouvais ni lire ni m'occuper; la pensée même était pour moi une fatigue, et j'en sentais aussitôt le contre-coup sur des organes faibles et délicats: j'étais obligé de laisser errer mon imagination et mes idées au hasard, comme dans un songe. Ma vie n'était plus qu'un rêve pénible, et tout sentiment vif, en donnant une secousse trop forte à mes nerfs, ajoutait à mon mal. Privé du plaisir de penser, de sentir, redoutant toutes ces impressions vives qui nous avertissent à chaque instant de notre existence, et qui sont le charme

et la paix de la vie, j'étais condamné à vivre dans un calme profond, à peu près comme les ombres qu'on nous peint dans l'Élysée, et dont le souvenir et les idées ne sont elles-mêmes que des ombres affaiblies; enfin, je commence à renaître et je reviens sur la terre. La dernière lettre que j'ai reçue de vous aurait pu seule produire cet enchantement : si j'étais Orphée, je dirais que c'est Eurydice qui le rappelle à la vie. Votre style ingénieux et touchant doit faire plus de miracles que cette lyre qui enchantait les ombres; mais la personne à qui vous aviez confié cette lettre si intéressante et si aimable ne s'est guère occupée de mon bonheur. Votre lettre est datée du 1er mai, et je ne l'ai reçue que le 25 octobre, c'est-à-dire, six mois après; elle m'est arrivée de Bruxelles par la poste. Je dois encore des remercîments à cette personne, telle qu'elle soit, de ne m'avoir pas oublié tout-à-fait; je lui ai l'obligation de connaître un bonheur que j'aurais ignoré : malgré mes torts apparents, vous avez bien voulu encore vous souvenir de moi. J'ai lu ces caractères tracés par une âme sensible et partout animés d'une imagination si douce et si tendre. Ah! la récompense la plus flatteuse de mes ouvrages est d'avoir pu intéresser une âme telle que la vôtre! Je vis et je respire donc où je ne suis pas. Si loin de moi, vous daignez me lire et m'entendre, vos yeux ont pu se fixer sur les pages que j'ai écrites, et quelquefois une larme d'attendrissement a pu vous échapper; si quelques-uns des sentiments de mon cœur ont pu passer dans le vôtre, si j'ai deviné quelquefois ce qui pouvait vous toucher, cette gloire me suffit et je n'aspire point à en avoir d'autre. Vos bontés mettent beaucoup trop de prix à mes faibles talents; mais je sens qu'ils auraient été plus dignes de vos éloges, si le ciel m'eût rapproché de vous. J'aurais pu alors vous voir et vous entendre; j'aurais puisé dans vos conversations et dans le commerce le plus doux, l'art d'intéresser et de

plaire, l'art de joindre à toutes les idées ce charme du sentiment qui seul est l'éloquence. Vous avez reçu de la nature ce que nous cherchons à imiter; et l'effort de notre art, quand nous écrivons, est de ressembler de loin à ce que vous êtes vous-même. C'est dans cette âme enflammée et brûlante que vous avez puisé l'enthousiasme que la Divinité vous inspire. La Divinité n'est sourde et muette que pour les âmes froides, pour celles qu'une triste personnalité renferme et resserre dans elles-mêmes; mais celles qui, comme la vôtre, ont besoin de répandre leurs sentiments sur tout ce qui les entoure, celles qui sentent je ne sais quoi d'infini qui les attire et les enlève hors de ce point où la nature et le temps nous a resserrés; celles qui ne peuvent souffrir des bornes autour d'elles, à qui il faut une nature plus grande, plus vaste, et immense comme leurs désirs, ce sont ces âmes qui se transportent et s'enflamment à la seule idée de la Divinité. Tout s'anime et réveille en elles ce sentiment; ce caractère sublime de la beauté répandu sur l'univers, cette beauté plus touchante et plus pure empreinte par la vertu dans les âmes humaines; les désirs inquiets et vagues de l'espérance, les larmes mêmes du malheur, tout offre l'idée consolante d'un Être suprême à ceux qui appellent un consolateur et un appui, et dont le cœur devient plus tranquille et plus calme quand la bouche a prononcé le nom de la Divinité. On aime à s'arrêter sur cette idée, et dans les peines de la vie, on se croit entouré d'un ange invisible qui nous regarde et nous soutient. Oui, votre âme a souvent éprouvé ces transports si doux que vous peignez si bien: heureux celui qui les partage auprès de vous! heureux celui qui, en recevant de vous un sentiment, a remercié la nature d'un bienfait de plus! L'illustre famille des Chigi s'honore d'avoir eu dans le dernier siècle un souverain pontife; elle s'honorera dans ce siècle de vous posséder, et votre nom ajoutera à sa gloire.

Agréez les hommages d'admiration et du tendre respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

XI.

LETTRE

DU MÊME A M. DESENFANS.

(1777.)

Monsieur, j'ai lu la brochure (1) où vous prenez soin de justifier la mémoire de Fénélon contre les imputations de milord Chesterfield; je suis entièrement de votre avis, et je ne crois pas qu'il soit permis de soupçonner une vertu si pure d'un crime aussi bas. On ne peut douter, en lisant la lettre de M. de Fénélon, que madame de Maintenon ne fût déja mariée; que l'on pèse ces termes qui sont dans la lettre:
« Il est vrai, madame, *que votre état est une énigme*, mais « c'est Dieu qui l'a fait; vous ne l'avez pas désiré, vous ne « l'avez pas choisi, *pas même imaginé*, c'est Dieu qui l'a fait : « il vous cache ses secrets et *en cache aussi au public, qui* « *le surprendraient si vous les lui disiez comme à moi.* C'est « le mystère de Dieu, il a voulu que vous fussiez élevée « pour sanctifier ceux qui sont dans l'élévation : *vous êtes à* « *la place des reines.* »

Je demande à tout homme véritablement impartial, si on peut désigner plus clairement le mariage de madame de Maintenon avec Louis XIV, et cette espèce de grandeur à demi voilée, qui, plaçant une simple particulière à côté du trône, lui donnant la plus grande influence sans la

(1) Lettre à madame de Montagu, au sujet d'une lettre de Chesterfield, où M. de Fénélon est calomnié. Angl. et franç., Londres, 1772, in-8°.

moindre autorité, la plus grande considération sans aucun titre réel, lui faisait rendre des respects comme des devoirs, et mettait à ses pieds les premières personnes de la cour, sans que rien au dehors parût marquer son élévation : c'était là, comme dit Fénélon, une *véritable énigme*.

De bonne foi, monsieur, peut-on appliquer ce mot à l'état de maîtresse ? Peut-il convenir à la situation de ces femmes, qui, pour la plupart bien plus ambitieuses que tendres, ne peuvent espérer de ces grandes intrigues que le déshonneur éclatant d'une grande fortune ? On sait qu'elles n'ont ni le pouvoir, ni souvent le désir de couvrir leurs faiblesses ; on sait que toutes leurs démarches sont exposées aux yeux d'une cour éclairée par ses vices, et souvent aux yeux de plus d'une rivale, qui leur envie en secret leur honte et leurs succès. La curiosité, l'intérêt, la malignité publique s'empressent à déchirer le voile dont elles chercheraient en vain à s'entourer. Non, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais d'*énigme* dans ces sortes de commerces.

Quand les mots de la lettre de Fénélon ne seraient pas aussi clairs, qui pourrait s'imaginer que le plus respectable des hommes eût jamais pu jouer, entre un monarque et une femme, un rôle qui, dans les cours mêmes, avilit les personnes déja les plus viles, et déshonore ceux mêmes qui depuis long-temps semblent avoir renoncé à l'honneur ?

C'est par sa vie entière, c'est par la suite de ses sentiments et de sa conduite qu'il faut juger un homme ; et l'on veut que l'auteur du *Télémaque*, que l'ami des personnes les plus vertueuses de la France, que le sage instituteur du duc de Bourgogne, que celui qui osa blâmer avec tant de courage les vices de Louis XIV et les abus de son gouvernement ; celui qui parla toujours de la religion, non point avec cette éloquence d'enthousiaste qui peut quelquefois ne tenir qu'à l'imagination, et s'accorder en secret avec les

vices; mais avec un sentiment si tendre et si pur, comme on parle de l'objet qu'on aime et dont on a besoin pour son bonheur; on veut qu'un tel homme ait exercé le métier infâme de corrupteur? On veut qu'il se soit servi de la religion pour sanctifier des intrigues honteuses, et ôter au crime ses remords? Jusqu'à quand se trouvera-t-il des hommes qui ne veulent point qu'il existe de vertu sur la terre! et qui pourra se croire désormais à l'abri de la calomnie, si la sainte mémoire de Fénélon ne l'est pas?

Ce n'était pas ainsi qu'en jugeait son siècle, lorsque, dans son exil de Cambrai, il recevait l'hommage des souverains; lorsque, dans la guerre de la succession, nos ennemis lui servaient d'escorte sur ses terres, et que Marlborough et le prince Eugène, en ravageant la France, se faisaient gloire de respecter en lui une vertu qui semblait appartenir à l'Europe entière. Ces honneurs qu'il a reçus de son vivant le vengent assez des outrages qu'on ose faire à sa cendre; cependant tous les Français, monsieur, vous doivent de la reconnaissance pour avoir entrepris de défendre sa mémoire. Les grands hommes de chaque pays sont la propriété la plus chère des nations; un instinct involontaire nous porte à les honorer dans les siècles mêmes où ils semblent être nos accusateurs, et où leurs grandes qualités nous reprochent nos vices et nos faiblesses; il semble que nous nous rapprochions encore des hommes célèbres par l'admiration qu'ils nous inspirent. Jamais, monsieur, la mémoire de Fénélon n'a été plus honorée qu'elle ne l'est aujourd'hui en France; son nom est parmi nous celui de la vertu, et on ne le prononce plus sans un respect mêlé d'attendrissement.

L'Académie française lui décerna, il y a quelques années, les honneurs d'un éloge public. Un homme vertueux qui est aujourd'hui à la tête de l'administration des arts (1), fait

(1) M. le comte d'Angivilliers.

exécuter, par ordre du gouvernement, la statue de cet homme célèbre, avec celles de Sully, de Descartes, du chancelier de l'Hôpital et du président de Montesquieu. Bientôt on y joindra celles de Turenne et de Pascal; dans peu, ces statues seront exposées aux regards publics. Nous osons parmi nous rappeler quelques institutions d'Athènes; et la France aussi a ses Périclès qui se servent du pouvoir des arts sur une nation sensible, pour y nourrir l'enthousiasme des vertus, et entretenir ou réveiller le sentiment de la grandeur nationale.

La France et l'Europe entière honorent Fénélon; milord Chesterfield ose l'outrager. Si Fénélon vivait encore, il pourrait imiter le trait de Scipion, qui, accusé d'un crime devant le peuple assemblé, dit pour toute réponse : *J'ai combattu pour vous et sauvé la patrie ; allons rendre grâces aux dieux, et tout* le monde suivrait encore Scipion au Capitole.

XII.

LETTRE

DU MÊME A M. CHABRIT.

Nice, 4 décembre 1784.

Je vous fais compliment, mon cher législateur, non de ce siècle, mais des siècles passés et à venir. Je vous fais mon compliment bien sincère de ce qu'enfin vous vous êtes remis à l'ouvrage de toutes vos forces, et avec toute l'activité de votre tête. Enfin, votre temps est à vous, c'est une propriété précieuse, et la seule peut-être qui vaille la peine d'être estimée pour celui qui veut et qui sait en faire quelque chose. Un jour de travail, quand on a un grand plan, un grand but à remplir, laisse plus de joie et plus de paix au fond de l'âme, que toutes les dissipations ridicules de Paris qu'on ap-

pelle plaisirs. On va, on vient, on parle, on écoute, on s'ennuie, et le temps s'est écoulé sans qu'on en ait retiré aucun fruit. On a seulement perdu une partie de sa vie et de soi-même. C'est ce que le sombre et mélancolique Young appelle énergiquement un suicide en détail. Il ne faut pas être suicide, mon cher ami, les lois divines et humaines le défendent; surtout lorsque ce qu'on tue est bon et vaut la peine de vivre (1). Pensez, méditez, lisez, écrivez, et vous vivrez non-seulement dans ce monde, mais encore quand vous serez dans

(1) *Note extraite des papiers de Hérault de Séchelles, d'où cette lettre est tirée.*

Hélas ! cette douce plaisanterie vient de se vérifier bien cruellement. Le malheureux Chabrit s'est empoisonné lui-même. Auteur d'un ouvrage vaste et estimable(*), jouissant du plaisir de voir que ses écrits commençaient à se répandre, mais pauvre, naturellement solitaire, philosophe, et d'une âme fière qui ne voulait se confier à personne, il a fini à trente-deux ans. Il a fini sans faste, dans les douleurs les plus affreuses, sans doute, puisqu'il avait pris de l'arsenic, et cependant on n'a trouvé aucun pli dans ses draps, aucun signe de convulsion. Ce malheureux jeune homme a été trouvé étendu dans son lit, dans une posture noble qu'il s'était sans doute imposée en mourant; il avait dans sa main droite un papier où était écrit ce nom grec, κέκρικα. Hélas ! je me rappelle aujourd'hui avec amertume que, nous promenant ensemble aux Tuileries, ce fut moi qui lui appris ce mot remarquable. Pline le Jeune parle dans ses lettres d'un de ses amis nommé Cornelius Rufus, qui annonça à sa famille qu'un tel jour il se donnerait la mort. Ses parens, sa femme, ses enfans le conjuraient avec larmes de se faire grâce à lui-même; il leur répondit avec une fierté calme : Κέκρικα, « j'ai duré, j'ai prononcé « l'arrêt. » Chabrit et moi nous admirions cette belle réponse : je ne prévoyais pas que je parlais à Cornelius Rufus.

22 avril 1785.

(*) L'Académie française décerna le prix d'encouragement à ce livre, intitulé *De la Monarchie française et de ses lois*, 2 vol. in-8°.

l'autre; c'est ce que je vous souhaite. Voilà mon sermon fini.

Je vais maintenant vous parler un peu de nous; car je sais que votre amitié s'y intéresse. Nous vivons à la campagne, sous le plus beau ciel, et dans le mois de décembre au plus beau soleil du monde. Nous apercevons de loin les neiges sur les montagnes, et autour de nous la verdure et les fleurs: je me porte assez bien, je travaille un peu, je me promène beaucoup. J'ai commencé un nouveau chant de mon poëme, et aux frontières de l'Italie je vis avec mon héros en Allemagne; ma sœur depuis quelque temps est incommodée; sa machine frêle est agitée partout, et nul climat ne la sauve de sa propre faiblesse. M. de la Saudraie a de mauvaises nuits, des jours assez gais, et sent la neige qui tombe à dix lieues de lui. Il aime, comme dans la tragédie, à jouir par la terreur, et à s'effrayer des maux qu'il ne sent pas; ce pays-ci est peuplé d'Anglais: nous y avons le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, avec toute sa famille. Il y est reçu et accueilli comme un prince; car on lui donne des bals, des fêtes et de grandes assemblées. On lui forme une cour de deux ou trois cents personnes, c'est ce qui s'appelle en Italie une conversation. Vous et moi nous ne conversons pas si bien; continuez, mon cher ami, à converser avec Montesquieu, Locke, le chancelier de l'Hôpital; et ne regrettez pas nos plaisirs. Adieu, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur; si par hasard vous voyez M. Hérault, faites-lui les plus tendres compliments de ma part. On m'a mandé qu'il s'était donné la peine de passer au Louvre pour savoir de mes nouvelles; j'aurai l'honneur de lui en donner moi-même incessamment. Je lui suis véritablement attaché, et je l'aime comme l'espérance de la magistrature. Bien des compliments aussi à M. Garat; il m'a promis l'éloge de Montesquieu, et je suis avec lui un créancier sévère pour de pareilles dettes.

XIII.

LETTRE

DU MÊME A M. DE LACRETELLE L'AINÉ.

Nice, ce 6 février 1785.

Je vous remercie bien véritablement, monsieur, de ne m'avoir point oublié à la distance où je suis de vous, et de m'avoir fait tenir un ouvrage aussi précieux que le vôtre. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt. Sagacité d'esprit, finesse de vues, justesse dans les idées, humanité dans les sentiments, pathétique dans tous les morceaux qui en étaient susceptibles, expressions heureuses, noblesse à la fois et sagesse dans le style, voilà ce qui m'a frappé d'un bout à l'autre de ma lecture. Partout vous occupez, vous fixez l'attention, vous intéressez l'âme; et l'ouvrage le plus utile est en même temps un ouvrage très-agréable. On aime et l'on chérit celui qui voit et discute ainsi nos préjugés, et les maux qu'ils nous causent.

Votre premier discours est une histoire piquante, faite, pour ainsi dire, sur des matériaux qui n'existent pas, mais à qui vous donnez, en les créant, toute la vraisemblance qui représente à nos yeux la vérité. Vous ralliez l'histoire d'une opinion à celle des sentiments naturels de l'homme, et à celle des lois et des usages de nos temps barbares, qui ont dû la faire naître. Vous faites parfaitement voir comment elle a dû survivre aux causes mêmes qui l'ont produite, et qui en partie ne subsistent plus. Cette marche heureuse et ce développement pourraient s'appliquer à l'histoire de presque toutes nos opiniôns et de nos préjugés modernes, qui, nés dans l'ignorance, se conservent avec nos lumières, nés dans la barbarie, restent encore dans l'état de civilisa-

tion, et offrent chez tous les peuples de l'Europe un mélange bizarre et un contraste singulier d'usages, de vices, d'erreurs, de vertus, de connaissances et de lois qui se combattent. Nous ressemblons dans notre marche à ce serpent de la fable, qui, avec une seule tête, a pu aisément franchir d'une partie de son corps les buissons qui l'arrêtaient, mais dont les cent queues pliées et repliées de mille manières sont restées dans les broussailles, à travers lesquelles elles n'ont pu passer. Il faut le délivrer de cette partie de lui-même, pour qu'il puisse continuer sa route.

Votre second discours prêtait plus à l'éloquence, et vous en avez tiré un grand parti. J'aime fort le morceau où vous peignez si bien l'espèce de terreur avec laquelle un jeune homme, rejeté jusqu'alors du sein d'une famille, et qui ne répondait que de lui-même à la société, en retrouvant ou *redemandant* à la loi des parents, va désormais entrer en *partage* de tous les hasards de flétrissure et d'infamie, à laquelle un préjugé barbare peut l'associer. Cette idée est belle et vraiment éloquente. Et l'histoire de cette famille malheureuse, dont le crime d'un seul a détruit les vertus, le bonheur et les talents! Et ce jeune homme si intéressant et né pour les vertus, qui, échappé du pied de l'échafaud d'un père, pauvre et orphelin, implore la pitié, est repoussé de toutes parts par l'horreur et le mépris, et dont l'âme dégradée devient féroce, pour se venger d'une société féroce qui le repousse et le rejette hors de son sein! Il est impossible de peindre avec plus de chaleur et de force les effets terribles du préjugé, c'est les mettre en drame et en action; ce qui est bien plus puissant sur les esprits que tous les raisonnements du monde. Jamais la logique n'a déraciné un seul préjugé, ni une opinion populaire: il faut ébranler l'ame et l'imagination, comme vous avez fait.

Je retrouve le même caractère et le même genre de beautés

dans plusieurs morceaux du troisième discours, surtout dans celui où vous faites voir comment les lois se sont, pour ainsi dire, rendues les protectrices du préjugé, et se sont associées à lui par la barbarie des supplices. Il y a là une peinture effrayante, et une réclamation bien noble de l'humanité dans la punition même du plus grand des crimes. Ce morceau était difficile et environné d'écueils, et vous avez su les éviter avec beaucoup d'art. Le sentiment qui vous anime vous sert de sauve-garde; et vous couvrez, pour ainsi dire, de toute la pitié du genre humain celle que vous inspire un monstre même. Le morceau de la fin, et cette famille désolée que vous amenez au pied du trône, présentent un tableau doux et touchant, et l'emploi le plus attendrissant de l'autorité royale.

Je regarde, monsieur, l'ensemble de ces trois discours comme un des meilleurs ouvrages que nous ayons, et par son utilité et en même temps par l'exécution. Vous vous êtes défendu partout de cette exagération qui ressemble elle-même à un préjugé, et qui par là même est moins propre à le combattre. Vous avez partout cette mesure qui ne met jamais en défiance celui qui écoute contre celui qui parle. Je vous remercie et pour moi, et pour la nation, et pour les malheureux à qui un si bon ouvrage ne peut manquer d'être utile. Il doit fixer les regards du public, et peut-être réveiller ceux du gouvernement sur l'effet d'une opinion qui, comme vous le remarquez fort bien, ne doit point être anéantie tout-à-fait, mais modifiée et conduite par la justice.

Les autres morceaux que vous avez réunis dans le même volume, sont tous intéressants par les vues du bien public, et la philosophie éclairée que vous mêlez à la discussion de nos lois. Vous raffermissez l'alliance des lois avec la politique et la morale. Vos réflexions, surtout sur la réforme de nos lois criminelles, me paraissent une table excellente des grands

objets qu'il y aurait à examiner et à traiter dans cette partie. Cette table, si courte, est comme ces éclairs qui découvrent dans la nuit un vaste horizon.

Encore quelques ouvrages pareils, monsieur, et vous aurez la réputation solide et bien méritée d'un excellent esprit et d'un de nos bons écrivains... Adieu, monsieur, je vous embrasse et vous remercie de nouveau. Agréez ma reconnaissance et mon inviolable attachement.

J'ai l'honneur d'être, etc.

TITRE DE L'OUVRAGE DE LACRETELLE.

Discours sur le Préjugé des Peines Infamantes, couronné au mois d'août 1784, par l'Académie de Metz.

Lettre sur la Réparation qui serait due aux Accusés jugés innocents.

Dissertation sur le Ministère Public.

Réflexions sur la Réforme de la Justice Criminelle. Paris, chez Cuchet, rue et hôtel Serpente.

XIV.

LETTRE

DU MÊME A M. L'ABBÉ MORELLET.

A Oullins, près de Lyon, 15 juillet 1785.

Je vous remercie, mon cher et nouveau confrère, du discours que vous avez eu la bonté de me faire tenir par l'archevêque de Lyon. Je l'ai lu avec beaucoup de plaisir, et, après l'avoir lu, j'ai dit avec Ovide : *Materiam superabat opus.* Vous avez fait valoir avec beaucoup d'art un fond assez ingrat. L'esprit et la raison ont dicté vos jugements. C'est une riche broderie que vous avez jetée sur un canevas

simple et modeste, et qui a mis en relief une étoffe unie. Le mérite est tout entier pour l'artiste, qui a su lui donner du prix par son travail. Vous voyez que je suis à Lyon, et que j'emprunte mes expressions du pays. J'aime beaucoup vos réflexions sur les Mémoires de Noailles; elles ont autant de finesse que de vérité. En effet, le véritable intérêt des mémoires est d'être, pour ainsi dire, un ouvrage dramatique, et de mettre en scène celui même qui a été acteur. L'historien attache par des résultats et des tableaux, l'auteur des mémoires par des détails; et les détails de caractère sont encore plus piquants que ceux d'action. L'abbé Millot a fait disparaître cet intérêt qui tenait à l'homme, et il n'avait pas de quoi y suppléer par un intérêt qui tînt à lui-même et à sa manière de voir et de sentir. Son âme sans mouvement était loin de pouvoir se transporter dans un mouvement étranger. Tout ce que vous dites, sur son caractère personnel et sa manière d'être en société, est plein d'esprit; vous avez tiré parti de son silence même. C'est peindre, pour ainsi dire, dans l'ombre et faire sortir des traits qui étaient sans couleur. Vous avez créé une physionomie à celui dont le défaut était de n'en pas avoir. Votre création cependant paraît tenir à un être réel et même à celui que nous avons connu. On le voit, quand vous le racontez, mieux peut-être que lorsqu'on le voyait lui-même. C'est comme certains objets de la nature, qui, pour se dessiner à l'œil, ont besoin d'être mis à distance. Ainsi, grace à vous, il aura après sa mort une sorte de caractère qui s'effaçait de son vivant. M. le marquis de Chastellux, dans son discours ingénieux et fin, vous a rendu toute la justice qui vous était due. Il a mis sous les yeux du public le bilan de vos richesses. J'aurais désiré moi-même pouvoir me joindre à ceux de nos confrères dont vous avez obtenu les suffrages. Je les remercie d'avoir donné un bon esprit et un philosophe de plus à l'Académie, etc.

Mille tendre compliments, je vous prie, à monsieur et à madame Marmontel. J'ai reçu d'elle dernièrement une lettre infiniment aimable, et l'archevêque m'a remis le discours sur l'autorité de l'usage dans la langue; il m'a paru excellent pour les idées et le style. J'aurai le plaisir d'écrire bientôt au bon ménage, où l'on fait de si jolis enfants et de si bons ouvrages.

XV.

LETTRE DE M. DE FONTANES

AUX AUTEURS DE LA DÉCADE, DU 10 MESSIDOR AN IV.

(Juin 1796.)

Citoyens,

Je relisais dernièrement la sixième satire de Juvénal; ma mémoire m'a rappelé quelques vers de Thomas, qui n'ont jamais été imprimés, et où il a traduit fort heureusement l'un des plus énergiques passages du poète latin. Ils furent faits à la suite d'une gageure entre quelques gens de lettres, rassemblés à Marly, où se trouvait alors Thomas. On prétendait que la poésie française ne pouvait rendre avec fidélité certains détails des satires de Juvénal, et on cita surtout pour exemple la peinture des excès de Messaline. On alléguait l'autorité de Despréaux:

Le Latin, dans les mots, brave l'honnêteté;
Mais le lecteur français veut être respecté, etc.

Thomas, animé par la difficulté, fit le lendemain les vers que je vous adresse, et que je crois avoir exactement retenus. Il est bon de citer d'abord ceux de Juvénal:

...Dormire virum quum senserat uxor,
Ausa palatino tegetem præferre cubili,

Sumere nocturnos, meretrix augusta, cucullos,
Linquebat, comite ancillâ non amplius unâ :
Sed, nigrum flavo crinem abscondente galero,
Intravit calidum veteri centone lupanar,
Et cellam vacuam atque suam : tunc nuda papillis
Prostitit auratis, titulum mentita Lyciscæ,
Ostenditque tuum, generose Britannice, ventrem.
Excepit blanda intrantes, atque æra poposcit,
Et resupina jacens multorum absorbuit ictus.
Mox lenone suas jam dimittente puellas,
Tristis abit : sed, quod potuit, tamen ultima cellam
Clausit, adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ,
Et lassata viris, sed non satiata recessit.
Obscurisque genis turpis, fumoque lucernæ
Fœda lupanaris tulit ad pulvinar odorem.

Ceux qui ne savent pas la langue latine peuvent lire la traduction si justement estimée du respectable Dussaulx, avant de jeter les yeux sur celle de Thomas. Voici ses vers que je vous ai promis:

Quand de Claude assoupi la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement sa femme enveloppée,
Seule avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais tout plein de ses aïeux,
Des plus viles Phrynés le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le rang quelle profane,
Elle emprunte à dessein un nom de courtisane;
Son nom est Lycisca : ces exécrables murs,
La lampe suspendue à leurs dômes impurs,
Des plus affreux plaisirs la trace encor récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente.
Un lit dur et grossier charme plus ses regards
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que dans cet antre appelle la nuit sombre,
Son regard les invite, et n'en craint pas le nombre.
Son sein nu, haletant, qu'attache un réseau d'or,

Les défie, et triomphe, et les défie encor.
C'est là que dévouée à d'infâmes caresses,
Des muletiers de Rome épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté
L'aurore enfin paraît, et sa main adultère
Des faveurs de la nuit réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis :
Ses sens sont fatigués, et non pas assouvis.
Elle rentre au palais, hideuse, échevelée,
Elle rentre, et l'odeur autour d'elle exhalée,
Va, sous le dais sacré du lit des empereurs,
Révéler de la nuit les lubriques fureurs.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que Thomas a conservé toute la force de l'original, sans blesser aucune des bienséances qu'exige la langue française. Je le crois même supérieur, dans quelques endroits, à Juvénal. Ses quatre derniers vers offrent une peinture plus achevée que les deux derniers de l'auteur romain. Il l'égale en vigueur, et le passe ici en élégance et en harmonie; ce vers-ci:

Ses sens sont fatigués et non pas assouvis,

rend parfaitement

Et lassata viris, sed non satiata recessit.

Il n'a pas moins bien exprimé ce beau mouvement :

Ostenditque tuum, generose Britannice, ventrem.

On doit remarquer que Thomas a pris dans Boileau une expression fameuse: *le lit effronté;* elle convient peut-être mieux à Messaline; qu'à une femme qui, comme dans la satire française,

Se fait des mois entiers sur un lit effronté,
Traiter d'une visible et parfaite santé.

On sait que cette expression fut très critiquée dans le dernier siècle. Le prince de Conti, homme de goût, ne la blâmait pas en elle-même, mais trouvait avec raison qu'elle disait plus que l'auteur n'avait voulu dire. Boileau convenait de la justesse de cette critique (1). Thomas en replaçant cette expression dans un tableau où tant d'autres idées accessoires l'appellent et la justifient, semble l'avoir créée de nouveau, et nous apprend comment on peut, sans être plagiaire, imiter quelquefois jusqu'aux auteurs de sa nation.

Salut et fraternité,

FONTANES.

(1) Si Boileau accueillit la remarque de ce prince, ce fut uniquement par déférence pour son rang. Non-seulement il ne changea pas son expression, il la défendit d'une manière formelle dans sa dixième épître, où il dit à ses vers :

> .... Bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,
> . . . .
> Vous soutenir qu'un lit ne peut être *effronté*.
>
> (Vers 48 — 55.)

TABLE

DES MORCEAUX JOINTS A LA NOTICE.

LETTRES.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITION DE 1773.

Cette nouvelle édition des œuvres de M. Thomas est fort supérieure à toutes celles qui ont paru jusqu'à présent, soit à Paris, soit dans les provinces, ou dans les pays étrangers. Elle est la seule qui soit avouée par l'auteur. Les deux premiers volumes sont entièrement nouveaux. Les éloges qui avaient déja paru ont été corrigés avec le plus grand soin, pour être rendus plus dignes du public. Dans quelques-uns de ces discours, il y a des augmentations et des changements considérables, et tous ont été revus avec attention pour le style.

On n'a point ajouté à cette édition les poésies de l'auteur, parce qu'il les donnera

séparément et aussi retouchées. Ces quatre volumes ne contiennent que des ouvrages de prose, et à peu près du même genre.

On remarquera ici que, dans l'Essai sur les éloges, à l'article des éloges religieux ou des hymnes, l'auteur n'a point parlé des cantiques des Hébreux, par respect et parce qu'il les regarde comme d'un ordre trop supérieur pour être soumis à une discussion littéraire.

ESSAI

SUR

LES ÉLOGES.

CHAPITRE PREMIER.

De la louange et de l'amour de la gloire.

La louange, si désirée et si prodiguée sur la terre, n'est point et ne peut être une chose indifférente; elle est ou utile ou funeste; elle est tour à tour ce qu'il y a ou de plus noble ou de plus vil. En société, c'est le plus souvent un commerce de mensonges, établi par la convention et le besoin de se plaire : alors elle nuit aux hommes, parce qu'elle les dispense d'avoir des vertus qu'ils auraient peut-être, ou du moins qu'ils devraient avoir. Si c'est un instrument que l'intérêt emploie pour parvenir à la fortune, on doit la mépriser; si c'est la flatterie d'un esclave qui trompe un homme puissant, on doit la craindre. Mais quelquefois aussi c'est l'hommage que l'admira-

tion rend aux vertus, ou la reconnaissance, au génie; et sous ce point de vue, elle est une des choses les plus grandes qui soient parmi les hommes: d'abord, par son autorité, elle inspire un respect naturel pour celui qui la mérite et qui l'obtient; par sa justice, elle est la voix des nations qu'on ne peut séduire, des siècles qu'on ne peut corrompre; par son indépendance, l'autorité toute puissante ne peut l'obtenir, l'autorité toute puissante ne peut l'ôter; par son étendue, elle remplit tous les lieux; par sa durée, elle embrasse les siècles. On peut dire que par elle le génie s'étend, l'ame s'élève, l'homme tout entier multiplie ses forces; et de là les travaux, les méditations sublimes, les idées du législateur, les veilles du grand écrivain; de là le sang versé pour la patrie, et l'éloquence de l'orateur qui défend la liberte de sa nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les ames ardentes et actives aient été toutes passionnées pour la gloire. On connaît le mot de Philippe, à qui un courtisan féroce conseillait de détruire Athènes: *Et par qui serons-nous loués?* Ces mêmes Athéniens étaient les maîtres et les tyrans d'Alexandre qui était le maître du monde; c'était pour eux qu'il combattait, qu'il détrônait, qu'il faisait des rois. Il se précipitait sur les champs de bataille, pour que les poètes, les musiciens et les

ouvriers d'Athènes dissent, en se promenant sur la place, qu'Alexandre était grand (1).

Ce sentiment est un aiguillon pour les uns, et un frein pour les autres. *Souviens-toi*, disait un philosophe à un prince, *que chaque jour de ta vie est un feuillet de ton histoire.* Et il faudrait que, tous les matins, ce fût la première parole qu'on fît entendre aux princes, à leur réveil; l'amour de la gloire veillerait autour d'eux pour en repousser les faiblesses et les vices; car tel est le caractère de ce sentiment : il est fier, délicat, sévère à lui-même. A chaque pensée, à chaque action qu'il médite, il s'environne de témoins. L'univers est son censeur, et la postérité, son juge.

D'où naît ce sentiment? de la nature même de l'homme. Ambitieux et faibles, mélange d'imperfection et de grandeur, une estime étrangère peut seule justifier celle que nous tâchons d'avoir pour nous-mêmes. Elle met un prix à nos travaux, elle nous fait croire à nos vertus, elle nous rassure sur nos faiblesses. Elle occupe de plus notre activité inquiète qui a besoin de mouvement, et qui cherche à se répandre au dehors. L'amour de la gloire nous pousse et nous préci-

(1) « O Athéniens, disait-il, qu'il en coûte pour être « estimé de vous! »

pite hors de nous. Nous échappons à l'ennui et à nous-mêmes; nous volons au-devant du temps; nous vivons où nous ne sommes pas. La calomnie siffle dans un coin; mais la gloire parcourt la terre; elle acquitte la dette du genre humain envers la vertu et le génie.

On a beaucoup déclamé contre la gloire; cela est naturel : il est beaucoup plus aisé d'en dire du mal que de la mériter. Tacite était plus ingénu; il convenait que c'était la dernière passion du sage, et apparemment la sienne. Il y a des hommes qui se vantent de la mépriser; et, pour qu'on n'en doute pas, ils le répètent; c'est une raison de plus pour ne les point croire. Chacun en secret y prétend; mais l'un s'affiche et l'autre se cache. L'un a la vanité des petites choses et l'autre l'orgueil des grandes. Corneille mettait sa gloire à faire Cinna; un courtisan de son siècle, à paraître avec grace dans un ballet.

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire? ôtez-la de dessus la terre; tout change : le regard de l'homme n'anime plus l'homme; il est seul dans la foule; le passé n'est rien, le présent se resserre; l'avenir disparaît; l'instant qui s'écoule périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En parcourant l'histoire des empires et des arts, je vois partout quelques hommes sur des

hauteurs, et en bas, le troupeau du genre humain qui suit de loin et à pas lents. Je vois la gloire qui guide les premiers, et ils guident l'univers.

En mécanique, on préfère les machines qui produisent les plus grands effets par les plus petits moyens. En politique, on doit faire de même; or telle est cette passion : Sparte a besoin de trois cents hommes qui meurent; ils se dévouent. Sparte fait graver quelques lettres sur les rochers teints de leur sang : voilà leur récompense. C'est peut-être avec deux ou trois cents couronnes de chène que Rome a conquis le monde. Mais ces illusions sublimes n'appartiennent ni à toutes les ames ni à tous les siècles.

Le sentiment de la gloire suppose le retranchement des passions communes. Ou il n'existe pas, ou il occupe l'ame tout entière. Ne l'attendez pas d'un peuple chez qui domine l'intérêt : la gloire est la monnaie des États; mais la gloire ne représente rien où l'or représente tout. Ne l'attendez pas d'un peuple voluptueux; ce peuple n'a que des sens, il ne sait renoncer à rien, il ne sait pas perdre un jour pour gagner des siècles. Ne l'attendez pas d'un peuple esclave; la gloire est fière et libre, et l'esclave, corrompu par sa servitude, n'a pas assez de vertu pour lever les yeux jusqu'à elle. Ne l'attendez pas d'un peu-

ple pauvre, je ne dis pas celui qui, resté près de la nature et de l'égalité, borne ses desirs, vit de peu, et met les vertus à la place des richesses, mais celui qui, environné de grandes richesses qu'il ne partage pas, se trouve entre le spectacle du faste et la misère, et voit l'extrême pauvreté sortir de l'extrême opulence; ce peuple avili et occupé par ses besoins, ne peut avoir l'idée d'un besoin plus noble. Vous le trouverez peu chez une nation livrée à ce qu'on appelle les charmes de la société; chez un tel peuple, la multitude des goûts nuit aux passions. Il est trop facile d'avoir des succès d'un moment, pour chercher à obtenir des succès plus pénibles: d'ailleurs, en voyant les hommes de si près, on met moins de prix à leur opinion. En général, le sentiment de la gloire a je ne sais quoi de réfléchi et de profond qui se nourrit surtout dans la retraite. C'est là qu'occupé de grands travaux, on est frapppé de la rapidité de la vie, et qu'on veut étendre sur l'avenir une existence si courte. C'est à cette distance des hommes, que la renommée paraît auguste, que la postérité se montre, que la gloire tourmente et fatigue l'imagination. Il faut qu'elle soit vue de loin pour qu'elle en impose; elle ressemble à ces divinités de nos ancêtres, qu'ils avaient soin de placer dans les forêts, ou dans des lieux obscurs; moins on les voyait, plus elles obtenaient d'hommages.

On a demandé souvent si le devoir d'un seul ne peut pas suppléer à la gloire. Cette question honore ceux qui la font ; mais la réponse est simple : faites que tous les gouvernements soient justes et que tous les hommes soient grands, et alors la gloire sera peut-être inutile aux hommes. Je suis loin de calomnier l'humanité ; sans doute il y a eu des ames qui, en faisant le bien, ont obéi au devoir, et n'ont obéi qu'à lui, et à qui de grandes actions sont échappées en silence. Athènes éleva un autel au dieu inconnu ; on pourrait élever sur la terre une statue avec cette inscription : *aux hommes vertueux que l'on ne connaît pas.* Ignorés pendant la vie, oubliés après la mort, moins ils ont cherché l'éclat, et plus ils ont été grands. Mais ne nous flattons point ; il y a peu de ces ames qui se suffisent et marchent d'un pas ferme sous l'œil même de la raison qui les guide, ou de Dieu qui les regarde. La plupart des hommes, faibles par leur nature, faibles par le peu de rapport qu'il y a entre leur esprit et leur caractère, plus faibles encore par les exemples qui les assiégent, par le prix que les circonstances mettent trop souvent à la bassesse et au crime, n'ayant ni assez de courage pour être toujours bons, ni assez de courage pour être toujours méchants, embrassant tour à tour et le bien et le mal, sans pouvoir se fixer ni à l'un ni à l'autre,

sentent la vertu par le remords, et ne sont avertis de leur force que par le reproche secret qu'ils se font de leur faiblesse. Dans cet état il leur faut un appui. Le désir de la renommée se mêlant au devoir, les enchaîne à la vertu. Ils oseraient peut-être rougir à leurs yeux; ils craindront de rougir aux yeux de leur nation et de leur siècle. Et à l'égard des hommes mêmes dont l'ame est d'une trempe plus vigoureuse et plus forte, la gloire est un dédommagement, si elle n'est un appui. Nous nous récrions contre Athènes qui proscrivait ses grands hommes. L'ostracisme est partout. Un monstre parcourt la terre pour flétrir ce qui est honnête, et rabaisser ce qui est grand. Il a à la main la baguette de Tarquin, et abat en courant tout ce qui s'élève. Dès que le mérite parut, l'envie naquit, et la persécution se montra; mais au même instant la nature créa la gloire, et lui ordonna de servir de contre-poids au malheur.

Il semble en effet que la vertu et le génie souvent opprimés, se réfugient loin du monde réel, dans ce monde imaginaire, comme dans un asyle où la justice est rétablie. Là, Socrate est vengé, Galilée est absous, Bacon reste un grand homme. Là, Cicéron ne craint plus le fer des assassins, ni Démosthène le poison. Là, Virgile est au-dessus d'Auguste, et Corneille près de Condé. L'or et la vanité ne se trouvent point là pour distribuer

les rangs et assigner les places. Chacun, par l'ascendant de son génie ou de ses vertus, monte et va prendre son rang; les ames opprimées se relèvent et recouvrent leur dignité. Ceux qui ont été outragés pendant la vie, trouvent du moins la gloire à l'entrée du mausolée qui doit couvrir leurs cendres. L'envie disparaît et l'immortalité commence.

Soit intérêt, soit justice, on a donc partout rendu des honneurs aux grands hommes; et de là les statues, les inscriptions, les arcs de triomphe; de là surtout l'institution des éloges, institution qui a été universelle sur la terre. Nous *nous* proposons d'examiner ce qu'ils ont été chez les différentes nations et dans les différents siècles: quels sont les hommes à qui on les a accordés, à qui on les a refusés; comment le pouvoir les a usurpés sur la vertu; comment ce qui était institué pour être utile aux peuples, est devenu quelquefois le fléau des peuples en corrompant les princes. Nous indiquerons le caractère et le mérite ou la bassesse des écrivains qui ont travaillé dans ce genre. Ainsi nous suivrons de siècle en siècle les révolutions de l'éloquence et des arts, nous marquerons leur décadence ou leurs progrès. Souvent nous jugerons, d'après l'histoire, les hommes qui ont été loués, afin de mieux connaître l'esprit des panégyristes et l'esprit du temps. Enfin nous terminerons cet essai

par quelques idées générales sur le ton et l'espèce d'éloquence qui nous paraît convenable aux éloges des grands hommes; non que nous nous proposions de donner la poétique de ce genre: nous voulons nous instruire et ne pas tracer des règles. On sait, que la première règle est le génie, et celui qui l'a, trouve aisément les autres. Il serait d'ailleurs injuste (quoique cette injustice ne soit que trop commune) de vouloir donner à son art les limites de son talent.

A l'égard des jugements que, dans le cours de cet essai, nous porterons sur certains hommes, s'il y en a qui puissent déplaire, nous ne répondrons qu'un mot: nous croyons avoir été justes; la justice est le premier de nos sentiments, elle sera le dernier. En parcourant la classe des hommes loués, il est difficile de ne pas s'indigner souvent. Trop de panégyriques ressemblent à ces statues qu'on élevait dans Rome aux empereurs, et dont le plus grand nombre était brisé, dès que l'empereur n'était plus. Que l'intérêt et la crainte prodiguent l'éloge, c'est le contrat éternel du faible avec le puissant; mais la postérité, sans espérance comme sans crainte, doit être plus libre; elle peut aimer ou haïr, approuver ou flétrir d'après la justice et son cœur. Quoi! même après des siècles, faudrait-il encore avoir des égards pour des tombeaux et pour des cendres!

CHAPITRE II.

Des éloges religieux, ou des hymnes.

Le genre des éloges est très-ancien. Si on en cherche l'origine, on la trouvera dans les premières hymnes qui furent adressées à la divinité. Ces hymnes furent inspirées par l'admiration et la reconnaissance. L'homme placé en naissant sur la terre dut être frappé du grand spectacle que déployait à ses yeux la nature. L'étendue des cieux, la profondeur des forêts, l'immensité des mers, la richesse et la variété des campagnes, cette multitude innombrable d'êtres en mouvement, destinés à servir d'ornement au globe qu'il habite, tout ce vaste assemblage dut porter à son esprit une impression de grandeur. Bientôt un autre sentiment dut succéder à celui-là. Il vit que cette nature si riche avait des rapports avec lui; les astres lui prêtaient leur lumière; des fruits naissaient sous ses pas, ou se détachaient des branches pour le nourrir; les arbres le protégeaient de leur ombre et offraient un asyle à son repos; les cieux, pendant son sommeil, semblaient se couvrir d'un voile, et n'envoyaient à

son séjour qu'une lumière douce et tranquille. Frappé de tant de merveilles, il sent que leur cause n'est point en lui-même; il sent que tout est l'ouvrage d'un être qui se dérobe à ses sens, mais qui se manifeste à lui par ses bienfaits. Alors il le cherche à travers ce monde solitaire où il a été jeté; il le demande aux cieux, à la terre, à tout ce qui l'environne; il prête l'oreille pour l'entendre. Plein du sentiment religieux qui s'élève dans son cœur, il mêle sa voix à celle de la nature; et, du sommet d'une montagne, ou dans un vallon écarté, au bruit des fleuves et des torrents qui roulent à ses pieds, il chante une hymne en l'honneur de la divinité dont il éprouve la présence, et qui le fait exister et sentir.

La première hymne qui fut chantée dans cette solitude du monde, fut une grande époque pour le genre humain. Bientôt on vit les pères assembler leurs enfants au milieu des campagnes pour rendre les mêmes hommages. On vit le vieillard entouré de moissons, tenant, d'une main, une gerbe de blé, et, de l'autre, montrant les cieux, apprendre à sa famille à louer le Dieu qui la nourrissait.

Dans ces premiers temps, on loua la divinité au lever du soleil: c'était une espèce de création nouvelle qui rendait l'univers à l'homme. On la

loua aux approches de la nuit, parce que son obscurité et son silence inspiraient l'effroi; on la loua de même au renouvellement de l'année, au commencement des saisons, à chaque nouvelle lune. Il semble que, vers l'origine du monde, l'homme, peu assuré des bienfaits de la nature, s'étonnait, pour ainsi dire, à chaque instant, de n'en être pas abandonné; et le désordre qu'il voyait dans plusieurs endroits de la terre encore sauvage, lui faisait mettre un plus grand prix à l'ordre constant qu'il apercevait dans les cieux.

Dans la suite, et chez les peuples même les plus policés, toutes les fois qu'il arriva un bonheur inattendu ou un fléau terrible, on s'empressa partout à louer les dieux qu'on adorait. Ainsi, nous voyons par l'histoire que c'est surtout dans le temps des épidémies et des guerres, lorsque de grandes batailles étaient perdues, lorsque la peste faisait périr les citoyens par milliers, lorsque le peuple croyait voir pendant la nuit un spectre pâle et terrible répandre la désolation sur ses murs, c'était alors que les prêtres, dans les temples et aux pieds des autels, entourés d'un peuple nombreux, et levant tous ensemble leurs mains vers le ciel, composaient et chantaient de nouvelles hymnes.

Dans ces temps d'effroi, les hymnes durent être animées par l'imagination et respirer l'en-

thousiasme; car l'homme aux prises avec la nature conçoit des idées plus grandes par la vue de sa faiblesse même; alors, tout s'exagère à ses yeux; ses expressions s'élèvent avec ses idées : il peint tout avec force, il emprunte de toute la nature des images pour louer celui à qui la nature est soumise. Son style est quelquefois mystérieux comme l'être à qui il parle, son oreille même cherche dans les sons une harmonie inconnue; et, comme pour donner une habitation à la divinité, il a élevé des colonnes, exhaussé des voûtes, dessiné des portiques; comme pour la représenter, il a agrandi les proportions et cherché à faire une figure imposante; comme pour en approcher dans les jours de fêtes, il a substitué à la marche ordinaire des mouvements cadencés et des pas en mesure; ainsi, pour la louer, il cherche, pour ainsi dire, à perfectionner la parole; et joignant la poésie à la musique, il se crée un langage distingué en tout du langage commun.

Mais comment l'esprit humain osa-t-il concevoir le projet de louer Dieu? L'ami peut louer son ami; l'esclave, son maître; le sujet, son roi. Malgré la distinction des rangs, l'homme est à côté de l'homme : l'orgueil les sépare, la nature les rapproche. Mais l'homme et Dieu, où est la mesure commune?

Cependant toutes les nations ont eu des hymnes. Les penchants, les besoins, les vices ou les vertus ont décidé des attributs qu'on a loués dans la divinité. Je te loue, s'écrie l'habitant sauvage du Groënland, ô toi dont la main invisible amène tous les ans la baleine sous mes harpons, et fait couler son sang dans les mers, pour m'aider à suivre sa trace quand elle s'éloigne du rivage. Et, à l'autre extrémité du globe, l'Indien chante sous son beau ciel : Je te loue, ô toi qui fais croître des moissons de riz dans mes plaines, et qui fais fleurir le citronnier et l'oranger au bord de mes ruisseaux; tandis que, vers les bords de la Russie orientale, un autre peuple sauvage chante auprès de ses volcans : Je t'adore et te loue, ô Être puissant et terrible qui habites ces souterrains enflammés, et qui, de là, roules tes feux parmi nos neiges et nos glaces. Ainsi, chez tous les peuples, les hymnes prennent, pour ainsi dire, la teinte du climat; et une nature, ou sauvage, ou riante, influant par les sensations sur les idées, y détermine les différents éloges qu'on fait de la divinité (1).

On nous a conservé beaucoup d'hymnes des Anciens. Le pays où Homère chanta, où Orphée

(1) On voit qu'il ne s'agit ici que des peuples qui ne sont pas éclairés des lumières de la foi.

institua des mystères, où l'architecture éleva des temples dont nous allons encore admirer les ruines, où le ciseau de Phidias semblait faire descendre la divinité sur le marbre; ce pays où l'air, la terre et les eaux avaient, aux yeux des habitants, quelque chose de divin, et où chaque loi de la nature était représentée par une divinité, dut produire un grand nombre d'hymnes en l'honneur des dieux qu'on adorait; mais la plupart de ces hymnes furent défigurées par des fables et des contes de fées; faites pour les poètes et les peintres, elles amusaient le peuple et révoltaient les sages.

Nous en avons quelques-unes attribuées à Homère. On sait que dans ses poèmes il a mieux célébré les héros que les dieux : ses hymnes sont du même ton; ce sont plutôt des monuments de la mythologie païenne, que des éloges religieux; mais on y retrouve quelquefois son pinceau et les charmes de la plus riante poésie.

Les hymnes de Callimaque offrent les mêmes beautés et les mêmes défauts; on y voit le génie esclave de la superstition, et des erreurs populaires chantées avec autant d'harmonie que de grace.

Il ne nous reste rien des hymnes de Pindare, mais nous savons qu'elles étaient toutes consacrées à cet Apollon de Delphes, dont les oracles

mettaient à contribution la crédulité des peuples et l'ambition des rois. Tandis que les poètes et le peuple défiguraient ainsi la divinité en la célébrant, les initiés dans leurs mystères lui rendaient un hommage plus pur et plus digne d'elle. Le ton de leurs hymnes est imposant; mais l'initié, en parlant à Dieu, semblait ne s'occuper que de ses propres besoins; il oubliait que des êtres faibles, en louant leur père commun, ne doivent pas se séparer du reste de la famille, et implorer des bienfaits qui ne soient que pour eux.

Si les Grecs nous ont laissé quelque chose d'auguste et de grand dans le genre des hymnes, il faut convenir que c'est celle du philosophe stoïcien, nommé Cléanthe. Cette hymne, trop peu connue, annonce en même temps une imagination forte et une ame épurée des superstitions. Elle est digne de la secte qui devait former un jour Epictète dans les fers, et les Antonins sur le trône. Je m'imagine que Cléanthe, qui fut le second fondateur du portique, et qui, obligé de travailler de ses mains pour vivre, compta un roi parmi ses disciples, un jour, après leur avoir expliqué ses principes sur le système du monde et son auteur, tout à coup enflammé d'enthousiasme, se fit apporter une lyre, et chanta en leur présence cette hymne qui nous a été conservée par Stobée.

« O toi qui as plusieurs noms, mais dont la
« force est une et infinie, ô Jupiter, premier des
« immortels, souverain de la nature, qui gou-
« vernes tout, qui soumets tout à une loi, je te
« salue; car il est permis à l'homme de t'invo-
« quer. Tout ce qui vit, tout ce qui rampe, tout
« ce qui existe de mortel sur la terre, nous na-
« quîmes de toi, nous sommes de toi une faible
« image; je t'adresserai donc mes hymnes, et je
« ne cesserai de te chanter. Cet univers suspendu
« sur nos têtes, et qui semble rouler autour de
« la terre, c'est à toi qu'il obéit; il marche, et
« se laisse en silence gouverner par ton ordre.
« Le tonnerre, ministre de tes lois, repose sous
« tes mains invincibles; ardent, doué d'une vie
« immortelle, il frappe, et la nature s'épouvante.
« Tu diriges l'esprit universel qui anime tout,
« et vit dans tous les êtres; tant, ô roi suprême,
« ton pouvoir est illimité et souverain! Génie de
« la nature, dans les cieux, sur la terre, sur les
« mers, rien ne se fait, ne se produit sans toi,
« excepté le mal qui sort du cœur du méchant.
« Par toi, la confusion devient de l'ordre : par
« toi, les éléments qui se combattent s'unissent.
« Par un heureux accord, tu fonds tellement ce
« qui est bien avec ce qui ne l'est pas, qu'il s'é-
« tablit dans le tout une harmonie générale et
« éternelle : seuls parmi tous les êtres, les mé-

« chants rompent cette grande harmonie du « monde. Malheureux! ils cherchent le bonheur, « et ils n'aperçoivent point la loi universelle qui, « en les éclairant, les rendrait tout à la fois bons « et heureux : mais tous s'écartant du beau et du « juste, se précipitent, chacun, vers l'objet qui « l'attire ; ils courent à la renommée, à de vils « trésors, à des plaisirs qui, en les séduisant, les « trompent. O Dieu qui verses tous les dons, « Dieu à qui les orages et la foudre obéissent, « écarte de l'homme cette erreur insensée; daigne « éclairer son ame; attire-la jusqu'à cette raison « éternelle qui te sert de guide et d'appui dans « le gouvernement du monde, afin qu'honorés « nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton « tour, célébrant tes ouvrages par une hymne « non interrompue, comme il convient à l'être « faible et mortel; car, ni l'habitant de la terre, « ni l'habitant des cieux n'a rien de plus grand « que de célébrer dans la justice, la Raison su- « blime qui préside à la nature ».

Il est difficile sans doute de parler de Dieu avec plus de grandeur. Nous avons des hymnes des Romains, ou du moins quelques morceaux dans leurs poètes, qui nous en donnent une idée (1); mais nous n'avons rien de ce genre, qui

(1) Voyez une hymne à Bacchus, dans Ovide; l'hymne à

nous peigne la divinité d'une manière éloquente et forte. Les hymnes qu'Horace fit pour les jeux séculaires de Rome, ont le mérite de la délicatesse et du goût; mais combien elles sont au-dessous du sujet! Une fête établie pour la révolution des siècles, l'idée de la divinité pour qui tous les siècles ensemble ne sont qu'un moment, la faiblesse de l'homme que le temps entraîne, ses travaux qui lui survivent un instant pour tomber ensuite, les générations qui se succèdent et qui se perdent, les malheurs et les crimes qui avaient marqué dans Rome le siècle qui venait de s'écouler, les vœux pour le bonheur du siècle qui allait naître; il semble que toutes ces idées auraient dû fournir à un poète tel qu'Horace, une hymne pleine de chaleur et d'éloquence; mais, plus un peuple est civilisé, moins ses hymnes doivent avoir et ont en effet d'enthousiasme. Ce sont les peuples nouveaux qui sont les plus frappés de la nature, et par conséquent de l'idée d'un Être créateur. A imagination égale, cette impression même est plus forte chez les peuples qui habitent les campagnes, que chez les peuples renfermés dans l'enceinte des villes, et l'on

---

Hercule, dans Virgile, et plusieurs hymnes, dans Horace. On peut y joindre le *Pervigilium Veneris*, qui probablement était une hymne qu'on chantait dans les fêtes de Vénus.

sent bien que cela doit être : dans les villes, on n'aperçoit, pour ainsi dire, que l'homme; partout l'homme y rencontre sa grandeur. Les objets qui l'environnent et qui le frappent, c'est l'architecture qu'il a créée, les métaux qu'il a tirés du sein de la terre, les richesses qu'il a cherchées au-delà de l'Océan, les différentes parties du monde unies par la navigation, enfin tout ce qu'a de brillant le tableau de la société, des lois et des arts; mais, dans les campagnes, l'homme disparaît, et la divinité seule se montre. C'est là que de toutes parts on rencontre les cieux; là, le spectacle du jour a quelque chose de plus imposant, et la nuit, de plus terrible; là, le retour constant des saisons est marqué par de plus grands effets; l'œil, en découvrant autour de lui des espaces sans bornes, est plus frappé de l'étendue de l'univers, et de la main invisible qui en a tracé le plan. Il ne faut donc pas s'étonner si les premiers peuples du monde, qui étaient presque tous des peuples pasteurs, et surtout les Orientaux qui, habitant un plus beau climat, doivent plus aimer et sentir la nature, ont donné à leurs éloges religieux un caractère que l'on ne trouve point parmi nous. Dans nos climats d'occident, et surtout dans une grande partie de notre Europe moderne, nous avons commencé presque tous par être des espèces de

sauvages sans imagination, enfermés dans des forêts et sous un ciel triste; ensuite nous avons été tout à la fois corrompus et barbares par des circonstances singulières et des mélanges de nations; enfin, nous avons fini par être corrompus et polis. On voit aisément que, dans ces trois époques, les éloges religieux ont dû être faibles et froids. Notre seul mérite aujourd'hui est d'avoir mis quelque pureté de style dans un genre d'ouvrage le plus susceptible de beautés fortes, et qui semblerait devoir être grand et sublime comme le tableau de la nature.

CHAPITRE III.

Des éloges chez tous les premiers peuples.

La louange élevée vers la divinité descendit bientôt jusqu'à l'homme. Elle devait s'avilir un jour, mais elle commença par être juste : elle célébra des bienfaits, avant de flatter le pouvoir, ou d'honorer des crimes. La raison en est simple : dans ces premiers temps, l'homme, plus indépendant et plus fier, était plus près de l'égalité; la faiblesse et le besoin ne s'étaient point encore vendus à l'orgueil, et le maître, en enchaînant l'esclave, ne lui avait point encore dit : «Loue-moi, car je suis grand, et je daignerai te protéger, si tu me flattes.»

On sent qu'alors, pour être loué, il fallait des droits réels, et ces droits ne purent être que des services rendus aux hommes. Ainsi la découverte du feu, l'application de cet élément aux usages de la vie, l'art de forger les métaux, l'idée de fertiliser la terre en la remuant, la première et la grossière ébauche d'une charrue, voilà sans doute quels furent les premiers titres pour les éloges des nations : tout ce qui est vil aujourd'hui

commença par être grand. Les législateurs vinrent ensuite, et ils reçurent aussi des hommages; car les lois étaient un besoin pour le faible. Enfin, comme la société naissante avait différentes espèces d'ennemis, qu'il fallait faire reculer les bêtes féroces dans les déserts, qu'il fallait repousser les brigands ou les peuples armés, on célébra ceux qui, pour le repos de tous, sacrifiant le leur, se dévouèrent à combattre les lions, les tigres et les hommes.

Dans ces temps d'une grossièreté simple, on loua les bienfaiteurs de l'humanité, même de leur vivant; l'orgueil n'avait point encore éveillé l'envie : l'homme sauvage admire, et ne calcule point avec art pour échapper à la reconnaissance. Cependant les héros durent recevoir de plus grands honneurs après leur mort, car on respecte toujours plus ce qu'on ne voit pas. Dans la suite même, quand il ne resta plus d'eux que leur nom et leurs bienfaits, et cet éclat de réputation qui agrandit tout, on en fit des dieux; alors leur tombe fut un autel, et leurs éloges furent des hymnes.

Tout peuple, dès sa naissance, eut des éloges. Les Chinois, les Phéniciens, les Arabes célébraient par des chants les grandes actions et les grands hommes. La Grèce était encore loin d'être le pays d'Homère et de Platon, lorsque déja elle avait adopté

ou créé cet usage. Nous verrons la même coutume chez les premiers Romains; enfin, chez tous les peuples celtiques, la même institution régna plusieurs siècles. Les druides étaient les philosophes et les prêtres de la nation; les bardes étaient les chantres et les panégyristes des héros. On les plaçait au centre des armées: «Viens nous voir combattre et mourir, et tu nous chanteras.» Et le guerrier qui tombait percé de coups, tournait ses regards mourants vers le poète qui était chargé de l'immortaliser. Ces chants ou ces éloges étaient la principale ambition de ces peuples: c'était un malheur de mourir sans les avoir obtenus, et l'on croyait qu'alors ces ombres guerrières apparaissaient aux yeux du barde pour solliciter ses chants, ou qu'il était averti par le bruit de sa harpe, qui retentissait seule et à travers le silence de la nuit.

Ces chants se conservaient par la mémoire, et passaient d'âge en âge; on les répétait dans les familles; on les chantait dans les fêtes; la veille des batailles, ils servaient de prélude aux combats; ils animaient le guerrier et servaient de consolation aux vieillards; le héros qui ne pouvait plus combattre, assis sous le chêne, entendait chanter les exploits de sa jeunesse, et il était entouré de ses fils et de ses petits-fils, qui, appuyés sur leur lance, écoutaient en pleurant les actions de leurs pères.

On ne peut concevoir l'influence que ces panégyriques guerriers avaient sur ces peuples. Ils leur inspiraient un enthousiasme de valeur, *qui*, plusieurs siècles de suite, leur servit de barrière contre les tyrans. C'est par eux que la Germanie, la Gaule et l'Angleterre se défendirent si longtemps contre les Romains. Ces chants conservèrent dans le nord de l'Écosse un sentiment de liberté et une indépendance qui a subsisté jusqu'aujourd'hui. Enfin, lorsqu'au neuvième siècle, Édouard Ier voulut conquérir le pays de Galles, il ne crut pouvoir l'asservir qu'en faisant massacrer tous les bardes : mais, en les faisant périr, il ne put anéantir leurs chansons, qui perpétuèrent dans ces montagnes tout ce que les conquérants redoutent : le courage et l'horreur de la servitude.

On a rassemblé depuis peu en Angleterre plusieurs de ces monuments qui s'étaient conservés dans le nord de l'Écosse, et ils sont connus en France sous le titre de *poésies erses*. On y trouve une imagination plus forte qu'étendue, peu de variété, peu d'art, peu de liaison, nulle idée générale, nul de ces sentiments qui tiennent au progrès de l'esprit, et qui sont les résultats d'une ame exercée et d'une réflexion fine ; mais il y règne d'autres beautés : le fanatisme de la valeur, une ame nourrie de toutes les grandes images de la

nature, une espèce de grandeur sauvage, semblable à celle des forêts et des montagnes qu'habitaient ces peuples, et surtout une teinte de mélancolie, tour à tour profonde et douce, telle que devaient l'avoir des hommes qui menaient souvent une vie solitaire et errante, et qui, ayant une ame plus susceptible de sentiment que d'analyse, conversaient avec la nature aux bords des lacs, sur les mers et dans les bois, attachant des idées superstitieuses aux tempêtes et au bruit des vents, trouvant tout inculte et ne polissant rien, peu attachés à la vie, bravant la mort, occupés des siècles qui s'étaient écoulés avant eux, et croyant voir sans cesse les images de leurs ancêtres, ou dans les nuages qu'ils contemplaient, ou dans les pierres grises qui, au milieu des bruyères, marquaient les tombeaux, et sur lesquelles le chasseur fatigué se reposait souvent.

On sent assez quel doit être le caractère des ouvrages d'un pareil peuple; mais ce qui étonne, c'est que déja on y trouve l'art d'opposer les idées douces aux idées terribles, et de placer presque partout l'image de l'amour à côté de celle de la guerre; peut-être ce qui nous paraît un art, n'était que l'expression naturelle des mœurs de ces peuples. On sait que les Huns, les Goths, les Germains et les Bretons étaient entièrement asservis à leurs femmes. Chez les

peuples pasteurs et à demi-sauvages, l'amour devait se mêler à toutes les idées, et même à celles de la guerre, parce que les femmes y étaient des objets de conquête. Il ne faut donc pas s'étonner si, parmi tous ces éloges guerriers, il n'y en a aucun où l'on ne trouve des femmes à côté des héros, et presque partout le contraste ou l'union de l'amour et des combats.

Les Germains eurent, comme les Écossais et les Bretons, leurs éloges composés par leurs bardes, et ils les conservaient de même : plusieurs subsistaient encore du temps de Charlemagne. Ce prince qui, au milieu d'une vie agitée, et occupé sans cesse de législation et de conquêtes, trouvait encore du temps pour aimer les arts, fit rassembler tous ces ouvrages, et les fit traduire en vers dans la langue des anciens Romains. Tant qu'il vécut, ces monuments restèrent ; mais, à sa mort, on les vendit, et une collection qui avait coûté tant de soins, se trouva encore dispersée. Un pareil trait nous donne l'idée d'un siècle et des barbares au milieu desquels la nature avait jeté un grand homme (1).

---

(1) Il y a pourtant apparence que ces monuments si curieux ne sont point anéantis. Albert Krantz et Jean Aventin, deux historiens qui écrivaient au commencement du seizième siècle, citent d'anciennes chansons des Bardes, qu'ils pré-

Si de la Germanie nous remontons vers le nord et chez les Scandinaves, nous retrouvons le même usage. Les peuples qui brûlèrent Rome, avaient des prétentions à la gloire; chez eux les scaldes chantaient les héros; souvent même ils gravaient ces chants et ces éloges, ou dans les forêts, ou en pleine campagne, et l'on en trouve encore aujourd'hui sur les rochers du nord. Les Danois qui, sous le nom de Normands, ravagèrent la moitié de l'Europe et mirent deux fois le siége devant Paris, en s'embarquant pour aller exercer le métier de conquérants ou de pirates, ne manquaient jamais de mettre dans leurs vaisseaux, avec leurs provisions, leurs armes et leurs tonneaux de bière, quelques scaldes ou poètes pour chanter leurs succès.

Nous avons encore aujourd'hui quelques-uns de ces chants; on se doute bien qu'ils sont barbares comme les héros qu'ils célèbrent; mais, à travers le désordre des idées, il y règne une éloquence fière et sauvage; et jamais peut-être le

---

tendent avoir trouvées dans des couvents d'Allemagne. Ainsi, peut-être, les éloges d'Arminius et de ces fameux Germains sont ensevelis aujourd'hui dans quelque abbaye bâtie dans les mêmes forêts où les Germains combattirent autrefois pour leur liberté. Il est probable que cette découverte se fera un jour.

mépris de la mort n'a été mieux peint chez aucun peuple. Tel est surtout l'ouvrage d'un de ces Scandinaves, qui, au neuvième siècle, fut en même temps roi, guerrier, poète et pirate, et qui, pris en Angleterre les armes à la main, condamné à mourir dans une prison pleine de serpents, chanta lui-même son éloge funèbre.

Après avoir raconté tous ses exploits, il s'écrie: « Quelle est la destinée d'un homme vaillant, si « ce n'est de mourir dans les combats? Celui qui « n'est jamais blessé est-il digne de vivre? il « traîne une vie ennuyeuse, et le lâche ne fait « jamais usage de son cœur. Quand les épées se « heurtent, le devoir du guerrier est de se pré- « senter contre le guerrier. J'honore l'homme « qui ne recule pas devant un homme; c'est la « gloire de celui qui a du courage; et qui veut « inspirer de l'amour à une femme, doit être « prompt et hardi dans les batailles... Non, dans « le palais du puissant Odin, l'homme brave ne « gémit point sur sa mort. Je ne vais point vers « Odin avec la voix du désespoir. Oh! comme « tous mes enfants courraient à la guerre, s'ils « savaient le malheur de leur père, qu'une mul- « titude de serpents déchire! J'ai donné à mes « enfants une mère qui a mis du courage dans « leur sein.... Mes derniers instants approchent. « La lente morsure des serpents me donne une

« mort cruelle. En voici un qui s'entrelace au-« tour de mon cœur; j'espère que l'épée de mes « enfants sera teinte du sang de mon ennemi. « Mes enfants! leur front rougira de colère, et « ils ne demeureront point assis dans le repos. « J'ai cinquante et une fois élevé l'étendard des « batailles; j'ai appris dans ma jeunesse à teindre « une épée de sang; mon espérance était alors « qu'aucun roi, parmi les hommes, ne serait plus « vaillant que moi. N'entends-je pas les déesses « de la mort qui m'appellent? Je vous suis. Je « serais un lâche, si je m'affligeais de mourir. Il « est temps de finir mes chants; les déesses m'in-« vitent, elles s'avancent; Odin, de son palais, « les a envoyées vers moi; je serai assis sur un « siége élevé, et les déesses de la mort me verse-« ront le breuvage immortel. C'en est fait! les « heures de ma vie sont écoulées : je vais sourire « en mourant. »

On peut juger par ce morceau, quelle était la mythologie, le caractère et le tour d'imagination de ces peuples, plus connus jusqu'à présent par leur férocité que par leur génie; mais ce qui mérite d'être observé, c'est que la plupart des scaldes ou chantres du nord étaient Islandais. Ces insulaires avaient la plus grande réputation; ils étaient accueillis chez les rois et conservaient le souvenir de tout ce qui se faisait de grand

dans le nord. Ainsi une île qui n'est aujourd'hui qu'un amas de rochers brisés ou noircis par les volcans, et à travers lesquels on voit, de distance en distance, des cabanes et des troupeaux, quand tout le reste de l'Europe était barbare, a produit une foule de poètes. Aujourd'hui les Islandais sont encore distingués par leur esprit; mais ils ne chantent plus : ils chassent l'ours et le renard au lieu de célébrer les héros.

L'Amérique eut les mêmes usages que notre ancienne Europe. Au Mexique, au Pérou, au Brésil, au Canada, et jusque dans des pays où les peuples ignoraient l'usage du feu (1), on a trouvé des espèces de poèmes destinés à célébrer des espèces de grands hommes. Ainsi partout l'intérêt public a dicté les éloges; chaque nation a loué ce qui était utile à ses besoins ou à ses plaisirs; on a loué la piraterie chez les Scandinaves, le brigandage chez les Huns, le fanatisme chez les Arabes, les vertus douces et les talents chez les peuples civilisés, la chasse ou la pêche chez les sauvages, la navigation chez les habitants des îles; mais il y a une qualité partout, qui a toujours été également louée, c'est celle qui a créé toutes les révolutions, qui bouleverse

(1) Iles Mariannes.

tout, qui assujétit tout, qui soutient les lois et qui les combat, qui fonde les empires et qui les détruit, à qui tout est soumis dans la nature, et devant qui l'univers et les panégyristes seront éternellement prosternés : la force.

CHAPITRE IV.

Des éloges funèbres chez les Égyptiens.

Nous avons vu l'origine des éloges chez presque toutes les nations ; je voudrais maintenant suivre leurs différentes formes chez tous les peuples qui ont cultivé les arts. A la tête de ces pays civilisés, je vois d'abord l'ancienne Égypte, pays de superstition et de sagesse, fameux par ses monuments et par ses lois, et qui a été en même-temps le berceau des arts, des sciences et des mystères. On sait que ce pays est un de ceux qui a eu le plus d'influence sur le reste du monde ; il fut l'école d'Orphée et d'Homère, de Pythagore et de Platon, de Solon et de Lycurgue. Il donna ses obélisques à Rome, ses lois à la Grèce, ses institutions religieuses à une partie de l'Orient, ses colonies et ses usages à plusieurs pays de l'Asie et de l'Europe ; il n'eut presque sur tout que des idées vastes ; ses ruines mêmes nous étonnent, et ses pyramides, qui subsistent depuis quatre mille ans, semblent faire toucher le voyageur aux premiers siècles du monde.

C'est dans ce pays, que l'on conçut une des

idées les plus grandes et les plus utiles à la morale, qu'il y ait jamais eu. Les lois, par la nature, n'ont de prise sur l'homme qu'autant qu'il respire; elles le suivent jusqu'au bord du tombeau: là, elles s'arrêtent, et il leur échappe. Les législateurs de l'Égypte eurent les premiers l'idée d'attacher l'homme fortement à quelque chose qui lui survive, et de l'intéresser encore quand il ne serait plus; ils virent que l'opinion reste sur la terre, quand l'homme en disparaît, et qu'elle porte à travers les siècles la renommée et le mépris; ils soumirent donc l'opinion à la loi: alors la loi atteignit l'homme au fond de la tombe, et l'on redouta quelque chose sur la terre, même au-delà de la vie. Tel fut l'effet que produisirent ces fameux jugements exercés en Égypte sur les morts, et qui n'ont été depuis imités par aucun peuple.

Il y avait un lac qu'il fallait traverser pour arriver au lieu de la sépulture; sur les bords de ce lac on arrêtait le mort: « Qui que tu sois, « rends compte à la patrie de tes actions. Qu'as-tu « fait du temps et de la vie? La loi t'interroge, « la patrie t'écoute, la vérité te juge. » Alors il comparaissait sans titres et sans pouvoir, réduit à lui seul, et escorté seulement de ses vertus ou de ses vices. Là, se dévoilaient les crimes secrets, et ceux que le crédit ou la puissance du mort avait étouffés pendant sa vie; là, celui dont on

avait flétri l'innocence, venait à son tour flétrir le calomniateur, et redemander l'honneur qui lui avait été enlevé. Le citoyen convaincu *de n'avoir point observé les lois*, était condamné : *la* peine était l'infamie; mais le citoyen vertueux était récompensé d'un éloge public; l'honneur de le prononcer était réservé aux parents. On assemblait la famille; les enfants venaient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père; le peuple s'y rendait en foule : le magistrat y présidait. Alors on célébrait l'homme juste; à l'aspect de sa cendre, on rappelait les lieux, les moments et les jours où il avait fait des actions vertueuses; on le remerciait de ce qu'il avait servi la patrie et les hommes; on proposait son exemple à ceux qui avaient encore à vivre et à mourir. L'orateur finissait par invoquer sur lui le dieu redoutable des morts, et par le confier, pour ainsi dire, à la divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obscur et inconnu où il venait d'entrer; enfin, en le quittant, et le quittant pour jamais, on lui disait pour soi et pour tout le peuple, le long et éternel adieu. Tout cela ensemble, surtout chez une nation austère et grave, devait affecter profondément et inspirer des idées augustes de religion et de morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils

fussent prodigués et corrompus, ne fissent une forte impression sur les ames. Leur institution ressemblait beaucoup à celle de nos oraisons funèbres; mais il y a une différence remarquable: c'est qu'ils étaient accordés à la vertu, non à la dignité; le laboureur et l'artisan y avaient droit comme le souverain. Ce n'était donc point alors une cérémonie vaine, où un orateur, que personne ne croyait, venait parler de vertus qu'il ne croyait pas davantage, tâchait de se passionner un instant pour ce qui était quelquefois l'objet du mépris public et du sien, et entassant avec harmonie des mensonges mercenaires, flattait longuement les morts, pour être loué lui-même ou récompensé par les vivants. Alors on ne louait pas l'humanité d'un général qui avait été cruel, le désintéressement d'un magistrat qui avait vendu les lois : tout était simple et vrai. Les princes eux-mêmes étaient soumis au jugement, comme le reste des hommes, et ils n'étaient loués que lorsqu'ils l'avaient mérité. Il est juste que la tombe soit une barrière entre la flatterie et le prince, et que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons par l'histoire, que plusieurs des rois d'Égypte qui avaient foulé leurs peuples pour élever ces pyramides immenses, furent flétris par la loi, et privés des tombeaux qu'ils s'étaient eux-mêmes construits. Lorsqu'un de ces

princes était mort, et que le peuple était assemblé, il paraissait alors différents accusateurs pour déposer contre sa mémoire. L'un venait en habits de deuil, et disait: « Il a fait périr ma femme et mes enfants; j'apporte ici les dernières plaintes qu'ils prononcèrent en mourant; ô juges! vengez-nous. » Un autre: « Il m'a ravi ma liberté et j'étais innocent; voilà mes chaînes; elles déposent contre lui, et je viens les secouer sur sa tombe. » Des malheureux, en lambeaux, disaient: « Nous avons été arrachés de nos maisons pour bâtir ces pyramides et ces palais: sur chacune de ces pierres que vous voyez, a coulé quelqu'une de nos larmes; » et souvent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, étendant leurs bras à la fois, s'écriaient tous ensemble: « Il a causé la mort de nos pères, de nos frères, de nos époux, qui tous ont péri dans une guerre injuste; ô juges, en prononçant sur lui, songez à leur sang. » Ainsi, au pied de ce tribunal de l'Égypte, retentissaient les plaintes des malheureux: mais il manquait quelque chose à la justice; il eût été à souhaiter que l'oppresseur entendît sous sa tombe, et que sa froide cendre pût frissonner. Mais aussi, lorsqu'un prince humain et bienfaisant, tel qu'il y en eut plusieurs, avait cessé de vivre, et que les prêtres récitaient ses actions en présence du peuple, les larmes et les acclamations se mêlaient

aux éloges; chacun bénissait sa mémoire, et on l'accompagnait, en pleurant, vers la pyramide où il devait éternellement reposer....

Depuis trois mille ans, ces usages ne subsistent plus, et il n'y a dans aucun pays du monde, des magistrats établis pour juger la mémoire des rois; mais la renommée fait la fonction de ce tribunal; plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte les arrêts, la postérité les écoute, et l'histoire les écrit.

CHAPITRE V.

Des Grecs, et de leurs éloges funèbres en l'honneur des guerriers morts dans les combats.

Des Égyptiens, les arts passèrent chez les Grecs, et bientôt les éloges naquirent en foule. De tous les peuples du monde, les Grecs sont peut-être ceux qui ont été les plus passionnés pour la gloire. La beauté du climat, en développant leur imagination, leur donnait un caractère enthousiaste et sensible; la liberté élevait leurs ames; l'égalité des citoyens leur faisait mettre un grand prix à l'opinion de tous les citoyens; la loi, en permettant à chacun d'aspirer aux charges, et de décider des affaires de l'État, leur défendait de se mépriser eux-mêmes; les arts vils, abandonnés à des mains esclaves, les empêchaient de se flétrir sous les travaux; les exercices et les jeux les donnaient continuellement en spectacle les uns aux autres; la multitude des petits États établissait des rivalités d'honneur entre les peuples; enfin, les grands intérêts et les victoires leur donnaient ce sentiment d'élévation qui aspire à la renommée. Au sortir des combats, où des millions de

Perses avaient été vaincus par quelques hommes libres, y avait-il un Grec dont l'ame ne fût plus sensible et plus grande? Ajoutez les institutions particulières de chaque ville, et celles de la Grèce entière; ces fêtes, ces jeux funèbres, ces assemblées de toutes les nations, les courses et les combats le long de l'Alphée, ces prix distribués à la force, à l'adresse, aux talents, au génie même; des rois venant se mêler parmi les combattants, les vainqueurs proclamés par des hérauts, les acclamations des villes sur leur passage, les pères mourant de joie en embrassant leurs fils vainqueurs, et leur patrie à jamais distinguée dans la Grèce, pour avoir produit de tels citoyens.

Telle était la sensibilité ardente de ces peuples pour la gloire. Les gouvernements attentifs nourrissaient encore ce sentiment, en ne donnant jamais de récompense qui pût avilir les ames. On ne rabaissait pas les talents ou les vertus, jusqu'à ne les payer qu'avec de l'or. Tout tendait à la gloire, et rien à l'intérêt. Des couronnes, des inscriptions, des vases, des statues: voilà ce qui récompensait et faisait naître les grands hommes. Je me représente un père dans ces anciens temps et chez ce peuple singulier, voulant animer son fils, et le promenant à travers les rues d'Athènes: « Vois-tu, lui dit-il, ces deux statues?

adore-les : ce sont celles de deux citoyens vertueux qui ont délivré leur patrie. Ce monument est celui d'une femme qui aima mieux mourir, que trahir des citoyens qui voulaient rendre la liberté à l'État. Chacun de ces tableaux que tu vois est une récompense. Ce général exhortant les troupes, et distingué des neuf autres, c'est Miltiade : il a sauvé la Grèce ; mais aussi il a obtenu ce prix de sa victoire. » — Peut-être dans le temps même qu'ils parlent, ils voient un Grec qui regardait ce même tableau en rêvant profondément. Une larme s'échappait et coulait le long de ses joues. — « Mon fils, ce Grec que tu vois, c'est Thémistocle. Bientôt il sera grand, puisqu'il verse d'aussi nobles larmes. » — Ils sortent d'Athènes, et parcourent la Grèce. A quelque distance ils trouvent Marathon. Ils approchent, et voient au milieu de la plaine un mausolée. — « C'est le tombeau de ceux qui sont morts pour la patrie. Regarde ces colonnes. Là, sont gravés les noms de tous ceux qui ont vaincu et péri dans cette journée. Mon fils ! lis tous ces noms, honore-les, et adore la patrie qui récompense ainsi le courage. » — Arrivés aux Thermopyles, ils se prosternent sur le lieu où trois cents hommes se sont dévoués contre trois cent mille. Le père fait lire à son fils cette inscription sur le rocher : *Passant, va dire à Sparte que nous som-*

mes morts pour obéir à ses saintes lois; et ils redescendent à travers les rochers, en silence. Ils continuent leur course; ils aperçoivent une ville. La plaine des environs est couverte de monuments. D'abord se présente à eux un trophée; plus loin, un mausolée en bronze, et près de là, un autel au dieu de la liberté. — « Cette ville est Platée. C'est là, mon fils, c'est là que les Grecs viennent de remporter une victoire sur les Perses. Vois les honneurs qui sont rendus à ceux dont le sang a coulé. Approche, et lis sur l'airain ces vers gravés en leur honneur. » — C'est ainsi qu'ils parcourent la Grèce. Ils terminent leur voyage par les jeux olympiques. En arrivant, ils visitent le bois sacré, où ils contemplent plus de six cents statues en bronze ou en marbre, élevées à ceux qui avaient remporté les prix. De là ils se rendent aux jeux, et y trouvent la Grèce assemblée. Supposons que, dans ce moment même, Thémistocle, vainqueur de Salamine, parût au milieu des jeux : on sait que, lorsqu'il s'y montra après sa victoire, tout retentit d'acclamations et de battements de mains; les jeux furent interrompus, et l'on oublia pendant une journée entière les combattants, pour voir et regarder un grand homme. Je m'imagine que, dans ce moment, le père devait approcher de son fils, et lui dire : « Tu vois dans quel pays

tu es né, et comme on y honore tout ce qui est grand ; et toi aussi, mérite un jour que ton pays t'honore. »

Ainsi, chez les Grecs, de quelque côté qu'on jetât les yeux, on trouvait partout des monuments de la gloire; les rues, les temples, les galeries, les portiques, tout donnait des leçons aux citoyens. Partout le peuple reconnaissait les images de ses grands hommes; et, sous le plus beau ciel, dans les plus belles campagnes, parmi des bocages ou des forêts sacrées, parmi les cérémonies et les fêtes religieuses les plus brillantes, environnés d'une foule d'artistes, d'orateurs et de poètes, qui tous peignaient, modelaient, célébraient ou chantaient des héros, marchant au bruit enchanteur de la poésie et de la musique, qui étaient animées du même esprit, les Grecs victorieux et libres ne voyaient, ne sentaient, ne respiraient partout que l'ivresse de la gloire et de l'immortalité.

Il n'est pas étonnant que chez un pareil peuple, l'usage des éloges ait été établi. Les Grecs eurent, comme les Égyptiens, des éloges funèbres; mais ils les appliquèrent d'une manière différente. En Égypte, où la politiqne était liée à la religion, on se proposait surtout de faire régner la morale dans toutes les classes de citoyens : dans la Grèce, composée de républiques

libres et guerrières, on s'attachait à élever les ames et à y nourrir le mépris des dangers et de la mort. Ainsi les éloges funèbres n'étaient accordés au nom de l'État qu'à ceux qui étaient morts pour l'État.

D'abord, on frappait les yeux par un appareil imposant et auguste; car, chez tous les peuples, la première éloquence est celle qui parle aux sens. On dressait une tente où étaient portés les ossements des guerriers. Là, ils demeuraient trois jours exposés à la vénération publique. Le peuple y accourait en foule; il jetait sur ces ossements des couronnes de fleurs, de l'encens et des parfums. Le troisième jour, on mettait les restes de ces braves citoyens sur des chars ornés de branches de cyprès. La pompe s'avançait au son des instruments, jusqu'au lieu de la sépulture. Cette enceinte était regardée comme un temple consacré à la valeur.

Les derniers devoirs rendus, l'orateur montait à la tribune et prononçait l'éloge funèbre. Nous avons encore trois de ces discours; l'un est de ce Périclès qui fut tout à la fois capitaine et orateur, élève d'Anaxagore, amant d'Aspasie, redoutable à la Grèce et corrupteur d'Athènes. On sait qu'il enivra le premier les Athéniens de spectacles et de fêtes, et leur donna des vices pour les gouverner; mais ce fut son éloquence qui le rendit

quarante ans monarque d'une république. Je le renverse en luttant, disait un de ses rivaux ; mais, lors même qu'il est à terre, il prouve aux Athéniens qu'il n'est pas tombé, et les Athéniens le croient. Ce fut après la guerre de Samos, où il avait lui-même commandé et remporté plusieurs victoires, qu'il prononça cet éloge funèbre. Je vais tâcher d'en donner une idée ; mais il faut se souvenir que ce n'est ici qu'un extrait, c'est-à-dire, une copie faible et par lambeaux, dans une langue qui n'a ni la richesse et l'harmonie de la langue grecque, ni la mélodie des accents, ni l'heureuse composition des mots, ni cette foule de liaisons qui enchaînent les idées, ni cette liberté des inversions qui met tant de variété dans la marche, et qui permet à la langue de suivre avec souplesse, et de dessiner, pour ainsi dire, tous les mouvements de l'ame et des passions. Je ferai comme ces peintres qui, ne pouvant transporter avec eux un antique pour le faire admirer, en crayonnent rapidement les contours et les principaux traits : presque tout le mérite de la figure échappe, mais on connaît du moins les mouvements et l'attitude.

Périclès commence par faire un magnifique éloge d'Athènes. Il vante la liberté dont on y jouit, et la gloire immortelle qu'elle s'est acquise en sauvant plusieurs fois la Grèce. « Citoyens,

« c'est pour cette patrie que sont morts les guer-« riers que vous venez d'ensevelir ; quand vous « contemplerez sa grandeur, songez que c'est à « leur sang que vous la devez. En donnant leur « vie pour l'État, ils ont mérité la plus honorable « des sépultures : je ne parle pas de celle où re-« posent leurs ossements ; la gloire des grands « hommes n'est pas renfermée sous le marbre « qui les couvre ; la terre entière est leur mau-« solée ; leur nom vit dans toutes les ames ; c'est « là que leur mémoire habite éternellement, au « lieu que les tombeaux élevés de la main des « hommes sont détruits par le temps. Imitez donc « ces braves citoyens ; pensez, à leur exemple, « que le bonheur est la liberté, et que la liberté « est la grandeur de l'ame. » Il s'adresse ensuite aux pères de ces guerriers : « Je ne cherche point à « vous consoler, dit-il ; vos enfants ne sont-ils pas « morts avec courage ? Ne préférez-vous point, « comme eux, un trépas honorable à une vie qui « serait ou obscure ou honteuse ? » Il exhorte les pères qui sont encore dans la force de l'âge, à donner de nouveaux défenseurs à l'État. Il anime et console ceux qui, affaiblis par la vieillesse, n'ont plus d'espérance de revivre dans la postérité : « Non, votre maison n'est pas solitaire ; vos « enfants ne sont plus, mais leur gloire y habite « avec vous ; elle répandra son éclat sur vos der-

« niers jours. » Ensuite, adressant la parole aux frères et aux enfants des morts : « Une grande carrière vous est ouverte, dit-il ; vous avez l'exemple de vos pères et de vos frères, mais ne vous flattez pas d'atteindre aisément à leur renommée ; car, tant que l'homme est vivant, il a des rivaux, et la haine qui le poursuit, cherche sans cesse à lui arracher sa gloire : mais on rend justice à celui qui n'est plus. La mort seule fait disparaître l'envie, et donne leur place à ceux qui ont été grands ».

Ce discours de Périclès, qu'il faut voir tout entier dans Thucydide, fit tant d'effet, que les mères et les femmes des guerriers coururent l'embrasser avec transport quand il descendit de la tribune, et le reconduisirent en triomphe, en chargeant sa tête de fleurs. Tels étaient le pouvoir de l'éloquence sur ces ames sensibles, et la vigueur du caractère qui, chez les femmes mêmes, faisait préférer la gloire à la vie.

Le second discours de ce genre que nous ayons, est de Démosthène. Son nom rappelle encore aujourd'hui de grandes idées, les idées de patrie, de courage et d'éloquence. On sait que, seul et sans secours, il fit trembler Philippe ; qu'il combattit successivement trois oppresseurs ; que, dans l'exil même, il fut plus grand que ses concitoyens n'étaient ingrats ; qu'il pensa, parla, vécut tou-

jours pour la liberté de son pays, et travailla quarante années à ranimer la fierté d'un peuple devenu, par sa mollesse, le complice de ses tyrans. Peut-être eut-il le tort de Caton; peut-être fut-il trop grand pour sa patrie et pour son siècle. Son caractère ardent voulut donner à ses concitoyens un mouvement qu'ils n'étaient pas en état de suivre; leurs ames, qui avaient perdu l'habitude des grandes choses, n'avaient plus que de l'imagination pour les sentir. Il prit en eux le courage d'un moment pour de la vertu; et, les précipitant dans une guerre au-dessus de leurs forces, il détruisit le dernier rempart d'Athènes, le respect qu'inspirait un grand nom. Il les perdit en apprenant à leur tyran et à eux mêmes le secret de leur faiblesse.

L'époque de ce malheur fut la bataille de Chéronée. On n'ignore point qu'elle fut livrée par les conseils de Démosthène, et qu'elle fut perdue. Dans une ville divisée en factions, et dont la moitié, corrompue par l'or de Philippe, se précipitait au-devant de ses fers, on ne manqua point une si belle occasion de déclamer contre un grand homme. Démosthène fut accusé par l'envie, mais absous par le peuple. Les Athéniens oublièrent ce qu'il y avait de malheureux dans l'évènement, pour ne voir que ce qu'il y avait de grand dans le conseil. On lui accorda même

l'honneur de louer les guerriers morts dans cette bataille. Il faut avouer que ce discours n'est pas digne de la réputation de l'orateur. Ce n'est point là que se trouve ce beau mouvement si connu, et qui a rapport à la même bataille: « Non, « citoyens, non, en combattant Philippe, vous « n'avez point fait de faute; j'en jure par les « mânes de ces grands hommes qui ont combattu « pour la même cause aux plaines de Marathon. » Son éloge funèbre n'a presque ni élévation, ni chaleur; on lui fit même un crime de l'avoir prononcé. Malheureusement il s'était trouvé à cette bataille, et il avait été entraîné dans la fuite par le reste des citoyens. Eschine, avec toute l'éloquence d'un ennemi et d'un rival, s'écrie, dans le fameux discours qu'il prononça contre lui: « Comment, avec ces mêmes pieds « qui ont si lâchement quitté leur poste dans le « combat, as-tu osé monter sur la tribune pour « y louer ces mêmes guerriers que tu as conduits « à la mort? » Et ailleurs il représente aux Athéniens que, s'ils accordent à Démosthène une couronne d'or, au moment où le héraut proclamera sur le théâtre l'honneur qui lui est rendu, les pères, les femmes et les enfants de tous ceux qui sont morts, par sa faute, à Chéronée, pousseront des cris d'indignation, et verseront des larmes, de ce que tant de braves guerriers sont

morts sans vengeance, et que Démosthène, qui est leur assassin, reçoit cependant un honneur public en présence de toute la Grèce assemblée. Ce mouvement seul, il faut en convenir, vaut mieux que tout le discours que prononça Démosthène, après la bataille, en l'honneur des morts.

On ne peut faire un pas dans la Grèce sans trouver de grands noms. Le troisième discours que nous avons à citer est de Platon ; il est renfermé dans un de ses dialogues, intitulé *le Ménexène*. Socrate apprend qu'on va choisir un orateur pour faire l'éloge funèbre des guerriers morts cette année. Il demande sur qui pourra tomber le choix. On lui nomme deux orateurs. Alors il raconte qu'il était la veille chez Aspasie, et que la conversation étant tombée sur le même sujet, cette femme, qui avait donné des leçons d'éloquence à Périclès, et qui alors en donnait à Socrate, se mit tout à coup à prononcer un éloge funèbre des guerriers, moitié fait sur-le-champ, moitié préparé. Ménexène est curieux de l'entendre, et Socrate, qui l'a retenu, a la complaisance de le répéter. Le discours est censé d'Aspasie, mais on aperçoit Platon caché derrière la courtisane.

La fin est d'une grande beauté. L'orateur, après avoir loué les morts, s'adresse aux vivants,

comme c'était l'usage, et surtout aux enfants de ceux qu'il vient de célébrer. Il les transporte au moment où leurs pères mouraient sur le champ de bataille. Il suppose que lui-même était alors présent, et qu'il a reçu le testament de mort de ces guerriers, et leurs dernières paroles pour ceux qui leur sont chers. Il faut lire tout ce morceau dans l'original même ; je doute que l'on trouve rien, chez les Grecs, d'une éloquence plus noble. C'est là surtout que règnent cet amour de la patrie et cet enthousiasme républicain qui caractérisent presque tous les ouvrages de leurs orateurs. Les guerriers de la Grèce, après avoir lu ou entendu de pareils discours, devaient être plus enflammés que dans les pays où le soldat mercenaire, méprisé et payé, combat sans vertu, meurt sans gloire, essuie le dédain pendant sa vie, et l'oubli après sa mort. Au reste il paraît que ce dernier discours ne fut pas prononcé. Platon, qui ne se mêla jamais des affaires publiques, ne parut point dans Athènes au rang des orateurs; mais dans cet éloge funèbre, composé en l'honneur des guerriers, il voulut disputer le mérite de l'éloquence à Périclès, comme, dans ses autres ouvrages, il lutte avec Pythagore pour la philosophie, avec Lycurgue et Solon pour la politique, avec Homère pour l'imagination ; souvent sublime, et presque toujours poëte, orateur, philosophe et législateur.

CHAPITRE VI.

Des éloges des athlètes, et de quelques autres genres d'éloges chez les Grecs.

Nous venons de voir les guerriers mourants pour la patrie, loués par la patrie; c'était une institution politique et une dette de l'État. Quoique le sang des hommes n'ait pas toujours été fort respecté, nous concevons pourtant qu'il y ait eu des pays où on l'a honoré de quelques larmes; on conçoit un peu moins les éloges prodigués aux athlètes : nous savons cependant que les vainqueurs des jeux étaient célébrés par des chants publics. Les poètes immortalisaient la patrie et les noms de ces hommes robustes; et les concitoyens d'Homère et de Platon, d'Euripide et de Socrate, chantaient dans les assemblées et sous les portiques d'Athènes, des vers destinés à célébrer la souplesse ou la force des muscles d'un lutteur. Quelque éloignés que ces éloges soient de nos mœurs, il est pourtant aisé d'en rendre raison. L'univers a changé; arts, sciences, travaux, instruments, guerres, tout est perfectionné, ou du moins tout a pris une forme différente; la

vigueur du corps n'est plus rien; l'intelligence a trouvé l'art de se passer de la force. Avec la foule des instruments qu'il a créés, l'homme sépare et façonne sans peine les bois, les métaux et les pierres; avec les cabestans, les leviers et les roues, il soulève et transporte des fardeaux immenses; avec le secours de l'eau, il communique un mouvement perpétuel et rapide à de vastes machines; avec le secours de l'air, il fait moudre ses grains et mouvoir ses vaisseaux; avec le secours du feu, il fait monter l'eau dans ses pompes, sépare les rochers, creuse les mines. Ainsi on est parvenu à vaincre et à assujétir la nature par les forces de la nature même. En affaiblissant les résistances, en augmentant les vitesses, partout on produit de grands effets par de petits moyens. L'invention de la poudre, c'est-à-dire, l'application de l'air et du feu aux combats, a rendu de même la force inutile pour attaquer ou pour défendre. Les armées aujourd'hui sont de grandes machines dont toutes les parties se meuvent ensemble, et sont renversées tout à la fois, ou percées, mutilées et divisées par le feu. Les hommes s'envoient mutuellement la mort sans se joindre; on peut la prévoir, on ne peut l'éviter. Une force unique et terrible, distribuant au hasard les dangers, égale le fort au faible, et le courageux au lâche; l'art même plus perfec-

tionné décide presque toujours de la victoire par les postes : le génie d'un homme rend inutiles les bras de cent mille hommes.

On sent que presque rien de tout cela n'était chez les Anciens, l'homme n'avait pas encore eu le temps de rassembler autour de lui tant de machines ; il n'avait que lui-même à opposer à la nature, aux travaux, aux dangers. Dans les batailles, c'était presque toujours une lutte d'homme à homme ; tout guerrier était chargé de sa propre défense : aujourd'hui, chaque force se mêle et se confond dans la masse générale des forces ; alors chaque force était isolée, et ne protégeait qu'elle-même. On devait donc attacher un grand prix à la vigueur. De là tous ces jeux et l'importance qu'on y mettait. Que parlons-nous de jeux ? c'était là que les Grecs apprenaient à vaincre les Perses ; là, ils apprenaient à mesurer le danger, à le prévoir, à user tour à tour de force ou d'adresse, à terrasser, à se relever, à lancer des poids énormes, à franchir des barrières, à parcourir rapidement de vastes espaces, à supporter les impressions de l'air, l'ardeur du soleil, les longs travaux, à voir couler leur sueur avec leur sang ; enfin à préférer la fatigue à la mollesse, et l'honneur à la vie. Leurs gymnases étaient pour eux les apprentissages de Marathon et de Platée. A Rome, sans avoir les mêmes institu-

tions, on fortifiait de même les corps par l'exercice; la course, la lutte, le disque, la danse militaire, le Tibre à traverser à la nage, étaient l'amusement de tous les Romains; c'était sur le champ de Mars, que se formaient les conquérants de l'Afrique et de l'Asie. Au temps de la chevalerie en Europe, la jeune noblesse était obligée de subir des épreuves qui donnaient aux corps une vigueur inconnue aujourd'hui. En Amérique, on exerçait les jeunes gens, comme à Sparte, à vaincre la douleur; et pour être admis à l'honneur de combattre et de porter les armes, il fallait donner les plus grandes preuves d'intrépidité et de force. Ainsi, avant l'invention de la poudre, c'est-à-dire avant qu'on eût découvert l'art d'unir la mollesse au courage, et que la faiblesse fût parvenue à détruire sans effort et à triompher sans mouvement, la force du corps a été et a dû être, en effet, dans la plus grande estime sur toute la terre. Il faut donc pardonner aux Grecs les éloges de leurs athlètes. La Grèce, en louant la vigueur des muscles, louait l'instrument de ses victoires et les garants de sa liberté.

On n'ignore pas que toutes les odes de Pindare sont des éloges de ce genre, et je m'y arrêterai peu; leur impétuosité, leurs écarts, leur désordre, et surtout les longs détours par lesquels

il passe pour trouver ou fuir son sujet, tout cela est connu; il semble que Pindare a peur de rencontrer ses héros, et qu'il les chante, à condition de n'en point parler. Cependant il a passé sa vie à célébrer des athlètes, mais toujours plein d'enthousiasme pour la victoire, et froid pour le vainqueur; à peu près comme ces hommes qui, ayant le besoin ou l'intérêt de louer, admirent comme ils peuvent, méprisent la personne, et flattent le rang.

Outre ces éloges chantés ou prononcés une fois, les Grecs avaient des espèces d'éloges périodiques ou anniversaires, en l'honneur des citoyens qui avaient fait quelque action extraordinaire, ou rendu de grands services à l'État. Ainsi, à Sparte, on prononçait tous les ans l'éloge de Léonidas sur son tombeau; nous n'avons aucun de ces discours, mais nous ne pouvons douter qu'il n'y en eût quelquefois de très éloquents. On raconte qu'un philosophe grec, arrivant par hasard à Smyrne le jour qu'on y célébrait la fête d'Homère, fut prié de prononcer son éloge. Il n'était pas préparé; mais traversant en silence la foule du peuple, il se rendit au lieu où était la statue d'Homère; là, posant les deux mains sur la base, il rêva quelque temps profondément, puis, comme inspiré par la statue du poète, il parla tout à coup avec la plus grande éloquence.

Sans doute, à Sparte, la vue du tombeau de Léonidas, et cette fête consacrée à un héros, devaient exciter le même enthousiasme chez l'orateur.

A Athènes, les chants de Callistrate célébraient tous les jours les deux héros qui avaient délivré la ville de la tyrannie des Pisistratides; ces chants étaient dans la bouche de tous les citoyens, et, à la fin des repas, dans ces moments où l'on couvrait la table de fleurs, où les jeunes esclaves distribuaient des couronnes sur toutes les têtes, et où les vins délicieux de l'Archipel animaient déja les convives, chacun prenant dans sa main des branches de myrte, faisait une libation aux Muses, et chantait l'hymne d'Harmodius et d'Aristogiton.

Périclès ayant institué un prix de musique, voulut que, chaque année, le sujet du chant fût aussi les louanges de ces deux citoyens, et, dans la suite, on y ajouta le nom de Thrasybule, qui chassa les trente tyrans. Remarquons que, pour rendre hommage à ses libérateurs, le peuple d'Athènes avait choisi les fêtes de Minerve; ce peuple généreux pensait que c'est honorer les dieux, que de louer ceux qui rendent la liberté aux hommes. C'est là encore que l'on voit le génie de ce peuple, qui mêlait à ses plaisirs mêmes des leçons de grandeur; là, tous les arts étaient asservis à la politique, et la musique même, qui

ailleurs n'est destinée qu'à réveiller des idées douces et voluptueuses, ou à irriter une sensibilité vaine, célébrait dans Athènes les grandes actions et les héros.

CHAPITRE VII.

D'Isocrate et de ses éloges.

Tandis que les orateurs dans la tribune, les poètes dans leurs vers, les musiciens dans leurs chants, célébraient publiquement les guerriers, les athlètes et les grands hommes, d'autres écrivains composaient, dans leur retraite, des éloges qui étaient écrits et rarement prononcés. Il paraît que le premier qui travailla dans ce genre fut Isocrate. Cet orateur, comme on sait, eut la plus grande réputation dans son siècle; il était digne d'avoir des talents, car il eut des vertus. Très-jeune encore, comme les trente oppresseurs qui régnaient dans sa patrie faisaient traîner au supplice un citoyen vertueux, il osa seul paraître pour le défendre, et donna l'exemple du courage quand tout donnait l'exemple de l'avilissement. Après la mort de Socrate, dont il avait été le disciple, il osa paraître en deuil dans Athènes, aux yeux de ce même peuple assassin de son maître; et des hommes qui parlaient de vertus et des lois en les outrageant, ne manquèrent pas de le nommer séditieux, lorsqu'il n'était que

sensible. Ayant perdu des biens considérables, il ouvrit une école et y acquit des richesses immenses ; le fils d'un roi lui paya soixante mille écus un discours où il prouvait très-bien qu'il faut obéir au prince ; mais, bientôt après, il en composa un autre, où il prouvait au prince qu'il devait faire le bonheur de ses sujets. Plusieurs de ses disciples devinrent de grands hommes ; et comme partout le succès fait le mérite, leur gloire ajouta à la sienne. Il avait eu le malheur d'être l'ami de Philippe, de ce Philippe le plus adroit des conquérants et le plus politique des princes ; aimé de l'oppresseur de son pays, il s'en justifia en mourant, car il ne put survivre à la bataille de Chéronée : voilà pour sa personne. A l'égard de son éloquence, si nous en jugeons par la célébrité, il fut du nombre des hommes qui honorèrent leur patrie et la Grèce. Les calomnies de ses rivaux nous attestent sa gloire, car l'envie ne tourmente point ce qui est obscur ; nous savons qu'on venait l'entendre de tous les pays, et il compta parmi ses auditeurs, des généraux et des rois. Aux hommages de la foule, qui flattent d'autant plus qu'ils tiennent toujours un peu de la superstition et de l'enthousiasme d'un culte, il joignit le suffrage de quelques-uns de ces hommes qu'on pourrait, au besoin, opposer à un peuple entier. On prétend que Démosthène

l'admirait ; il fut loué par Socrate ; Platon en a fait un magnifique éloge ; Cicéron l'appelle le père de l'éloquence ; Quintilien le met au rang des grands écrivains ; Denys d'Halicarnasse le vante comme orateur, philosophe et homme d'État ; enfin, après sa mort, on lui érigea deux statues, et sur son mausolée on éleva une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle était placée une sirène, image et symbole de son éloquence. Il est difficile que, dans les plus beaux temps de la Grèce, on ait rendu ces honneurs à un homme médiocre ; d'un autre côté, Aristote n'en parlait qu'avec mépris : *Il est honteux de se taire*, disait-il, *lorsqu'Isocrate parle.* Faut-il penser qu'un grand homme connût l'envie ? et l'ame qui forma Alexandre eut-elle un sentiment bas ? ou bien un philosophe, qui était tout à la fois physicien, géomètre, naturaliste, politique, dialecticien, qui avait porté l'analyse dans toutes les opérations de l'esprit, assigné l'origine et la marche de nos idées, cherché dans les passions humaines toutes les règles de l'éloquence et du goût, et en qui le concours et l'union de toutes ces connaissances devaient former un esprit vaste et une imagination qui agrandissait tous les arts en réfléchissant leur lumière les uns sur les autres, ne devait-il pas, en effet, avoir moins d'estime pour un orateur qui avait plus d'harmonie que

d'idées, et pour un maître d'éloquence qui savait mieux les règles de l'art, que l'origine et le fondement des arts mêmes et des règles? Mais Aristote n'a pas été le seul à penser ainsi. Au siècle de César et d'Auguste, plusieurs Romains célèbres ne goûtaient point du tout les ouvrages d'Isocrate, et sûrement Brutus était de ce nombre; au siècle de Trajan, Plutarque le peignait comme un orateur faible et un citoyen inutile, qui passait sa vie à arranger des mots et à compasser froidement des périodes; au siècle de Louis XIV, Fénélon le traitait encore plus mal; Isocrate, selon lui, n'est qu'un déclamateur oisif qui se tourmente pour des sons, avide de petites graces et de faux ornements, plein de mollesse dans son *style*, sans philosophie et sans force dans ses idées. Ainsi presque toutes les réputations sont des procès indécis, qu'on perd d'un côté et qu'on gagne de l'autre; l'un méprise, l'autre admire. Je me rappelle ce Français pendu en effigie à Paris, et, dans le même temps, ministre de France en Allemagne.

Pour lever ces contradictions, il faut avoir recours aux ouvrages mêmes. Je ne parlerai ici que des éloges de cet orateur; ils sont au nombre de six.

Et d'abord, qui croirait que l'homme qui prit le deuil à la mort de Socrate, ait composé un

éloge d'Hélène? Cet ouvrage, comme on le voit par le titre, n'est et ne peut être qu'un misérable abus de l'esprit. On y fait sérieusement la comparaison d'Hélène avec Hercule, à peu près comme Fontenelle, dans ses dialogues, compare Alexandre et Phryné. Cette manière de chercher de petits rapports qui étonnent l'esprit sans l'éclairer, n'a dû être approuvé dans aucun siècle. Cet éloge en vingt pages ne vaut pas les trois vers d'Homère, où deux vieillards qui s'affligeaient ensemble des maux de la guerre, en voyant passer Hélène auprès d'eux, cessent tout-à-coup de s'étonner que l'Europe et l'Asie combattent depuis dix ans. Les trois vers sont d'un grand homme, les vingt pages sont d'un rhéteur.

On trouve ensuite l'éloge de Busiris, roi d'Égypte; c'est à peu près comme l'éloge de Domitien ou de Néron. Comment un écrivain est-il assez malheureux pour se dire à lui-même de sang froid : essayons de faire l'éloge d'un tyran. Ce n'est pas qu'Isocrate ne blâme ce sujet; mais il le traite, dit-il, pour faire voir à un rhéteur qui l'avait manqué, comment il aurait dû le traiter lui-même. Il faut en vérité estimer bien peu l'art d'écrire et de parler aux hommes, pour donner de pareilles leçons.

Le troisième éloge est, pour l'exécution et le sujet, d'un mérite fort supérieur à celui-là; c'est

l'éloge funèbre d'un roi, adressé à son fils : ce roi, grand homme assez obscur, se nommait Evagoras, et était Souverain de l'île de Chypre. Ligué avec les Athéniens et les Perses, il contribua à abattre les Lacédémoniens, oppresseurs de la Grèce et tyrans d'Athènes. Il servit assez bien le roi de Perse pour mériter d'en être craint; et ayant essuyé l'ingratitude et l'orgueil ordinaires aux grandes puissances contre les petites, il osa combattre le roi qu'il avait servi, et, avec ses seules forces, soutint pendant dix ans les forces de l'Asie. Isocrate ajoute qu'il eut le talent de gouverner; qu'avant lui les habitants de l'île de Chypre, entièrement séparés des Grecs, étaient tout à-la-fois efféminés et sauvages, ignorant également la guerre et les arts, et joignant la barbarie à la mollesse; que ce roi leur donna et le courage qui élève l'ame, et les arts qui l'adoucissent; qu'il créa parmi eux un commerce et une marine, et de ces barbares voluptueux fit tout à-la-fois des guerriers et des hommes instruits. C'est à la tête de ce discours qu'Isocrate se plaint que, de son temps, on aimait à louer des héros qui peut-être n'avaient jamais existé, tandis qu'on refusait quelques éloges à d'excellents citoyens avec qui on avait vécu. « Ac-
« coutumons, disait-il, les hommes et l'envie à
« entendre louer ceux qui l'ont mérité, et par-

« donnons aux grands hommes d'avoir été nos « contemporains. »

Le quatrième éloge, et en même temps *le plus* fameux discours d'Isocrate, est celui qui est intitulé le *Panégyrique*. On a prétendu qu'Isocrate avait été dix ans, et, selon d'autres, quinze à le composer. Malheur à un ouvrage d'éloquence qui aurait coûté quinze ans ! Plus il serait travaillé, moins il serait lu. Quoi qu'il en soit, jamais peut-être orateur, dans aucun pays, ne traita un si beau sujet. Athènes et Lacédémone se disputaient l'empire de la Grèce ; elles se déchiraient pour commander, et la Perse profitait de leurs divisions pour les rendre esclaves. L'orateur entreprend de prouver, en faisant l'éloge d'Athènes, que c'est à elle qu'appartient naturellement l'empire, et il exhorte les Grecs à s'unir tous ensemble pour porter la guerre chez leurs communs ennemis. On a dit que c'était la lecture de ce discours qui avait décidé Alexandre à conquérir l'Asie. Je n'en crois rien; celui qui pleurait enfant, en apprenant les conquêtes de son père, n'avait pas besoin d'une harangue pour renverser le trône de Darius. Il y a d'ailleurs certaines lectures analogues à des ames de héros; et, pour un homme tel qu'Alexandre, il n'y avait d'écrivain qu'Homère.

Isocrate, dans une vieillesse avancée, composa

un autre éloge : c'était le sien. Il avait quatre-vingt-deux ans, et, depuis cinquante ans peut-être, l'envie le poursuivait dans Athènes. Des sophistes qui avaient l'orgueil d'être ses rivaux, sans en avoir le droit, et qui s'indignaient d'une réputation qu'ils n'avaient pas, lui faisaient un crime de ses succès. Calomniateurs, parce qu'ils n'avaient pu réussir à être éloquents, ils l'accusaient en particulier, en public, dans les conversations, dans les tribunaux. Isocrate prit enfin le parti de répondre. Ce discours d'un vieillard, qui, pour réfuter l'envie, fait la revue de ses pensées depuis quatre-vingts ans, et, avant de descendre au tombeau, rend compte à la patrie et aux lois, de l'usage qu'il a fait de son éloquence, n'était pas moins susceptible de pathétique que de force; mais l'ouvrage, avec des beautés, est bien loin d'avoir ce caractère; le sujet est grand; l'exécution est faible.

Enfin, à quatre-vingt-quatorze ans, il eut le courage de commencer un sixième et dernier éloge, et il le finit à quatre-vingt-dix-sept : c'est le *Panathénée*. On peut le regarder comme un adieu qu'il voulut faire à ses concitoyens, car c'est un second éloge d'Athènes. Sans cesse il y compare Lacédémone et sa patrie; il n'est pas nécessaire de dire à qui il donne la préférence: l'âme de l'orateur n'était pas susceptible d'en-

thousiasme pour Sparte. Les arts et les plaisirs d'Athènes, un peuple facile, un caractère brillant, les graces jointes à la valeur, la *volupté* mêlée quelquefois à l'héroïsme, de grands hommes populaires, des lois qui dirigeaient plus la nature qu'elles ne la forçaient, enfin des vertus douces et des vices même tempérés par l'agrément, devaient plaire bien davantage à un genre d'esprit qui ornait tout, et préférait la grace à la force. Au reste, cet éloge, comme on s'en doute bien, porte le caractère de l'âge où il fut composé : c'est l'abandon de l'ame dans un songe tranquille; on voit se succéder lentement et doucement les mouvements de l'orateur; on voit les impressions arriver jusqu'à lui par des secousses insensibles; et ses idées ressemblent à ces lumières affaiblies et pâles qui se réfléchissent de loin, et conservent de la clarté sans chaleur.

Tels sont, à peu près, les éloges que nous avons d'Isocrate. Malgré le fanatisme des réputations, il faut convenir de bonne foi que l'effet qu'on éprouve en les lisant est bien au-dessous de l'ancienne célébrité de l'orateur.

Tâchons d'en trouver les raisons. D'abord, un des principaux mérites d'Isocrate était l'harmonie; on sait combien les Grecs y étaient sensibles; nés avec une prodigieuse délicatesse d'organes, leur ame s'ouvrait par tous les sens à des im-

pressions vives et rapides; la mélodie des sons excitait chez eux le même enthousiasme que la vue de la beauté; la musique faisait partie de leurs institutions politiques et morales; le courage même et la vertu s'inspiraient par les sons. Qu'on juge, chez un peuple ainsi organisé, combien devait être estimé un orateur, qui, le premier, créa l'harmonie de la prose. Pour nous, ce mérite est presque étranger; nous sommes des Scythes qui voyageons, un bandeau sur les yeux, à travers Les ruines de la Grèce.

Un autre grand mérite de cet orateur, c'étaient des finesses et des graces de style; or ces finesses et ces graces tiennent ou à des idées ou à des liaisons d'idées qui nous échappent; elles supposent l'art de choisir précisément le mot qui correspond à une sensation ou délicate, ou fine; d'exprimer une nuance de sentiment bien distincte de la nuance qui la précède ou qui la suit; d'indiquer par un mot un rapport, ou convenu, ou réel, entre plusieurs objets; de réveiller à la fois plusieurs idées qui se touchent. Il en est d'un peuple qui entend parfaitement une langue, et de l'orateur qui lui parle, comme de deux amis qui ont passé leur vie ensemble, et qui conversent; les lieux, les temps, les souvenirs attachent pour eux, à chaque mot, une foule d'idées dont une seule est exprimée, et

dont les autres se développent rapidement dans l'ame sensible. Admettez un tiers à cette conversation, il ne concevra point ce que ces mots ont de touchant, ni pourquoi ils excitent une émotion si tendre, et font peut-être verser les plus douces larmes: telle est l'image du différent effet que produisent les beautés accessoires et les finesses d'expression dans une langue vivante ou dans une langue morte; plus un écrivain a de ce genre de beautés, plus il doit perdre.

Enfin, le philosophe attache par l'étendue et la profondeur des idées; l'orateur ne peut attacher que par les passions fortes; l'effet des mouvements doux et tranquilles se perd, et n'arrive à la postérité que comme le ressouvenir d'un songe à demi effacé. Les passions seules raniment tout; les passions traversent les siècles et se communiquent, après des milliers d'années, sans s'affaiblir; l'homme a besoin d'orages; il veut être agité: c'est pour cela que Démosthène a encore des admirateurs, et qu'Isocrate n'en a plus. Je sens l'un; il me poursuit, il me presse; je vais lui répondre. L'autre me parle toujours de loin; j'aperçois sans cesse deux mille ans entre lui et moi.

CHAPITRE VIII.

De Platon considéré comme panégyriste de Socrate.

Une ville grecque demanda une statue à un artiste célèbre, et lui laissa le choix du sujet. « Je ne ferai point un lutteur, dit-il; la Grèce compte assez d'athlètes, et je préfère la vertu à la force: je ne ferai point un guerrier; ce mérite est commun, des milliers d'hommes tous les ans meurent pour leur patrie : je ne ferai aucun de vos anciens tyrans, je briserais plutôt leurs images : je pourrais représenter quelqu'un de vos dieux; mais vous en avez en foule dans vos temples; et pour contempler la divinité, au défaut des statues, n'avez-vous pas les cieux? » Alors le peuple l'interrompit: « Statuaire, que feras-tu donc? — Ce qu'il y a jamais eu de plus rare sur la terre, un homme qui meurt pour la vérité. » Et il fit Socrate mourant. Sans doute Platon, quand il composa ses dialogues, était frappé de la même admiration pour Socrate ; il avait été son disciple et son ami, il l'avait vu traîner dans les fers, il avait

vu la ciguë broyée par la main de l'envie, et le fanatisme prenant d'elle la coupe empoisonnée pour la présenter à son maître. Depuis, il avait été témoin des honneurs extraordinaires rendus à sa mémoire; il avait vu les Athéniens, ce peuple léger, cruel et sensible, qui, tour-à-tour féroce et tendre, après l'avoir laissé périr, le vengeait. Il avait pu embrasser dans Athènes la statue de Socrate, élevée par ordre de l'État, et peut-être érigée sur la même place où on l'avait chargé de chaînes pour le conduire à la mort. Plein de l'admiration générale et de la sienne, il voulut aussi contribuer à la gloire de son maître en l'éternisant; et il consacra presque tous ses ouvrages à son éloge.

On peut dire que Socrate ne peut avoir un panégyriste plus célèbre, ni plus digne de lui; on a souvent attaqué Platon comme philosophe, on l'a toujours admiré comme écrivain. En se servant de la plus belle langue de l'univers, Platon ajouta encore à sa beauté : il semble qu'il eût contemplé et vu de près cette beauté éternelle dont il parle sans cesse, et que, par une méditation profonde, il l'eût transportée dans ses écrits. Elle anime ses images, elle préside à son harmonie, elle répand la vie et une grace sublime sur les fonds qui représentent ses idées: souvent elle donne à son style ce caractère cé-

leste que les artistes grecs donnaient à leurs divinités; comme l'Apollon du Vatican, comme le Jupiter olympien de Phidias, son expression est grande et calme: son élévation paraît tranquille comme celle des cieux ; on dirait qu'il en a le langage: son style ne s'élance point, ne s'arrête point; les idées s'enchaînent aux idées; les mots qui composent les phrases, les phrases qui composent les discours, tout s'attire et se déploie ensemble; tout se développe avec rapidité et avec mesure, comme une armée bien ordonnée qui n'est ni tumultueuse, ni lente, et dont tous les soldats se meuvent d'un pas égal et harmonieux pour s'avancer au même but.

On sait que, dans tous les ouvrages de Platon, c'est Socrate qui mène l'homme à la vérité; Socrate en même temps conserve son caractère et son génie; partout il garde sa manière de raisonner, ses inductions, ses interrogations, ces espèces de piéges et de longs détours dans lesquels il enveloppait ses adversaires, pour les amener malgré eux à une vérité qu'ils combattaient. On peut donc regarder tous les dialogues de Platon ensemble comme une espèce de drame composé en l'honneur de son maître. Socrate dans chaque scène prêche la morale; et le dénouement, c'est la ciguë.

Les trois dialogues qui forment ce dénouement

sont de véritables éloges sans en avoir le titre, et d'autant plus intéressants qu'ils sont en action. On ne pourra pas juger, dans un extrait, du style et de l'éloquence de Platon; mais on connaîtra du moins le caractère moral de Socrate, un des plus beaux qu'il y ait jamais eu, depuis que, chez les peuples, civilisés on parle de vertu en commettant des crimes.

Le premier de ces trois discours est l'apologie. Qu'on se peigne un vieillard de soixante-dix ans, qui toujours a été vertueux et juste, paraissant dans les tribunaux pour la première fois; intrépide et simple devant ses juges, comme il l'était dans les actions ordinaires de sa vie; dédaignant l'artifice et les vains secours de l'éloquence, n'en connaissant d'autre que la vérité, et jurant de parler son langage jusqu'au dernier moment; priant ses juges, avec l'autorité d'un vieillard et d'un homme de bien, d'examiner si ce qu'il va leur dire est juste ou ne l'est pas, parce que c'est là leur fonction, comme la sienne est de dire la vérité; parlant de ses accusateurs sans colère comme sans dédain; du reste, tranquille sur son sort, soit qu'il soit condamné ou qu'il soit absous; abandonnant à Dieu le succès, et se justifiant pour obéir à la loi : tel paraît Socrate dans son début.

Sa réponse aux accusations est pleine de sim-

plicité et de force; il parle comme l'innocence doit parler à la calomnie, et la sagesse à la superstition.

Il fait voir ensuite quelle est l'origine et la source des bruits répandus contre lui dans Athènes; c'est qu'il n'a pas respecté les faiblesses et les vices des hommes, et surtout de quelques hommes puissants : voilà son crime. S'il meurt, ce ne sont pas ses accusateurs qui causeront sa mort, ils ne sont que les instruments de la haine; ses meurtriers sont la calomnie et l'envie.

C'était la coutume que les accusés eussent recours aux prières et aux larmes; ils faisaient paraître leurs enfants, leurs proches et leurs amis, pour obtenir par la compassion ce qu'ils n'auraient pas toujours obtenu par la justice. « Et moi aussi, dit Socrate, j'ai une famille, j'ai trois fils, dont l'un est sorti de l'enfance et les deux autres ont encore besoin des secours de leur père; je n'en ferai cependant paraître aucun pour vous attendrir : et ce n'est ni par mépris ni par orgueil, ces sentiments ne peuvent entrer dans le cœur de Socrate; mais la gloire de ses juges, la sienne, celle de la république, lui défendent de donner un tel exemple, à son âge surtout, et avec le nom qu'il porte; car, dit-il, que ce nom soit mérité ou ne le soit pas, on est persuadé que Socrate est au-dessus des hommes ordinai-

res. Un tel abaissement ne peut que déshonorer et l'accusé qui se le permet et le juge qui le souffre. D'ailleurs, est-il permis, dit Socrate, de *prier* son juge? il faut l'éclairer, et non pas le *fléchir*; le juge n'est point assis pour faire grace, il est assis pour prononcer selon la loi. Hommes athéniens, leur dit-il, n'exigez donc point de moi ce qui n'est ni honnête ni conforme à la sainteté et à la justice. Souvenez-vous de vos serments.... et prononcez selon ce qui conviendra le plus à votre intérêt et au mien. »

Socrate s'arrête.... les juges se lèvent pour recueillir les voix, et il est condamné. Il reprend la parole avec le même calme : « Vous m'avez « condamné, je vous le pardonne ; je m'y atten- « dais, et je suis même plus étonné qu'il y ait « eu tant de suffrages pour m'absoudre... O Athé- « niens! vous venez de fournir un sujet éternel « à ceux qui voudront blâmer Athènes : on lui « reprochera d'avoir fait mourir Socrate, qui « était, dira-t-on, un sage ; car, pour avoir droit « de vous blâmer, on me donnera ce nom que « je ne mérite pas : au lieu que, si vous aviez « encore attendu quelque temps, je mourais sans « qu'Athènes se déshonorât. Regardez mon âge ; « je ne tiens presque plus à la vie, et déja je « touchais à ma tombe. »

Socrate continue ; il parle tranquillement à ses

juges; il peint le plaisir qu'il aura de converser, dans un autre univers, avec les grands hommes de tous les temps, avec ceux qui ont été, comme lui, les victimes d'un jugement injuste, et il fait des vœux pour que ses enfants meurent un jour comme leur père, s'ils ont le bonheur d'importuner aussi les Anitus par leur vertu. Il finit par ces mots sublimes et simples : « Mais il est temps « de nous en aller, moi pour mourir et vous pour « vivre : de ces deux choses, quelle est la meil- « leure ? les dieux le savent, mais aucun homme « ne le sait. »

Tel est ce premier discours de Platon, où il a développé l'ame de Socrate ; il y règne une éloquence douce et noble, le courage de la vertu, le respect pour la divinité et pour soi-même. Socrate se justifie en conversant avec ses ennemis et avec les Athéniens ; c'est l'homme sage qui montre la raison et parle en paix à ceux qui la condamnent.

Au second discours, la scène change. Socrate est dans la prison, et il dort. Criton approche, contemple le vieillard et admire ce sommeil profond ; il craint de le troubler, et il attend. Socrate s'éveille ; Criton lui annonce que c'est le lendemain qu'il est condamné à mourir. « Comme il plaira aux dieux, dit Socrate. » Alors son ami le conjure de vouloir bien se conserver lui-même ;

il lui apprend qu'il a gagné les gardes, que tout est prêt, et qu'il ne tiendra qu'à lui de se dérober, la nuit suivante, à ses persécuteurs.

Socrate, avec la tranquillité d'un homme qui juge une cause qui lui est étrangère, examine s'il doit fuir ou rester : « Ami Criton, dit-il, il « n'y a qu'une règle, la justice; tant que j'ai vécu, « je lui ai obéi; je suis encore le même. Mon « sort est changé, mes principes ne le sont pas. « Voyons, et, si nous n'en trouvons pas de meil-« leurs, vous savez bien que je ne m'écarterai « pas de ceux que j'ai toujours suivis; non, quand « tout un peuple me présenterait comme des « spectres menaçants la pauvreté, les chaînes et « la mort. » Alors il discute la question, et il examine s'il est permis de désobéir aux lois pour éviter la mort.

Tout-à-coup il personnifie les lois, et suppose qu'au moment où il va mettre les pieds hors de la prison pour s'enfuir, les lois lui apparaissent et lui crient : « Socrate, que fais-tu? ne sens-tu « pas que dans ce moment tu anéantis, autant « qu'il est en toi, et les lois et la patrie? Pen-« ses-tu qu'une ville puisse subsister, si les juge-« ments publics n'y ont plus de force, si tout « citoyen, à son gré, peut les enfreindre? Eh « quoi! si, par un jugement injuste, la patrie « t'offense, as-tu droit de lui nuire? Tu lui dois

« ta naissance, celle de ton père, le lien sacré « qui a uni ton père à la femme qui t'a donné « le jour; ton éducation, ta vie, ton ame, tout « lui appartient; tu es son fils et son esclave. « Qu'elle arme contre toi des bourreaux, qu'elle « te jette dans les fers, qu'elle t'envoie aux com- « bats pour recevoir des blessures et mourir, « ton devoir est d'obéir; fuir ou quitter ton rang « est un crime; dans les tribunaux, dans les pri- « sons, sur les champs de bataille, partout les « ordres de la patrie sont sacrés; un citoyen qui « se révolte contre elle est plus coupable qu'un « fils armé contre son père.... » Les lois conti- nuent: « Il ferait beau entendre Socrate racontant « sous quel déguisement ridicule il s'est enfui de « sa prison! et si on lui demande comment, déja « vieux, et n'ayant plus que peu de temps à pas- « ser sur la terre, cependant, par un lâche amour « pour la vie, il a pu se résoudre à traîner les « restes d'une vieillesse si honteuse, après avoir « enfreint les lois de son pays, que répondra- « t-il?.... O Socrate! tu entendrais souvent des « discours qui te feraient rougir.... Est-ce pour « tes enfants que tu voudrais vivre?.. Tes enfants! « et n'as-tu pas des amis? Socrate, laisse-toi per- « suader, et ne préfère ni tes enfants, ni ta vie, « ni rien même à la justice. »

Criton cède; il admire Socrate qui finit par

lui dire : « Marchons par où Dieu nous conduit. »

Le troisième discours, beaucoup plus connu que les deux autres, est ce Phédon si fameux qui contient le récit des derniers entretiens de la mort de Socrate ; c'est un des ouvrages les plus célèbres de l'antiquité ; c'est celui que Cicéron, comme il nous l'apprend lui-même, n'avait jamais pu lire sans verser des larmes ; c'est celui que Caton, prêt à mourir, relut deux fois pour s'affermir dans l'idée de l'immortalité. On ose dire que nul éloge, ni ancien ni moderne, n'offre un tableau si grand. La mort d'un homme juste est un objet sublime par lui-même ; mais, si ce juste est opprimé, si l'erreur traîne la vérité au supplice, si la vertu souffre la peine du crime, si en mourant elle n'a pour elle que Dieu et quelques amis qui l'entourent, si cependant elle pardonne à la haine, si, de l'enceinte obscure de la prison où elle meurt, ses regards se tournent avec tranquillité vers le ciel, si, prête à abandonner les hommes, elle emploie encore ses derniers moments à les instruire, si enfin, au moment où elle n'est plus, c'est le crime qui l'a condamnée qui paraisse malheureux et non pas elle, alors je ne connais point d'objet plus grand dans la nature : et tel est le spectacle que nous présente Platon, en décrivant la mort de Socrate ; il y joint tous ces dé-

tails qui donnent de l'intérêt à une mort célèbre et qui en reçoivent à leur tour. Nous suivons Socrate de l'œil ; nous ne perdons pas un de ses mouvements, pas un de ses discours ; nous le voyons quand on lui amène ses deux enfants, quand il donne ses derniers ordres pour sa maison, quand il fait éloigner les femmes ; quand ses amis mesurent avec effroi la course du soleil, qui bientôt va se cacher derrière les montagnes, et quand la coupe fatale arrive, et lorsqu'avant de la prendre, il fait sa prière au ciel pour demander un heureux voyage, et l'instant où il boit, et les cris de ses amis dans ce moment, et la douceur tranquille avec laquelle il leur reproche leur faiblesse, et sa promenade en attendant la mort, et le moment où il se couche sur son lit dès qu'il sent ses jambes s'appesantir, et la mort qui monte et le glace par degrés, et l'esclave qui lui touche les pieds que déja il ne sent plus, et sa dernière parole, et son dernier, et son éternel silence au milieu de ses amis qui restent seuls. Dans cette Athènes soumise aujourd'hui à la domination d'un peuple barbare, le voyageur curieux va encore visiter les ruines de quelque temple. Il s'arrête sur quelque colonne à demi-brisée. Pour moi je voudrais qu'au lieu des ruines du temple de Minerve, le temps eût conservé la prison où est mort Socrate. Je

voudrais que sur la pierre noire et brute on eût gravé : « Ici il prit la coupe ; là, il bénit l'esclave qui la lui portait ; voici le lieu *où* il expira. » On irait en foule visiter ce monument sacré ; on n'y entrerait pas sans une sorte de respect religieux, et toute ame courageuse et forte, à ce spectacle se sentirait encore plus élevée. Ainsi l'on nous dit qu'Alexandre fut ému sur la tombe d'Achille ; et César, maître de l'Égypte, contempla long-temps en silence et dans une rêverie profonde le tombeau d'Alexandre : au lieu de ce monument qui a péri, nous avons du moins ceux de Platon qui seront immortels. Je me plais à penser que tous les juges qui avaient condamné Socrate, lurent du moins, avant de mourir, ces trois discours où il est représenté si vertueux et si grand. Juges, qui condamnez les hommes, vous pouvez immoler un sage et flétrir un instant l'homme que la calomnie poursuit, le glaive est dans vos mains ; vous frappez ; mais l'œil inévitable du temps vous observe et vous juge. Le temps reversera sur vous l'opprobre dont vous aurez couvert les gens de bien, et vingt siècles écoulés ne l'effaceront pas.

Je me suis arrêté avec plaisir sur ces ouvrages, parce qu'on les cite beaucoup et qu'on les lit peu. D'ailleurs, dans le cours de cet Essai, parmi

la foule innombrable de ceux qui ont été loués, où trouverons-nous des hommes comme Socrate et des panégyristes comme Platon? Enfin, dans tous les temps, il est bon de présenter aux hommes des exemples de courage. Quand Thraséas, qui mourut aussi dans Rome, pour avoir été vertueux et juste, faisait couler son sang : « Jeune-homme, dit-il à un Romain qui était présent, approche et regarde (1). »

---

(1) *Propiùs vocato quæstore, specta, juvenis, inquit.* Tacit. Ann. 15.

CHAPITRE IX.

Suite des éloges chez les Grecs. De Xénophon, de Plutarque et de Lucien.

La Grèce, qui dans ce siècle produisit une foule de grands hommes, n'en a point eu qui ait été plus souvent, ni mieux loué que Socrate; il est même à remarquer qu'un simple citoyen d'Athènes est devenu plus célèbre que beaucoup de princes qui, les armes à la main, ont changé une partie du monde. Qu'on ne s'en étonne pas: sa mort, aujourd'hui même, nous intéresse plus que toutes ces révolutions qui ne sont, pour la plupart, que des monuments de férocité ou de faiblesse, et des crimes de mercenaires payés par des tyrans. Après Platon, un très-grand nombre de philosophes ou d'orateurs, tels que Xénophon, Aristoxène, Démétrius de Phalère, Callisthène, Dion, Libanius, et beaucoup d'autres que je pourrais citer, firent tous des apologies ou des éloges de Socrate. La plupart sont perdus; ceux de Xénophon sont restés.

Ce philosophe avait été, comme Platon, le disciple et l'ami de Socrate; mais l'un se con-

tenta d'éclairer les hommes, et l'autre voulut encore les servir. Il fut à la fois écrivain et homme d'État. On sait qu'il commanda les Grecs dans la retraite des dix mille, mais on ne sait pas également que, pour récompense, il fut exilé de son pays. Son caractère avait cette espèce de physionomie antique que nous ne connaissons plus. C'est lui à qui on vint annoncer au milieu d'un sacrifice que son fils venait de mourir : il avait une couronne de fleurs sur la tête, et il l'ôta. On lui dit qu'il était mort dans une bataille en combattant avec courage; il remit la couronne sur sa tête, et continua d'offrir de l'encens aux dieux. Tour à tour guerrier et philosophe, il écrivit dans son exil plusieurs ouvrages de politique, de morale et d'histoire. Celui qui avait dans l'ame toute la vigueur d'un Spartiate, eut dans l'esprit toutes les graces d'un Athénien.

Cette grace, cette expression douce et légère qui embellit en paraissant se cacher, qui donne tant de mérite aux ouvrages et qu'on définit si peu; ce charme qui est nécessaire à l'écrivain comme au statuaire et au peintre; qu'Homère et Anacréon eurent parmi les poètes grecs; Apelle et Praxitèle, parmi les artistes; que Virgile eut chez les Romains, et Horace dans ses odes voluptueuses, et qu'on ne trouva presque point

ailleurs; que l'Arioste posséda peut-être plus que le Tasse; que Michel-Ange ne connut jamais, et qui versa toutes ses faveurs sur Raphaël et le Corrége; que, sous Louis XIV, La Fontaine presque seul eut dans ses vers (car Racine connut moins la grace que la beauté); dont aucun de nos écrivains en prose ne se douta, excepté Fénélon, et à laquelle nos usages, nos mœurs, notre langue, notre climat même se refusent peut-être, parce qu'ils ne peuvent nous donner ni cette sensibilité tendre et pure qui la fait naître, ni cet instrument facile et souple qui la peut rendre; enfin cette grace, ce don si rare et qu'on ne sent même qu'avec des organes si déliés et si fins, était le mérite dominant des écrits de Xénophon. Il n'est pas inutile d'observer que c'était alors dans la Grèce le caractère général des arts. Depuis peu de temps la grace avait introduit dans les ouvrages des artistes ces formes douces et arrondies, et cette expression de la nature, qui plaît dès qu'on peut la connaître. Il s'était ouvert une école où la grace adoucissait les beautés sévères que la correction sublime de Phidias avait données à ses dessins. Parrhasius avait commencé, ses successeurs l'avaient suivi; et le plus célèbre de tous, Praxitèle, répandait alors sur ses ouvrages, sur le Cupidon de Thespis, sur la Vénus de Gnide, cette grace inimi-

table qui faisait le caractère de son génie. Les graces dans le même temps avaient, au rapport des Anciens, embelli l'esprit, le caractère et l'ame de Socrate ; il allait quelquefois les étudier chez Aspasie : il en inspirait le goût aux artistes, il les enseignait à ses disciples, et probablement Xénophon et Platon les reçurent de lui; mais Platon, né avec une imagination vaste, leur donna un caractère plus élevé, et associa, pour ainsi dire, à leur simplicité un air de grandeur; Xénophon leur laissa cette douceur et cette élégante pureté de la nature qui enchante sans le savoir, qui fait que la grace glisse légèrement sur les objets et les éclaire comme d'un demi-jour; qui fait que peut-être on ne la sent pas, on ne la voit pas d'abord, mais qu'elle gagne peu à peu, s'empare de l'ame par degrés et y laisse à la fin le plus doux des sentiments : à peu près comme ces amitiés qui n'ont d'abord rien de tumultueux, ni de vif, mais qui, sans agitation et sans secousses, pénètrent l'ame, offrent plus l'image du bonheur que d'une passion, et dont le charme insensible augmente à mesure qu'on s'y habitue.

Telle était l'impression que firent autrefois sur les Grecs, les écrits de Xénophon. Il a fait comme Platon une apologie de Socrate, et, de plus, quatre livres sur l'esprit, le caractère et les principes

de son maître. C'est un véritable éloge sans en avoir la forme. Platon est plus éloquent sans doute; Xénophon peut-être persuade mieux. L'un élève davantage; il dessine sa figure avec plus de hardiesse. Dans l'autre, on croit voir Socrate même, et le peintre disparaît. Enfin, si Socrate lui-même avait pu lire les ouvrages de ses deux disciples, il eût peut-être plus admiré l'un, mais il eût plus tendrement aimé l'autre.

Ce même Xénophon, Athénien et panégyriste de Socrate, a fait aussi le panégyrique d'un roi: ce roi était Agésilas. On sait qu'il était né dans cette ville où la plus étonnante des institutions avait créé une nature nouvelle; où l'on était citoyen avant que d'être homme; où le sexe le plus faible était grand; où la loi n'avait laissé de besoins que ceux de la nature; de passions que celle du bien public; où les femmes n'étaient épouses et mères que pour l'État; où il y avait des terres et point d'inégalité; des monnaies et point de richesse; où le peuple était souverain quoiqu'il y eût deux rois; où les rois, absolus dans les armées, étaient ailleurs soumis à une magistrature terrible; où un sénat de vieillards servait de contre-poids au peuple et de conseil au prince; où enfin tous les pouvoirs étaient balancés, et toutes les vertus, extrêmes. Xénophon, passionné pour ce gouvernement et pour les ver-

tus, avait suivi Agésilas en Asie, lorsque ce prince y'alla combattre et vaincre. Il vainquit avec lui, et l'amitié la plus étroite unit ensemble le philosophe et le roi. Dans la suite, il célébra les vertus dont il avait été le témoin : ce prince, par un sentiment ou bien vain ou bien grand, avait défendu qu'on lui élevât aucune statue; Xénophon lui éleva un monument plus durable.

Son éloge d'Agésilas est divisé en deux parties; la première n'est qu'une espèce de récit historique; l'orateur parcourt toutes les grandes actions de ce prince, ses guerres, ses victoires et les principaux évènements de sa vie. La seconde est consacrée à célébrer les qualités de son ame. On y voit tour à tour la justice d'un homme d'État, le courage d'un héros, la fierté d'un républicain, la sensibilité d'un ami, et surtout la simplicité de ces hommes antiques qui faisaient de grandes choses sans faste, tandis que depuis on en a fait de petites, et quelquefois même de viles, avec orgueil. Il n'y a dans tout cet éloge nul mouvement d'orateur; c'est la marche simple d'un homme vertueux qui parle de la vertu avec ce sentiment doux qu'elle inspire; en général, c'est là le mérite des Anciens; nous mettons plus d'appareil à tout, et dans nos actions comme dans nos écrits. Serait-ce parce que nous nous efforcerions d'autant plus de paraître

grands, que nous aurions moins de grandeur réelle? ou parce que le luxe de nos mœurs se communiquant à nos esprits comme à nos ames, nous ôterait ce goût précieux et pur de simplicité; ou parce que, l'inégalité plus marquée dans les monarchies mettant plus de distinction entre les rangs, il doit nécessairement y avoir plus d'affectation, plus d'effort, plus de désir de paraître différent de ce que l'on est, et par conséquent quelque chose de plus exagéré dans les manières, dans les mœurs et dans la tournure générale de l'esprit, ou enfin, parce que, chez un peuple indifférent et léger, qui peut-être voit tout avec rapidité et ne s'arrête sur rien, il faut, pour ainsi dire, que tous les objets soient en relief pour qu'ils soient aperçus?

Si, parmi nos écrivains modernes, il y en a quelqu'un à qui Xénophon puisse être comparé, c'est Fénélon. On trouve dans tous les deux la même douceur de style, les mêmes graces, des vues de politique profondes, l'amour des lois et des hommes, un goût de vertu sans effort, et ce naturel touchant qui gagne la confiance du lecteur et le persuade sans le fatiguer. Il y a sûrement du rapport entre le Télémaque et la Cyropédie ou l'institution de Cyrus; enfin, si on voulait, on en trouverait peut-être entre les personnes mêmes; il est vrai que l'archevêque

de Cambrai ne commanda point les armées comme le philosophe athénien, mais l'un fut le conseil et l'ami d'un roi de Sparte vertueux et austère: le duc de Bourgogne, l'ami et l'élève de l'autre, eut à peu près le même caractère. Tous deux essuyèrent des disgraces, et tous deux vécurent exilés et tranquilles, cultivant jusqu'au dernier moment les trois choses les plus douces de la vie : la vertu, l'amitié et les lettres.

C'est dans le temps que les grands hommes sont le plus communs, dit Tacite (1), que l'on rend aussi le plus de justice à leur gloire. Ces beaux siècles de la Grèce qui produisirent les héros, firent naître aussi une foule d'écrivains pour relever leurs actions. Cicéron, dans le second livre de l'Orateur, nous apprend que, de son temps, on avait un grand nombre d'ouvrages grecs qui contenaient les éloges de Thémistocle, d'Aristide, d'Épaminondas, de Philippe et d'Alexandre. Aujourd'hui aucun de ces monuments n'existe : mais nous avons un ouvrage plus précieux qui les rassemble tous.

« Évoque devant moi les grands hommes; je veux les voir et converser avec eux, disait un jeune prince plein d'imagination et d'enthou-

---

(1) *Iisdem temporibus optimè æstimantur virtutes, quibus facillimè gignuntur.* Tacit. Vit. Agric.

siasme, à une pythonisse célèbre qui passait dans l'Orient pour évoquer les morts. » Un sage qui n'était pas loin de là, et qui passait sa vie dans la retraite, approcha et lui dit : « Je vais exécuter ce que tu demandes. Tiens, prends ce livre; parcours avec attention les caractères qui le composent; à mesure que tu liras, tu verras s'élever autour de toi les ombres des grands hommes, et elles ne te quitteront plus. Ce livre était *les hommes illustres du philosophe de Chéronée.* C'est là en effet que toute l'antiquité se trouve; là, chaque homme paraît tour à tour avec son génie, et les talents ou les vertus qui ont influé sur le sort des peuples. Naissance, éducation, mœurs; principes ou qui tiennent au caractère ou qui le combattent; concours de plusieurs grands hommes qui se développent en se choquant; grands hommes isolés et qui semblent jetés hors des routes de la nature dans des temps de faiblesse et de langueur; lutte d'un grand caractère contre les mœurs avilies d'un peuple qui tombe; développement rapide d'un peuple naissant à qui un homme de génie imprime sa force; mouvement donné à des nations par les lois, par les conquêtes, par l'éloquence; grandes vertus toujours plus rares que les talents, les unes impétueuses et fortes, les autres calmes et raisonnées; desseins, tantôt conçus profondé-

ment et mûris par les années, tantôt inspirés, conçus, exécutés presque à la fois, et avec cette vigueur qui renverse tout, parce qu'elle ne donne le temps de rien prévoir; enfin des vies éclatantes, des morts illustres et presque toujours violentes; car, par une loi inévitable, l'action de ces hommes qui remuent tout, produit une résistance égale dans ce qui les entoure; ils pèsent sur l'univers, et l'univers sur eux; et derrière la gloire est presque toujours caché l'exil, le fer ou le poison : tel est à peu près le tableau que nous offre Plutarque.

A l'égard du style et de la manière, on la connaît : c'est celle d'un vieillard plein de sens, accoutumé au spectacle des choses humaines, qui ne s'échauffe pas, ne s'éblouit pas, admire avec tranquillité et blâme sans indignation; sa marche est mesurée, et il ne la précipite jamais : semblable à une rivière calme, il s'arrête, il revient, il suspend son cours, il embrasse lentement un terrain vaste; il sème tranquillement, et comme au hasard, sur sa route, tout ce que sa mémoire vient lui offrir; enfin partout il converse avec son lecteur : c'est le Montaigne des Grecs; mais il n'a point comme lui cette manière pittoresque et hardie de peindre ses idées, et cette imagination de style que peu de poètes même ont eue comme Montaigne. A cela près, il attache et

intéresse comme lui, sans paraître s'en occuper. Son grand art surtout est de faire connaître les hommes par les petits détails. Il ne fait donc point de ces portraits brillants dont Salluste, le premier, donna des modèles, et que le cardinal de Retz, par ses mémoires, mit si fort à la mode parmi nous; il fait mieux, il peint en action; on croit voir tous ses grands hommes agir et converser; toutes ses figures sont vraies et ont les proportions exactes de la nature; quelques personnes prétendent que c'est dans ce genre, qu'on devrait écrire tous les éloges : on éblouirait peut-être moins, disent-elles, mais on satisferait plus; et il faut savoir quelquefois renoncer à l'admiration pour l'estime.

Parmi les écrivains grecs qui ont fait des éloges, on ne s'attend guère à trouver le nom de Lucien; il est beaucoup plus connu par la finesse de ses satires : c'est le Swift des Grecs. Ses parents l'avaient destiné à l'art de sculpteur, et il eut cela de commun avec Socrate; mais celui-ci travailla quelque temps, et fit même trois Graces qui furent long-temps célèbres, et parce qu'elles étaient vêtues et parce qu'elles étaient de Socrate : au lieu que Lucien demeura peu en apprentissage. Il eut le bonheur de casser bien vite une table de marbre : cet accident, qui lui fit une querelle, le rendit tout entier à la philo-

sophie et aux lettres; il avait ce tact du ridicule qui tient à un esprit délié et fin, et cette arme légère de la plaisanterie, qui consiste presque toujours à faire contraster les objets, ou en réveillant une grande idée à côté d'une petite chose, ou une petite idée à côté d'une grande. De ce rapprochement ou de ce contraste, naît le ridicule que les peuples simples ignorent, que les peuples à grand caractère méprisent, mais qui est si à la mode chez toutes les nations, dans cette époque où les vices se mêlent aux agréments, et où l'esprit ayant peu de grandes choses à observer, multiplie par le loisir ses idées de détail. Lucien, avec ce talent, s'empara donc de son siècle pour en faire justice. Il composa son esprit de celui de Socrate et d'Aristophane; et, dans des ouvrages courts et dialogués, mit tour à tour en scène les dieux, les hommes, les rhéteurs, les courtisanes et les philosophes. Il attaqua comme La Bruyère les vices et les ridicules de son temps; mais moins fort et moins ardent que lui, ayant plutôt cette fleur d'esprit qu'eut dans la suite Fontenelle, avec plus de hardiesse et de saillie dans le caractère, il mêla partout la philosophie à la légèreté, et la satire à la grace.

Parmi la foule de ses ouvrages, on a de lui un éloge de Démosthène, qui mérite d'être dis-

tingué; Lucien y est original et piquant comme partout ailleurs; il ne s'astreint pas à la forme des éloges; sa devise, comme il le dit lui-même, est de n'imiter personne. La première partie est un récit. Lucien, en se promenant, rencontre un poète qui travaillait à l'éloge d'Homère; lui, de son côté, rêvait à l'éloge de Démosthène. La conversation s'engage; en parlant, chacun, de celui qu'ils veulent louer, une partie de l'éloge se fait; le reste est un dialogue entre Antipater, tyran de Macédoine, et un officier qu'il avait envoyé pour s'assurer de Démosthène. L'officier lui apprend que Démosthène, pour ne pas tomber entre ses mains, s'est empoisonné dans un temple; alors Antipater, quoique ennemi de ce grand homme, ne peut s'empêcher de le louer. On aime à voir le crime rendre hommage à la vertu, et l'homme libre échappé au tyran, célébré par le tyran même.

Les derniers discours de Démosthène à l'officier qui voulait lui persuader de venir à la cour de son maître, sont de ce genre d'éloquence qui naît bien plus du caractère, que de l'esprit. Ils roulent sur la liberté, sur la servitude, sur la honte de tenir la vie d'un ennemi de la patrie, sur le déshonneur qu'il causerait à Athènes, s'il renonçait à être libre pour se faire esclave dans sa vieillesse. « Lâche, dit-il, tu me proposes de

« vivre, de la part de ton maître! Si je dois vivre,
« si les jours de Démosthène doivent être con-
« servés, que mes conservateurs soient mon pays,
« les flottes que j'ai armées à mes dépens, les
« fortifications que j'ai élevées, l'or que j'ai fourni
« à mes concitoyens, leur liberté que j'ai défen-
« due, leurs lois que j'ai rétablies, le génie sacré
« de nos législateurs, les vertus de nos ancêtres,
« l'amour de mes concitoyens qui m'ont couronné
« plus d'une fois, la Grèce entière que j'ai vengée
« jusqu'à mon dernier soupir : voilà quels doivent
« être mes défenseurs : et si, dans ma vieillesse,
« je suis condamné à traîner une vie importune
« aux dépens des autres, que ce soit aux dépens
« des prisonniers que j'ai rachetés, des pères à
« qui j'ai payé la dot de leurs filles, des citoyens
« indigents dont j'ai acquitté les dettes; ce n'est
« qu'à ceux-là que Démosthène veut devoir : s'ils
« ne peuvent rien pour moi, je choisis la mort;
« cesse donc de me séduire, etc. » J'aime ensuite à voir la pitié de dédain avec laquelle il regarde le courtisan qui le croyait sans défense, parce qu'il n'avait autour de lui ni armes, ni soldats, ni remparts, comme si le courage n'était pas la défense la plus sûre pour un grand homme. Antipater admire en écoutant; il semble qu'au spectacle d'un homme libre, son ame s'élève. Il finit par dire qu'il veut renvoyer à Athènes le

corps de Démosthène, et que sa tombe sera un plus grand ornement pour sa patrie, que le tombeau de ceux qui sont morts à Marathon.

Telle est à peu près l'idée et le plan de cet éloge. La première moitié a cet agrément qui caractérise presque tous les ouvrages de Lucien; la dernière est pleine de grandeur; elle est digne des plus beaux temps de la Grèce. On dirait que Lucien a pris le ton de Démosthène pour le louer. Quoique alors la Grèce fût esclave des Romains, on se souvenait encore des sentiments que l'ancienne liberté inspirait; et, quand l'éloquence trouvait une ame noble, cette éloquence faisait revivre les idées des Miltiade et des Périclès: c'est ainsi que dans la populace de Rome moderne, il y a eu des temps où l'on entrevoyait les descendants des Scipions.

CHAPITRE X.

Des Romains; de leurs éloges, du temps de la republique; de Cicéron.

En passant des Grecs aux Romains, nous éprouvons à peu près le même sentiment qu'un voyageur, qui, après avoir parcouru les îles de l'Archipel et le climat voluptueux de l'ancienne Ionie, serait tout à coup transporté au milieu des Alpes ou des Apennins, d'où il découvrirait un horizon vaste et une nature peut-être plus majestueuse et plus grande, mais sous un ciel moins pur, et qui ne porterait point à ses sens cette impression vive et légère qu'il éprouvait sous le ciel et dans la douce température de la Grèce. A Rome, tout fut grave, lent et austère. Les Romains, pendant cinq cents ans, plus brigands disciplinés qu'hommes de génie, n'eurent pendant tout ce temps ni arts, ni goût, ni sensibilité, ni imagination, ni éloquence; ils empruntèrent tout, et leurs erreurs mêmes. Les Grecs de la Sicile, de la Calabre et de la Campanie, leur donnèrent leurs divinités, leurs fables, leur alphabet et les caractères de leurs lettres; les

Étrusques, leurs superstitions, leurs augures et leurs combats de gladiateurs; Athènes, Sparte et la Crète, leurs lois des Douze Tables; des artistes Toscans et Samnites, leurs temples grossiers et leurs dieux de bois ou de terre cuite; les peuples et les rois qu'ils vainquirent tour à tour, la forme de leurs armes et la manière d'attaquer et de se défendre. A mesure qu'ils étendirent leurs conquêtes, ils ne surent que piller les monuments des arts, sans savoir jamais les imiter. Déja ils avaient enlevé une foule de statues des villes d'Étrurie, de la grande Grèce et de la Macédoine; ils avaient pillé Corinthe et Athènes; ils avaient ravi et transporté à Rome tous les trésors des arts que la religion, le génie et l'avarice avaient entassés à Delphes pendant six cents ans, et cependant il n'était né aucun artiste romain. Semblables aux Tartares qui, quinze cents ans après, subjuguèrent la Chine, ou plutôt semblables à ces valets d'armée, qui, dans une ville prise d'assaut, pillent tout, et le lendemain enrichis des dépouilles, joignent un faste étranger à leur pauvreté réelle, les Romains, dans leur gloire même, devaient faire pitié aux Grecs, avant que les vaincus eussent instruit et poli leurs vainqueurs; dans la suite même, tous les arts du dessin ne furent cultivés avec succès, à Rome, que par les Grecs; il fallait que des Grecs

leur bâtissent leurs temples, leurs portiques, leurs arcs de triomphe; que des Grecs ornassent de peintures les murs de leurs palais. Les arts du génie, ils ne les dûrent qu'à ces mêmes Grecs dont ils furent en tout les disciples, les admirateurs et les tyrans.

Leur langue, formée du vieux toscan, composée de sons âpres et rudes, n'eut d'abord ni variété, ni précision, ni douceur. La langue est le tableau de la vie; c'est l'assemblage de toutes les idées d'un peuple, manifestées au dehors par des sons. Or les Romains des premiers siècles, vivant parmi les charrues et les armes, ne pouvaient acquérir un grand nombre d'idées, ni créer les signes qui les représentent. Pauvres et austères, leur genre de vie leur interdisait cette foule de sensations variées et délicates, qui, en frappant légèrement les sens, passent dans l'ame, et de là dans les langues qu'elles enrichissent. Ignorant ce qu'on appelle société, qui, chez tous les peuples, est le fruit de l'oisiveté et du luxe, ils n'avaient point cette foule de sentiments et d'idées qu'elle fait naître, ni ces nuances fines qui les expriment. Enfin, peu accoutumés à méditer, la partie du langage qui peint les idées abstraites et les mouvements de l'ame se repliant sur elle-même, leur devait être presque inconnue.

empire, qui s'étend sans cesse; cette ville qui engloutissait tout, qui appelait tous les rois, tous les peuples; ces généraux et ces soldats qui allaient conquérir ou gouverner les provinces, et parcouraient sans cesse l'Asie, l'Europe et l'Afrique; tout cela était autant d'obstacles à ce que la langue romaine prît ou conservât une certaine unité de caractère; peut-être même la facilité qu'eurent les Romains de puiser chez les Grecs tout ce qui manquait au système de leur langue ou de leurs idées, retarda leur industrie, et contribua à n'en faire qu'un peuple imitateur: ils traitèrent la langue et les arts comme un objet de conquête, usurpant tout sans rien créer.

Cependant la langue d'un peuple guerrier tendait à la fierté et à la précision; d'un peuple qui commandait aux rois, à une certaine magnificence; d'un peuple qui discutait les intérêts du monde, à une certaine gravité; d'un peuple libre et dont toutes les passions étaient énergiques et fortes, à l'énergie et à la vigueur: et lorsque cette langue fut enrichie de toutes les dépouilles des Grecs, lorsque les conquérants eurent trouvé dans les pays conquis des leçons, des maîtres et des modèles, et que les richesses du monde, en introduisant à Rome la politesse et le luxe, y eurent fait germer le goût, alors

l'éloquence s'éleva à la plus grande hauteur, et Rome put opposer Cicéron à Démosthène, comme César à Périclès, et Hortensius à Eschine.

Long-temps avant cette époque, les Romains eurent la coutume de louer leurs grands hommes; ils adoraient leurs dieux sous des toits de chaume; ils célébraient les héros dans une langue de laboureurs et de soldats. Dès les premiers temps, on chantait dans les repas les éloges des citoyens illustres; c'étaient, pour ainsi dire, des hymnes guerriers, et les leçons de la valeur se mêlaient aux plaisirs de la table. Le vieux Caton en parlait dans ses *Origines*; et Cicéron, dans son livre des Orateurs, paraît regretter que ces anciens monuments fussent perdus (1).

L'usage des éloges funèbres à Rome était aussi ancien, mais ce fut d'abord une récompense. Nous lisons dans Denys d'Halicarnasse, que le fils d'Appius alla trouver les consuls et les tribuns pour demander la permission de louer son père devant le peuple. Dion Cassius, en parlant d'un Romain distingué, nous dit que le sénat, après sa mort, lui décerna une statue et l'honneur

(1) *Utinam exstarent illa carmina quœ multis sœculis ante suam œtatem in epulis esse cantitata à singulis convivis, de clarorum virorum laudibus, in Originibus scriptum reliquit Cato!* Cic. de clar. Orat. 75.

d'un éloge public. On voit par ces passages, qu'il n'était pas permis de louer indistinctement tous les morts; on célébrait les grandes actions ou les vertus et non pas les titres; et le patricien qui n'avait pour lui qu'un grand nom, n'avait à espérer que le mépris pendant sa vie, et l'oubli après sa mort. Ces éloges étaient le plus souvent prononcés par un citoyen de la famille, mais quelquefois aussi par les magistrats; c'était, pour ainsi dire, alors la patrie elle-même qui montait sur la tribune pour y exprimer sa reconnaissance. Le premier éloge de ce genre qui se prononça dans Rome, fut celui de Brutus qui chassa les tyrans.

Dans la suite une institution si noble dégénéra; les familles, qui ont leur orgueil comme les hommes, pour illustrer les vivants, briguèrent à l'envi des éloges pour les morts. Bientôt cet honneur devint commun; la flatterie et le mensonge ne tardèrent point à le corrompre; on exagéra le bien, on fit disparaître le mal, on supposa des actions qui n'avaient point été faites, on créa de fausses généalogies; enfin, à l'aide de la ressemblance des noms, on se glissa dans des familles étrangères, tant la fureur d'exister par ce qui n'est plus, et de prendre un nom pour du mérite, a été commune à tous les siècles. Cicéron, qui nous apprend tous ces

détails, se plaignait même que ces éloges eussent jeté de l'embarras et de l'obscurité dans l'histoire(1). De son temps, on avait encore plusieurs de ces discours; les familles les conservaient comme des titres de noblesse, et la vanité vigilante transmettait souvent à la paresse ce dépôt de l'orgueil : tous ces monuments sont aujourd'hui perdus. De tant de milliers d'éloges prononcés sur la tribune romaine, il ne nous reste qu'une seule phrase de l'éloge de Scipion, destructeur de Carthage. L'orateur, en louant ce grand homme, nous dit Cicéron, « remercia « les dieux de ce qu'ils avaient fait naître Scipion « dans Rome, plutôt que partout ailleurs, parce « qu'il fallait que l'empire du monde fût où « était Scipion. » Cette idée est grande, et elle devait le paraître encore davantage dans la

---

(1) *Nisi quem nonnullæ mortuorum laudationes fortè delectant; et Hercules, hæ quidem exstant. Ipsæ enim familiæ sua quasi ornamenta ac monumenta servabant, et ad usum, si quis ejusdem generis occidisset, et ad memoriam laudum domesticarum et ad illustrandam nobilitatem suam. Quanquam his laudationibus historia rerum nostrarum est facta mendacior. Multa enim scripta sunt ei, quæ facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa, et à plebe transitiones, quàm homines humiliores in alienum ejusdem nominis genus infunderentur.* Cicer. de clar. Orat. 61, 62.

bouche d'un fils de Paul-Émile, qui était l'orateur.

Je franchis les temps pour parvenir à Cicéron même; je ne répéterai point tout ce qui a été dit de ce grand homme. Né dans un rang obscur, on sait qu'il devint par son génie l'égal de Pompée, de César, de Caton. Il gouverna et sauva Rome, fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui se disputaient le droit d'être oppresseurs; il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'État furent les siens; il vécut dans les orages, les travaux, les succès et le malheur; enfin, après avoir, soixante ans, défendu les particuliers et l'État, lutté contre les tyrans, cultivé au milieu des affaires la philosophie, l'éloquence et les lettres, il périt. Un homme à qui il avait servi de protecteur et de père, vendit son sang; un homme à qui il avait sauvé la vie, fut son assassin. Trois siècles après, un empereur (1) plaça son image dans un temple domestique, et l'honora à côté des dieux.

Pendant sa vie, il s'attacha moins sans doute à louer les grands hommes qu'à les imiter; cependant il célébra presque tous les hommes fameux de son siècle, à commencer par lui. Son

(1) Alexandre Sévère.

premier ouvrage fut un éloge en vers, en l'honneur de Marius. Ce paysan d'Arpinum, qui parvint sept fois à la première place du monde, n'était pas sans doute un modèle de vertu pour Cicéron; mais un Romain devait louer en lui les talents et les victoires, et un républicain pouvait louer ce caractère altier qui osa braver tous les grands de Rome, qui leur reprochait avec audace leur corruption et leur mollesse, qui se vantait de son obscurité, comme les grands se vantaient de leurs aïeux; qui, dans un siècle poli, consentait à passser pour ignorant, et avouait qu'il n'avait appris qu'à combattre et à vaincre; qui opposait ses triomphes en Afrique, et les quatre cent mille Teutons ou Cimbres qu'il avait exterminés en Italie ou dans les Gaules, aux tables, aux cuisiniers et au faste des patriciens dans Rome; il faut observer d'ailleurs que cet éloge fut composé avant les guerres civiles de Marius; et Cicéron était alors dans l'âge où l'énergie du caractère est ce qui frappe le plus, et où l'on mesure les hommes plus par les grands effets, que par les grands motifs.

La harangue pour la loi Manilia n'est presque, d'un bout à l'autre, qu'un panégyrique de Pompée; c'était le malheur de Rome d'avoir alors des citoyens plus puissants que l'État. L'équilibre des pouvoirs était rompu : un petit nombre

d'hommes se partageait l'univers et les armées; mais du moins ils observaient encore les formes, et ils daignaient demander ce qu'ils auraient pu ravir. Cicéron, dans cette circonstance, loue Pompée sur la tribune, pour lui faire donner le commandement de la guerre contre Mithridate. Peut-être eût-il mieux valu ne pas agrandir encore un citoyen déja coupable d'être trop puissant; mais Cicéron, malgré son génie, fut quelquefois plus orateur qu'homme d'état.

On doit être encore plus fâché de trouver dans les ouvrages de ce grand homme son discours pour Marcellus, qui n'est, en grande partie, que l'éloge de César, et de César maître de Rome. Assassin d'une partie de sa nation, et devenu le tyran de l'autre, César osait pardonner, comme s'il eût été un roi légitime qui eût combattu des sujets rebelles. L'orateur, dans ce discours, vante sa clémence. Il est triste que celui qui, dans Rome libre, avait été surnommé le père de la patrie, ait été forcé, dix-sept ans après, à louer l'oppresseur de la patrie. S'il sacrifia ses sentiments et sa gloire à l'intérêt de Rome, il faut l'admirer : s'il redouta César, il faut l'excuser et le plaindre; mais ce qui prouve que son ame n'était pas flétrie par la servitude, c'est l'éloge de Caton, qu'il composa dans le même temps.

On s'étonne quelquefois que le même homme qui avait loué le destructeur de la liberté romaine, ait eu le courage de louer Caton, vengeur et martyr de la liberté. Il y a des caractères indécis qui sont un mélange de grandeur et de faiblesse ; et quelques personnes mettent Cicéron de ce nombre. Vertueux, dit-on, mais circonspect, tour à tour brave et timide, aimant la patrie, mais craignant les dangers, ayant plus d'élévation que de force, sa fermeté, quand il en eut, tenait plus à son imagination qu'à son ame. On ajoute que, faible par caractère, il n'était grand que par réflexion. Il comparait la gloire avec la vie, et le devoir au danger ; alors il se faisait un système de courage ; sa probité devenait de la vigueur, et son esprit donnait du ressort à son ame. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que Cicéron, sous César même, n'ait paru toujours attaché à la patrie et à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de Caton, ou voulurent du moins l'engager à l'adoucir ; il n'en fit rien. On voit cependant par une de ses lettres, qu'il sentait toute la difficulté de l'entreprise. « L'éloge de Caton à faire, disait-il, est un problème d'Archimède (1). » Nous ne pouvons juger

(1) *De Catone problema* Archimedeion *est. Non assequar*

comment le problème fut résolu : nous savons seulement que l'ouvrage eut le plus grand succès. Tacite nous apprend que Cicéron dans cet éloge élevait Caton jusqu'au ciel (1). Peu de temps après il en parut deux autres; l'un était d'un Fabius Gallus, que nous connaissons peu : l'autre était de Brutus. On peut dire que des trois, Brutus était, sinon par son génie, du moins par son caractère, le plus digne peut-être de louer Caton. Nourri dans son sein, élevé dans les principes rigides de la même secte, fanatique de la liberté, passionné pour la patrie, ennemi ardent et irréconciliable de toute espèce d'oppression, l'ame de Caton respirait dans Brutus. Avec cette vigueur de caractère, il devait avoir une éloquence pleine de hauteur et de force: aussi trouvait-il que Cicéron *manquait de reins*, pour me servir de son expression (2). Il est très-probable qu'entre les deux éloges, il y avait la même différence qu'entre les deux hommes. César disait qu'en relisant plusieurs fois le Caton du premier, il avait acquis plus d'abondance;

---

ut scribam quod tui convivæ non modò libenter, sed etiam æquo animo legere possint. Ad Attic. 12. 4.

(1) *M. Ciceronis libro quo Catonem cœlo æquavit, etc.* Tac. Ann. 4. 34.

(2) *Fractum et elumbem.*

mais qu'après avoir lu le Caton de Brutus, il s'était trouvé lui-même éloquent.

Sylla ou Octave eussent répondu par une proscription à l'éloge de leur ennemi ; César répondit en homme de lettres et en orateur. Le vainqueur de Pharsale composa deux discours intitulés les *anti-Catons*. Il y parlait avec les plus grands égards de Cicéron, dont il était l'admirateur et le rival, et dont il feignait d'être l'ami. Ce combat littéraire partagea Rome; chacun prenait parti pour ou contre, et les vertus de Caton, le plus grand homme de son siècle, n'étaient plus qu'un vain sujet de conversation dans une ville corrompue et esclave.

Enfin la mort de César rendit à l'ame de Cicéron toute sa vigueur; il n'était pas né pour avoir un maître, et encore moins pour obéir à des tyrans subalternes. Il composa ses Philippiques. Elles respirent d'un bout à l'autre les sentiments d'un vieillard généreux et d'un grand homme. Parmi ces discours il y en a deux qui renferment des espèces d'éloges. L'un est consacré à un Sulpicius, jurisconsulte, orateur, républicain zélé, et vertueux dans un temps où les vertus se remarquaient à Rome. Antoine, ambitieux et brigand, et qui, après César, avait l'insolence d'aspirer à la tyrannie, comme un premier valet qui prend l'habit de son maître,

assiégeait alors Modène. Le sénat lui députa Sulpicius, et ce citoyen affaibli par la maladie et les années, mourut en ambassade. Cicéron, qui, dans la neuvième Philippique, en fait l'éloge, est d'avis qu'on lui élève une statue avec une inscription qui annonce à la postérité qu'il est mort pour l'État. Tel était l'esprit de ces gouvernements et de ces siècles.

Le second, qui est un morceau très-court, mais éloquent, est une espèce d'éloge funèbre des soldats morts en combattant pour la cause de Rome et de la liberté, contre Antoine. « Heureuse mort! s'écrie l'orateur : c'était la dette « de la nature; vous avez su la rendre utile à la « patrie. Oui, vous êtes nés pour elle. Légion « de Mars, vous avez justifié ce grand nom que « vous portiez. Il semble que ce même dieu, qui « a donné Rome aux nations, vous eut donnés « à Rome. La mort pour vous n'a rien de hon- « teux : pour qui fuit, la mort est un opprobre; « pour qui est vainqueur, elle est le sceau de « la gloire, car ce sont toujours les plus braves, « que le dieu des combats choisit pour victimes. « Ainsi les ennemis de la patrie, tombés sous « vos coups, expieront encore leur parricide dans « les enfers : mais vous qui êtes morts en vain- « queurs et en citoyens, vos ames habitent à « jamais dans le séjour de la vertu. La nature,

« il est vrai, ne nous donne que peu d'instants « pour vivre, mais le souvenir d'une mort illustre « est éternel ; et, si la gloire n'avait que la durée « rapide et passagère de la vie, quel serait « l'homme assez insensé pour l'acheter aux dé- « pens de tant de périls et de travaux ? Je vous « félicite donc, ô vous, braves guerriers pendant « la vie, ombres sacrées après la mort, je vous « félicite de ce que votre valeur ne pourra être « mise en oubli ni par votre siècle, ni par la « postérité, puisque le sénat et le peuple vous « dressent, pour ainsi dire, de leurs propres « mains, un monument immortel. Jamais un tel « honneur n'a été rendu à aucune armée, et plût « aux dieux que nous pussions faire davantage! « la récompense serait plus digne du bienfait. « C'est vous qui avez détourné de nos murs « l'ennemi et l'oppresseur de la patrie : c'est vous « qui l'avez repoussé ; nous élèverons donc à vos « cendres un magnifique mausolée ; nous y gra- « verons une inscription, éternel témoignage de « votre valeur. Tous ceux qui verront ce mo- « nument, ceux mêmes qui apprendront que « nous l'avons élevé, parleront de vous avec « reconnaissance. Ainsi, pour une vie mortelle, « vous avez reçu en échange l'immortalité. »

Il paraît que Cicéron, dans ce morceau, s'était proposé d'imiter le fameux éloge de Périclès

pour les soldats morts dans la guerre du Péloponèse : c'est le même enthousiasme pour la patrie et le même fonds pour les idées. Mais le temps approchait où l'éloquence allait être employée dans Rome à louer ceux qui opprimaient les citoyens, et non ceux qui les vengeaient.

Après tous ces éloges de Cicéron pour les autres, il nous reste à parler de ceux qu'il fit pour lui-même. On sait qu'il aimait la gloire et qu'il ne l'attendait pas toujours ; il se précipitait vers elle, comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, et surtout après son exil : songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie et la haine ; un grand homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes. Il était beau à Cicéron, au retour de son bannissement, d'invoquer ces dieux du Capitole, qu'il avait préservés des flammes étant consul, ce sénat qu'il avait sauvé du carnage, ce peuple romain qu'il avait dérobé au joug et à la servitude, et de montrer, d'un autre côté, son nom effacé, ses monuments détruits, ses maisons démolies et réduites en cendres pour prix de ses bienfaits. Il était beau d'attester sur les ruines mêmes de ses palais, l'heure et le jour où le sénat et le peuple l'avaient proclamé le père de la patrie. Eh ! qui pouvait lui faire un crime de parler de ses grandes actions, dans

ces moments où l'ame réclamant contre l'injustice des hommes, semble élevée au-dessus d'elle-même par le sentiment et le caractère auguste du malheur? Il est vrai qu'il se loua lui-même dans des moments plus froids (1). On l'a blâmé, on le blâmera encore; je ne l'accuse, ni ne le justifie: je remarquerai seulement que, plus un peuple a de vanité au lieu d'orgueil, plus il met de prix à l'art important de flatter et d'être flatté, plus il cherche à se faire valoir par de petites choses au défaut des grandes, et plus il est blessé de cette franchise altière ou de la naïve simplicité d'une ame qui s'estime de bonne foi et ne craint pas de le dire. J'ai vu des hommes s'indigner de ce que Montesquieu avait osé dire: *et moi aussi je suis peintre*. Le plus juste aujourd'hui, même en accordant son estime, veut conserver le droit de la refuser. Chez les Anciens, la liberté républicaine permettait plus d'énergie aux sentiments, et de franchise au langage. Cet affaiblissement du caractère, qu'on nomme politesse, et qui craint tant d'offenser l'amour-propre, c'est-à-dire, la faiblesse inquiète

(1) Il avait composé des mémoires grecs sur son consulat, qui peuvent passer pour un éloge historique; et de plus, il s'était célébré lui-même dans un poème latin en trois chants, et qui n'est pas non plus parvenu jusqu'à nous.

et vaine, était alors plus inconnu. On aspirait moins à être modeste, et plus à être grand. Ah! que la faiblesse permette quelquefois à la force de se sentir elle-même; et, s'il nous est possible, consentons à avoir de grands hommes, même à ce prix.

CHAPITRE XI.

Des éloges funèbres sous les empereurs, et de quelques éloges de particuliers.

Nous avons vu que, du temps de la république dans Rome, les éloges funèbres furent d'abord la récompense des vertus et le prix des services; qu'ensuite ils furent accordés à presque tous les citoyens qui occupaient un rang dans l'État. Cette institution était conforme à l'esprit républicain; mais quand le gouvernement vint à changer, quand le monde entier fut dans la main d'un empereur, et que cet empereur qui n'était presque jamais appelé au trône par droit de succession, craignant à chaque instant ou des rivaux ou des rebelles, eut l'intérêt funeste de tout écraser; quand on vint à redouter les talents, quand la renommée fut un crime, et qu'il fallut cacher sa gloire, comme, dans d'autres temps, on cachait sa honte, on sent bien qu'alors il ne s'agissait pas de louer les citoyens : les grandes familles aimaient mieux la sûreté et l'oubli, que l'éclat et le danger. Les éloges funèbres des particuliers devinrent donc beaucoup

plus rares; cet honneur ne fut presque rendu qu'à la famille impériale. Le despotisme, qui, dans Rome, engloutissait tout, se réserva jusqu'au droit d'être flatté pendant la vie et après la mort. On commença à Cesar. Cet homme qui avait fait tant de mal à son pays, et qui avait commis le plus grand des crimes, celui de précipiter la corruption d'un peuple, fut loué sur cette même tribune où l'on n'aurait dû monter que pour flétrir sa mémoire. Tout le monde sait que son éloge fut prononcé par Antoine, et que, pour attendrir les Romains, l'orateur fit apporter sous leurs yeux le corps de César percé de coups. On peut dire que jamais éloge funèbre n'eut une si grande influence, car il prépara l'esclavage de vingt nations. Le corps sanglant de Lucrèce avait fait chasser les tyrans de Rome; le corps sanglant de César la remit dans les chaînes (1).

Après César, cet usage se perpétua. L'histoire nous apprend qu'Auguste prononça sur la tribune romaine un grand nombre d'éloges. Au-

(1) On trouve dans le *Jules-César* de Shakespear une imitation éloquente et forte de ce discours d'Antoine; et le même morceau, fort embelli dans la tragédie française de la *Mort de César*, est sûrement un des discours les plus éloquents qu'il y ait jamais eu dans aucune langue.

guste, qui, pendant une partie de sa vie, fut le plus vil des meurtriers, et, pendant l'autre, le plus politique des princes, eut, comme presque tous les Romains célèbres de ce temps, le mérite de l'éloquence. Il vécut à peu près autant que Louis XIV, et, comme lui, vit périr presque toute sa famille; mais Louis XIV ne prononça point dans Paris l'éloge du grand dauphin et du duc de Bourgogne. Auguste fit lui-même l'oraison funèbre de Marcellus, son neveu et son gendre, et de Drusus, le fils de sa femme. On dit qu'à la fin de ce dernier éloge, il demanda aux dieux la faveur de mourir comme ce jeune prince, en combattant avec gloire pour le peuple romain. Un tel langage eût été grand dans la bouche des Scipions, mais il dut paraître ridicule dans la bouche d'Octave, qui savait assassiner et ne savait point combattre, et ne versa jamais que le sang des citoyens. Outre ces deux éloges, ce prince prononça encore celui d'Octavie sa sœur, et il le prononça dans le temple de César qui, pendant sa vie, prêtre et tyran, après sa mort, devint dieu. Il ne nous reste aucun des discours d'Auguste; nous savons seulement que ce meurtrier avait un genre d'éloquence plein de simplicité et de grace : il faisait des vers aisément (1),

(1) Il avait fait un poème sur la Sicile, et une tragédie d'Ajax.

et il avait composé les mémoires de sa vie : tout cela s'est perdu ; on se doute bien qu'il fut loué après sa mort ; on célébra son humanité et sa clémence sur la tribune où la tête sanglante de Cicéron avait été attachée.

Après lui vient ce Tibère, d'une politique sombre et d'une cruauté réfléchie ; fourbe dans sa haine et tyran dans ses caprices ; aussi ennemi du courage que de la bassesse (1) ; craignant de commander à des hommes, et s'indignant de ne trouver que des esclaves ; bourreau de sa famille, de ses amis, de ses sujets ; aussi redoutable par ses favoris que par lui-même. Ce monstre fut aussi orateur ; et, à ce que nous apprend Tacite (2), il avait même une éloquence mâle et forte. Il avait loué Drusus son frère : il prononça l'éloge funèbre d'Auguste son beau-père, et dans la suite il eut le triste courage de faire l'éloge de son fils unique, empoisonné par Séjan ; mais ce qui eût passé peut-être pour fermeté dans un autre, ne fut attribué, dans ce cœur sombre, qu'à une dure insensibilité.

---

(1) *Angusta et lubrica oratio sub principe qui libertatem metuebat, adulationem oderat.* Tac. Ann. 2.87.

Scilicet etiam illum qui libertatem publicam nollet, tam projectæ servientium patientiæ tædebat. Ann. 3. 65.

(2) *Validus sensibus.* Ann. 13. 3.

Il y eut encore, sous ce règne, un éloge funèbre qui fit du bruit: c'était celui de Junia, nièce de Caton, sœur de Brutus, et femme de Cassius, morte soixante et trois ans après la bataille de Philippes. Ces noms étaient encore chers aux Romains, et leur rappelaient de grandes idées, à peu près comme les Grecs esclaves d'un bacha se promènent avec orgueil à travers les ruines de leur pays. Germanicus, le modèle des princes, Germanicus, qui eut le tort d'être vertueux dans une cour corrompue, et, sous Tibère, le tort bien plus grand d'être adoré du peuple et de l'aimer, empoisonné en Asie, n'obtint pas d'éloge funèbre dans Rome; mais aussi la mémoire de Tibère ne manqua point d'être célébrée; l'éloge de Tibère fut prononcé par Caligula: c'était dignement commencer un règne qui devait finir par tant de crimes; et le panégyriste et le héros étaient dignes l'un de l'autre.

Il paraît que tous les empereurs, en montant sur le trône, faisaient eux-mêmes l'éloge de leur prédécesseur; c'est ainsi que Claude fut loué par Néron. On nous a transmis sur cet éloge quelques détails assez curieux. L'orateur commença par vanter beaucoup les ancêtres du prince mort, comme si Claude avait rien de commun avec ses aïeux, que d'avoir déshonoré un grand nom par une vie lâche. Il parla ensuite de l'applica-

tion de Claude aux beaux-arts, et de ses étonnants succès, lui qui avait pour tout mérite de s'être mêlé un peu de grammaire, de parler sa langue avec pureté, et d'avoir donné un édit, dont on se moqua, pour ajouter deux lettres à l'alphabet. Ensuite, il vanta la tranquillité dont l'État avait joui sous son règne, à laquelle il n'avait pas plus contribué que ceux qui vécurent deux cents ans après lui. Enfin, il vint à parler de sa rare prudence et de sa profonde sagesse, c'est-à-dire de la profonde sagesse d'un empereur qui n'avait ni une idée dans la tête, ni un sentiment dans le cœur; qui ne sut jamais ni vouloir, ni aimer, ni haïr; toujours prêt à obéir à qui daignait lui commander, jouet de ses courtisans, esclave de ses esclaves mêmes, et si stupide qu'il inspirait encore plus de pitié que de mépris. A ce mot de la sagesse de Claude, tous les Romains se mirent à rire, et l'on oublia pour un moment, que l'orateur était le maître du monde. Au reste, Néron n'était pas l'auteur de cet éloge. Jusqu'à lui les Césars avaient composé eux-mêmes tous leurs discours; pour lui, il s'était persuadé qu'un prince a mieux à faire que d'être éloquent, et le maître de l'univers était plus jaloux du titre de joueur de flûte et de bon cocher, que de celui d'orateur: ainsi, lorsqu'il avait à parler, il empruntait ordinairement

la plume et l'esprit de Sénèque. Nous ne pouvons nous empêcher de rappeler ici que ce même Sénèque prêta sa plume à Néron pour justifier dans le sénat le meurtre d'Agrippine : ainsi un orateur philosophe fit l'apologie d'un parricide. Nous ajouterons, pour l'honneur de l'éloquence et des lettres, qu'il eût mieux valu imiter Papinien, qui, cent cinquante ans après, pressé par Caracalla de lui composer un discours pour justifier devant le sénat de Rome le meurtre de son frère, dit pour toute réponse : *Il est plus aisé de commettre un parricide que de l'excuser;* et aima mieux mourir que se déshonorer.

Néron prononça sur la tribune un autre éloge : c'était celui de Poppée; nous savons qu'elle était la femme la plus belle de son temps; elle avait tout, dit Tacite, hors des mœurs. Elle était parvenue au rang d'impératrice par ce mélange de coquetterie, d'artifice et de graces, qu'ont eu tant de femmes célèbres. Néron en fit d'abord sa maîtresse, ensuite sa femme; enfin le même homme fut son amant, son époux, son assassin. Extrême en toutes ses passions, il la tua dans un mouvement de colère, la pleura, se détesta lui-même, la fit embaumer avec les plus riches parfums de l'Europe et de l'Asie, et prononça en grand deuil son oraison funèbre sur la tribune romaine. Les Romains de ces

temps-là applaudirent à l'éloge de Poppée, comme d'autres Romains, six cents ans auparavant, avaient applaudi à l'éloge du premier des Brutus.

Après cette époque, nous ne trouvons, jusqu'à Titus, aucune trace d'éloge qui ait été prononcé dans Rome. Quelque penchant qu'eussent les Romains à louer leurs empereurs, il y a apparence que Néron, empoisonneur, incendiaire et parricide, ne fut point loué après sa mort. L'excès des crimes fit disparaître l'excès de la bassesse. Il peut se faire qu'on n'ait pas loué davantage Galba, qui ne monta sur le trône, que pour en être précipité par sa faiblesse; Othon, qui n'eut que le mérite de finir avec courage une vie efféminée; Vitellius, qui fut le plus vil des hommes et des princes. Tous trois d'ailleurs périrent dans les guerres civiles : mais Vespasien, dont on fit un dieu, et qui, par dix ans de sagesse, répara les cinquante-six ans de tyrannie qui avaient précédé son règne, dut être sûrement honoré d'un éloge funèbre, et le mérita.

On est fâché d'apprendre que celui de Titus fut prononcé par Domitien. Soupçonné d'avoir empoisonné son frère, il osa mêler des larmes à son éloge; mais il révolta les Romains, au lieu de les tromper. Ses pleurs ne passèrent que pour un outrage, et sa douleur, pour une hypocrisie barbare.

On sait que ce prince voulut étouffer toutes les vertus, avec tous les talents; sous lui on publia les éloges de deux grands hommes: c'étaient Thraséas et Helvidius. Tous deux, dans des temps malheureux, avaient déployé de la hauteur d'ame et une rigueur inflexible de vertu. Citoyens, sénateurs, amis, pères, époux, fidèles à tous les devoirs, au-dessus de l'intérêt, au-dessus de la crainte, opiniâtres dans le bien, et dédaignant une faveur qu'on ne pouvait gagner que par des bassesses, ils avaient étonné Rome corrompue, et rappelé Rome ancienne; la récompense de tant de vertus fut telle qu'on devait alors s'y attendre: la mort. Elle fut aussi le prix de ceux qui eurent le courage de les louer; non-seulement les auteurs périrent, mais on voulut détruire jusqu'à leurs ouvrages. « Eh quoi! dit « Tacite, croyait-on étouffer dans les mêmes « flammes et la voix du peuple romain, et la « liberté du sénat, et le cri de l'univers (1)? »

---

(1) *Legimus, cùm Aruleno rustico Pœtus Thrasea, Herennio Senecioni Priscus Helvidius laudati essent, capitale fuisse, neque in ipsos modò auctores, sed in libros quoque eorum sævitum, delegato Triumviris ministerio, ut monumenta clarissimorum ingeniorum in comitio ac foro urerentur. Scilicet illo igne vocem populi romani, et libertatem senatûs, et conscientiam generis humani, aboleri arbitrabantur.* Tac. Vit. Agric. 2.

Cependant l'usage de louer les empereurs après la mort subsistait toujours; jamais cette institution ne dut paraître plus noble, que lorsque l'éloge funèbre d'Antonin fut prononcé dans la tribune par Marc-Aurèle : c'était la vertu qui louait la vertu; c'était le maître du monde qui faisait à l'univers le serment d'être humain et juste, en célébrant la justice et l'humanité sur la tombe d'un grand homme. De tous les honneurs rendus à la mémoire d'Antonin, ce fut là sans doute le plus grand. On avait décerné à ce prince un culte et des autels; mais les Romains profanèrent plus d'une fois leur apothéose en l'accordant à des tyrans; au lieu que la louange donnée par l'homme vertueux, est un honneur qui ne fut jamais prostitué au crime.

L'histoire nous parle encore de l'éloge d'un empereur prononcé par un autre empereur, et Dion Cassius nous en a même conservé un fragment. Il est agréable, mais plein de contrastes et d'antithèses; il paraît d'un genre d'éloquence où il y a plus d'esprit que de goût. L'orateur était Septime Sévère, qui avait cultivé la philosophie et les lettres, homme d'État, homme de guerre, aussi actif que César, aussi implacable dans ses vengeances que Sylla, enfin l'un de ces hommes qui, nés pour le malheur et la gloire

de leur pays, ont été tout à la fois grands et cruels.

Le prince dont il fit l'oraison funèbre, était Pertinax. Quoiqu'il n'eût régné que trois mois, il avait laissé une mémoire chère à tous les Romains. On ne pouvait guère parvenir d'un rang plus bas à un plus élevé, car il était fils d'un affranchi, et devint empereur. Quoique guerrier, il fut humain, et sur le trône du monde il fut modeste; malgré ses vertus, il fut assassiné. Sévère ne prononça son éloge qu'après avoir terminé les guerres civiles qui le mirent sur le trône. Il paraît que son discours était écrit avec soin : il le lut au lieu de le réciter. Il fut interrompu par beaucoup d'acclamations, car il était empereur; et il n'y a point d'éloquence qui ne gagne à être soutenue par dix mille gardes prétoriens.

Depuis cette époque, on ne trouve guère plus d'éloges d'empereurs prononcés par des empereurs. Sur une trentaine de princes qui régnèrent de Septime Sévère à Constantin, près de vingt-cinq périrent de mort violente; et ceux qui montaient sur le trône étaient pour la plupart des soldats de fortune, plus féroces qu'instruits, et qui connaissaient moins la tribune que les champs de bataille; d'ailleurs, on ne loue pas

ordinairement ceux qu'on assassine, et souvent c'étaient les meurtriers mêmes qui étaient les successeurs de ceux qu'ils faisaient périr; ils conspiraient, frappaient, régnaient et mouraient pour faire place à d'autres meurtriers.

CHAPITRE XII.

Des panégyriques ou éloges des princes vivants.

Chez un ancien peuple, il y avait une loi qui ordonnait de graver sur un monument public, toutes les grandes actions que faisait le prince; on élevait une colonne dans le temple, on la montrait au prince le premier jour de son règne, et on lui disait : « Voici le marbre où l'on doit « graver le bien que tu feras; voilà le burin dont « on doit se servir; que la postérité vienne lire « ici ton bonheur et le nôtre. » D'abord on n'y grava rien que de vrai; un prince eut le malheur de ne faire aucun bien à ses peuples, il mourut sans qu'un seul caractère fût tracé. Bientôt tout changea; la flatterie prit le burin des mains de la vérité, et, moins les peuples étaient heureux, plus les colonnes étaient chargées d'éloges, d'inscriptions et de titres : à la fin, un bon roi ordonna de briser ces marbres et d'en disperser les ruines.

Peut-être il eût été à souhaiter qu'au moment où le premier orateur se présenta pour prononcer le premier panégyrique devant un prince,

même vertueux, un citoyen plein de courage se mît tout à coup entre le prince et l'orateur, et élevant sa voix avec force, s'écriât : « Prince, « qu'oses-tu permettre, et que vas-tu entendre? « Ferme l'oreille à des discours dangereux ; tu « mérites sans doute l'hommage qu'on va te « rendre, achève de le mériter en le dédaignant; « aujourd'hui la vérité te loue, demain la flatte- « rie t'attend ; de tout côté l'orgueil te tend « des piéges et te poursuit ; l'esclavage en silence « te trompe et te flatte; iras-tu encore permettre « à un orateur de te corrompre avec art? Si tu « as les vertus dont il te loue, ton cœur doit te « suffire ; si tu ne les as point, il t'encourage. « As-tu besoin de vains éloges et de panégyriques « pour apprendre que tu nous rends heureux ? « Tes éloges, tes panégyriques sont nos champs « cultivés, nos villes heureuses, la prière secrète « du père de famille aux pieds des autels, le « vieillard qui lève ses mains au ciel pour remer- « cier les dieux d'avoir prolongé ta vie. Quel « discours, prononcé devant toi, serait plus « éloquent? »

On ne peut douter qu'un prince ami de l'humanité, si on avait eu le courage de lui parler ainsi, avant qu'il entendît un de ses panégyriques, n'eût à l'instant congédié l'orateur, et que le peuple assemblé n'eût prononcé des impréca-

tions contre le premier citoyen qui dans la suite oserait renouveler cet usage.

Il s'en fallait bien qu'on pensât ainsi à Rome sous ce gouvernement féroce qu'on appela l'empire. Nous avons vu dans cette époque tout ce qui concernait les éloges funèbres; nous avons vu cet honneur accordé quelquefois à des monstres, quelquefois à des princes qui le méritaient; mais, quand on est puissant, on ne consent guère à n'être loué qu'après sa mort: et, quand on est esclave, on veut flatter ceux que l'on craint. Ainsi le pouvoir, d'un côté, et la bassesse, de l'autre, firent le plus souvent naître les panégyriques, que les uns eurent le courage d'entendre, et que les autres eurent l'audace de prononcer.

On est effrayé, en lisant l'histoire, de la foule énorme de panégyriques dont les Romains accablèrent leurs empereurs : ce débordement ne fut pas subit, il ne vint que par degrés. On commença par rendre des actions de grâces au prince, lorsqu'on était nommé consul. Quand on remercie, il faut louer; et, quand on loue, on veut plaire : rien de plus naturel; et ce qui ne l'est pas moins, c'est de vouloir ajouter chaque année à ce qui a été dit l'année précédente; ce qui n'était donc qu'un remercîment devint peu à peu un discours, et le discours devint un

panégyrique, et le panégyrique fut ce qu'il devait être, c'est-à-dire, qu'on y louait toujours un peu plus les mauvais princes que les bons. On était souvent en guerre; l'empereur qui jouissait en paix des dépouilles du monde, souvent ne sortait point de son palais; mais des généraux qui avaient quelquefois la hardiesse d'être de grands hommes, lui gagnaient des batailles : il était établi que ces batailles n'avaient été gagnées à trois cents lieues de lui, que par ses auspices invincibles. Ainsi on ne disait mot du général, et on prononçait dans le sénat un panégyrique en l'honneur du prince; mais, si par hasard l'empereur sortait de Rome en temps de guerre, pour peu qu'il lui arrivât, comme à Domitien, ou de voir de loin les tentes des armées, ou de fuir seulement l'espace de deux ou trois lieues en pays ennemi, alors il n'y avait plus assez de voix pour célébrer son courage et ses victoires; à plus forte raison, quand l'empereur était un grand homme, et qu'à la tête des légions il faisait respecter par ses talents la grandeur de l'empire. Le peuple romain, de conquérant devenu oisif, et ne pouvant plus se désennuyer en gouvernant le monde, aimait les fêtes, et on les lui prodiguait. Quand un prince avait régné vingt-quatre ans, il fallait célébrer le bonheur de l'empire; c'était alors des jeux pour le peu-

ple et un panégyrique pour le prince. On trouva bientôt l'époque trop reculée; de vingt ans on la mit à dix, ensuite à cinq. A chaque époque, nouvelle fête et nouveaux éloges; au bout du siècle, panégyrique de l'empereur régnant; au milieu, même cérémonie; à chaque quart, la même encore. Tous les ans, se célébrait la naissance de Rome; ce jour-là, on louait l'empereur et l'on ne manquait pas de dire que Rome était née pour lui; le jour de la naissance de l'empereur, on félicitait Rome; il était né pour elle. Ainsi l'on saisissait tous les évènements, tous les prétextes; sans doute la nation heureuse sous les Antonin et les Trajan, devait s'empresser à témoigner sa reconnaissance : des enfants heureux aiment à rendre hommage à leur père. Mais, sous les Caligula, les Néron, les Domitien, les Commode, la fièvre ardente des panégyriques redoublait. Il semble que cette nation d'esclaves fût jalouse de ne pas laisser passer un jour sans bassesse, et qu'elle voulût, pour ainsi dire, imprimer la trace de ses chaînes sur chaque partie du temps qui s'écoulait. Au reste, ces éloges se prononçaient dans le sénat, dans les temples, dans les places publiques, et jusque sur le théâtre. Au milieu des spectacles, nous dit Pline, on jouait, on chantait, on dansait des panégyriques des princes, et l'empereur

était loué en même temps dans le sénat et sur la scène, par un histrion et par un consul (1).

Outre les orateurs qui, dans toutes ces fêtes, parlaient devant le prince, et mentaient, pour ainsi dire, au nom de l'univers, il y avait encore dans toutes les parties de l'empire une foule de sophistes ou d'orateurs subalternes, flattant et mentant pour leur compte, louant des empereurs qu'ils n'avaient jamais vus et qu'ils ne devaient jamais voir; ceux-là, on ne les payait pas même de leurs mensonges. Ces malheureux étaient vils, et ceux pour qui ils se donnaient la peine de l'être, ignoraient jusqu'à leur nom; leurs obscures bassesses restaient dans la même poussière qu'eux, et, malgré leurs efforts, ils ne pouvaient réussir même à se déshonorer. Il faut avouer que cette espèce de maladie épidémique est bien honteuse pour l'esprit humain; on serait tenté d'en rire, s'il n'était plus naturel encore de s'en indigner. Le plus grand nombre de ces panégyriques s'est perdu, comme cela devait

(1) *Ecquis jam locus miseræ adulationis manebat ignarus, cùm laudes imperatorum ludis etiam et commissionibus celebrarentur, saltarenturque, atque in omne ludibrium effeminatis vocibus, modis, gestibus frangerentur. Sed illud indignum quod eodem tempore in senatu et in scenâ, ab histrione et à consule laudabantur.* Panégyr. Traj. 54.

être; c'est bien assez de corrompre et d'ennuyer son siècle, sans encore avoir le droit d'ennuyer la postérité : on ne nous a conservé, sans doute, que ceux qu'on a regardés comme les plus estimables. Pour suivre notre plan, nous allons tâcher de les faire connaître, indiquant rapidement et le nom des écrivains et le caractère des ouvrages; c'est une branche de littérature qui mérite son coin dans l'histoire philosophique des hommes.

CHAPITRE XIII.

Éloges donnés aux empereurs, depuis Auguste jusqu'à Trajan.

Nous n'avons point de panégyriques en forme, et composés exprès par des orateurs, avant Trajan; mais, Trajan n'ayant été que le treizième empereur, il fallait bien qu'avant lui il y eût des éloges. Sous Octave, deux hommes qui étaient nés libres, et qui tous deux avaient vu les proscriptions, louèrent à l'envi l'assassin qui, à force d'art et de souplesse, avait asservi Rome; j'en demande pardon à ces deux hommes, mais il faut les nommer, c'est Horace et Virgile. Dans les églogues, déja l'assassin est un dieu; dans les Géorgiques, les astres se rangent humblement pour lui faire place, et lui demandent quelle est celle qu'il voudra bien occuper parmi eux; et l'Énéide, comme on sait, n'est, d'un bout à l'autre, qu'un monument que la servitude éleva, par la main du génie, à la famille des Césars; Virgile avait l'ame plus tendre qu'élevée, et plus douce que forte. Accoutumé à errer dans les bois, et sous le beau ciel de Naples, méditant

la nature qu'il savait si bien peindre, il devait mettre un grand prix au repos : il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait loué Octave; on dormit dans ses chaînes. A l'égard d'Horace, né avec de l'imagination, un esprit délicat, la manie de plaire aux grands et l'art de réussir, il eut les talents et les vices d'un courtisan poli. Dans ces temps de crise, où les gouvernements changent, et où les peuples agités passent de la liberté républicaine à une autre constitution, l'homme d'État a besoin de l'homme d'esprit; Horace, par le genre du sien, était un instrument utile à Octave; ses chansons voluptueuses adoucissaient des esprits rendus féroces par les guerres de liberté; ses satires détournaient sur les ridicules, des regards qui auparavant se portaient sur le gouvernement et sur l'État; sa philosophie, tenant à un esprit moins ardent que sage, prenant le milieu de tout, évitant l'excès de tout, calmait l'impétuosité des caractères et plaçait la sagesse à côté du repos; enfin ses éloges éternels d'Octave accoutumaient au respect et faisaient illusion sur les crimes; la génération, qui ne les avait pas vus, était trompée; celle qui s'en souvenait, doutait presque si elle les avait vus. Les vers d'Horace étaient pour les Romains ce qu'était le ciseau de Phidias pour les Grecs, ils embellissaient ce qu'il fallait ado-

rer : aussi l'usurpateur caressait le poète, et le poète reconnaissant ne cessa de célébrer un vainqueur qui tremblait dans une bataille, un législateur qui violait ses lois, un réformateur soupçonné d'inceste avec sa fille.

S'il est moins honteux d'être flatteur quand on craint d'être ingrat, Horace et Virgile furent moins coupables ; ils louaient leur bienfaiteur ; mais Ovide qui louait son oppresseur ! Ovide qui, né chevalier romain, et relégué par un seul mot d'Octave à quatre cents lieues de Rome et parmi des peuples barbares, des bords du Pont-Euxin, fatigua, pendant six ans, de prières et d'éloges son tyran, qui ne daignait pas l'entendre ! Ovide qui, après la mort de cet Octave qu'il devait abhorrer, lui consacra un éloge funèbre en vers gètes, lui dressa une chapelle, lui composa des hymnes, et allait tous les matins encenser son image, pour que l'odeur de l'encens parvînt au Capitole, à cet autre tyran nommé Tibère ! Ovide qui enfin, pendant dix ans, perdit ses vers et ses bassesses, et ne se rebuta jamais, quel nom lui donner ?

Il est triste pour les poètes d'avoir eu, dans tous les siècles, le privilége de flatter sans s'en apercevoir et sans même qu'on s'en étonne ; il faut espérer qu'un jour ils réclameront contre ce droit ; mais ce privilége accordé aux vers ne

s'est jamais étendu jusqu'à l'histoire. Libre de sa nature, elle semble consacrée à la vérité, comme la poésie au mensonge. Nous trouvons cependant un historien à Rome, qui a prodigué, avec la plus grande pompe, les plus lâches éloges à Tibère : c'est Velleius Paterculus, auteur qui a de la rapidité et de la force, qui quelquefois pense et s'exprime comme Montesquieu, et peint les grands hommes par de grands traits, mais qui n'en a pas moins gâté son ouvrage, par le ton qui y règne. Ses soixante dernières pages surtout, sont écrites comme un valet qui, voulant faire fortune, écrirait l'histoire de son maître, à qui il viendrait tous les matins la lire à son lever. Si quelqu'un veut éprouver toute l'indignation que la flatterie inspire; s'il veut apprendre comment on ne laisse échapper aucune occasion de louer un homme puissant; comment on s'extasie sur ses bonnes qualités, quand il en a; comment on dissimule les mauvaises; comment on exagère ce qui est commun; comment on donne des motifs honnêtes à ce qui est vicieux; comment on rabaisse avec art ou sans art, les ennemis ou les rivaux; comment on interrompt son récit par des exclamations qu'on veut rendre passionnées; comment on se hâte de louer en abrégé, en annonçant que, dans un autre ouvrage, on louera plus en détail;

comment, et toujours dans le même but, on mêle à de grands évènements, de petites anecdotes; comment on érige son avilissement en culte; comment on espère qu'un homme si utile et si grand, voudra bien avoir long-temps pitié de l'univers; comment, enfin, dans un court espace, on trouve l'art d'épuiser toutes les formules, et tous les tours de la bassesse, il n'a qu'à lire ces soixante pages, et surtout les vingt dernières.

Le panégyriste de Tibère devait l'être de Séjan; aussi, dans le même ouvrage, Séjan est-il peint comme un grand homme; on nous apprend qu'il fut choisi pour seconder Tibère, parce que c'est la règle que les hommes supérieurs emploient des hommes de génie (1); enfin, dans les dernières lignes, la servitude à genoux implore hautement tous les dieux de Rome, pour demander, au nom de l'univers, la conservation de qui? de l'empoisonneur de Germanicus et du monstre de Caprée. On dit que ce Velleius fut enveloppé dans la disgrace de Séjan, et périt avec lui. Ainsi, pour salaire de ses mensonges, il eut l'ingratitude d'un tyran, une vie honteuse, une mort sanglante, et le déshonneur

(1) *Rarò eminentes viri non magnis adjutoribus usi sunt.* VELL. l. 2. 127.

chez la postérité : c'était bien la peine d'être vil.

Qui croirait que nous avons du stoïcien Sénèque, un ouvrage plus lâche encore que celui-là? car il est consacré tout entier à louer un affranchi de Claude et l'imbécille Claude lui-même : c'est le Traité de la consolation adressé à Polybe. Ce Polybe avait été esclave et était tout-puissant, suivant la coutume de Rome, où les empereurs, soit par paresse de faire un choix, soit par l'habitude d'être gouvernés, soit par la confiance qu'inspire une bassesse de tous les jours, soit pour ne pas confier leur pouvoir à des hommes qu'ils pouvaient craindre, soit par ce secret orgueil que sent un despote à faire adorer ses esclaves, choisissaient presque toujours leurs ministres parmi leurs affranchis. Polybe était du nombre, et il venait de perdre un frère. Sénèque, qui alors était exilé en Corse, et qui aurait mieux aimé faire admirer ses talents dans l'opulente et voluptueuse Rome, sous prétexte de consoler cet esclave, mendie lâchement sa faveur par des éloges. D'abord il querelle très-sérieusement la Fortune de ce qu'elle a osé attaquer un grand homme tel que Polybe : cependant il voit bien qu'elle a été très-adroite, car elle a trouvé le seul endroit par où elle le pût blesser. Lui aurait-elle enlevé des richesses? il les méprise; ses amis? il en aura tant qu'il

voudra; l'estime publique? elle est inébranlable : la santé? avec l'esprit qu'il a, on s'en passe; la vie? il est sûr d'être immortel (1). Et puis le panégyrique du mort, panégyrique qui consiste surtout à dire que le mort était digne d'un pareil frère. Ensuite on l'avertit qu'il est trop grand pour qu'il lui soit permis de pleurer. Rien de bas, rien de commun ne sied à un homme comme lui : il ne faut pas qu'il démente l'admiration que l'univers a conçue (2).

En louant l'esclave, le grave Sénèque ne pouvait se dispenser de louer le maître. « Puis-« que Claude respire, dit-il, il ne vous est pas « permis de vous plaindre : Claude est vivant, « toute votre famille est vivante, vous n'avez « rien perdu. Non seulement vos yeux doivent « être secs, mais vous devez même laisser éclater « votre joie (3). » Et plus bas : « Votre frère est « heureux : en mourant, il a laissé Claude, son « auguste famille, et vous-même sur la terre. » Et ailleurs : « Je ne cesserai de vous offrir l'image

---

(1) *Senec. de Consolat. ad Polyb.* 21.

(2) *Ibid.* 25.

(3) *Fas tibi non est, salvo Cæsare, de fortunâ queri. Hoc incolumi, salvi tibi sunt tui, nihil perdidisti. Non tantum siccos oculos tuos esse, sed etiam lætos, oportet. In hoc tibi omnia sunt; hic pro omnibus est.* Ibid. 26.

« de Claude. Tandis qu'il gouverne le monde, et « qu'il prouve combien, pour maintenir l'em- « pire, les bienfaits sont plus puissants que les « armes, tandis que le sort de l'univers est en « ses mains, vous ne pouvez vous apercevoir que « vous ayez fait une perte. Élevez-vous, et, toutes « les fois que les larmes vous viendront aux yeux, « tournez vos regards sur Claude : la vue de cette « puissante divinité séchera vos larmes. Humain « et bienfaisant envers tous les hommes, je ne « doute point qu'il n'ait déjà employé les plus « fortes consolations pour guérir votre blessure « et charmer vos douleurs : mais, quand il n'en « aurait rien fait, voir Claude, ou penser seule- « ment à lui, c'est déjà une consolation bien « douce. Que tous les dieux, que toutes les « déesses le prêtent long-temps à la terre ! qu'il « égale les grandes actions d'Auguste ! qu'il sur- « passe le nombre de ses années ! que, tant qu'il « sera parmi les mortels, il ne s'aperçoive point « que, dans sa maison, il y ait rien de mortel ! « que le jour où sa famille sacrée célébrera son « retour au ciel, ne luise que dans l'autre siècle, « et pour nos derniers neveux (1) ! » Et ensuite

(1) *Non desinam offerre tibi Cæsarem. Illo moderante terras et ostendente quantò meliùs beneficiis imperium custodiatur quàm armis, illo rebus humanis præside, non est peri-*

une prière à la Fortune, pour qu'elle veuille bien permettre « qu'un si grand empereur remédie « aux maux du genre humain désolé.... Si elle « regarde Rome en pitié, si elle n'a pas encore « résolu d'anéantir le monde, ce prince, envoyé « pour consoler l'univers, sera aussi sacré pour « elle, qu'il l'est déjà pour tous les mortels (1). »

Je ne ferai ici qu'une remarque : c'est Sénèque

---

culum ne quid perdidisse te sentias. Attolle te, et quoties lacrymæ suboriuntur oculis tuis, toties illos in Cæsarem dirige, siccabuntur maximi et clarissimi conspectu numinis... Nec dubito cùm tanta illi adversùs omnes suos sit mansuetudo, tantaque indulgentia, quin multis jàm solatiis tuum istud vulnus obduxerit, nonnulla quæ dolori tuo obstarent, congesserit. Quid porrò, ut nihil horum fecerit, nonne protinùs ipse conspectus per se tantummodò, cogitatusque Cæsar maximo solatio tibi est! Dii illum, Deæque omnes terris diù commodent. Acta hic Divi Augusti æquet, annos vincat; ac quamdiù inter mortales erit, nihil in domo suâ mortale esse sentiat. Sera et nepotibus demùm nostris dies nota sit quâ illum gens sua cœlo asserat. Senec. de Consolat. ad Polyb. 31.

(1) *Abstine ab hoc manus tuas, Fortuna!... patere illum generi humano jamdiù ægro et affecto mederi. Sidus hoc quod præcipitato in profundum ac demerso in tenebras orbi refulsit, semper luceat.* Senec. de Consol. Polyb. 32.

Hoc unum obtineamus ab illâ votis ac precibus publicis, si nondùm illi genus humanum placuit consumere, si Romanum adhuc nomen propitia respicit, hunc principem lapsis hominum rebus datum, sicut omnibus mortalibus, sibi esse sacrosanctum velit. Ibid. 36.

qui parle, et il parle de Claude. Mais j'ajouterai, pour être juste, que ce même homme, qui a paru si faible dans son exil, mourut avec le plus grand courage : tant il est vrai qu'on peut unir la faiblesse avec la grandeur, et être tour-à-tour intrépide et lâche.

Tout le monde sait que Néron fut loué par Lucain ; nous avons vingt vers de lui, à la tête de la Pharsale, où ce monstre est placé dans le ciel. Cependant nous ne pouvons guère douter que Lucain ne haït les tyrans. Il loue avec transport et Caton et Brutus ; il peint Pompée comme le vengeur, et César comme l'oppresseur de son pays : il entra même dans la fameuse conspiration de Pison. Pour résoudre le problême, il faut se souvenir que Néron ne fut pas toujours un monstre. Le prince qui dit « *Je voudrais ne point savoir écrire* », n'était pas le même que celui qui fit périr et son frère, et sa femme, et sa mère, et une foule de Romains. Néron changea, et l'éloge est resté.

Mais, si peut-être on peut justifier Lucain, comment, sous un autre règne, excuser Quintilien, Martial et Stace ? Le grave auteur des institutions oratoires, à la tête de son quatrième livre, ne rougit pas de donner le nom de censeur très-saint, et de divinité favorable, à Domitien, à ce tyran jaloux, capricieux et lâche, sous

qui le nom même de la vertu fut proscrit, qui n'eut que des vices, ne fit que des crimes, empoisonna peut-être Titus, et, teint de sang, voulait être homme de lettres et passer pour juste.

Stace, qui naquit à Naples, et qui avait une imagination forte, quoique déréglée, avilit son génie par les mêmes éloges. Ses deux poèmes sont dédiés à ce tyran, qu'il place aussi dans le ciel, sans doute entre Octave et Néron. Ce n'est pas tout : nous avons encore de lui trois ou quatre pièces, ou panégyriques en vers : l'un intitulé *le Cheval de Domitien;* l'autre où, selon son expression, *il adore le dix-septième consulat du prince;* le troisième, où il rend grâces de ce qu'il a été honoré de *sa table très-sacrée.* Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les éloges sont aussi ridicules que les titres.

A l'égard de Martial, on ose dire qu'il est encore plus étonnant. Cet Espagnol, qui vint de bonne heure à Rome pour y faire des vers, médire et flatter, et qui y eut tout le succès qu'un esprit fin et piquant peut avoir dans une grande ville où il y a de l'oisiveté, des arts et des vices, nous a laissé près de quatre-vingt petites pièces ou épigrammes, faites en l'honneur de Domitien. Ce sont quatre-vingt monuments de bassesse. On y apprend qu'il n'y eut jamais dans Rome, ni de temps si heureux, ni de succès si

brillants, ni tant de liberté accordée par le prince aux citoyens, ni tant d'amour des citoyens pour le prince, que sous Domitien. On croirait qu'il est impossible d'être plus vil; Martial a trouvé l'art de l'être encore plus : c'est de répéter les mêmes éloges pour Trajan, et de blâmer alors les crimes de Domitien, qu'il avait élevé jusqu'au ciel quand il régnait. Quel est l'esclave étalé dans un marché pour être vendu, qui inspire autant de mépris et de pitié qu'un tel écrivain, qui cependant, à la honte de son siècle et de Rome, eut de la réputation?

CHAPITRE XIV.

Panégyrique de Trajan, par Pline le jeune.

Nous voici parvenus au panégyrique de Pline, le premier et le plus célèbre de tous les panégyristes d'empéreurs que nous ayons. Pline est assez connu; on sait qu'il fut un des premiers orateurs de son siècle. Il était trop vertueux pour n'avoir rien à craindre sous Domitien; mais la mort du tyran le sauva. Nerva et Trajan le chérirent; et, ce qui met le comble à sa gloire, il fut le rival et l'ami de Tacite. Tous deux également célèbres, et tous deux jouissant de la gloire l'un de l'autre, ils goûtaient ensemble dans le commerce de l'amitié et des lettres, ce bonheur si pur que ne donnent ni les dignités, ni la gloire, et qu'on trouve encore moins dans ce commerce d'amour-propre et de caresses, d'affection apparente et d'indifférence réelle, qu'on a nommé si faussement du nom de société, commerce trompeur qui peut satisfaire les ames vaines, qui amuse les ames indifférentes et légères, mais repousse les ames sensibles, et qui

sépare et isole les hommes, bien plus encore qu'il ne paraît les unir. Il faut voir dans les lettres de Pline même, tous les détails de cette union si douce; on partage et l'on envie les charmes de leur amitié : ils voulaient vivre, ils voulaient mourir ensemble; ils désiraient, quand ils ne seraient plus, que la postérité unît encore leurs noms, comme leurs ames l'avaient été pendant la vie. Qu'on me pardonne de m'être arrêté un moment sur le spectacle d'une amitié si touchante : il est doux, même en écrivant, de pouvoir se livrer quelquefois aux mouvements de son cœur; et j'aime encore mieux un sentiment qui me console, qu'une vérité qui m'éclaire.

Pline était consul, quand il prononça ce panégyrique célèbre. On a dit que, pour le mériter, il n'avait manqué à Trajan que de ne pas l'entendre. Heureusement il ne fut pas prononcé comme il est écrit. Ce n'était d'abord qu'un remerciement, avec quelques éloges; mais Pline, avant que de le publier, le travailla. Il en fit presque un nouvel ouvrage, et lui donna par degrés cette étendue que la plûpart des hommes ne pardonneraient pas même à une satire. Pour bien juger de son mérite ou de ses défauts, il faudrait le lire soi-même. Ceux qui ont reçu de la nature une ame forte, ceux qui ont le bonheur ou le malheur de sentir tout avec énergie,

ceux qui admirent avec transport et qui s'indignent de même, ceux qui voient tous les objets de très-haut, qui les mesurent avec rapidité et s'élancent ensuite ailleurs, qui s'occupent beaucoup plus de l'ensemble des choses que de leurs détails, ceux dont les idées naissent en foule, tombent et se précipitent les unes sur les autres, et qui veulent un genre d'éloquence fait pour leur manière de sentir et de voir, ceux-là sans doute ne seront pas contents de l'ouvrage de Pline; ils y trouveront peut-être peu d'élévation, peu de chaleur, peu de rapidité, presque aucun de ces traits qui vont chercher l'ame, et y laissent une impression forte et profonde; mais aussi il y a des hommes dont l'imagination est douce et l'ame tranquille, qui sont plus sensibles à la grâce qu'à la force, qui veulent des mouvements légers et point de secousses, que l'esprit amuse, et qu'un sentiment trop vif fatigue; ceux-là ne manqueront pas de porter un jugement différent. Ils aimeront dans Pline la grâce du style, la finesse des éloges, souvent l'éclat des idées. Ils ne seront pas entraînés, mais ils s'arrêteront partout avec plaisir. Si chaque idée n'est pas nouvelle, ils la trouveront chaque fois présentée d'une manière piquante. Souvent elle ressemblera pour eux à ces figures qui s'embellissent encore par le demi-voile qui les couvre. Alors ils

goûteront le plaisir d'entendre ce que l'orateur ne dit pas, et de lui surprendre, pour ainsi dire, son secret. On sent que c'est là en même temps, et un plaisir de l'esprit, parce qu'il s'exerce sans se fatiguer, et un plaisir d'amour-propre, parce qu'on travaille avec l'orateur, et qu'on se rend compte de ses forces, en faisant avec lui une partie de son ouvrage. Mais aussi ce genre d'agrément tient à des défauts. Plus on veut être piquant, et moins on est naturel. Il arrive dans les ouvrages ce qu'on voit en société: le désir éternel de plaire rapetisse l'ame, et lui ôte le sentiment et l'énergie des grandes choses. Cette recherche importune des agréments arrête les mouvements libres et fiers de l'imagination, et l'oblige sans cesse à ralentir sa marche. Le style devient agréable et froid. Ajoutez la monotonie même que produit l'effort continuel de plaire, et le contraste marqué entre une petite manière et de grands objets.

Il serait à souhaiter qu'on ne fût pas en droit de faire à Pline une partie de ces reproches; peut-être en mérite-t-il à d'autres égards. Jusque dans les louanges que le consul donne au prince, il y a un détail minutieux de petits objets; j'ose même dire que le ton n'a pas toujours la noblesse qu'il devrait avoir. Des Romains, dans ce panégyrique, ont l'air d'esclaves

à peine échappés de leurs fers, qui s'étonnent eux-mêmes de leur liberté, qui tiennent compte à leur maître de ce qu'il veut bien ne pas les écraser, et daigne les compter au rang des hommes; mais c'est bien plus la faute du temps, que de l'orateur. Telle est l'influence du gouvernement sur l'éloquence et sur les arts. Des ames qui ont été long-temps abattues, ne se relèvent pas aisément; et l'habitude d'avoir été courbé sous des chaînes, se remarque même quand on peut marcher en liberté. Tacite lui-même, Tacite, dont l'ame était si fière et si haute, sentait ce malheur, et il s'en plaignait. « Telle est la faiblesse humaine, disait-il : partout les remèdes sont plus lents que les maux, et il est bien plus facile d'étouffer le génie, que de le ranimer. »

Malgré ces remarques générales, il y a dans le panégyrique de Pline plusieurs endroits d'une véritable éloquence, et où l'on remarque de l'élévation et de la force. Tel est celui où il parle de la vie farouche et solitaire de Domitien, qu'il peint « enfermé dans son palais, comme une bête « féroce dans son antre, tantôt s'y abreuvant, « pour ainsi dire, du sang de ses proches, tan- « tôt méditant le meurtre des plus illustres ci- « toyens, et s'élançant au dehors pour le car- « nage. L'horreur et la menace gardaient les

« portes du palais, et l'on tremblait également « d'être admis et d'être exclus. On n'osait ap- « procher; on n'osait même adresser la parole « à un prince toujours caché dans l'ombre, et « fuyant les regards, et qui ne sortait de sa pro- « fonde solitude, que pour faire de Rome un dé- « sert. Cependant, dans ces murs mêmes et dans « ces retraites profondes auxquelles il avait confié « sa sûreté, il enferma avec lui un dieu vengeur « des crimes (1). » Et, un moment après, il nous peint les statues de Domitien abattues, une foule empressée, le fer et la hache à la main, ardente à mutiler ces images d'or, comme si leurs coups tombaient sur le tyran. Il nous montre ces figures, autrefois menaçantes, dévorées par les flammes, et l'objet de l'effroi public

---

(1) *Nec salutationes tuas fuga et vastitas sequitur. Remoramur, resistimus, ut, in communi domo, quam nuper illa immanissima bellua plurimo terrore munierat, quam velut quodam specu inclusa, nunc propinquum sanguinem lamberet, nunc se ad clarissimorum civium strages cædesque proferret. Obversabantur foribus horror et minæ, et par metus admissis et exclusis. Non adire quisquam, non alloqui audebat, tenebras semper secretumque captantem, nec unquàm ex solitudine suâ prodeuntem, nisi ut solitudinem faceret. Ille tamen quibus sibi parietibus et muris salutem suam tueri videbatur, dolum secum et insidias, et ultorem scelerum Deum inclusit.* Paneg. 48 et 49.

changeant de forme, pour servir désormais à l'usage et aux plaisirs des citoyens (1).

Pour achever de faire connaître le caractère et le genre d'éloquence de Pline, je vais citer quelques pensées détachées de ce panégyrique, qui, avec ses défauts, est encore un des ouvrages les plus estimables de l'antiquité.

« Notre empereur, dit-il, est d'autant plus « grand, qu'il croit n'être qu'un citoyen comme « nous. Il se souvient qu'il est homme, il se sou« vient qu'il commande à des hommes (2)...

« Les riches ont d'assez grands motifs pour « donner des citoyens à l'État, il n'y a qu'un bon « gouvernement qui puisse encourager les pau« vres à devenir pères. Que les bienfaits du « prince soutiennent ceux que la confiance de « ses vertus a fait naître; négliger le peuple « pour les grands, c'est croire que la tête peut

---

(1) *Illæ autem aureæ et innumerabiles statuæ strage et ruinâ publico gaudio litaverunt. Juvabat illidere solo superbissimos vultus, instare ferro, sævire securibus, ut si singulos ictus sanguis dolorque sequeretur. Nemo tam temperans gaudii seræque lætitiæ, quin instar ultionis videretur cernere laceros artus, truncata membra, postremò truces horrendasque imagines objectas excoctasque flammis, ut ex illo terrore et minis in usum hominum ac voluptates ignibus mutarentur.* Paneg. 12.

(2) *Unum ille se ex nobis, et hòc magis excellit atque*

« subsister en affamant le corps; c'est hâter la « chûte de l'État (1).

« Les libéralités et les secours peuvent sans « doute beaucoup, pour exciter à avoir des en- « fants; mais l'espérance de la liberté et de la « sûreté peuvent encore plus. Que le prince ne « donne rien, pourvu qu'il n'ôte rien; qu'il ne « nourrisse pas, mais aussi qu'il ne tue point : « et les enfants naîtront en foule (2).

« En détruisant les délateurs, votre sage sé- « vérité a empêché qu'une ville fondée sur les « lois, ne fût renversée par les lois (3).

« Ce serait déjà bien assez que la vertu ne

---

eminet, quòd unum ex nobis putat : nec minùs hominem se, quàm hominibus præesse meminit. Paneg. Traj. 2.

(1) *Locupletes ad tollendos liberos ingentia præmia et pares pœnæ cohortantur : pauperibus educandi ratio est bonus princeps. Hic fiduciâ suî procreatos nisi largâ manu fovet..... Occasum imperii, occasum reipublicæ accelerat, frustràque proceres, plebe neglectâ, ut defectum corpore caput.... tuetur.* Paneg. 26.

(2) *Magnum quidem est educandi incitamentum, tollere liberos in spem congiariorum ; majus tamen in spem libertatis, in spem alimentorum, in spem securitatis ; atque adeò nihil largiatur princeps, dùm nihil auferat; non alat, dùm non occidat ; nec deerunt qui filios concupiscant.* Paneg. 27.

(3) *Excidisti intestinum malum, et providâ severitate cavisti ne fundata legibus civitas, eversa legibus videretur.* Paneg. 34.

« fût pas funeste à ceux qui l'ont : vous faites « plus ; elle leur est utile (1).

« Vos prédécesseurs aimaient mieux voir au« tour d'eux le spectacle des vices que des ver« tus ; d'abord, parce qu'on désire que les autres « soient ce qu'on est soi-même ; ensuite, parce « qu'ils croyaient trouver plus de soumission « à l'esclavage dans ceux qui ne méritaient en « effet que d'être esclaves (2).

« Le prince qui permet d'être vertueux, fait « peut-être plus pour les mœurs, que celui qui « l'ordonne (3).

« Du moment qu'on est prince, on est con« damné à l'immortalité ; mais il y en a deux : « celle des vertus et celle du crime ; le prince « n'a que le choix (4).

---

(1) *Prodest bonos esse, cùm sit satis abundèque si non nocet.* Paneg. 44.

(2) *Et priores quidem principes... vitiis potiùs civium quàm virtutibus lætabantur, primùm quòd in alio sua quemque natura delectat, deindè quòd patientiores servitutis arbitrabantur quos non deceret esse nisi servos.* Paneg. 45.

(3) *Nescio an plus moribus conferat princeps qui bonos esse patitur, quàm qui cogit.* Ibid.

(4) *Ut quisque factus est princeps, extemplò fama ejus, incertum bona, an mala; cæterùm æterna est. Non ergò perpetua principi fama quæ invitum manet, sed bona concupiscenda est.* Paneg. 55.

« Prince, pour juger des hommes, rapportez-« vous-en à la renommée; c'est elle qu'il faut « croire, et non pas quelques hommes : car « quelques hommes peuvent et séduire et être « séduits; mais personne n'a trompé un peuple « entier, et un peuple entier n'a jamais trompé « personne (1).

« Sous un prince plus grand que ses aïeux, « ceux qui ont créé leur noblesse seraient-ils donc « moins honorés que ceux qui n'ont qu'hérité « de la leur (2)?

« Quand on est dans la première place du « monde, on ne peut plus s'élever qu'en abaissant « sa propre grandeur (3).

« Trop long-temps les sujets et le prince ont « eu des intérêts différents; aujourd'hui le prince

---

(1) *Tales nos crede, Cæsar, qualis ejusque fama est. Huic aures, huic oculos intende. Meliùs omnibus quàm singulis creditur. Singuli enim decipere et decipi possunt. Nemo omnes, neminem omnes fefellerunt.* Paneg. 62.

(2) *Cur, te principe qui generis tui claritatem virtute superâsti, deterior esset conditio eorum qui posteros habere nobiles merentur, quàm eorum qui parentes habuissent?* Paneg. 70.

(3) *Cui nihil ad agendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis suæ.* Paneg. 71.

« ne peut plus être heureux sans les sujets, ni les « sujets sans le prince (1).

« Dans certaines assemblées, ce qui est ap-« prouvé avec transport de tous, est ce qui dé-« plaît le plus sûrement à tous (2).

« Vous avez des amis parce que vous l'êtes « vous-même, car on commande tout aux su-« jets, excepté l'amour. De tous les sentiments, « l'amour est le plus fier, le plus indépendant « et le plus libre. Un prince peut-être peut ins-« pirer la haine sans la mériter et la sentir; mais « à coup sûr il ne peut être aimé, s'il n'aime « lui-même (3). »

On voit dans tous ces morceaux quelle est l'ame et le tour d'esprit de l'orateur; ce sont des pensées toujours vraies, et quelquefois fortes,

---

(1) *Fuit tempus, ac nimiùm diù fuit, quo alia adversa, alia secunda principi et nobis; nunc communia tibi nobiscum tam læta quàm tristia; nec magis sine te nos esse felices, quàm tu sine nobis potes.* Paneg. 72.

(2) *Nulla magis omnibus displicent quàm quæ sic fiunt, tanquam omnibus placeant.* Paneg. 76.

(3) *Habes amicos quia amicus ipse es. Neque enim ut alia subjectis, ita amor imperatur. Neque est ullus affectus tam erectus et liber, et dominationis impatiens, nec qui magis vires exigat. Potest fortassè princeps iniquè, potest tamen odio esse nonnullis, etiamsi ipse non oderit: amari, nisi ipse amet, non potest.* Paneg. 83.

aiguisées en épigrammes, et relevées toujours par un contraste ou de mots, ou d'idées. On peut assurément blâmer ce genre d'éloquence, qui n'est point le meilleur; mais il n'en faut pas moins estimer les vérités utiles et nobles dont cet ouvrage est rempli. Gardons-nous de pousser trop loin cette attention subalterne, qui pèse les phrases dans une balance, et fait plus d'attention aux mots qu'aux idées. Il importe encore plus, je crois, d'être bon citoyen qu'excellent orateur; et, s'il est utile de ne pas corrompre le goût, il vaut encore mieux ne pas corrompre les hommes et les princes.

CHAPITRE XV.

De Tacite. D'un éloge qu'il prononça étant consul ; de son éloge historique d'Agricola.

Quoique Tacite n'ait composé aucun panégyrique de prince, cependant l'ordre des temps, la liaison des idées, le mérite de ce grand homme et le caractère particulier de ses ouvrages, semblent exiger que nous en parlions ici. On se rappelle le mot d'un officier français qui, à la tête d'une compagnie de gardes, venait d'assister à la dédicace d'une des statues de Louis XIV. En revenant, il passa avec sa troupe devant la statue de Henri IV : « Mes amis, dit-il, saluons « celui-ci, il en vaut bien un autre, » et en même temps il fit baisser les drapeaux jusqu'à terre. Dans cette revue des écrivains, Tacite mérite d'être traité avec le même honneur. Pour peu qu'on soit sensible, à son nom l'imagination s'échauffe et l'ame s'élève. Si on demande quel est l'homme qui a le mieux peint les vices et les crimes, et qui inspire mieux l'indignation et le mépris pour ceux qui ont fait le malheur des hommes, je dirai : c'est Tacite; qui donne un

plus saint respect pour la vertu malheureuse, et la représente d'une manière plus auguste, ou dans les fers, ou sous les coups d'un bourreau: c'est Tacite; qui a le mieux flétri les affranchis et les esclaves, et tous ceux qui rampaient, flattaient, pillaient et corrompaient à la cour des empereurs: c'est encore Tacite. Qu'on me cite un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité! Philippe II, Henri VIII et Louis XI n'auraient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque sans une espèce d'effroi.

Si de la partie morale nous passions à celle du génie, quel homme a dessiné plus fortement les caractères? qui est descendu plus avant dans les profondeurs de la politique; a mieux tiré de grands résultats des plus petits évènements; a mieux fait, à chaque ligne, dans l'histoire d'un homme, l'histoire de l'esprit humain et de tous les siècles; a mieux surpris la bassesse qui se cache et s'enveloppe; a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les secrets des passions, tous les motifs des discours, tous les contrastes entre les sentiments et les actions, tous les mouvements que l'ame se dissimule; a mieux tracé le mélange bizarre des vertus et des vices, l'assemblage des qualités différentes et quelquefois contraires; la férocité

froide et sombre dans Tibère, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécille dans Claude, la férocité sans frein comme sans honte dans Néron, la férocité hypocrite et timide dans Domitien, les crimes de la domination et ceux de l'esclavage, la fierté qui sert d'un côté pour commander de l'autre, la corruption tranquille et lente, et la corruption impétueuse et hardie, le caractère et l'esprit des révolutions, les vues opposées des chefs, l'instinct féroce et avide du soldat, l'instinct tumultueux et faible de la multitude, et dans Rome la stupidité d'un grand peuple à qui le vaincu, le vainqueur, sont également indifférents, et qui, sans choix, sans regret, sans désir, assis aux spectacles, attend froidement qu'on lui annonce son maître; prêt à battre des mains au hasard à celui qui viendra, et qu'il aurait foulé aux pieds si un autre eût vaincu? Enfin, dix pages de Tacite apprennent plus à connaître les hommes que les trois quarts des histoires modernes ensemble. C'est le livre des vieillards, des philosophes, des citoyens, des courtisans, des princes. Il console des hommes, celui qui en est loin; il éclaire celui qui est forcé de vivre avec eux. Il est trop vrai qu'il n'apprend pas à les estimer; mais on serait trop heureux que leur commerce à cet égard ne fût pas plus daugereux que Tacite même.

J'ai parlé de son éloquence, elle est connue; en général, ce n'est pas une éloquence de mots et d'harmonie, c'est une éloquence d'idées qui se succèdent et se heurtent; il semble partout que la pensée se resserre pour occuper moins d'espace; on ne la prévient jamais, on ne fait que la suivre; souvent elle ne se déploie pas tout entière, et elle ne se montre, pour ainsi dire, qu'en se cachant. Qu'on imagine une langue rapide comme les mouvements de l'ame; une langue qui, pour rendre un sentiment, ne se décomposerait jamais en plusieurs mots; une langue dont chaque son exprimerait une collection d'idées : telle est presque la perfection de la langue romaine dans Tacite. Point de signe superflu, point de cortége inutile. Les pensées se pressent et entrent en foule dans l'imagination; mais elles la remplissent sans la fatiguer jamais. A l'égard du style, il est hardi, précipité, souvent brusque, toujours plein de vigueur; il peint d'un trait; la liaison est plus entre les idées qu'entre les mots; les muscles et les nerfs y dominent plus que la grace; c'est le Michel-Ange des écrivains; il a sa profondeur, sa force, et peut-être un peu de sa rudesse.

Nous savons qu'il exerça pendant la plus grande partie de sa vie la profession d'orateur, et il ne s'appliqua à l'histoire que dans sa vieil-

lesse. Étant consul sous Nerva, il prononça l'éloge funèbre de Virginius; c'est ce même général qui avait refusé trois fois l'empire, qui par là déplut aux armées, dont il méprisa la haine, qui les fit obéir en dédaignant leurs présents, et qui vécut tranquille et respecté sous six empereurs, quoiqu'il n'eût tenu qu'à lui d'être à leur place. Pline le jeune, dont Virginius avait été le tuteur et l'ami, en parle avec transport dans plusieurs de ses lettres. « Il a joui trente « ans de sa gloire, nous dit-il; il a vu des poèmes « composés en son honneur, il a lu lui-même son « histoire, et la postérité a commencé pour lui « de son vivant. Sa pompe funèbre, ajoute-t-il, « a honoré le prince, son siècle, Rome et la tri« bune romaine; et il n'a rien manqué au bon« heur de sa vie, car il a été loué après sa mort « par le plus éloquent des hommes (1). »

Un tel éloge, prononcé par Tacite, devait être intéressant; mais nous ne l'avons plus : heureusement il nous reste de lui le chef-d'œuvre et le modèle de tous les éloges historiques : c'est sa Vie d'Agricola.

Le début, qui est d'une grande beauté, est d'une éloquence tout à la fois simple et forte; il y parle de l'ancien usage de célébrer les grands

(1) Plin. *Epist. lib.* 1.

hommes, de l'indifférence de son siècle pour ceux qui l'honorent, du danger de louer la vertu sous les tyrans, des effets de l'oppression, qui fait mourir les arts en étouffant le génie. « Le dernier siècle, dit-il, a vu ce qu'il y avait « d'extrême dans la liberté, le nôtre a vu ce qu'il « y a d'extrême dans l'esclavage. Les recherches « des délateurs nous ont ôté jusqu'à la liberté de « parler et d'entendre, et nous eussions perdu « le souvenir même avec la voix, s'il était aussi « facile à l'homme d'oublier, que de se taire (1). » Il se représente ensuite, au sortir du règne de Domitien, comme échappé aux chaînes et à la mort, survivant aux autres, et, pour ainsi dire, à lui-même, privé de quinze ans de sa vie, qui se sont écoulés dans l'inaction et le silence, mais voulant du moins employer les restes d'un talent faible et d'une voix presque éteinte, à transmettre à la postérité et l'esclavage passé, et la félicité présente de Rome. « En attendant, dit-il, « je consacre ce livre en l'honneur d'Agricola « mon beau-père; et, dans ce projet, ma tendresse pour lui me servira ou d'excuse, ou « d'éloge (2). » Alors il parcourt les principales époques de la vie de son héros, peignant partout

(1) *Agric.* 2.
(2) *Agric.* 3.

comme il sait peindre, et montrant un grand homme à la cour d'un tyran, coupable par ses services même, forcé de remercier son maître de ses injustices, et obligé d'employer plus d'art pour faire oublier sa gloire, qu'il n'en avait fallu pour conquérir des provinces et vaincre des armées. « On hait, dit Tacite, ceux qu'on a offen« sés. Domitien, naturellement féroce, et d'au« tant plus implacable dans sa haine, qu'elle était « plus cachée, était cependant retenu par la « prudence et la modération d'Agricola; car il « n'affectait point ce faste de vertu et ce vain « fanatisme qui, en bravant tout, veut attirer « sur soi l'œil de la renommée. Que ceux qui « n'admirent que l'excès sachent que, même sous « de mauvais princes, il peut y avoir de grands « hommes, et qu'une vertu calme et modeste, « soutenue par la fermeté et les talents, peut « parvenir à la gloire, comme ces hommes qui « n'y marchent qu'à travers les précipices, et « achèvent la célébrité par une mort éclatante, « mais inutile à la patrie (1). »

Toutes les fois que Tacite parle des vertus d'Agricola, son ame fière et ardente paraît s'adoucir un peu; mais il reprend la mâle sévérité de son pinceau pour peindre le tyran soupçonné

(1) *Agric.* 42.

d'avoir fait empoisonner ce grand homme, s'informant avec une curiosité inquiète des progrès de sa maladie, attendant sa mort de moment en moment, et osant feindre de la douleur : lorsqu'assuré qu'Agricola n'est plus, il est enfin tranquille sur l'objet de sa haine. L'orateur (car Tacite l'est dans ce moment) félicite Agricola de sa mort ; il n'a point vu les derniers crimes du tyran, il n'a point vu ces temps où Domitien, las de verser le sang goutte à goutte, frappa, pour ainsi dire, la république et Rome d'un seul coup, lorsque le sénat se vit entouré d'assassins, quand le tyran lui-même, spectateur des meurtres qu'il ordonnait, jouissait de la pâleur des mourants, et calculait, au milieu des bourreaux, les soupirs et les plaintes. « Tu as été heureux, « lui dit-il ; mais ta fille et moi, qui nous conso- « lera d'avoir perdu un père ? qui nous consolera « de n'avoir pu, dans ta maladie, te rendre « les devoirs et les soins les plus tendres, de « n'avoir pu te serrer dans nos bras, nous ras- « sasier d'une vue si chère, recueillir de ta bou- « che mourante tes derniers soupirs et tes der- « niers avis ? Sans doute, ô le meilleur des pères ! « puisque tu avais auprès de toi une épouse qui « t'adorait, tu as reçu tous les honneurs qui étaient « dus à ta cendre ; cependant moins de larmes « ont coulé sur ta tombe, et tes yeux, en se

« fermant, ont désiré quelque chose. S'il est un « séjour pour les ombres vertueuses, si, comme « le disent nos sages, les ames des grands hom« mes survivent à leurs cendres, oh! repose en « paix, fixe les yeux sur ta famille, fais cesser « nos plaintes et nos lâches soupirs, pour nous « élever à la contemplation de tes vertus. Non, « elles ne doivent point être outragées par des « pleurs; c'est en les admirant, et, si notre fai« blesse n'est pas au-dessous d'un si grand mo« dèle, c'est en les imitant surtout que nous de« vons les honorer : voilà l'hommage qui t'est dû. « Moi-même, quand j'exhorterai ton épouse et « ta fille à honorer ta mémoire, je leur dirai de « se rappeler sans cesse et tes actions et tes « discours, d'embrasser ta renommée, et, pour « ainsi dire, ton ame, plutôt que de vaines sta« tues; non que je veuille défendre de repro« duire sur le marbre ou l'airain les traits des « grands hommes; mais ces images sont mor« telles, comme ce qu'elles représentent, au lieu « que l'empreinte de l'ame est éternelle. Ce n'est « point par l'art, ce n'est point par de vils mé« taux, qu'on peut représenter l'ame d'un grand « homme, c'est par notre conduite et par nos « mœurs, etc. (1). »

(1) *Agric.* 45, 46.

Dans cet ouvrage, qui est, comme on le voit, un véritable éloge, Tacite a réuni la philosophie à l'histoire, et l'histoire à l'éloquence : on y retrouve à chaque ligne l'ame d'un citoyen qui porte tout le poids du malheur de la vertu, et qui, en peignant les maux de sa patrie, les éprouve une seconde fois. Toute la fin est d'un pathétique tendre, mais en même temps plein de noblesse. Il semble que Tacite, fatigué des émotions douloureuses et profondes que lui a données l'indignation du crime et le spectacle de la cour d'un tyran, cherche, pour écarter ces images, à se reposer sur les sentiments les plus doux de la nature : c'est la sensibilité d'un grand homme qui tout à la fois vous attendrit et vous élève.

CHAPITRE XVI.

Des sophistes grecs ; du genre de leur éloquence et de leurs éloges ; panégyriques depuis Trajan jusqu'à Dioclétien.

TANDIS que, dans Rome, Tacite écrivait l'histoire, que Pline célébrait Trajan, que Quintilien professait l'éloquence, que Martial cultivait la poésie légère, que Stace chantait les héros, et Juvénal, ardent et sombre, poursuivait, avec le glaive de la satire, les crimes des Romains, à l'autre extrémité de l'empire, dans l'Ionie, la Grèce et une partie de l'Asie, les orateurs grecs, qu'on nommait sophistes, jouaient le plus grand rôle, et remplissaient quelquefois de l'admiration de leur nom les villes et les provinces : ce qui les distinguait, c'était l'art de parler sur-le-champ avec la plus grande facilité. Cet art était né dans les plus beaux siècles de la Grèce, et convenait à l'imagination ardente et légère d'un peuple que le sentiment et la pensée frappaient rapidement, et dont la langue féconde et facile semblait courir au-devant des idées. Gorgias, né en Sicile, avait le premier donné cet exemple dans Athènes ; Critias et Alcibiade, encore jeunes, Thucydide

et Périclès, déja vieux, venaient l'entendre et l'admiraient; Eschine, le rival et l'ennemi de Démosthène, eut le même talent. Dans ces sortes de discours, il était, dit-on, plein de chaleur et de génie, et semblait inspiré comme le prêtre qui rendait les oracles. Cet art fut cultivé depuis avec beaucoup de succès, et, sous les empereurs, il procura la plus grande célébrité à ceux qui s'y exercèrent. Athènes, Alexandrie, Tarse, Smyrne, Éphèse et Byzance étaient des écoles sans cesse ouvertes: là se formaient et régnaient ces orateurs; ils parcouraient les villes les plus célèbres de l'Europe et de l'Asie. A leur arrivée, le peuple s'assemblait en foule au théâtre, dans les places publiques ou dans les portiques du temple; on leur donnait un sujet, et ils parlaient au bruit des applaudissements; souvent ils commençaient par prononcer l'éloge de la ville; c'étaient eux qu'on envoyait en ambassade vers les empereurs; ils arrivaient à Rome précédés par leur renommée, et souvent le prince leur accordait des priviléges, des exemptions de charges, et quelquefois les premières dignités de l'empire. Les peuples leur élevaient des statues; on plaçait leur image dans les temples, et leur patrie les nourrissait aux dépens de l'État.

On conçoit que la plupart de ces orateurs ou sophistes, dont l'art et le talent étaient de s'affecter

avec rapidité de tous les sujets, devaient avoir une imagination vive et un esprit enthousiaste. L'un, nommé par la ville de Smyrne pour aller en ambassade vers un empereur, adresse sur-le-champ une prière aux dieux, pour qu'ils lui accordent l'éloquence d'un de ses rivaux; un autre ne méditait jamais que la nuit. « O nuit! disait-il, je t'invoque; parmi toutes les divinités, nulle ne parle plus puissamment au cœur de l'homme que toi. » Un autre, qui conseillait de fuir les villes et sentait que la situation des lieux influe sur l'ame: « Habite et parcours les montagnes, disait-il; le soleil les frappe de ses premiers rayons; les derniers rayons du sôleil reposent sur elles; élève-toi vers les cieux, sors de l'ombre, et respire la lumière et la pureté du jour. » Un autre, après la mort de son épouse, ramasse tous les ornements qui servaient à sa parure, et les suspend dans un temple pour les consacrer à la divinité du lieu.

Le plus célèbre d'entre eux fut Hérode Atticus; il descendait de Miltiade, avait eu un de ses ancêtres consul à Rome, fut lui-même consul, devint le maître de Marc-Aurèle, et posséda des richesses immenses; mais il préférait à tous ces titres la gloire de parler sur-le-champ d'une manière éloquente. Il reçut des leçons d'un fameux orateur de Smyrne, et pour premier essai

prononça sur-le-champ l'éloge de son père. Dans sa première jeunesse, désespéré d'être resté court devant un empereur, il veut s'aller précipiter dans le Danube. Il avait un ami qu'il aimait tendrement, il lui fait élever une statue, et grave au bas une imprécation contre ceux qui abattraient la statue de son ami. Enfin, dans sa vieillesse, menacé par un homme puissant : « Ne sais-tu pas, lui dit-il, qu'à mon âge on ne craint plus? »

Mais par quel art ces hommes singuliers pouvaient-ils parvenir à parler sur-le-champ avec éloquence sur toutes sortes de sujets?

Cet art, outre une imagination très-vive et prompte à s'enflammer, supposait encore en eux des études très-longues; il supposait une étude raisonnée de la langue et de tous ses signes, l'étude approfondie de tous les écrivains, et surtout de ceux qui avaient dans le style, le plus de fécondité et de souplesse; la lecture assidue des poètes, parce que les poètes ébranlent plus fortement l'imagination, et qu'ils pouvaient servir à couvrir le petit nombre des idées par l'éclat des images; le choix particulier de quelque grand orateur avec qui leur talent et leur ame avaient quelque rapport; une mémoire prompte, et qui avait la disposition rapide de toutes ses richesses pour servir leur imagination; l'exercice habituel

de la parole, d'où devait naître l'habitude de lier rapidement des idées; des méditations profondes sur tous les genres de sentiments et de passions, beaucoup d'idées générales sur les vertus et les vices, et peut-être des morceaux d'éclat et prémédités, une étude réfléchie de l'histoire et de tous les grands évènements, que l'éloquence pouvait ramener; des formules d'exorde toutes prêtes et convenables aux lieux, aux temps, à l'âge de l'orateur; peut-être un art technique de classer leurs idées sur tous les objets, pour les retrouver à chaque instant et sur le premier ordre; peut-être un art de méditer et de prévoir d'avance tous les sujets possibles, par des divisions générales ou de situations, ou de passions, ou d'objets politiques, ou d'objets de morale, ou d'objets religieux, ou d'objets d'éloge et de censure; peut-être enfin la facilité d'exciter en eux, par l'habitude, une espèce de sensibilité factice et rapide, en prononçant avec action des mots qui leur rappelaient des sentiments déja éprouvés, à peu près comme les grands acteurs qui, hors du théâtre, froids et tranquilles, en prononçant certains sons, peuvent tout à coup frémir, s'indigner, s'attendrir, verser et arracher des larmes : et ne sait-on pas que l'action même et le progrès du discours entraîne l'orateur, l'échauffe, le pousse, et, par un mécanisme in-

volontaire, lui communique une sensibilité qu'il n'avait point d'abord?

Tel était probablement l'art de ces orateurs; mais, pour savoir quel était ou pouvait être le genre de leur éloquence, il faut considérer tout ce qui pouvait influer sur elle. La plupart des sophistes habitaient dans Athènes, ou dans les villes grecques de l'Asie; alors Athènes était esclave; la tribune où avait harangué Démosthène était brisée : Athènes avait perdu l'orgueil, les espérances, les craintes. Des monuments de sa grandeur passée, et la triste monotonie de la servitude présente, voilà ce qui lui restait. Cependant sa légèreté, qui autrefois se mêlait à de grandes choses, s'amusait des petites, et l'imagination de ses citoyens, impuissante et active, leur donnait cette espèce d'inquiétude et de mouvement qui naît de la faiblesse jointe au souvenir de la force. Qu'on pense au genre d'éloquence qui devait naître d'une telle situation, et du caractère d'un peuple qui, extrême dans l'esclavage comme dans la liberté, mettait la même impétuosité à flatter ses maîtres ou ses tyrans, qu'elle en aurait mis autrefois à les combattre.

A l'égard des villes grecques de l'Asie, elles n'avaient pas même de souvenir de grandeur. Placées dans les plus beaux temps à la porte de

la servitude et sous la main des satrapes, à peine avaient-elles respiré l'air de la liberté. D'ailleurs la douceur et la mollesse du climat avaient produit une genre d'éloquence amolli comme les habitants. Il semble que cette espèce de vigueur qui donne un mouvement rapide à l'esprit et du nerf aux idées, ait toujours manqué à l'Asie. Le voisinage du despotisme, l'influence même du ciel, la multitude des sensations douces et calmes, plus de sensibilité pour les plaisirs, moins de disposition à l'exercice violent et actif de la pensée, et le désir d'un certain repos de l'ame, tout cela ensemble, dans des climats plus chauds, a dû nuire à l'éloquence : aussi les orateurs d'Europe ont eu sur les orateurs de l'Asie les mêmes avantages que les guerriers du nord eurent de tout temps sur ceux du midi.

D'ailleurs, pour être vraiment éloquent, il faut un sujet qui intéresse l'orateur; il faut un peuple qui s'intéresse au sujet. Les orateurs de l'ancienne Grèce défendaient, tout en parlant, de grands intérêts. Démosthène sur la tribune entendait derrière lui les chaînes que traînait l'ambition des tyrans; il avait sa liberté et celle de son pays à défendre : mais pour les sophistes, tout était fiction, mensonge. Il s'agissait d'amuser un peuple oisif et d'attirer quelques battements de mains à l'orateur.

Ces applaudissements mêmes dont ils étaient si jaloux, et après lesquels ils couraient, devaient corrompre leur éloquence. Tout homme qui veut être applaudi, dénature sa pensée; ou il en cache une partie pour faire davantage briller l'autre; ou il saisit un rapport qui étonne et qui est plus singulier que vrai; ou il détache ce qui devrait être fondu dans l'ensemble, et le met en saillie; ou, pour avoir l'air de s'élever et de voir de plus haut, il généralise un sentiment qui ne conserve sa force qu'autant qu'il est lié à une situation; ou il ajoute au sentiment même, et, pour étonner, il exagère; ou, par une expression recherchée, il veut donner une tournure fine à ce qui devrait être simple; ou il tâche d'unir la finesse à la force pour surprendre par l'assemblage de deux qualités contraires; ou enfin, pour arrêter et fixer partout l'attention, il multiplie les détails et néglige la grandeur et la marche de l'ensemble. Il suit de là que toute éloquence qui ne se propose que de faire battre des mains, doit être, à la longue, froide, fausse et médiocre.

La coutume même et la nécessité de parler sur-le-champ, quelque piquante qu'elle dût être, et de quelques études qu'elle fût précédée, devait nuire au véritable goût de l'éloquence. On pardonnait trop aisément à la petitesse des

plans, au peu d'étendue des idées, au défaut de coloris, à la multitude des mots, à la faiblesse et au peu d'énergie des sentiments. L'orateur corrompait le goût du peuple, et l'indulgence du peuple corrompait l'orateur. De là sans doute les reproches qu'on a faits de tout temps à l'éloquence des sophistes, malgré les talents, les succès et la prodigieuse célébrité de quelques-uns d'entre eux. C'est pour ces raisons qu'aucun de ces Grecs n'a égalé ni Tacite, ni Quintilien, ni Pline; mais il faut y ajouter encore la différence du séjour.

Rome était le centre de tous les mouvements; c'était là que se réunissaient tous les grands spectacles, les grands intérêts, les grandes passions. Un homme qui faisait le sort du monde, une cour où l'on se rendait de toutes les extrémités de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, les caprices d'un tyran qui pouvait faire trembler cent nations, une servitude même qui avait quelque chose d'auguste, parce qu'elle était partagée par l'univers; enfin la grandeur romaine qui respirait de toutes parts, même à travers les ruines de la liberté, tout ce spectacle, au moins dans les premiers siècles de l'empire, agitait fortement les esprits et les ames. L'orateur, le philosophe et le poète devaient donc avoir l'ame bien plus exercée à Rome, et être bien plus ré-

veillés par le mouvement et le choc des idées, qu'au fond de la Grèce ou de l'Asie, où les impressions arrivaient affaiblies par la distance.

Les défauts mêmes des écrivains devaient être différents. A Rome, tout devait tendre à un certain excès, et dans les villes grecques, à une certaine mollesse. La corruption du goût, qui naît des vices et des passions fortes, est différente de celle qui naît du défaut d'énergie, et de l'oisiveté qui s'amuse de tout; l'une fait trop d'efforts, l'autre n'en fait pas assez: ainsi l'une exagère, l'autre affaiblit, et par là même peut-être le goût à Rome était plus près d'une décadence entière, que dans la Grèce et dans l'Asie; car celui qui ne va pas où il peut aller, est bien plus près de la nature que celui qui est emporté au-delà. En fait de goût, il faut moins de force pour remonter au but, que pour y redescendre.

Parmi ces orateurs ou sophistes grecs dont nous venons de parler, un très-grand nombre composèrent des éloges de particuliers, de villes et d'empereurs. Il nous en reste un sur Trajan, mais dans un genre tout-à-fait différent de celui de Pline. L'auteur était Dion Chrysostôme, surnommé ainsi à cause de son éloquence. Il parut à Rome sous Domitien; mais, comme il avait autant de vertu que d'éloquence, il eut, ou le

courage, ou le malheur de déplaire. Dans un pays d'esclaves, il fut libre; et parmi les mensonges des cours, il fut vrai. Dès que la vérité condamne, elle est regardée comme un outrage, et bientôt comme un crime. Sur le point d'être proscrit, il fut obligé de fuir. Il déguisa son nom et sa naissance, et vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville, et de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus souvent, pour subsister, à labourer la terre, ou à cultiver des jardins, maniant tour à tour la charrue et la bêche, et honorant cet état par son courage. De toute sa fortune, il ne lui restait qu'un dialogue de Platon, et une harangue de Démosthène, qu'il portait partout avec lui. Il parcourut ainsi la Mœsie et la Thrace, pénétra jusque chez les Scythes, se fit quelquefois admirer par des peuples barbares, et se fixa enfin, pendant la plus grande partie de son exil, chez les Gètes. Ainsi un philosophe, pour avoir dit la vérité à Domitien, vécut exilé à peu près dans les mêmes lieux où, quatre-vingts ans auparavant, Ovide avait été forcé de vivre et de mourir pour avoir surpris les débauches obscures de cet autre tyran qu'on nomme Auguste.

Lorsque Domitien périt, Dion était en habit de mendiant dans un camp de l'armée romaine, inconnu à tout le monde, et s'y occupant des

travaux les plus pénibles. L'armée, en apprenant le meurtre de l'empereur, était prête à se révolter; tout à coup Dion jette les haillons qui le couvraient, s'élance sur un autel, et de là s'adressant aux soldats: *Enfin le sage Ulysse a quitté ses lambeaux* (1), dit-il; poursuit, se fait connaître, parle avec la plus grande éloquence, apaise la sédition et calme l'armée. Nerva avait pour lui la plus grande estime, et le combla d'honneurs; mais, ce qui le touchait encore plus, c'était la tendre amitié de ce prince; car les honneurs ne sont que le besoin des ames vaines, mais l'amitié est le besoin des ames sensibles. On remarque que Trajan fut l'ami de Plutarque, de Tacite, de Pline et de Dion: cela devait être; on ne hait que ceux dont on redoute le mépris; et Trajan n'avait à rougir aux yeux ni de la raison, ni de la vertu.

Dion composa quatre discours sur les devoirs des rois: il y en a un surtout qui peut passer pour un véritable panégyrique de Trajan. Il n'a point cette éloquence ingénieuse et brillante de Pline: mais le tour des éloges est plus adroit; il loue en paraissant ne donner que des préceptes; et, sous prétexte de dire ce que doit être un grand homme, il dit en effet ce qu'a été Trajan.

---

(1) Vers de l'Odyssée.

La fin de ce discours est une fiction moitié poétique et moitié morale, dans le goût de celles de Lucien. Dion y peint Trajan sous l'emblême d'Hercule. Le messager des dieux descend du ciel pour instruire ce héros, et le conduit sur une montagne inaccessible et bordée de précipices. De cette montagne s'élèvent deux sommets : l'un qui touche les cieux, est environné d'un jour pur et serein; l'autre beaucoup plus bas, s'arrête au milieu des tonnerres et des nuages. Ces deux sommets sont le séjour de la tyrannie et de la royauté. Les deux déesses habitent chacune dans leur temple. Celui de la tyrannie est une citadelle ensanglantée. Son trône est très-haut, mais sous ce trône est un abyme. Son visage est ardent et sombre, son œil inquiet, ses manières sauvages. Elle est à la fois audacieuse et lâche, insolente et timide. Elle menace et pâlit; elle arrache de l'or et le dissipe. Auprès d'elle est la flatterie en habit d'esclave, qui lui sourit et qui la perd; et qui conspire en caressant. L'autre déesse a une figure pleine de majesté et de charmes. Son trône est éclatant, sa robe est blanche, son sceptre, d'une matière brillante et pure. Elle avait autour d'elle des monceaux d'or et de fer, mais elle leur préfère les fruits et les moissons. Près d'elle est la Justice, dont le regard est à la fois imposant et doux; le Génie du gouverne-

ment, attentif et sévère; la Paix qui sourit avec grace, et la Raison sage qui sert de ministre: et la Loi en cheveux blancs, portant un sceptre d'or, et dont rien ne peut combattre la force. Hercule, après avoir vu les deux déesses, se passionne pour celle-ci, et s'indigne contre l'autre, qu'il voudrait précipiter du haut de son rocher. Les dieux, pour récompense, lui donnent l'empire de l'univers, et il va partout combattre les malheurs et le crime. Telle est la fin de ce discours qui est adressé à Trajan même, et où l'on reconnaît partout le héros qu'il a voulu peindre; on peut dire que c'est une espèce d'éloge allégorique. La louange y est d'autant plus piquante, qu'elle se cache: ainsi déguisée, elle ressemble moins à la flatterie de la part de l'orateur, elle fait moins rougir le grand homme qui l'a méritée, et craint de l'entendre; et à l'égard de celui qui ne serait que vain au lieu d'être grand, elle lui épargnerait encore l'embarras pénible d'être modeste.

Nous n'avons point de panégyrique d'Antonin, qui cependant valait bien la peine d'être loué; nous savons seulement qu'un orateur grec, nommé Gallinicus, auteur de plusieurs autres éloges, avait fait le panégyrique de ce prince; mais rien de cet orateur ne nous est resté que son nom.

Aristide, orateur grec de la Mœsie, et qui vivait dans le même temps, composa un éloge d'Athènes, un de Rome et un panégyrique de Marc-Aurèle; nous les avons encore. Il était établi à Smyrne, et y jouissait de la plus grande réputation. Marc-Aurèle, arrivé dans cette ville, fut curieux de l'entendre, Il remarqua qu'il n'avait point paru dans la foule des courtisans, et le demanda. Le lendemain Aristide parut. Il s'excusa sur son travail, de ce qu'il n'avait point vu l'empereur la veille. Ce prince lui proposa un sujet, et il fut charmé de son éloquence. Aristide parcourut l'Italie, l'Égypte, une partie de la Grèce, et eut partout des succès. Smyrne ayant été renversée par un tremblement de terre, les habitants le prièrent d'écrire à l'empereur. Il fit à Marc-Aurèle une peinture touchante des malheurs de cette ville; Marc-Aurèle, attendri, fit rebâtir Smyrne, et les habitants élevèrent une statue de bronze à l'orateur. Cette statue subsiste encore; elle est assise et drapée, et placée dans la bibliothèque du Vatican, à Rome. Malheureusement les ouvrages d'Aristide démentent un peu cette réputation et ces honneurs. On aurait pu lui dire: ou brise ta statue, ou anéantis tes ouvrages. Son panégyrique de Marc-Aurèle, surtout, est trop inférieur au sujet. On n'y trouve ni élévation, ni chaleur, ni sensibilité, ni force.

L'éloquence en est faible, et la philosophie, commune. Je défie tout homme sensible de penser une heure à Marc-Aurèle, et de ne pas faire mieux.

Il y a apparence que, dans le même temps, ce prince fut loué par un homme plus digne de lui : c'était Cornélius Fronto, un des plus fameux orateurs qu'il y ait eu à Rome. Nous n'avons rien de ses ouvrages, mais Macrobe, dans ses saturnales, Ausone, dans son panégyrique, S. Jérôme et Sidoine Apollinaire, dans leurs lettres, en parlent avec la plus grande estime. Ce qui prouve qu'il n'était pas médiocre, c'est qu'il avait un genre d'éloquence à lui, et que, comme les peintres célèbres, il fit une école. Ceux des Romains qui jugeaient au lieu d'écrire, et se contentaient d'apprécier les talents sans en avoir, en classant leurs orateurs, citaient Cicéron pour l'abondance, Salluste pour la précision, Pline pour l'agrément, Fronto pour une certaine gravité austère. Antonin le choisit pour donner des leçons à Marc-Aurèle; sur le trône, lui fit élever une statue; de plus, il le nomma consul : ainsi il eut tous les honneurs qui supposent et augmentent la réputation. Nous n'avons qu'une seule phrase de son panégyrique; elle nous a été conservée dans un autre ouvrage de ce genre, prononcé cent cinquante ans après. On doit es-

timer l'orateur qui loua un grand homme; mais on souhaiterait que ce grand homme n'eût pas souffert qu'on le louât de son vivant.

Ce fut ainsi que pensa un général romain, qui, vingt ans après, fut proclamé empereur en Syrie : c'était Pescéninus Niger. Il avait pour lui son armée, le sénat et le peuple; mais Septime Sévère l'écrasa par son activité. Dès que Niger fut proclamé, aussitôt un de ces hommes qui se hâtent les premiers d'être vils, dès qu'un autre devient puissant, composa son panégyrique, et voulut le lui réciter. Niger le regarda en pitié, et voici sa réponse : « Orateur, faites-nous l'éloge « de Marius, ou d'Annibal, ou de quelque autre « grand homme qui ne soit plus, et dites-nous « ce qu'il a fait, pour que nous l'imitions; car « louer des vivants, est intérêt ou faiblesse, et « surtout louer les princes, dont on espère, dont « on craint, qui peuvent donner, qui peuvent « mettre à mort, qui peuvent proscrire. Pour « moi, vivant, je veux être aimé; et loué, quand « je ne serai plus. » Celui qui parlait ainsi méritait de vaincre en disputant le trône.

On trouva depuis le même sentiment dans ce jeune Alexandre Sévère qui, empereur à treize ans, et mort à vingt-six, élevé par une mère qui était un grand homme, fut à la fois ferme et sensible, et joignit toutes les vertus avec

toutes les graces. Il se moquait hautement de tous ces panégyriques de princes; et, pendant treize ans qu'il régna, il ne voulut jamais souffrir qu'on lui rendît un honneur qui lui paraissait plus ridicule encore que dangereux : mais, dans ses moments de loisir, il célébrait lui-même les princes les plus vertueux qui avaient régné à Rome. Il chantait les Antonins, comme Achille chantait les héros; et, ce qui était tout à la fois plus difficile et plus grand, il les imitait.



CHAPITRE XVII.

De l'éloquence au temps de Dioclétien. Des orateurs des Gaules. Panégyriques en l'honneur de Maximien et de Constance Chlore.

Il s'en fallut bien que les successeurs d'Alexandre Sévère pensassent comme lui. Au temps de Dioclétien, surtout, il se fit une révolution. La pompe de l'Asie effaça pour jamais les anciennes traces des mœurs romaines. Un édit ordonna d'adorer le prince. On multiplia tout ce qui en impose au peuple, et trop d'empereurs se crurent dispensés d'avoir une grandeur réelle. Alors la fureur des panégyriques redoubla, et ils devinrent une étiquette du trône. La poésie, l'éloquence et les arts parurent un peu se ranimer; mais le gouvernement avait corrompu le génie: et il y a encore plus loin, pour les lettres, du siècle de Constantin à celui de Trajan, que de celui de Trajan à celui d'Auguste. L'un avait trouvé le point juste où la grandeur se mêle avec le goût; le second eut les excès de la force; le troisième n'eut que les excès de la faiblesse.

Mais ce qui caractérise surtout les orateurs de ce temps, c'est la flatterie la plus extravagante et la plus basse : c'est ce qui acheva de dénaturer les arts et d'anéantir le goût. Cette révolution s'était faite lentement et par degrés dans l'espace de trois siècles, et il était impossible qu'elle n'arrivât point. Je ne parle pas de vingt autres causes qui la préparèrent ; mais je remarque que, dès le premier siècle, la grandeur de l'empire, une puissance qui n'était limitée par rien, des fantaisies qui n'avaient de bornes que la puissance, des trésors qu'on ne pouvait parvenir à épuiser, même en abusant de tout, firent naître dans les princes je ne sais quel désir de l'extraordinaire qui fut une maladie de l'esprit autant que de l'ame, et qui voulait franchir en tout les bornes de la nature : de là cette foule de figures colossales consacrées aux empereurs, la manie de Caligula de faire enlever de toutes les statues des dieux leur tête, pour y placer la sienne ; le palais d'or de Néron, où il avait englouti un quart de Rome, une partie des richesses du monde, et des campagnes, des forêts et des lacs ; la statue d'Adrien élevée sur un char attelé de quatre chevaux, et qui, faite pour être placée au sommet d'un édifice, était d'une grandeur que nous avons peine à concevoir ; sa maison de campagne, dont les ruines seules aujourd'hui occupent dans leur circonférence plus

de dix milles d'Italie, et où il avait fait imiter les situations, les bâtiments et les lieux les plus célèbres de l'univers; enfin le palais de Dioclétien à Spalatro en Illyrie, édifice immense partagé par quatre rues, et dont chaque côté avait sept cents pieds de long. Il semble que ces hommes eussent voulu s'agrandir eux-mêmes, en proportion de l'univers auquel ils commandaient (1); mais, malgré leurs efforts, condamnés à n'être que des hommes, ils agrandissaient leurs images, et tout ce qui semblait faire partie d'eux-mêmes. C'est à la même idée que tenaient l'apothéose de leurs prédécesseurs; la fantaisie de se faire adorer de leur vivant; les temples qu'on leur élevait dans toutes les parties de l'empire; la multitude énorme de statues d'or et d'argent, de colonnes et d'arcs de triomphe; le caractère sacré imprimé à leurs images et jusqu'à leurs monnaies; le titre de seigneur et de maître que Tibère même avait rejeté avec horreur, et qui fut commun sous Domitien; la formule des officiers de l'empereur, qui écrivaient, *voici ce qu'ordonne notre Seigneur et notre Dieu* (2); et quand les princes, par les longs séjours et les

(1) Caligula fut jaloux d'un certain Proculus, qui avait une figure colossale, et le fit égorger.

(2) *Edictum Domini Deique nostri.* Martial.

guerres qui les retenaient en Orient, furent accoutumés à l'esprit de ces climats, la servitude des manières, et alors l'habitude de se prosterner, consacrée par l'usage et ordonnée par la loi.

Ainsi, dans la représentation des sentiments, des hommes et des choses, tout, sous les empereurs, fut porté à l'extrême. Il est facile d'imaginer l'effet que cet esprit général dut, au bout de trois siècles, produire sur la poésie, l'éloquence et le goût. Il fallait sans cesse forcer l'expression, pour que le langage ne fût point au-dessous des autres arts. Dès qu'il s'agissait du prince, le peintre, le sculpteur, l'architecte, faisaient un dieu : l'orateur ou le poete qui n'eût fait qu'un homme, eût paru faible ou coupable.

Il est à remarquer que, dans ces temps-là, on ne trouve plus de traces de l'éloquence latine, que dans les Gaules. C'étaient des Celtes qui étaient les successeurs d'Hortensius et de Cicéron. Ce peuple, si long-temps libre dans ses forêts, et qui souvent même avait fait trembler Rome, apprivoisé enfin par un long esclavage, et poli par les vices mêmes de ses vainqueurs, s'était livré aux arts, comme au seul charme et au dédommagement de la servitude. A Autun, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, on cultivait l'éloquence; souvent même les Romains les plus distingués envoyaient leurs enfants dans ces villes

pour s'y instruire. Il semble en effet que, depuis Marc-Aurèle, les arts et les lettres pouvaient difficilement habiter dans Rome. Ce ne fut, pendant près de cent ans, que conspirations, assassinats, tyrannie et révolte. Les provinces étaient plus loin de ces orages. On y apprenait plutôt qu'on ne sentait, les révolutions du trône. On y avait moins à craindre, moins à espérer; et les esprits n'étaient pas sans cesse occupés, comme à Rome, par cette espèce de férocité inquiète, que donne l'habitude des dangers et le spectacle des crimes. Les Gaules étaient d'ailleurs remplies d'une foule de Romains. Leur commerce y porta cette culture, et ce goût qui naît d'abord dans les capitales, parce que le goût n'est que le résultat d'une multitude d'idées comparées, et d'une foule de sentiments qu'on ne peut avoir que dans l'oisiveté, l'opulence et le luxe. Ajoutez la douceur du climat, et tous les monuments élevés dans ce pays par la grandeur romaine. Tout cela réuni, disposa peu à peu les esprits à cette fermentation utile, d'où naît l'amour des lettres et des arts. Mais, comme en même temps il y a dans chaque siècle un caractère qui s'imprime à tout, la servitude de l'Asie s'étendit dans les Gaules, et l'éloquence corrompue et faible n'y fut, comme ailleurs, que le talent malheureux ou d'exagérer quelques vertus, ou de déguiser

des crimes. Un défaut naturel dans de pareils ouvrages, était le vide des idées; on employait de grands mots pour dire de petites choses. Ce n'était plus d'àilleurs la langue de Cicéron et d'Auguste; elle était altérée. Gaulois, Germains, Espagnols, Sarmates, tous se précipitaient dans la patrie commune. L'univers se mêlait. Ces idiômes barbares corrompaient nécessairement la langue romaine. Formée par des conquérants, elle n'avait jamais été une langue de philosophes; mais alors elle n'était plus même une langue d'orateurs.

Il y en eut pourtant, dans ce siècle, trois de célèbres; ce furent Eumène, Nazaire et Mamertin, tous trois panégyristes de princes, et tous trois comblés de bienfaits par les empereurs: car, si la vérité a souvent nui à ceux qui ont eu le courage de la dire, il faut convenir que la flatterie et le mensonge ont presque toujours été utiles à ceux qui ont voulu échanger leur honneur contre la fortune.

Mamertin prononça deux panégyriques devant Maximien. Pour bien juger et des discours et de l'orateur, il est bon de se rappeler que Maximien, d'abord paysan, ensuite simple soldat, quand il fut prince voulut avoir un nom, et prit celui d'Hercule. En conséquence, on ne manqua pas de le faire descendre, en droite ligne, de cet

Hercule qui, du temps d'Évandre, était venu ou n'était pas venu en Italie. Son seul mérite était d'aimer la guerre, et d'y réussir. D'ailleurs, dur et impitoyable, avide d'or et de sang, en même temps féroce et faible, c'était un lion à la chaîne, que gouvernait Dioclétien, et qu'il avait approché du trône, pour le lancer de là sur les ennemis de l'empire. Obligé malgré lui d'abdiquer après un règne de vingt ans, n'ayant point assez de force pour supporter le repos, dans son activité inquiète, sans cesse occupé de conjurations et de crimes, il reprit trois fois la pourpre, qui lui fut arrachée trois fois. Il conspira contre Maxence son fils, contre Constantin son gendre, et finit par vouloir rendre sa fille complice de l'assassinat de son époux. N'ayant pu réussir, il se donna la mort; et le petit-fils d'Hercule se pendit à Marseille. Voilà pourtant l'homme sur lequel nous avons trois pompeux panégyriques; voilà celui qu'on appelle *empereur très-sacré*, à qui on parle de sa divinité, du culte qui lui est dû, du palais auguste et vénérable qui lui sert de temple.

Il faut convenir que le premier de ces éloges, prononcés à Trèves, est, d'un bout à l'autre, un chef-d'œuvre d'impertinence et de flatterie.

Le second est plus raisonnable; il y a moins de mensonges exagérés, moins de ces bassesses

qui révoltent. Les louanges sont plus fondées sur les faits. Il y a même en général de l'éloquence, du style, de l'harmonie, mais nulle philosophie et très-peu de goût.

Le troisième, dont on ne connaît pas l'auteur, est curieux, surtout par la manière dont on y traite l'abdication de ce prince, et son retour à l'empire. Il semble que l'univers allait s'écrouler, si Maximien cessait d'être empereur : « Il nous « est permis, dit l'orateur, de nous plaindre des « dieux, lorsqu'ils négligent l'univers. C'est dans « ces momens-là que les grêles ravagent les mois- « sons, que la terre s'entr'ouvre, que les villes « sont englouties ; fléaux qui désolent le monde, « non par la volonté des dieux, mais parce qu'a- « lors leurs regards ne tombent point sur la « terre : voilà, grand empereur, ce qui nous est « arrivé, lorsque vous avez cessé de veiller sur « le monde et sur nous. » Ensuite on prouve à Maximien que, malgré son grand âge, il ne pouvait sans injustice quitter le fardeau de l'empire ; « mais les dieux l'ont permis, lui dit l'orateur, « parce que la fortune, qui n'osait rien changer « tant que vous étiez sur le trône, désirait pour- « tant mettre un peu de variété dans le cours « de l'univers. » Ensuite on représente Rome désespérée d'avoir perdu un si grand prince ; Rome suppliante et à genoux, lui tendant les

mains, lui adressant un discours pathétique et touchant, pour le conjurer de vouloir bien encore régner sur elle. On le loue de sa piété céleste, et de ce qu'il a bien voulu se rendre aux instances de la patrie: « Empereur éternel, tu « n'as pu résister aux larmes de cette mère au-« guste. » Après cela on le compare au soleil, qui, en remontant sur son char, et de ses propres mains le guidant dans les cieux, a réparé les désordres du monde, embrasé par l'ignorance de Phaéton. On s'étonne qu'après avoir goûté la douceur et les charmes du repos, il veuille bien se donner encore la peine de commander; et l'on finit par prier sa divinité de vouloir bien, du faîte où elle est placée, veiller sur l'univers, et de sa tête céleste faire quelques signes, pour marquer aux choses humaines le cours de leur destinée.

Il est difficile, je crois, de porter plus loin la démence de l'adulation. Comment un prince n'était-il pas révolté de ces lâches mensonges? Comment n'imposait-il pas silence au vil orateur? Mais il y a apparence que, dans ces malheureux, le besoin d'être flattés, était pour le moins égal à celui qu'on avait de les flatter. Il y a, pour ainsi dire, des besoins d'orgueil, comme il y en a de bassesse. Une ame profondément corrompue par le pouvoir, n'a plus de mesure

juste, ni pour elle-même, ni pour les autres, et le genre humain tout entier se recule à une distance immense d'elle. Il y a bien, dans une des presqu'îles de l'Inde, un chef de quelques bourgades, qui, assis tranquillement sur sa natte qu'il appelle son trône, dit froidement aux Européens qui le visitent : « Pourquoi ne viens-tu » pas voir plus souvent *le roi du ciel ?* » et ce roi du ciel, c'est lui.

En suivant l'ordre des temps, nous trouvons un panégyrique prononcé par Eumène pour l'établissement des écoles publiques d'Autun. Eumène, quoiqu'il fût orateur, vivait à la cour, et il exerçait une charge considérable dans le palais. Il fut choisi pour ranimer dans Autun, qui était sa patrie, le goût de l'éloquence et des arts. Les deux empereurs (1) lui écrivirent à ce sujet la lettre la plus honorable. C'est un monument flatteur du respect de la puissance pour les talents. Le discours d'Eumène roule tout entier sur les bienfaits accordés à sa patrie et aux lettres. On respire au moins quand, parmi tant de sujets d'éloges, ou ridicules ou atroces, on en trouve un de raisonnable ; mais le sujet du discours est ce qu'il y a de mieux dans le discours même. Il est adressé à un gouverneur de

(1) Constance-Chlore et Galerius.

province, que l'orateur ne manque pas d'appeler *vir perfectissime*, c'est-à-dire, *homme très-parfait;* ce titre d'honneur était apparemment une leçon adroite, donnée, sous le voile du respect, à un homme puissant.

Quelque temps après, Eumène prononça un autre panégyrique sur les victoires de Constance-Chlore en Hollande, et principalement sur sa conquête en Angleterre. Nous y apprenons que ce prince, en abordant, pour se réduire à la nécessité de vaincre, fit mettre le feu à sa flotte, comme avait fait un roi de Syracuse, en portant la guerre à Carthage; comme fit depuis Cortès, en abordant au Mexique. L'histoire ramène souvent les mêmes actions et la même audace dans des hommes et des siècles différents. L'orateur s'étend beaucoup sur des lieux communs de carnage. Il eût mieux fait, je crois, de célébrer les vertus de Constance-Chlore, car il en avait. Il eût mieux valu dire que sa valeur n'ôtait rien à son humanité; qu'empereur il fut modeste et doux; que, maître absolu, il donna, par ses vertus, des bornes à un pouvoir qui n'en avait pas; qu'il n'eut point de trésor, parce qu'il voulait que chacun de ses sujets en eût un; que, les jours de fêtes, il empruntait la vaisselle d'or et d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avait point lui-même; qu'il fut humain en religion

comme en politique ; et que, pendant tout le temps qu'il régna, tandis que les autres empereurs, persécuteurs des chrétiens, lui donnaient l'exemple d'une superstition inquiète et féroce, il ne fit jamais, dans ses États, ni dresser un échafaud, ni allumer un bûcher. C'eût été là sans doute l'objet d'un panégyrique plus éloquent, et surtout plus utile. Mais il y a des temps où l'on dirait que les grandes vérités morales sont obscurcies. Le genre humain semble en avoir perdu la trace, et il faut des révolutions et des siècles pour l'y ramener.

CHAPITRE XVIII.

Siècle de Constantin. Panégyrique de ce prince.

Nous voici à l'époque de Constantin, c'est-à-dire, un des princes qui ont eu le malheur d'être le plus loués de leur vivant, et celui de tous les hommes qui peut-être a causé les plus grands changements sur la terre. Avant lui le sort de l'univers était comme indécis. Du fond de la Scythie, aux extrémités de l'Espagne, Rome luttait contre les barbares, et les barbares contre Rome; et depuis trois siècles, le christianisme luttait contre les bourreaux et les Césars. Constantin fit pencher la balance; en abandonnant Rome, il précipita la chute de l'Occident; et livrant l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, et l'Espagne aux barbares, il prépara de loin la constitution actuelle de l'Europe. En créant Constantinople, il donna une nouvelle direction à l'Orient, établit un nouveau centre de politique, un nouveau centre de commerce, posa certaines barrières, en abaissa d'autres, et fit revivre, ou conserva pendant mille ans, au fond de la Thrace, une partie du goût et des lumières de la Grèce. Enfin, en plaçant

le christianisme avec lui sur le trône, il fit la plus grande révolution qu'il y ait jamais eu dans les idées, les lois, les mœurs, l'esprit général des nations, changeant tout ce qui avait gouverné les hommes jusqu'alors, et devant influer, sans le savoir, sur presque tous les évènements politiques et sacrés de l'histoire moderne : tel fut le sort attaché au règne de Constantin.

Si nous examinons maintenant son caractère et ses qualités personnelles, nous lui trouverons cette ambition sans laquelle un homme n'a jamais donné un grand mouvement à ce qui l'entourait; cette activité nécessaire à tous les genres de succès, à la guerre surtout, et dans un empire qui embrassait cent provinces; cette férocité qui était le vice général du temps, et qui lui fit commettre des crimes, tantôt d'une barbarie calme, comme le meurtre de son beau-frère, celui de son neveu, et celui des rois prisonniers qu'il fit donner en spectacle et déchirer par les bêtes, tantôt des crimes d'emportement et de passion, comme les meurtres de sa femme et de son fils; cet amour du despotisme presque inséparable d'une grande puissance militaire et de l'esprit de conquête, et surtout de l'esprit qui porte à fonder un nouvel empire; un amour du faste, que les peuples prennent aisément pour de la grandeur, surtout lorsqu'il est sou-

tenu par quelques grandes actions et de grands succès; des vues politiques, sages, et souvent bienfaisantes, sur la réforme des lois et des abus, mais en même temps une bonté cruelle qui ne savait pas punir, quand les peuples étaient malheureux et opprimés. En général, on trouve dans Constantin un mélange de qualités qui paraissent se combattre. Il eut l'ame d'un guerrier, et il aima la pompe et la mollesse; il fut humain dans sa législation, et barbare dans sa politique; il pardonna des injures, et fit égorger ses parents et ses amis; il donnait par humanité, et laissait piller les provinces par faiblesse. Enfin il y eut des jours où il fut Antonin, il y en eut d'autres où il fut Néron. Il y a apparence que son génie fit ses succès; ses passions, ses crimes; et le christianisme, ses lois.

Toutes les fois qu'un homme à grand caractère est à la tête d'une nation, les esprits s'agitent, les ames s'élèvent, les lettres et les arts ou fleurissent, ou renaissent, ou font effort pour renaître, ou suspendent leur chute. C'est ce qui est arrivé sous Périclès, sous Alexandre, sous Auguste, sous Trajan, sous Constantin, sous Charlemagne, sous Charles-Quint, sous Louis XIV. Constantin fit rouvrir les écoles d'Athènes, il honora les lettres, il les cultiva lui-même, mais comme on pouvait les cultiver

dans son siècle, et parmi les occupations de la guerre et du trône; l'éloquence romaine était alors très-affaiblie; l'éloquence grecque se soutenait. L'Asie était devenue le séjour habituel des empereurs, et le langage d'Athènes dominait dans presque toute l'Asie. D'ailleurs, la naissance du christianisme dans ces climats, le renouvellement du platonisme, l'école d'Alexandrie, le choc des deux religions, le zèle ardent des païens pour attaquer, le zèle des chrétiens pour se défendre, tout dans l'Orient contribuait à entretenir la culture et le goût; des évêques étudiaient Homère; des saints se nourrissaient d'Aristophane; Platon était presque aussi souvent cité qu'un Père de l'église: c'était un arsenal ennemi où le christianisme venait s'armer, et l'on combattait les fables et la mythologie des Grecs avec l'éloquence des Grecs mêmes.

En même temps il se fit une révolution qui créa un genre d'éloquence inconnu jusqu'alors, et qui eut dans la suite la plus grande influence. Le droit de parler au peuple assemblé, dans Rome libre, avait appartenu aux magistrats, et, dans Rome esclave, aux empereurs, ce droit faisait partie de la souveraineté; c'était une espèce de magistrature d'autant plus puissante, qu'elle commandait aux volontés en dirigeant les opinions, et que toute opinion, dans un peuple

assemblé, a une force terrible, parce que la force de chacun s'y multiplie par la force de tous. Ce droit, sous Constantin, passa aux ministres des autels ; alors les prêtres chrétiens montèrent publiquement dans les chaires, et les discours religieux succédèrent dans l'empire aux discours politiques.

Du temps de Cicéron et de César, on avait vu fleurir l'éloquence républicaine animée par la liberté et de grands intérêts ; sous les premiers empereurs, une espèce d'éloquence monarchique, fondée sur la nécessité de flatter et de plaire ; vers les temps de Marc-Aurèle, l'éloquence des sophistes, qui, n'ayant aucun intérêt réel, était un jeu d'esprit pour l'orateur et un amusement de l'oisiveté pour les peuples. Enfin, dans cette quatrième époque, on vit naître et se développer l'éloquence chrétienne qui tenait à des idées, des principes et des objets entièrement nouveaux. Le monde réparé, la terre réconciliée avec le ciel, un pacificateur entre Dieu et l'homme, un nouvel ordre de justice, une vie à venir et de grandes espérances, ou de grandes craintes au-delà des temps : tel était le tableau que cette éloquence présentait aux hommes. L'orateur qui parlait au nom de Dieu, devait avoir nécessairement un ton plus auguste. Les idées religieuses, en Asie surtout, et dans l'époque d'une religion

naissante, devaient communiquer plus de chaleur à l'imagination. Des principes qui tendaient à élever la faiblesse, à rabaisser l'orgueil, à égaler les rangs par les vertus, devaient donner à l'éloquence un mélange de force et de douceur; enfin, l'étude et la méditation des livres sacrés, répandirent souvent sur ces discours une teinte orientale, inconnue jusqu'alors aux orateurs de l'empire; d'un autre côté, le mépris d'une vaine gloire, l'absence des passions, l'impression que l'orateur faisait souvent par la seule idée du Dieu dont il était le ministre; enfin, la persuasion qu'entre les mains de la divinité tous les instruments sont égaux, durent ou retarder ou affaiblir les progrès de ce genre d'éloquence. Les orateurs chrétiens, par leurs principes mêmes, devaient négliger l'art. Plusieurs auraient cru outrager la vérité en l'ornant, et affaiblir la cause de Dieu, en recherchant trop les vains secours de l'homme. De tout cela ensemble, dut naître un mélange de beautés et de défauts, de négligence dans le style et de grandeur dans les idées, quelquefois toute la force et toute l'impétuosité du zèle religieux, quelquefois toute la faiblesse d'une morale froide et monotone, ce qui peut souvent frapper l'imagination, ce qui doit souvent révolter le goût.

Constantin fut loué également par les orateurs

des deux religions. Rome païenne en fit un dieu, Rome chrétienne en fit un saint; il était le bienfaiteur de l'une, il était pour l'autre un homme tout puissant et un prince qui avait eu de grands succès. Son goût pour les sciences multiplia encore ses panégyristes ; car c'est une espèce de séduction à laquelle les philosophes mêmes ne résistent pas. Enfin, son règne fut long, ce qui ajoute à cette idolâtrie des cours, qui naît encore plus de l'habitude que du sentiment. Il ne faut donc pas s'étonner si, en Italie, dans la Grèce, dans les Gaules, en Asie, dans les villes, dans les camps, partout les panégyriques le poursuivaient; à chaque succès, à chaque pas, il était puni d'une victoire par un éloge.

De cette foule innombrable, heureusement il ne nous en reste aujourd'hui que six ou sept. Je me donnerai bien de garde de parler de tous, mais il y en a un qui m'a paru assez singulier pour mériter d'être connu. L'orateur commence par dire que, jusqu'alors n'ayant pas manqué une occasion de célébrer tout ce qui avait été fait de grand par la *divinité* de Constantin, il regarderait comme un sacrilége, de passer sous silence quelque chose de bien plus grand que tout le reste: c'est la victoire sur Maxence. Il sent bien que ses talents sont peu de chose, surtout si on les compare à ceux de tant de célèbres orateurs :

« Mais dans un combat, dit-il, au milieu du son « des clairons et des trompettes, on mêle aussi « quelquefois le son de la flûte. » Après ce début il entre en matière. Il est étonné que son héros, avec si peu de forces, ait tenté une guerre si importante : « Assurément, lui dit-il, vous « avez quelque intelligence secrète avec l'ame « universelle et divine, qui daigne se manifester « à vous seul, tandis que nous, ce sont des « dieux subalternes et du second ordre, qui sont « chargés de nous conduire. » Ensuite il ne peut comprendre qu'il se soit trouvé dans l'univers des hommes qui aient eu l'audace de résister à Constantin : « Eux qui auraient dû, lui dit-il, « céder, je ne dis pas à la présence de votre « divinité, mais en entendant seulement prononcer votre nom. » Bientôt après, ce lâche orateur fait un crime à son héros d'avoir combattu lui-même, et de s'être mêlé au milieu des ennemis, d'avoir par là, dit-il, presque causé la ruine de l'univers. C'est la première fois sans doute qu'un orateur romain a donné des leçons de lâcheté à un prince. C'est bien le moins, quand on fait la guerre pour se disputer un trône, de combattre soi-même, et de se mêler, dans sa propre cause, à ceux qui veulent bien combattre et mourir pour elle. On serait tenté

de se rappeler ici le mot d'un fameux Anglais (1) sur Philippe V et l'archiduc, dont aucun ne se trouva à la bataille d'Almanza; mais ce qui est plus curieux, sans doute, et qu'on aura de la peine à croire, l'orateur rapporte de très-bonne foi et propose à Constantin l'exemple d'un prince qui, du haut d'une double échelle, avait regardé de loin une bataille : « Cet exemple n'est pas « noble, dit-il, mais il est sûr. » Après cela, le panégyriste peint son héros qui vole sur les bords du Rhin pour combattre les Francs nos aïeux, et il le loue très-sérieusement « de ce que vain- « queur, il a fait servir le carnage des vaincus aux « amusements de Rome, de ce qu'il a embelli « de leur sang la pompe des spectacles et donné « le délicieux plaisir de voir dévorer par les bêtes « une multitude innombrable de prisonniers; de « manière que ces malheureux en expirant, dit-il, « souffraient encore plus des outrages de leurs « vainqueurs, que des morsures des bêtes féroces « et de la mort même. » Dans quels siècles de férocité et de bassesse de tels panégyriques ont-ils été écrits? Et, si l'on n'a l'ame tout-à-fait dénaturée ou par le despotisme, ou par la servitude, peut-on, en lisant de pareils éloges, ne point maudire à jamais et l'orateur qui les a donnés, et

(1) Milord Péterborough.

le prince qui les a soufferts? Il faut l'avouer, presque tous les orateurs et panégyristes de ce temps-là, sont des renards qui caressent des tigres. Celui-ci finit par parler à Constantin de sa divinité, à laquelle le sénat a consacré une statue d'or. Ensuite il adresse une prière à l'auteur de l'univers, il le conjure de conserver Constantin pour tous les siècles, et l'on espère qu'il voudra bien accorder cette faveur au monde, parce que, étant Dieu, il doit vouloir tout ce qui est juste; et tout-puissant, il ne peut avoir aucune raison pour refuser; ainsi et l'orateur et l'univers comptent sur l'éternité de Constantin. On peut juger à peu près de tous les panégyriques latins de ce prince, par celui-là. On en compte quatre autres écrits dans la même langue; et presque partout c'est le même ton, la même vérité dans les éloges, et surtout la même philosophie dans les idées. Cependant on rencontre quelques beautés de détail et des lueurs d'éloquence; car, dans les siècles qui penchent vers la barbarie, ou qui en sortent, il est encore plus aisé sans doute de trouver de l'éloquence, que du goût.

Nous citerons encore un autre ouvrage dans le même genre, et d'autant plus curieux, qu'il est peut-être le premier panégyrique chrétien qui ait été fait, ou du moins qu'on ait transmis jusqu'à

nous : il est écrit en grec, et fut prononcé dans Constantinople pour la trentième année du règne de Constantin. L'auteur est cet Eusèbe de Césarée, fameux par ses ouvrages et par ses vices, courtisan évêque, historien suspect, et panégyriste comme on l'était dans ces temps-là.

Ce discours, singulier dans sa forme, est en même temps un panégyrique, un sermon, un catéchisme, une profession de foi, un discours de métaphysique et d'éloquence, un mélange de la philosophie de Pythagore, de celle de Platon et de la doctrine de nos livres sacrés : Constantin y est représenté partout comme vainqueur de l'idolâtrie. On compare l'empire qu'il a sur la terre avec l'empire éternel que Dieu a sur le monde; on le peint comme ayant un commerce immédiat avec la divinité, et on l'invite à faire part aux fidèles (quand il en aura le temps) de cette foule infinie d'apparitions, de visions, de songes célestes où Jésus-Christ s'est manifesté à ses regards, et de beaucoup d'autres mystères inconnus à tout le monde, excepté à lui, et qui restent déposés dans sa mémoire impériale comme dans un trésor; enfin, on le loue, on le trompe, on l'instruit; et le zèle adroit, mêlant le style de la chaire et celui de la cour, lui prodigue à la fois les flatteries et les leçons.

Les vers furent employés, comme la prose, à

lui rendre hommage, mais avec moins de succès encore. Optatien Porphyre, qui n'était point du tout Porphyre le philosophe, mais un poète obscur et très-digne de l'être, composa en l'honneur de ce prince, qui l'avait exilé, un long panégyrique en vers qui ne valait rien, et qui, en conséquence, fut très-bien payé. Avant Constantin, Alexandre et vingt autres princes en avaient fait autant. Cela est juste; c'est la médiocrité qui a besoin de récompense; mais on suppose que le génie, qui a le sentiment de ses forces, se suffit à lui-même. J'aime encore mieux pourtant ce trait d'un prince arabe, qui, ayant reçu un mauvais panégyrique en vers arabes, adressé à sa Hautesse, donna d'abord au poète vingt écus d'or pour avoir fait le panégyrique, et lui en donna ensuite quarante pour qu'il n'en fît plus : le panégyriste de Constantin méritait d'être aussi bien traité.

CHAPITRE XIX.

Panégyriques ou éloges composés par l'empereur Julien.

Après tant de noms obscurs d'écrivains faibles et presque inconnus à la postérité, on trouve enfin un nom célèbre : c'est celui de Julien. Tout prince qui écrit est presque sûr d'intéresser les hommes. Le peuple des lecteurs, par curiosité ou par faiblesse, veut tout connaître de ceux qu'un rang élevé expose à ses regards. Le philosophe observe comment on voit les objets sur le trône; l'historien cherche dans les écrits d'un roi l'histoire de ses pensées; le critique, qui analyse, étudie le rapport secret qui est, d'un côté, entre le caractère, les principes, le gouvernement d'un prince, et de l'autre, son imagination, son style et la manière de peindre ses idées. Plus le prince a de réputation, plus cet intérêt augmente; on aime à voir un homme admiré dans sa cour et sur les champs de bataille, écrire et penser dans son cabinet, et parler en philosophe aux peuples qu'il sait gouverner en roi.

Julien réunit ces deux genres de mérite; mais

remarquons que cet avantage, si rare aujourd'hui, l'était beaucoup moins chez les Anciens. À Rome, un grand nombre d'empereurs avaient cultivé les lettres. On sait que César fut le rival de Cicéron sur la tribune, et voulut l'être de Sophocle au théâtre. Auguste, très-bon écrivain en prose, fit de plus des tragédies et des poèmes. Caïus se piqua d'éloquence. Claude écrivait avec pureté, et composa l'histoire de son temps. L'imagination ardente et fougueuse de Néron se livra à la poésie comme à la musique. Adrien, poète, peintre, architecte et historien, passa encore pour le premier orateur de son siècle. Marc-Aurèle, philosophe comme Épictète, fut écrivain comme lui. Septime Sévère, orateur dans les deux langues, composa les mémoires de son règne. Alexandre Sévère chanta les vertus qu'il avait dans son cœur, et célébra en vers les empereurs les plus humains qui l'avaient précédé sur le trône. Les deux Gordiens furent magistrats, guerriers et hommes de lettres; et l'un d'eux, avant de régner, avait publié un poème de trente chants, en l'honneur de Marc-Aurèle et d'Antonin. Balbin, élu par le sénat, et massacré par les troupes, réussit dans la poésie et l'éloquence. Gallien, qui fut à la fois voluptueux et brave, et qui se rendit célèbre par des victoires et des bons mots, avait le talent de bien

écrire, et fit des vers pleins de volupté et de goût. L'empereur Tacite, maître du monde, se glorifiait de descendre de l'historien de ce nom, et ne passait pas une nuit sans lire ou composer. On érigea une statue à Numérien, comme orateur; et un seul homme dans l'empire (1) lui disputait le prix de la poésie. Constantin, enfin, unissant les usages de l'ancienne Rome à ceux de l'église, et les droits de l'autel à ceux du trône, devenu chrétien, fut tout à la fois empereur et orateur sacré. Il composa et prêcha plusieurs sermons : et l'on a encore aujourd'hui un de ses ouvrages, intitulé : *Discours à l'assemblée des Saints;* sermon composé et prêché à Byzance, pour la fête de Pâques, par le successeur de César et d'Auguste.

Ainsi, avant Julien, seize empereurs avaient été au rang des écrivains de Rome. On voit que l'opinion qui a fait de l'ignorance, en Europe, un titre de noblesse, et a défendu aux hommes qui ont ou croient avoir un nom, de l'avilir par l'art de penser et d'écrire; opinion introduite par les sauvages du Nord, qui ne savaient que détruire, consacrée par des seigneurs de châtellenies barbares, qui ne savaient qu'opprimer, combattre et chasser; opinion bien digne, en

(1) Némésien.

effet, de ces deux époques, et qui, au bout de quatorze siècles, n'est pas encore éteinte, et subsiste même aujourd'hui beaucoup plus qu'on ne croit, n'était pas encore née sur la terre. Julien, dont nous n'examinons ici que les talents littéraires, fut en même temps philosophe, orateur, écrivain satirique et plaisant; et il paraît tour à tour, dans ses ouvrages, l'élève de Platon, de Démosthène et de Lucien. Ses satires sont plus connues que ses éloges. Ceux-ci ne sont pas cependant sans mérite; mais on est fâché d'en trouver deux consacrés à Constance, prince soupçonneux et lâche, timide et cruel, qui, mêlant la superstition à la fureur, d'un côté, protégeait les Ariens et persécutait les catholiques, de l'autre, massacrait ses généraux, et fit égorger presque toute la famille impériale. Il y a apparence que ces deux panégyriques de Julien furent un tribut que la politique paya à la crainte. Jusqu'au moment où ce prince monta sur le trône, il fut presque toujours en danger; et peut-être ne conserva-t-il sa vie, qu'en flattant son tyran. Les panégyriques, d'ailleurs, étaient l'esprit de ce temps-là, comme les satires et les chansons ont été en usage chez d'autres peuples. Enfin, ceux de Julien ont été beaucoup plus éloignés que les autres, du ton de la bassesse : souvent aux éloges il mêle des vérités utiles; et telle est

la malheureuse faiblesse de l'orgueil et du pouvoir, que, pour instruire les hommes puissants, il faut les louer, et qu'on est presque toujours forcé d'étayer chaque vérité d'un mensonge.

Ces deux panégyriques offrent plusieurs endroits qui méritent d'être cités. Tel est, dans le premier, un morceau sur l'éducation des princes, où Julien parle de la nécessité de former leur corps avec leur ame. Il s'y plaint de cette éducation lâche, qui affaiblit à la fois l'un et l'autre; détruit le ressort de l'ame, en énervant la volonté; détruit les moyens des grandes actions, en énervant les forces; prépare la crainte avant le danger, et la faiblesse dans le malheur.

Tel est un autre endroit sur l'utilité de mettre de bonne heure un jeune prince en action; de familiariser et ses yeux et son ame avec les périls, les combats, les peuples et les armées; de lui faire connaître par lui-même, dans son empire, la situation des lieux, l'étendue des pays, la puissance des nations, la population des villes, le caractère des peuples, leur force, leur pauvreté, leur richesse. C'est ainsi, dit-il, en parlant de Constance, qu'il apprenait à commander, m' en même temps il apprenait aussi à obéir; obéissait à ce qu'il y a de plus saint sur la la nature et la loi.

Il y a eu des pays où ceux qui dev

verner, recevaient à peu près la même éducation que le reste des citoyens. Quoi de plus insensé, dit-il! on exige de ceux qui commandent, la plus haute vertu, et l'on ne prend aucun moyen pour qu'ils vaillent mieux que le reste des hommes! Pour être prince, il faudrait commencer par mériter de l'être.

On peut encore citer un morceau sur ces tyrans de Rome, qui, cruels à force de faiblesse, et craignant tout parce qu'ils n'étaient rien, ne pardonnaient à leurs sujets ni la naissance, ni le mérite; auprès de qui, dit-il, la vertu était un crime, comme le parricide et la révolte; prompts à abattre tout ce qui s'élevait, et à détruire tout ce qui était grand.

Le second panégyrique a, dans le dessein, quelque chose de bizarre: Julien veut y prouver que son héros est égal aux plus fameux héros d'Homère; à Achille, Diomède et Patrocle, pour la valeur; à Ulysse, pour la politique; à Nestor, pour l'éloquence. On s'étonnera moins de la bizarrerie de cette idée, quand on saura qu'Homère jouait un très-grand rôle dans tous les discours de ce temps-là. Ce poète, que quelques hommes ont trouvé ridicule, et que des milliers d'hommes ont trouvé sublime; qu'on a déchiré avec excès, parce qu'on l'admirait avec fanatisme; et qui a fait des partis et des sectes, comme tout ce qui ébranle

fortement les hommes, régnait alors sur la poésie et l'éloquence, comme Platon, sur la philosophie. On ne pouvait être orateur sans citer l'Iliade. C'est une chose remarquable en philosophie, en éloquence, et dans tous les arts, qu'il ait toujours fallu aux hommes un objet de culte. Chaque siècle a le sien. Il semble que l'esprit humain soit importuné de sa raison, et fatigué d'être libre. Il a besoin qu'on le gouverne et l'asservisse. S'il ne trouve pas un homme, dans son siècle, digne de lui commander, il va demander un maître aux siècles passés; il lui dit : règne sur moi; et aussitôt se prosterne et se courbe aux pieds de sa statue. Bientôt il n'ose plus le regarder qu'avec un respect idolâtre. Ce maître devient le tyran de sa pensée et le législateur de son goût; ce maître lui dicte ses opinions, et jusqu'aux mots dont il doit se servir. L'homme, dans cet état, ressemble à un enfant timide, qui n'ose faire un pas sans les lisières qui le soutiennent. Il pense, il sent, il respire dans un autre; il est d'autant plus fier, qu'il est plus asservi, jusqu'à ce qu'une nouvelle révolution amène un autre empire et d'autres esclaves. C'était alors le règne d'Homère. Il fallait, pour être grand, ressembler aux héros qu'Homère avait peints. Il fallait, pour avoir raison, approcher au moins de ce qu'Homère avait pensé.

Ainsi, dans une grande partie de l'Europe et de l'Asie, on n'écrivait rien où Homère ne fût loué, commenté et cité. Julien paya, comme les autres, ce tribut au goût de son siècle, et dans ce panégyrique surtout. Cependant on y trouve un morceau d'un ton très-différent, et où l'orateur, sans citations, sans idées étrangères, ne marche appuyé que sur lui-même; et il faut convenir que sa démarche n'en est pas moins ferme. Ce morceau, où la philosophie se joint à l'éloquence, est le tableau des qualités que doit avoir un prince, pour être digne de commander aux hommes. Je crois qu'on ne sera pas fâché de le connaître. Il a droit de nous intéresser, et comme roulant sur un objet utile, et comme un monument historique qui peint également et l'esprit et l'ame de l'orateur (1).

« La première qualité d'un prince, dit Julien, « est le respect pour les dieux, et l'attention à « maintenir leur culte dans son empire. Après « les dieux, il honore les parents dont il tient la « vie; et, quand ils ne sont plus, sa reconnais- « sance et son respect honorent encore leurs « cendres. S'il a des frères, il les chérit; et tous

(1) J'avertis cependant que je l'ai resserré, parce qu'il est très-long, et que Julien s'arrête un peu trop quelquefois sur les mêmes idées.

« les liens formés par la nature lui sont sacrés.
« Accessible aux étrangers, sensible aux prières
« de ceux qui l'implorent, jaloux de plaire aux
« meilleurs citoyens, juste avec tous, il s'occupe
« également de tous les intérêts. Il dédaigne les
« richesses qui ne sont que de l'or : les siennes
« sont des amis qui l'aiment sans feinte, et qui
« le servent sans le flatter.

« Né avec du courage, il hait la guerre; mais,
« si ou le hasard ou les vices des hommes la
« font naître, il sait combattre. Alors son acti-
« vité égale sa valeur : il ne s'arrête que quand
« ses ennemis sont vaincus; mais l'instant de la
« victoire est celui de la clémence. Il regarde
« comme un crime d'ôter la vie à qui ne résiste
« plus. Dans les combats, il veut la plus grande
« part aux périls et aux travaux; après le succès,
« il partage entre tous le fruit de ses périls et
« de son sang. Il aime également et les citoyens
« et les soldats. Les citoyens sont pour lui le
« troupeau dont il est le pasteur, mais il regarde
« les soldats comme ces animaux fiers et dociles,
« dont la fonction est d'écarter le danger. Ils ne
« doivent donc pas eux-mêmes être les ravis-
« seurs et les meurtriers du troupeau qu'ils dé-
« fendent. Le prince, en exerçant leur courage,
« l'assujétit au frein. Il ne les laisse pas s'en-
« dormir dans un lâche repos; alors, ceux qui

« sont chargés de défendre, auraient eux-mêmes « besoin de défenseurs. Il ne les laisse pas non « plus s'élever avec audace contre leurs chefs; « la discipline dans la guerre est pour lui le « gage des succès. Il endurcit ses troupes aux « fatigues, mais ce n'est ni par de vains dis- « cours, ni par des châtiments: sa loi est son « exemple. C'est en bravant la mollesse, en s'abs- « tenant des plaisirs, en dédaignant les trésors, « en se livrant peu au sommeil, en fuyant l'inac- « tion, qu'il prétend commander : en effet, à « quoi sert un prince dont la vie n'est qu'un « sommeil ?

« Défenseur de l'État au dehors, au dedans « il sait le rendre heureux. Il réprime les sé- « ditions, le luxe, l'intérêt avide, source des « crimes; ou il empêche tous ces maux de naître, « ou il les étouffe dès leur berceau. Il saura « qu'un citoyen a violé une loi, comme il sait, « à la guerre, qu'un ennemi a forcé les retran- « chements.

« Le protecteur des lois est législateur, s'il a « besoin de l'être. Il ne permettra pas plus qu'à « des lois utiles et saintes on joigne une mau- « vaise loi, qu'il ne permettrait qu'on mît un « esclave au rang de ses enfants. En vain ses pa- « rents, ses amis et ses proches lui demanderaient « d'immoler la loi à leurs intérêts; l'État est sa

« première famille. Violer la loi serait pour lui « un sacrilége, comme lorsqu'un ravisseur enlève « un trésor sacré; car la loi est un dépôt céleste; « elle est une émanation de Dieu.

« Toujours gouverné par l'équité, il récom-« pense l'homme vertueux, il tâche de guérir le « méchant. Parmi les coupables, il en est qui « peuvent se réconcilier avec la vertu et les lois: « le prince peut les juger. Il en est d'autres qui « n'ont plus l'espérance de redevenir justes, et « que la loi condamne, pour leur épargner de « nouveaux crimes: il évitera de les condamner « lui-même; jamais la bouche du Souverain ne « s'ouvrira pour prononcer une peine de mort. « Que si les besoins de la patrie exigent qu'il « fasse des lois pour la punition des crimes, il « ne souffrira point que les peines aient un « caractère atroce, ni rien d'humiliant pour la « dignité de l'homme. Qu'il imite l'Etre suprême « dont il est le ministre: Dieu est le créateur du « bien; jamais cet être juste et bienfaisant n'a « créé le mal.

« Ainsi que Dieu a des génies qui exécutent « ses ordres dans l'univers, le prince a des hom-« mes qui commandent sous lui dans ses États. « Qu'il confie à chacun la place qui convient à « son caractère; les emplois militaires à l'ame « forte et au courage mêlé de prudence; les ma-

« gistratures, à la justice tempérée par l'hu-
« manité; les premières places de l'empire, à
« ceux dont le mérite, composé des deux autres,
« unit la vigueur du caractère aux vertus. Mais
« le choix est dangereux: la méchanceté adroite
« sait tromper; et, de tous les maux qu'elle fait,
« le plus funeste c'est qu'elle prend le masque
« des vertus, et abuse ainsi ou l'ignorance qui
« ne voit pas, ou la précipitation qui ne se donne
« pas le temps de voir. Le prince, dans le choix
« des hommes, doit échapper à tous ces pié-
« ges.... (1).

« Voilà pour ce qui concerne les magistrats et
« les lois; ensuite les regards du prince se fixe-
« ront sur le commun des citoyens. Sous lui, le
« peuple des villes, heureux sans insolence,
« s'accoutumera à vivre dans l'abondance sans
« orgueil; le peuple des campagnes, en cultivant
« ses champs, fournira le nécessaire à ceux qui,
« le fer à la main, défendent ses moissons. Tous,
« à l'abri de l'ennemi domestique et étranger,
« vivront dans une paix profonde, adorant leur
« Souverain, qui est pour eux l'auteur de tant
« de biens, remerciant les dieux, et invoquant

(1) Tous ces détails sont trop longs dans l'original, je n'ai présenté ici que le fond des idées.

« sur lui les faveurs célestes. Les dieux écoutent « les vœux des nations, parce qu'ils ne sont « dictés ni par le mensonge, ni par la flatterie, « mais par la vérité. Ils comblent le prince de « tout ce qu'ils peuvent accorder à l'homme: « et quand sa carrière est finie, alors ils l'ap- « pellent pour habiter avec eux dans les palais « célestes; il monte, et sa gloire reste sur la « terre. »

Il me semble qu'il y a peu de morceaux chez les Anciens, qui vaillent celui-là pour la raison, la justesse et la vérité. Julien, en traçant ce que devait être un prince, annonce ce qu'il voulait être lui-même. On voit qu'avant de monter sur le trône, il avait médité en philosophe les devoirs d'un homme d'état, et ce magnifique portrait des devoirs d'un Souverain était en même temps une leçon pour le tyran qui l'écoutait, et un engagement que le nouveau César prenait avec l'Empire.

Outre ces deux éloges, nous en avons encore de lui un troisième, qui est un monument de reconnaissance et de vertu; il est consacré à l'impératrice Eusébie, sa bienfaitrice. Cette femme, une des plus belles de son siècle, aima les sciences, non par ostentation, mais par goût. Il paraît qu'à la philosophie de l'esprit, elle

joignait celle de l'ame, et qu'elle fut à la fois sensible et grande. Ce fut elle qui tira Julien de son obscurité, et le fit nommer César. Mais plus près du trône, il n'en était que plus exposé au danger, dans une cour où la faiblesse barbare s'effrayait des talents, et où le meurtre était toujours près des soupçons. Eusébie, qui avait commencé l'ouvrage de sa grandeur, eut l'art de le maintenir : elle enchaîna les fureurs de Constance; et malgré sa rénommée, le nouveau César échappa aux assassins. Julien, à la tête de cet éloge, annonce le sentiment qui le lui inspire. « Les bienfaits, dit-il, pour une ame « généreuse, sont une dette, et le premier de- « voir est de s'acquitter. L'ingratitude n'est pas « seulement le vice de celui qui outrage son « bienfaiteur : ceux mêmes qui gardent le silence « et qui oublient, sont coupables. Le premier « crime est rare; mais on ne trouve que trop « souvent des hommes dont le silence ingrat « cache et dissimule les bienfaits. Ils se taisent, « disent-ils, pour ne point paraître adulateurs; « ah! c'est bien plutôt un secret orgueil qui les « révolte. Faibles et lâches envers leurs bien- « faiteurs, ces mêmes hommes sont fiers et ar- « dents avec leurs ennemis; leur reconnaissance « est glacée, leur haine est implacable. »

Par le peu que j'ai cité, il est facile de connaître le ton et le mérite de Julien, dans ses éloges; on doit les estimer par certaines vérités de détail, et des idées philosophiques qui sont de tous les pays et de tous les temps: mais, il faut en convenir, le fond intéresse peu. Que nous font aujourd'hui Eusébie et Constance? Tant qu'un prince est vivant, tous les regards sont fixés sur lui; son rang, les hommages qu'il reçoit, les espérances et les craintes d'un peuple, la pompe et l'appareil qui l'entourent, en font une espèce de colosse qui remplit tout: mais, à sa mort, il reprend sa grandeur naturelle; ensuite il disparaît à mesure qu'il se recule et qu'il s'enfonce dans les siècles. Il ne reste alors que ces traits distinctifs, que la renommée saisit quand il y en a; quand il n'y en a point, il ne reste plus rien; et que deviennent alors les panégyriques? quand la statue est brisée, à quoi sert l'inscription? Philosophe, orateur, qui que tu sois, veux-tu vivre; traite des sujets, qui, à deux mille lieues de toi, et dans deux mille ans, intéressent encore; n'écris pas pour un homme, mais pour les hommes; attache ta réputation aux intérêts éternels du genre humain: alors la postérité reconnaissante démêlera tes écrits dans les bibliothèques; alors ton buste sera honoré

et peut-être baigné de larmes chez des peuples qui ne t'auront jamais vu, et ton génie, toujours utile, selon la belle expression d'un de nos poètes, sera contemporain de tous les âges, et citoyen de tous les lieux.

CHAPITRE XX.

De Libanius, et de tous les autres orateurs qui ont fait l'éloge de Julien. Jugement sur ce prince.

Nous venons de voir Julien écrivain et panégyriste; voyons-le maintenant comme empereur, et objet lui-même des panégyriques de son siècle. A la tête des orateurs qui l'ont loué, est ce Libanius, né à Antioche, et regardé comme l'homme le plus éloquent de l'Asie. Ce fut lui qui servit de modèle à Julien. On avait défendu à ce jeune prince de le voir, et il se faisait apporter en secret tous ses discours, qu'il achetait à prix d'or. Il parviut d'abord à en imiter parfaitement le style; mais, dans la suite, il y ajouta ces graces piquantes que donne la cour, et ces beautés mâles que donne la philosophie. Empereur, il fut publiquement l'ami de celui dont il avait été le disciple en secret. Il paraît que Libanius n'eut que l'ambition des lettres et de cette espèce de gloire qui est indépendante de la fortune et des princes. Julien lui offrit une fortune qu'il dédaigna. Pouvant être préfet du palais, c'est-à-dire, avoir une des premières

places de la cour, il aima mieux rester orateur et homme de lettres. C'est un exemple à proposer à ceux qui avilissent les talents par l'intrigue, et briguent quelquefois de grandes places, parce qu'ils ne savent point honorer la leur.

On voit par l'histoire, qu'il soutint toujours le même caractère. Julien, irrité contre les magistrats d'Antioche, avait fait mettre en prison le sénat tout entier. Libanius vint parler à l'empereur pour ses concitoyens. Comme il mettait dans son discours cet accent fier et vigoureux de la liberté et du courage, un homme, pour qui apparemment cet accent-là était nouveau, lui dit : « Orateur, tu es bien près du fleuve « Oronte, pour parler si hardiment. » Libanius le regarda, et lui dit : « Courtisan, la menace « que tu me fais ne peut que déshonorer le « maître que tu veux me faire craindre ; » et il continua. Julien, qui avait témoigné d'abord beaucoup d'empressement à le voir, parut dans la suite le négliger. Libanius ne se montra plus à la cour. L'empereur, en allant au temple, le vit dans la foule, et fut étonné qu'il ne vînt pas à lui. Les princes et tous ceux qui, sans être princes, ont ou croient avoir quelque supériorité sur les autres, sont sujets à porter le despotisme jusque dans l'amitié ; ils exigent beaucoup et donnent peu. Libanius avait cette sensibilité

convenir, ce n'est pas celle de quelques grands Écrivains comme Tacite, qui, voyant à une grande profondeur, ou rassemblant beaucoup d'idées en peu d'espace, fatiguent la faiblesse des hommes ordinaires, et que la médiocrité calomnie, parce qu'elle aime mieux blâmer les forces dans un autre, que de s'avouer l'insuffisance des siennes. Libanius ne fut pas assez heureux pour avoir ce tort dans ses ouvrages. Ce n'est pas non plus celle de Perse, qui, placé sous Néron, voulut, en disant la vérité, échapper au tyran. Libanius, sous un gouvernement plus juste, put parler impunément des vertus et des crimes. Son obscurité n'était qu'un défaut, sans avoir rien de piquant; elle tenait seulement à un embarras de style.

A l'égard de son éloquence, elle a souvent de l'éclat, et est presque toujours animée des couleurs brillantes de l'imagination. On voit qu'il était prodigieusement nourri de la lecture des poètes. Leurs idées, leurs images lui sont familières. Presque à chaque page on rencontre des traits de la mythologie ancienne, et souvent son style même tient plus du coloris du poète que de l'orateur.

Le premier discours qu'il prononça à la mort de Julien ressemble moins à une harangue, qu'à une espèce de chant funèbre; le second offre

des beautés d'un autre genre. L'indignation que le vice donne aux ames dignes d'éprouver ce sentiment, affermit quelquefois son style, et lui communique un degré de force qu'il n'a pas toujours. Tel est un morceau sur quelques abus de détail, que réforma Julien en montant sur le trône. « Après avoir réglé, dit l'orateur, les « objets les plus importants de l'administration « et de l'Empire, il jeta les yeux sur l'intérieur « du palais; il aperçut une multitude innombra-« ble de gens inutiles, esclaves et instruments « du luxe, cuisiniers, échansons, eunuques, « entassés par milliers, semblables aux essaims « dévorants de frêlons, ou à ces mouches innom-« brables que la chaleur du printemps rassemble « sous les toits des pasteurs; cette classe d'hom-« mes dont l'oisiveté s'engraissait au dépens du « prince, ne lui parut qu'onéreuse sans être « utile, et fut aussitôt chassée du palais; il chassa « en même temps une foule énorme de gens de « plume, tyrans domestiques qui, abusant du « crédit de leur place, prétendaient s'asservir les « premières dignités de l'État : on ne pouvait « plus ni habiter près d'eux, ni leur parler im-« punément. Avides de terres, de jardins, de « chevaux, d'esclaves, ils volaient, pillaient, for-« çaient de vendre; les uns ne daignaient pas « mettre un prix à l'objet de leurs rapines,

« d'autres le mettaient au-dessous de la valeur;
« ceux-ci différaient de payer de jour en jour;
« ceux-là, après avoir dépouillé l'orphelin, comp-
« taient pour paiement tout le mal qu'ils ne lui
« faisaient pas.... C'est par ces voies qu'ils ren-
« daient pauvres les citoyens riches, et qu'eux-
« mêmes devenaient riches, de pauvres qu'ils
« étaient. Ainsi, multipliant leur fortune par la
« misère des autres, ils étendaient leur insatiable
« avidité aux bornes de la terre, demandant, au
« nom et sous l'autorité du prince, tout ce qui
« flattait leurs désirs, sans qu'il fût jamais per-
« mis de refuser; les villes les plus anciennes
« étaient dépouillées; des monuments qui avaient
« échappé au ravage des siècles, étaient conduits
« à travers les mers pour embellir les palais des-
« tinés à des fils d'artisans, et leur faire des ha-
« bitations plus belles que celles des rois : ces
« oppresseurs en avaient d'autres sous eux qui les
« imitaient; l'esclave avait son ambition comme
« le maître; à son exemple, il outrageait, tour-
« mentait, dépouillait, chargeait de fers, et, pour
« s'enrichir, reversait sur d'autres le despotisme
« que son maître exerçait sur lui. Le croirait-on?
« les trésors ne leur suffisaient pas; ils avaient
« l'audace de s'indigner s'ils ne partageaient point
« la considération attachée à la dignité, croyant
« voiler ainsi leur servitude... L'empereur chassa

« du palais ces animaux dévorants, ces monstres « à cent têtes, et voulut qu'ils regardassent « comme une grace la vie qu'il leur laissait. »

Il était difficile, sans doute, de mieux peindre la corruption profonde de la cour de Byzance, cette chaîne de brigandage et d'oppression, et l'abus du crédit, dans une classe d'hommes qui, voués par état à des emplois obscurs, mais approchant du prince, ou paraissant en approcher, imprimaient de loin l'épouvante, parce qu'ils habitaient le lieu où réside le pouvoir.

Libanius, dans tout le reste du discours, qui est fort étendu, parcourt en détail la vie de Julien, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; quelquefois éloquent, quelquefois plus historien qu'orateur, toujours pittoresque dans son style, ayant en général moins d'élévation que de dignité, et un genre de sensibilité plutôt tendre que forte.

Le discours finit par une apostrophe touchante à Julien même. « O toi, dit l'orateur, élève et « disciple de ces êtres qui occupent le milieu « entre la Divinité et l'homme; toi dont la tombe « n'occupe qu'une petite portion de terre, mais « qui par ta gloire remplis le monde; toi qui, « en commençant ta carrière, as surpassé tous « les grands hommes qui ne sont pas Romains, « qui, en la finissant, as surpassé ceux mêmes de

« Rome; toi que les pères regrettent plus que « leurs propres enfants, et que les enfants regret- « tent plus que leurs pères; toi qui as exécuté « de grandes choses, mais qui devais en exécuter « encore de plus grandes; toi qui foulais aux « pieds tous les genres de voluptés, excepté « celles qui naissent du charme inexprimable de « la philosophie, protecteur et ami des dieux « de l'empire, ô prince, reçois ce dernier hom- « mage d'une éloquence faible, mais à laquelle, « pendant que tu vécus, tu daignas mettre quel- « que prix. »

Libanius n'est pas le seul orateur de son siècle qui ait fait l'éloge de Julien; Celsus, qui avait été son ami, son condisciple et son rival, lorsqu'ils étudiaient ensemble dans Athènes, prononça un panégyrique en son honneur, quand son ami fut sur le trône. Cet éloge, où un particulier loue un prince avec lequel il a quelque temps vécu dans l'obscurité, pouvait être précieux; le souvenir des études de leur jeunesse, et cette heureuse époque où l'ame, encore neuve et presque sans passions, commence à s'ouvrir au plaisir de sentir et de connaître, devait répandre un intérêt doux sur cet ouvrage; mais nous ne l'avons plus, et nous n'en pouvons juger; nous savons seulement qu'il était écrit en grec. La langue d'Homère et de Platon commen-

çait à devenir la langue dominante de l'empire. Cependant l'ancienne langue des Césars, quoique altérée, se conservait toujours, et ces empereurs daces, pannoniens et barbares, qui, du fond de la Thrace et des bords de la mer Noire, commandaient au monde, étaient loués quelquefois dans la langue des Scipions.

Il nous reste encore un panégyrique dans cette langue, prononcé en l'honneur de Julien; on y trouve de la noblesse dans les sentiments, quelques belles idées, et des défauts de goût. Il est de l'an 362. Pour connaître l'esprit des différents siècles, il n'est pas inutile d'observer que Mamertin, qui prononça cet éloge, parvint, par ses talents, aux premières dignités : il occupa long-temps avec distinction le rang de sénateur; et, quand Julien monta sur le trône, il lui donna la place de surintendant général des finances de l'empire. « Vous cherchiez, dit-il à l'empereur, « un homme qui eût assez d'élévation pour savoir « dédaigner les richesses, assez de courage pour « savoir déplaire, assez de fermeté pour braver « la haine; vous avez cru trouver ces qualités « en moi, et vous m'avez choisi dans un temps « où les provinces, épuisées par les pillages des « barbares et par des brigandages non moins « funestes que honteux, imploraient votre se- « cours. » Le même empereur le fit ensuite préfet

des gardes prétoriennes, et lui confia le gouvernement de plusieurs provinces. Enfin, nommé consul par Julien, comme Pline par Trajan, il prononça aussi un panégyrique pour remercier son bienfaiteur et son prince; mais il y a bien plus de distance entre les deux orateurs qu'entre les deux héros.

Après tous ces panégyriques, il serait curieux d'apprécier celui qui en fut l'objet. Il n'y a personne dont on ait dit ni plus de bien, ni plus de mal, que de Julien. L'esprit de parti lui a élevé des statues, le zèle religieux les a brisées. On l'a peint tour à tour comme le plus coupable et comme le plus grand des hommes. Tâchons d'écarter, s'il se peut, l'éloge et la satire; et, sans un faux enthousiasme, comme sans injustice, cherchons la vérité. Il s'égara dans la religion: voyons du moins ce qu'il fut comme prince; en détestant son crime, discutons ses vertus: l'aveu que nous en ferons, ne peut nous rendre complices de ses erreurs.

On sait qu'il eut l'éducation la plus austère. Il apprit, dans la retraite, dans l'étude, dans l'éloignement des plaisirs, à se former, et à commander aux hommes; il est vrai que peut-être il fut forcé à la vertu par le malheur. La mort de son père et de ses frères, leur assassin sur le trône, l'avertissaient d'être simple et mo-

deste; mais aussi, environné de meurtres, il eut à lutter contre l'exemple des crimes. Mis à la tête de l'empire, il y soutint son caractère; on le vit à la cour dédaigner le faste, fuir la mollesse, combattre ses sens, dompter en tout la nature, se contenter de la nourriture la plus grossière; souvent il la prenait debout, souvent se la refusait, dormait peu, n'avait d'autre lit qu'une peau étendue sur la terre, et passait une partie des nuits ou dans son cabinet, ou sous sa tente, occupé au travail et à l'étude. Enfin, sous la pourpre, il eut les maximes et mena la vie rigide de Caton. On dira peut-être que ce sont là plutôt des vertus d'un cénobite que d'un prince; on se trompe: on ne pense point assez combien, dans celui qui gouverne, cette vie austère retranche de passions, de besoins; combien elle ajoute au temps; combien elle laisse au peuple; combien elle diminue les moyens de corruption et de faiblesse; combien, par l'habitude de se vaincre, elle élève l'ame.

Ce qui ajoute à son mérite, c'est que, dur pour lui même, il n'en fut pas moins compatissant pour les autres: en rendant la justice, il tempéra, par l'indulgence d'un prince, l'équité d'un juge.

On sait qu'à l'humanité de détail qui soulage dans le moment le malheureux qui souffre, il

joignit cette humanité plus étendue qui prévoit les maux, rétablit l'ordre, substitue les grandes vues à la pitié, et, sans le secours de cette sensibilité d'organes qui est aussi souvent une faiblesse qu'une vertu, sait faire un bien même éloigné, et s'attendrir sur des malheurs qu'elle ne voit pas. Ainsi, il s'occupa du soulagement des peuples; mais d'autres empereurs qui eurent les mêmes vues, n'étant pas contredits sur le trône, purent être humains impunément. Julien, long-temps César, assujéti dans son pouvoir même à un tyran jaloux, qui l'avait créé par besoin et le haïssait par faiblesse, qui lui eût permis de faire le mal pour se déshonorer, et craignait qu'il ne fît le bien; qui, tout à la fois barbare et lâche, désirait que les peuples fussent malheureux, pour que le nouveau César fût moins redoutable; Julien, environné dans les Gaules, des ministres de cette cour, qui étaient moins ses officiers que ses ennemis, et déployaient contre lui cette audace qui donne à des tyrans subalternes le secret de la cour, et l'orgueil d'être instruments et complices de la volonté du maître; Julien enfin, traversé en tout par ces hommes qui s'enrichissent de la pauvreté publique, eut bien plus de mérite à arrêter les abus et à soulager les provinces.

Dans un empire tout militaire, et où le soldat

féroce et avare vendait son obéissance à prix d'or, il sut résister à l'avidité des troupes.

On conspira contre lui, et il pardonna.

A l'exemple de Trajan, il soumit à la loi un pouvoir qui, par la force secrète de la nature et des choses, ne tend que trop souvent à s'affranchir de la loi. Comme lui, il fit la guerre en personne; comme lui, il combattit en soldat. Enfin, en mourant, il témoigna la plus grande fermeté et le courage tranquille d'un homme qui obéit à la nature, et que ses actions consolent de la brièveté de sa vie (1).

On voit, par toute la vie de Julien et par quelques-uns de ses ouvrages, que sa grande ambition était de ressembler à Marc-Aurèle. Si on

---

(1) Voici ses dernières paroles telles qu'on les trouve partout : « Mes amis, la nature me redemande ce qu'elle m'a « prêté; je le lui rends avec la joie d'un débiteur qui s'ac- « quitte. L'ame n'est heureuse que lorsqu'elle redevient libre; « et pour les gens de bien, souvent la mort est une récom- « pense. Je la reçois comme une grace. Si j'avais vécu plus « long-temps, j'aurais peut-être fait quelque action indigne « de moi. Aujourd'hui je meurs sans remords, parce que j'ai « vécu sans crime. J'ai gouverné les provinces avec douceur. « J'ai détesté la puissance arbitraire. Je n'ai fait la guerre « que pour obéir à la patrie. Je remercie le Dieu éternel. Ce « serait être également lâche, et de vouloir mourir quand il « faut vivre, et de regretter la vie quand il est temps de « mourir. »

regarde les talents, il eut plus de génie; si on regarde le caractère, il eut plus de fermeté peut-être, et fut plus loin de cette bonté dont on abuse, et qui, voisine de l'excès, peut devenir une vertu plus dangereuse qu'un vice.

Mais aussi, à beaucoup d'égards, Marc-Aurèle eut des avantages sur lui; ils furent tous deux philosophes, mais leur philosophie ne fut pas la même. Celle de Marc-Aurèle avait plus de profondeur, celle de Julien peut-être plus d'éclat. La philosophie de l'un semblait née avec lui. Elle était devenue un sentiment, une passion, mais une passion d'autant plus forte qu'elle était calme, et n'avait pas besoin des secousses de l'enthousiasme. La philosophie de l'autre semblait moins un sentiment qu'un système; elle était plus ardente que soutenue; elle tenait à ses lectures, et avait besoin d'être remontée. Marc-Aurèle agissait et pensait d'après lui; Julien, d'après les anciens philosophes; il imitait. Un autre caractère du grand homme lui manqua: c'est cette vertu qui fait que l'ame, sans s'élever, sans s'abaisser, sans s'apercevoir même de ses mouvements, est ce qu'elle doit être, et l'est sans faste comme sans effort; en cela il fut encore loin de Marc-Aurèle. Son extérieur était simple, son caractère ne l'était pas; ses discours, ses actions avaient de l'appareil, et semblaient avertir

qu'il était grand; suivez-le, sa passion pour la gloire perce partout; il lui faut un théâtre et des battements de mains; il s'indigne quand on les refuse; il se venge, il est vrai, plus en homme d'esprit qu'en prince irrité qui commandait à cent mille hommes, mais il se venge; il court à la renommée, il l'appelle; il flatte pour être flatté: il veut être tout à la fois Platon, Marc-Aurèle et Alexandre (1).

Son caractère ardent est souvent inégal; souvent il voit le but, l'atteint et le passe; enfin, il eut dans ses idées plus d'impétuosité que de règle, et, dans plusieurs de ses sentiments, plus de grandeur que de sagesse.

Son changement de religion est un des grands problèmes de l'histoire. Ce changement fut-il l'effet de la persuasion ou de la politique? Pour résoudre ce problème, jetons un coup d'œil sur son siècle; nous reviendrons ensuite à Julien, et la question sera peut-être aisée à résoudre.

On sait que, dans l'Europe et l'Asie ensemble,

---

(1) La critique qu'on fait ici du caractère de Julien, a quelque rapport avec celle qui en a été faite dans un ouvrage très-estimable, plein de connaissances, de vues et d'esprit, qui a paru depuis peu, et qui est intitulé: *de la Félicité publique*. Comme il y avait déja plus de trois ans que mon ouvrage était écrit, je n'ai pas cru, malgré cette légère ressemblance, devoir rien changer à cet endroit.

jamais il n'y eut autant de mouvement dans les esprits qu'il y en avait alors; les progrès du christianisme, et le choc de ceux qui combattaient pour la religion de l'empire, avaient donné cette secousse. C'était là le grand objet de toutes les nations; et il se mêlait tantôt sourdement, tantôt avec éclat, aux malheurs de la guerre et aux fureurs politiques. Le paganisme, trop faible, avait appelé la philosophie à son secours; et la philosophie, sentant qu'il fallait réparer l'édifice pour le conserver, des débris de l'ancien système religieux, en avait presque formé un nouveau.

On s'attacha surtout à imiter plusieurs des caractères du christianisme. Aux idées pures et spirituelles d'un dieu unique, on proposa les idées platoniciennes sur la divinité; à un dieu en trois personnes, cette fameuse trinité de Platon; aux anges et aux démons, la doctrine des génies créés pour remplir l'intervalle entre Dieu et l'homme; à l'idée d'un Dieu médiateur, la médiation des génies; aux prophéties et aux miracles, la théurgie, qui, à force de sacrifices et de cérémonies secrètes, prétendait dévoiler l'avenir, et opérer aussi des prodiges; enfin, à la vie austère des chrétiens, des pratiques à peu près semblables, et des préceptes d'abstinence et de jeûnes pour se détacher de la terre, en s'élevant à Dieu. Ainsi, l'erreur se rapprochait de la vérité

pour la mieux combattre ; mais, dans cette agitation universelle, ce qui dominait le plus, c'était la fureur de connaître ce qui n'était point encore, et de franchir les bornes que la nature a posées aux connaissances comme au pouvoir de l'homme. Cette disposition était l'effet naturel de la fermentation des esprits, des malheurs des peuples, des grands intérêts politiques et religieux ; enfin de ce système des génies, imaginé ou puisé chez les Chaldéens par Platon, et renouvelé alors avec le plus grand succès. Telle était la situation des esprits, lorsque Julien parut.

Nous savons par l'histoire, quels furent son caractère et ses goûts. Passionné pour les Grecs, nourri jour et nuit de la lecture de leurs écrivains, enthousiaste d'Homère, fanatique de Platon, avide et insatiable de connaissances ; né avec ce genre d'imagination qui s'enflamme pour tout ce qui est extraordinaire ; ayant de plus une ame ardente, et cette force qui sait plus se précipiter en avant, que s'arrêter ; d'ailleurs, accoutumé dès son enfance à voir dans un empereur chrétien le meurtrier de sa famille, et, dans le fond de son cœur, rendant peut-être la religion complice des crimes qu'elle condamne ; placé entre l'ambition et la crainte, inquiet sur le présent, incertain sur l'avenir ; ses

goûts, son imagination, son ame, les malheurs de sa famille, les siens, tout semblait le préparer d'avance à ce changement qui éclata dans la suite.

On ne peut douter, en le lisant, qu'il ne fût séduit par cette espèce de théologie platonique qui régnait alors, et dont il parle dans tous ses écrits avec enthousiasme. Son hymne au *Soleil Roi* est un hymne au *Logos*, ou à l'intelligence éternelle qui joue un si grand rôle dans Platon.

On ne peut presque pas douter qu'il n'ait cru aux génies. Deux fois il crut voir celui de l'empire : l'une en songe et dans les Gaules, lorsqu'il délibérait s'il accepterait le trône; l'autre dans la Perse, et peu de temps avant sa mort, lorsque, pendant la nuit, il méditait sous sa tente. Alors le génie de l'empire lui parut triste et désolé, et la tête couverte d'un voile. Julien lui-même raconta ces deux apparitions à ses amis.

Enfin, quand on le voudrait, il serait également impossible de douter qu'il n'eût un penchant profond à la superstition. Oracles, présages, sacrifices, mystères, divinations, cérémonies théurgiques, il embrassait tout, il se livrait à tout. On le voit; l'idée que la divinité pouvait se communiquer à l'homme, idée si analogue d'ailleurs à son siècle et aux idées gé-

nérales qui occupaient alors l'univers, tourmentait et agitait son esprit. On a beau dire ; je ne puis croire que sa politique seule fît sa superstition. La politique a moins de zèle, et n'a pas surtout cette activité inquiète et curieuse. L'intérêt, qui veut traîner le peuple aux autels, peut bien se mêler aux sacrifices, dans les fêtes et les cérémonies publiques; mais l'intérêt ne joue pas l'enthousiasme religieux, tous les jours, tous les instants, et dans tous les détails de la vie.

Que penser donc de Julien? qu'il fut beaucoup plus philosophe dans son gouvernement et sa conduite, que dans ses idées; que son imagination fut extrême, et que cette imagination égara souvent ses lumières; qu'ayant renoncé à croire une révélation générale et unique, il cherchait, à chaque instant, une foule de petites révélations de détail; que, fixé sur la morale par ses principes, il avait, sur tout le reste, l'inquiétude d'un homme qui manque d'un point d'appui; qu'il porta, sans y penser, dans le paganisme même, une teinte de l'austérité chrétienne, où il avait été élevé; qu'il fut chrétien par les mœurs, platonicien par les idées, superstitieux par l'imagination, païen par le culte, grand sur le trône et à la tête des armées, faible et petit dans ses temples et dans ses mystères; qu'il eut, en un mot, le courage d'agir,

de penser, de gouverner et de combattre, mais qu'il lui manqua le courage d'iguorer; que, malgré ses défauts, car il en eut plusieurs, les païens durent l'admirer, les chrétiens durent le plaindre; et que, dans tout pays où la religion, cette grande base de la société et de la paix publique, sera affermie, ses talents et ses vertus se trouvant séparés de ses erreurs, les peuples et les gens de guerre feront des vœux pour avoir à leur tête un prince qui lui ressemble.

CHAPITRE XXI.

De Thémiste, orateur de Constantinople, et des panégyriques qu'il composa en l'honneur de six empereurs.

Presque tous les écrivains d'un pays et d'un siècle, poètes, orateurs, philosophes même, sont entraînés et formés par ce qui les entoure. La nature, dans chaque époque, imprime, pour ainsi dire, le même cachet à toutes les ames. Les mêmes objets leur communiquent les mêmes idées, et souvent la même manière de les rendre. Tous se rassemblent. Des milliers d'hommes ne forment qu'un seul homme. Cependant, pour rompre cette ennuyeuse et vile uniformité, il paraît quelquefois, sur la terre, des êtres uniques et qui ne tiennent à rien. En bien, en mal, ils ont un caractère; ils sont eux. Ils passent à travers leur siècle, sans rien emprunter de sa couleur. Jetés hors des routes communes, la postérité les distingue de loin, comme ces arbres solitaires qui s'élèvent avec vigueur dans un espace désert. L'homme qui étudie la nature et l'observe, cherche, dans le mouvement général, ce qui leur a donné un mouvement par-

ticulier, et ne le trouve pas. Tels, dans leur siècle et leur pays, ont été, parmi les historiens, Tacite; parmi les moralistes, Montaigne; parmi les philosophes, Bacon; parmi les poètes, Corneille; et, à la fin du règne de Louis XIV, ce Fontenelle, dont le genre d'esprit, qui n'était qu'à lui, a été si critiqué et si loué pendant quatre-vingts ans. Tel enfin parut, dans Constantinople, un orateur, que six empereurs honorèrent successivement; qui, panégyriste, ne parla jamais que pour dire aux princes les vérités les plus nobles; à qui l'admiration éleva des statues, sans que l'envie même osât murmurer; et qui, malgré ses imperfections et ses défauts, eut un caractère fort supérieur à l'esprit général de son temps: c'est le philosophe Thémiste. Son père, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays situé auprès du Pont-Euxin. C'est là que, sous un maître habile, il étudia la philosophie et l'éloquence. Ainsi, c'est au pied du Caucase, et dans l'ancienne patrie de Médée, que se forma l'orateur qui devait un jour étonner la Grèce. On voit que les arts ont habité presque tous les climats. Tout change. Ce pays, qui fait partie de la Géorgie, et qui instruisait autrefois des philosophes, n'est plus célèbre aujourd'hui, que par la beauté de ses femmes, qu'il envoie aux sérails

de Constantinople et d'Ispahan. Thémiste, encore jeune, composa des commentaires sur les ouvrages du précepteur d'Alexandre. Il parut grand, même en travaillant sur les idées d'un autre. Sa réputation se répandit bientôt dans l'Asie, et de l'Asie à Rome. Il fut quelque temps dans cette ville, qu'il étonna. On voulut l'y fixer; mais Rome n'était plus que la seconde ville du monde. Il retourna à Byzance. Les philosophes voyageaient pour venir l'entendre; les princes étaient curieux de le voir; et les oracles, dans les temples, lui rendaient les mêmes hommages qu'aux rois: ils daignaient parler de lui.

Quand les talents sont parvenus à un certain degré de célébrité, on peut bien s'avilir en les persécutant; mais il n'y a plus de mérite à les protéger. Le prince est, pour ainsi dire, forcé par son siècle; la voix publique lui sert de loi; d'ailleurs il s'honore lui-même, et alors il n'y a presque que de l'orgueil à être juste. Ainsi Constance, quoique féroce et sans génie, éleva Thémiste au rang de sénateur. La lettre qu'il écrivit au sénat, est le plus beau monument de ce règne. « Un bienfait, dit-il, accordé à l'homme vertueux, est un bienfait pour l'État. Instruit de la grande réputation du philosophe Thémiste, j'ai cru qu'il était digne de l'empereur et de vous de récompenser sa vertu,

« en l'admettant dans ce Conseil auguste : et je « n'ai pas voulu seulement honorer Thémiste, « j'ai voulu aussi honorer le sénat, que j'ai cru « digne de posséder un si grand homme. Vous « lui communiquerez de votre dignité, et il « répandra sur vous une partie de son éclat. »

Peu de temps après, Constance lui fit élever une statue de bronze. Julien le fit préfet de Constantinople. Valens voulut presque toujours l'avoir à sa cour, et se fit même accompagner par lui dans ses guerres contre les barbares. Gratien et Théodose le comblèrent de faveurs; et ce dernier, prêt à partir pour l'Occident, lui confia son fils, en le priant de vouloir bien lui donner des leçons de sagesse et de grandeur. Tels étaient encore dans ces siècles, qui pourtant ne sont pas l'époque la plus brillante dans l'histoire de l'esprit humain, le respect et l'enthousiasme des princes pour les vrais philosophes. Il s'en faut beaucoup que notre Montesquieu, dont le nom est aujourd'hui si cher à l'Europe entière, et qui influe sur la législation, de Londres à Pétersbourg, ait reçu, de son vivant, la vingtième partie de ces honneurs.

Nous n'avons presque rien aujourd'hui des ouvrages philosophiques de Thémiste; mais il nous reste une grande partie de ses harangues, ou panégyriques de princes. Ils sont au nombre

de vingt. Il a donné à ce genre d'ouvrages un ton plein de dignité et de force, et qu'il n'avait point du tout avant lui. Je vais tâcher de faire connaître ces discours, beaucoup moins connus qu'ils ne méritent de l'être. Je choisirai dans tous les idées éparses sur les philosophes et sur les princes; car ce sont les deux objets dont il s'occupe sans cesse.

L'orateur cherche d'abord dans la divinité le modèle du prince. Il trouve que le principal caractère de Dieu est la bonté. « Ce n'est que « par intervalles et rarement, dit-il, que Dieu « lance le tonnere; mais c'est tous les jours, et « sur le monde entier, qu'il verse sa lumière. « On ne peut donc lui ressembler sans être bien- « faisant. Croit-on, dit-il à Valentinien et à Va- « lens, croit-on que ce soit en montant à cheval « avec grace, et en maniant les armes avec « adresse, qu'un prince puisse imiter cet Être « sublime? Ce n'est pas même par le courage, « par la patience, par la force; ce n'est pas « même par le mépris des voluptés; aucune « de ces vertus de l'homme ne convient à « Dieu : ces vertus tiennent à des faiblesses. Ce « qui nous élève, avilirait ce grand Être. Mais « ce qu'il y a de céleste et de divin, c'est d'a- « voir entre ses mains le bonheur des hommes, « et de faire ce bonheur. Princes, s'il nous arrive

« de vous donner le nom de dieu, c'est pour « vous faire souvenir de ce que vous devez être.

« Je ris, dit l'orateur, quand je pense à ce « tyran qui, voulant persuader qu'il était dieu, « se faisait élever des statues et des temples ; et « l'insensé ne pensait pas même à faire du bien « aux hommes. Si le prince veut un culte, au « lieu de se faire consacrer une statue d'or ou « de bronze sur un autel, qu'il fasse lui-même « de son ame et le temple et l'autel, et, pour « ainsi dire, le simulacre saint de la divinité ; « nous l'adorerons alors. Pour ressembler à Dieu, « il ne suffit pas d'usurper ses honneurs, il faut « l'imiter.

« Le prince qui aime les hommes, dit-il ail- « leurs, aura toutes les vertus ; il domptera sur- « tout la colère, mal sans bornes dans un pouvoir « qui n'en a pas.

« Les tyrans, les pestes et les tremblements de « terre, sont faits pour détruire les hommes ; « les princes, pour les conserver.

« *J'ai perdu un jour*, disait Titus, car je n'ai « fait aujourd'hui de bien à personne. Que dites- « vous, prince, s'écrie l'orateur ! non, le jour « où vous avez dit une parole qui doit être la « leçon éternelle des rois, ne peut être un jour « perdu. Jamais vous n'avez été plus grand, ni « plus utile à la terre.

« De ce sentiment d'humanité naît, dans le « prince, le devoir d'adoucir la sévérité de la loi; « car le juge rigide condamne souvent celui que « la loi absoudrait, si elle pouvait prononcer : « le juge alors est esclave. Il décide d'après les « mots et la lettre, exerçant, pour ainsi dire, « une injustice juste. Il n'en est pas de même « du prince : il est la loi qui parle et qui respire, « et non pas cette loi muette et sourde repré- « sentée par des caractères immobiles. Aussi, « dit-il à Théodose, nous étions accoutumés à « voir l'or retourner du trésor public à ceux à « qui on l'avait injustement enlevé ; mais nous « venons de voir plus : nous avons vu des hom- « mes menés par la loi aux portes de la mort, « ramenés à la vie par le prince ; car, de tous nos « empereurs, tu es celui qui respecte le plus la « loi ; mais tu sais que, par respect pour la loi « même, il faut quelquefois s'en écarter. »

Et, dans le même discours, faisant allusion à la fable célèbre des deux tonneaux d'Homère : « Sous ton empire, nous connaissons le tonneau « du bien, d'où s'épanchent la félicité, la ri- « chesse et la vie. Il est près du trône, et ta main « y puise sans cesse : mais nous ne voyons point « celui des gémissements, des larmes et du sang : « il n'y en a point d'où se verse la terreur ; ou, « si ce tonneau fatal existe, il est fermé de toutes

« parts. L'espérance est sortie, et vole sur l'em-
« pire, les maux sont enchaînés. »

On sait qu'au commencement du règne de Valens, Procope se révolta, et prit la pourpre. Il se prétendait de la famille des Constantins; mais ce droit n'était rien sans la victoire; il fut vaincu. Valens, qui d'abord avait été lâche, fut ensuite cruel; c'est l'ordinaire. Il fit couler le sang des ennemis, avec cette fureur que les caractères atroces nomment justice; l'orateur, en le louant d'une humanité qu'il n'avait pas, tâche au moins de lui inspirer les sentiments qu'il devait avoir. Dans un discours tout entier, il lui parle de clémence. « Avant Socrate, on « disait: Faisons du bien à qui nous aime, et du « mal à qui nous hait. Socrate a changé ce pré- « cepte, et a dit: Faisons du bien à nos amis, et « ne faisons point de mal à nos ennemis. » Il rapporte l'exemple de tous les grands hommes qui ont pardonné, ou à des ennemis, ou à des assassins, ou à des ingrats. Il vante ce pouvoir magique qu'ont les princes, de changer les ames par leurs bienfaits. « Il ne tient qu'à eux, dit-il, de « déraciner la haine et d'apprivoiser la fureur. »

Dans un autre discours adressé au même prince, après la cinquième année de son règne, on trouve un long morceau sur les finances; il respire cette philosophie pleine d'humanité, qui

devrait être celle de tous les rois. « On ne peut « être humain, dit l'orateur, sans être libéral; « mais la libéralité du prince ne consiste pas à « donner beaucoup; il ne peut pas donner aux « uns, sans accabler les autres. Celui qui est « si magnifique, n'est pas loin d'être injuste; « il prive des milliers de pauvres du nécessaire, « pour enrichir des riches, c'est-à-dire, pour « verser quelques gouttes inutiles dans des fleu- « ves. Le prince donne d'autant plus, qu'il « exige moins. » Et, s'adressant à son empereur: « Avant toi, dit-il, les charges publiques aug- « mentaient tous les ans; chaque année ajoutait « au poids de l'année qui avait précédé. C'est « toi, prince, qui as arrêté cette maladie de « l'État. Sais-tu pourquoi tu as mis cet ordre « dans les finances de l'empire? c'est que tu avais « gouverné ta maison avant de gouverner le « monde. Tu n'as pas besoin d'apprendre d'un « autre ce qu'il en coûte de sueurs et de peines « au laboureur; tu connais la hardiesse de l'ex- « acteur, l'adresse du commis, l'avarice du sol- « dat. Instruit de ces détails, tu es monté sur le « trône; c'est pourquoi, comme si ce vaste em- « pire n'était qu'une famille, tu vois d'un coup « d'œil quels sont tes revenus, quelles sont tes « dépenses, ce qui manque, ce qui reste; les « opérations qui sont faciles, celles qui ne le

« sont pas. Seul de tous les princes, tu n'as pas « mis ceux qui manient les deniers de l'État « au-dessus de ceux qui le défendent. Celui qui « préside aux finances ne marche pas avec plus « de pompe que celui qui commande les armées. « Chargés de l'emploi d'Aristide, ils sont forcés « d'avoir sa justice. Ton œil perçant sait décou- « vrir et rendre inutiles les profondeurs de cet « art funeste et caché.... Non, désormais je ne « craindrai pas les ennemis domestiques plus « que les barbares mêmes. Je ne verrai plus la « moisson enlevée de dessus les sillons, avant « même qu'elle entre chez le laboureur. D'im- « pitoyables créanciers ne veilleront plus sur les « travaux du vendangeur, et l'habitant des « champs ne passera plus un hiver triste et dé- « solé auprès de ses greniers déserts. C'est alors « que je jouirai de la proie enlevée sur les bar- « bares, quand le ravisseur domestique ne vien- « dra plus faire sa proie de mon bien. Prince, « continue l'orateur, ma voix, dans ce moment, « représente la voix du monde entier. Tu nous « as remis une partie des tributs, et, pour dé- « dommagement, nous te rendons un tribut de « reconnaissance et de tendresse; c'est le plus « digne du prince. Au lieu des moissons et des « fruits de la terre qu'on nous arrachait, reçois « des fruits qui ne se flétriront pas: ce sont

« ceux de la gloire; c'est elle qui sans cesse re-
« nouvelle l'empire d'Auguste, qui empêche
« Trajan de vieillir, qui tous les jours ressuscite
« Marc-Aurèle. Crois-tu, malgré leurs victoires,
« que leurs noms fussent aussi célèbres, si,
« terribles aux barbares, ils n'eussent été bien-
« faisants envers leurs sujets? etc. »

L'orateur veut étendre ce sentiment d'humanité dans le prince, des sujets de l'État, aux ennemis mêmes de l'État. « Celui, dit-il à Va-
« lens, qui dans la guerre poursuit avec achar-
« nement, et veut détruire, ne se montre que
« le roi d'une nation; celui qui, après avoir
« vaincu, pardonne, se montre le père et le
« souverain de tous les hommes. Cyrus n'aimait
« que les Perses; Auguste, les Romains; Alexan-
« dre, les Grecs; aucun n'aimait les hommes,
« aucun n'était vraiment roi. Pour l'être, il faut,
« comme Dieu, n'exclure ni aucun peuple, ni
« aucun homme de sa providence. »

Valens irrité refusait la paix aux barbares; c'est le philosophe qui fléchit l'empereur: l'éloquence donna la paix au monde. « Je fis voir
« au prince, dit l'orateur, que c'est en sauvant
« et non en égorgeant les hommes, que l'on
« ressemble aux dieux. Quand on a remporté la
« victoire sur des lions, des léopards et des
« tigres, on compte tous ceux dont on a fait

« couler le sang dans les forêts : quand on a « vaincu des hommes, il faut compter tous ceux « qu'on a sauvés ; encore n'extermine-t-on pas « entièrement les bêtes féroces, on en laisse « subsister la race dans les déserts ; et une na- « tion d'hommes (qu'on les appelle barbares, « ils n'en sont pas moins des hommes), une na- « tion tout entière, soumise et tremblante à « ses pieds, il eût donc fallu l'exterminer et la « détruire? non. J'admire et j'appelle grand celui « qui la conserve. Le destructeur de Carthage « fut nommé l'Africain. Un autre s'appela Macé- « donien, parce qu'il avait fait de la Macédoine « un vaste désert; mais toi, prince, je veux que « tu tires ton nom de la nation que tu as sau- « vée; ainsi nous nommons les dieux, des pays « qu'ils protégent. »

Outre l'humanité et la clémence qui sont les premiers devoirs, l'orateur parcourt toutes les autres qualités du prince. Il dit à Constance : « L'athlète des jeux olympiques, jaloux de vain- « cre, et veillant sur lui-même, s'interdit tous les « plaisirs qui pourraient l'énerver ; et le prince « qui est, pour ainsi dire, l'athlète de l'uni- « vers, ira-t-il se livrer à de lâches voluptés ? »

Il félicite Valens de ce qu'il veut s'instruire. « Puisque tu as ce désir, lui dit-il, si les hom- « mes ne sont heureux, ce sera la faute de ceux

« qui n'useront pas de ton ame pour tout ce « qui est honnête et grand. »

Il exhorte cet empereur à ne négliger aucun des soins du gouvernement. « Il y a eu, lui dit- « il, des princes qui prenaient grand soin de « leur chevelure, mais qui ne comptaient pour « rien des villes entières tombées en ruine. Ils « s'occupaient de leur parure, et ils négligeaient « l'univers; peut-être même avaient-ils grand « soin de choisir leurs chevaux, mais point du « tout les hommes qu'ils destinaient aux places; « et, tandis qu'aux jeux du cirque ils n'auraient « pu souffrir de voir des cochers conduire un « char, ils abandonnaient à des hommes sans « choix les rênes de l'empire et la conduite des « nations. On brise une statue, on efface un « tableau qui ne ressemble point à son modèle: « le prince sera-t-il donc moins attentif à ceux « dont le devoir est de le représenter auprès des « peuples? »

« L'influence de la vertu du prince, dit-il à « Théodose, ne se borne point à la terre. Marc- « Aurèle, voyant son armée prête à périr par la « soif, leva ses mains au ciel: O Dieu, dit-il, « je lève vers toi, qui donnes la vie, cette main « qui ne l'a jamais ôtée à personne. Dieu l'en- « tendit, et sauva son armée. »

Nous avons déja vu que Valens était cruel;

et comme tous les hommes il porta son caractère dans la religion. Trompé par les Ariens, il persécuta les catholiques avec fureur. On dit qu'un jour ayant reçu une députation de quatre-vingts prêtres qui venaient pour le fléchir, il les fit embarquer tous ensemble, et ordonna qu'on mît le feu au vaisseau, quand ils seraient en pleine mer. Un homme éloquent adoucit les fureurs de ce tigre. Thémiste osa parler de douceur à un fanatique, et d'humanité à un barbare; et, ce qui est plus étonnant, il réussit. La persécution cessa; et cet empereur assassin, ce barbare incendiaire, ce chrétien persécuteur d'autres chrétiens, publia un édit, par lequel il défendait qu'on employât désormais ni autorité, ni menaces pour faire changer personne de religion. Nous n'avons plus le discours de Thémiste, mais il nous reste celui où il félicite l'empereur de son changement: c'est l'ouvrage à la fois de l'éloquence et de la raison.

Ainsi cet homme vertueux parlait aux princes, sous prétexte de les louer. Il avait donc raison de dire à Constance: « Pour la première fois, ô « empereur, tu vas entendre un orateur libre « et vrai, même en te louant, un orateur qui « ne dira pas un mot dont son front ait à rou- « gir; » et plus bas: « Je vous atteste tous, ô « vous qui marchez dans la même carrière que

« moi ! si vous vous apercevez que je vous trom-
« pe, si le moindre mensonge se mêle à mes
« paroles, élevez tous votre voix contre un lâche
« orateur; repoussez-moi, chassez-moi du sanc-
« tuaire de la sagesse, et ne permettez plus à
« celui qui l'outrage, d'oser en donner des leçons;
« mais si toutes les fois que je louerai, je dis la
« vérité, ne regardez pas comme une vile flat-
« terie ce qui est un juste éloge. L'éloge est un
« tribut qu'on paie à la vertu. »

Dans un de ses derniers discours à Théodose, il s'interrompt tout à coup : « Tu vois, prince, « lui dit-il, que je ne suis pas venu ici pour te « flatter : conviendrait-il à un philosophe en « cheveux blancs, qui a familièrement vécu avec « tant d'empereurs, aujourd'hui que le plus hu- « main de tous est sur le trône, de mendier sa « faveur par des bassesses? quand la liberté est « la moins dangereuse, irais-je choisir ce temps- « là pour me déshonorer par des mensonges ? »

On sent bien qu'il devait parler des connaissances et des lettres avec dignité; il fait voir qu'elles ont été chères à tous les princes qui ont été grands; il cite Aristote comblé de bienfaits par Philippe, Xénocrate par Alexandre, Aréus par Auguste, Dion par Trajan, Sextus par Marc-Aurèle : « Tu imites ces grands hommes, dit-il « à un empereur, la philosophie et les lettres

« marchent partout avec toi ; elles te suivent « dans les camps ; par toi elles sont respectées « non-seulement du Grec et du Romain, mais « du barbare même ; le Scythe épouvanté qui « est venu implorer ta clémence, a vu la philo- « sophie près de toi, balançant le sort des peu- « ples, et décidant des trèves, de la paix que tu « accordes aux nations. Voyez les statues de « bronze élevées dans ces murs à la sagesse, les « priviléges qui lui sont accordés dans les villes, « les honneurs prodigués à ceux qui en sont di- « gnes. La sagesse est la seule qui répande encore « plus d'éclat sur ceux qui l'honorent, que sur « ceux qui sont honorés ; car admirer la vertu « dans les autres, c'est déja une preuve de vertu. »

« O mes amis ! dit-il ailleurs, pardonnez-moi, « si le désir que l'empereur témoigne de m'en- « tendre, m'inspire peut-être un noble orgueil ; « il se lasse de vaincre, mais il ne peut se lasser « d'entendre le langage de la vérité, et il per- « mettra plutôt au guerrier de cesser de com- « battre, qu'au philosophe de se taire. »

Dans un discours à Théodose, il rappelle le jour où cet empereur, prêt à partir pour l'Occident, lui confia son fils en présence du sénat et du peuple. Dans ce moment, l'orateur se peint vieux, accablé d'infirmités et de faiblesse, courbé sous le poids des ans, mais ranimant ses forces

languissantes, pour former ce prince destiné à commander un jour au monde : « Viens mon « fils, dit-il, viens sur les genoux d'un faible « vieillard, recevoir les leçons que la sagesse « destine aux princes; ce sont celles que reçurènt « Antonin, Numa, Marc-Aurèle et Titus. A ma « voix se joindront, pour te former, celle de « Platon et celle du précepteur d'Alexandre ; à « l'école des sages, deviens le bienfaiteur du « monde. »

Je finirai cet extrait, déja peut-être trop long, en citant encore un morceau où Thémiste implore la grace d'un philosophe, dont le crime était d'avoir été le favori de Julien; il ne le nomme pas, mais c'était probablement Maxime. En effet, Maxime avait eu trop de pouvoir, pour qu'on ne l'accusât point d'en avoir abusé. Valens, qui ne manqua jamais une occasion d'être cruel, sous prétexte d'être juste, l'avait fait traîner dans les prisons, où il souffrit tous les tourments que notre justice barbare ne compte pour rien, parce que ces tourments ne sont point la mort. Dans le même temps, Procope se révolta; bientôt maître de Constantinople et de presque tout l'Orient, il offrit au philosophe dans les fers, sa liberté, ses biens et des honneurs, s'il voulait se déclarer pour lui : le philosophe refusa; Thémiste ne manqua pas de faire valoir

à l'empereur ces refus généreux; il le compare à Socrate : « Condamné, dépouillé de ses biens, « accablé sous les chaînes, on ne l'a pas même « entendu se plaindre ; que dis-je ! il a dédai- « gné, dans cet état, les bienfaits de l'usurpateur « qui voulait le protéger. La colère de son prince « lui a paru préférable à l'humanité d'un rebelle; « et, pouvant être heureux et libre en devenant « coupable, il a mieux aimé rester vertueux et « attendre la mort. Prince, s'écrie l'orateur, « puisqu'il a rejeté la clémence du tyran, il a « droit à la tienne. » Il l'invite à conserver les semences et les restes épars des connaissances et des lettres : « Ce sont elles qui font la gloire « d'un siècle et d'un empire; c'est donc à elles « qu'il faut confier le souvenir immortel de ton « nom. » Alors il lui fait observer que, tant qu'il y aura des hommes sur la terre, il y en aura qui cultiveront la philosophie et les arts; ce sont eux qui font la renommée : ils se transmettent de siècle en siècle les noms de leurs bienfaiteurs, et ces noms sont immortels comme leur reconnaissance.

En effet, on peut dire, d'après l'orateur grec, que la philosophie et les lettres ne meurent pas. Cette espèce d'activité, qui porte les hommes à connaître et à s'instruire, subsistera toujours malgré les fureurs politiques, malgré l'ignorance

intéressée et puissante : c'est un mouvement imprimé par la nature, et que rien ne peut arrêter. Toujours l'histoire jugera les peuples et les princes; toujours la vérité éloquente et sage parlera aux hommes de leurs devoirs, et affermira les ames nobles, en faisant rougir celles qui ne le sont pas. Les malheurs des guerres, les grandes révolutions peuvent retarder les progrès des lettres, sans les anéantir; ce ne sont que des secousses qui les transportent ailleurs, comme ces germes de plantes que les orages enlèvent, et qu'ils vont disperser sur les champs éloignés, où elles se reproduisent. Constantinople a passé sous la domination des Turcs, et Thémiste, qui écrivait, il y a quatorze cents ans, sur les bords de la mer Noire, est ignoré de cette partie du monde, qui fut sa patrie; mais il trouve des admirateurs dans les villes qui, de son temps, n'étaient que des bourgades à demi-barbares. Ainsi, les hommes célèbres de ce siècle le seront dans les siècles suivants; on parlera d'eux comme nous parlons de ceux qui les ont précédés; leur gloire même n'étant plus exposée à l'envie en deviendra plus pure; car il vient un temps où les ennemis et les rivaux ne sont plus. Alors toutes les cabales, toutes ces petites haines, tous ces enthousiasmes d'un jour, toutes ces décisions si graves de gens importants, ou qui

croient l'être, ces luttes des sociétés qui se combattent, ces chocs des petites réputations contre les grandes, ces fureurs, tantôt si atroces et tantôt si puériles, appuyées quelquefois par le crédit qui se cache, et toujours par la malignité orgueilleuse, qui ne manque jamais d'applaudir à l'audace qui humilie le talent : tout cela disparaît. La postérité ne voit que les ouvrages ; la poussière que la foule des mouvements contraires a élevée, s'abaisse et tombe, et la pyramide reste.

CHAPITRE XXII.

Des panégyristes latins de Théodose; d'Ausone, panégyriste de Gratien.

Thémiste fut le dernier orateur grec qui laissa une grande réputation; l'histoire nous parle encore de plusieurs panégyriques qui furent prononcés après lui. L'étiquette de la cour de Byzance, qui tint toujours un peu de la pompe asiatique, autorisa long-temps et consacra cet usage; mais, ou ces éloges sont perdus, ou ils sont restés manuscrits dans les bibliothèques. Cependant leur nombre devait diminuer, les esprits se tournaient insensiblement vers d'autres objets : le christianisme sur le trône était en proie aux guerres civiles. Cet esprit actif et querelleur des Grecs, l'anarchie, l'indépendance, la curiosité inquiète, la fureur d'expliquer par la raison ce qui est au-dessus de la raison, la fureur plus grande encore d'avoir un parti et de dominer, opposait les opinions aux opinions et les erreurs aux erreurs. Les hérésies naissaient de toutes parts; on disputait, on écrivait, on cabalait, on séduisait les favoris, les eunuques et

les femmes. Pendant ce temps-là, les peuples gémissaient, les barbares pillaient, les empereurs s'égorgeaient, et ceux qui restaient quelque temps sur le trône, la plupart voluptueux et fanatiques, superstitieux et féroces, controversistes aussi ardents que lâches guerriers, placés entre les hérétiques et les barbares, donnaient des édits, au lieu de combattre; et, tandis que les Huns, les Goths, les Arabes, les Vandales, les Bulgares et les Perses ravageaient tout, du Tibre au Pont-Euxin, et du Danube au Nil, les empereurs de Byzance oubliaient l'empire, pour usurper les droits des évêques et proscrire ou soutenir des erreurs qui ne devaient être jugées que par les pontifes; on sent bien que des temps d'avilissement et de malheur ne sont favorables ni aux panégyriques, ni à l'éloquence. Il y a des époques où le plus lâche orateur rougirait de louer, et où cette espèce de mensonge serait ridicule, même dans les cours: celle de Byzance ne pouvait alors espérer que le silence et la honte.

Au temps de Théodose, on trouve encore quelques traces d'éloquence dans l'Occident Nous avons un panégyrique latin de cet empereur; il est d'un Gaulois d'Aquitaine, nommé Pacatus: ce Gaulois était en même temps poète et orateur. Sidoine Apollinaire en parle, et Au-

sone le cite avec éloge : il prononça son panégyrique dans le sénat de Rome. On voit combien ce nom et le souvenir d'une ancienne grandeur en imposaient encore : « L'orateur, dit-il, craint « de faire entendre devant les héritiers de l'é- « loquence romaine, ce langage inculte et sau- « vage d'au-delà des Alpes, et son œil effrayé « croit voir dans le sénat les Cicéron, les Hor- « tensius et les Caton assis auprès de leur posté- « rité pour l'entendre. » Il y a trop d'occasions où il faut prendre la modestie au mot, et convenir de bonne foi avec elle qu'elle a raison ; mais ici il y aurait de l'injustice : l'orateur vaut mieux qu'il ne dit ; s'il n'a point cet agrément que donnent le goût et la pureté du style, il a souvent de l'imagination et de la force, espèce de mérite qui, ce semble, aurait dû être moins rare dans un temps où le choc des peuples, les intérêts de l'empire et le mouvement de l'univers, qui s'agitait pour prendre une face nouvelle, offraient un grand spectacle, et paraissaient devoir donner du ressort à l'éloquence : la sienne, en général, ne manque ni de précision, ni de rapidité. Au reste, dans sa manière d'écrire, il ressemble plus à Sénèque et à Pline, qu'à Cicéron ; quelquefois même il a des tours et un peu de la manière de Tacite : ses expressions ont alors quelque chose de hardi, de vague

et de profond qui ne déplaît pas. L'endroit le plus éloquent de cet éloge, est la peinture de la tyrannie de Maxime, vaincu par Théodose. Maxime était un général des troupes romaines en Angleterre, qui, révolté contre Gratien, l'avait joint à Paris, lui avait enlevé son armée sans combattre, et l'avait ensuite fait assassiner à Lyon. Ce meurtrier usurpateur domina cinq ans dans les Gaules, c'est-à-dire que, pendant cinq ans, il usa de son pouvoir pour commettre impunément des crimes. L'orateur parle avec éloquence de tous les maux que nos ancêtres ont soufferts sous ce tyran; il peint les brigandages et les rapines, les riches citoyens proscrits, leurs maisons pillées, leurs biens vendus, l'or et les pierreries arrachés aux femmes; les vieillards survivants à leur fortune; les enfants mis à l'enchère avec l'héritage de leurs pères; le meurtre employé comme les formes de justice, pour s'enrichir; l'homme riche invoquant l'indigence, pour échapper au bourreau; la fuite, la désolation; les villes devenues désertes et les déserts peuplés; le palais impérial, où l'on portait de toutes parts les trésors des exilés et le fruit du carnage; mille mains occupées jour et nuit à compter de l'argent, à entasser des métaux, à mutiler des vases; l'or teint de sang, pesé dans les balances, sous les yeux du tyran; l'avarice

insatiable engloutissant tout, sans jamais rendre, et ces richesses immenses perdues pour le ravisseur même qui, dans son économie sombre et sauvage, ne savait ni en user, ni en abuser; au milieu de tant de maux, l'affreuse nécessité de paraître encore se réjouir; le délateur errant, pour calomnier les regards et les visages; le citoyen qui, de riche, est devenu pauvre, n'osant paraître triste, parce que la vie lui restait encore, et le frère, dont on avait assassiné le frère, n'osant sortir en habit de deuil, parce qu'il avait un fils.

On trouve encore dans ce discours un morceau plein de force sur la lâcheté du tyran, qui, vaincu et sans ressource, n'avait pas eu, dit l'orateur, assez de courage pour ne pas tomber vivant entre les mains du vainqueur. Cette idée, comme on voit, tenait à l'ancien préjugé romain qui mettait de la gloire dans le suicide: erreur justement condamnée aujourd'hui par la religion et par les lois. On peut observer que la doctrine du suicide, qui était celle des stoïciens, et qui semblait devoir être adoptée à Rome par un peuple libre, ne commença cependant à s'introduire que dans Rome esclave. Le Romain, fier et courageux, voyant approcher les tyrans, choisit la mort pour barrière; alors il crut avoir trouvé une ressource contre le malheur: et par un sen-

timent bizarre, mais vrai, le pouvoir de se donner la mort fit braver la mort même. L'exemple avait commencé par les Brutus, les Cassius et les Caton; il continua sous les empereurs. On vit plus d'une fois ce genre de fermeté dans des ames amollies par les plaisirs. Othon passa presque pour un grand homme pour avoir su mourir, et Pétrone, l'homme le plus voluptueux de son siècle, se donna la mort avec plus de tranquillité que Caton. Dans la suite, tous ceux qui formèrent de grands projets, et qui échouèrent, tous ceux qui aspirèrent au trône et qui furent vaincus, choisirent le même asyle. Survivre à sa défaite, eût passé pour une lâcheté, et le suicide fut presque un devoir d'honneur pour les malheureux. La religion chrétienne changea ces idées; elle enchaîna l'homme, qui rentra tout entier dans la dépendance des lois. L'homme, plus éclairé, apprit que le courage était de souffrir, et que l'honneur n'était pas de prévenir la mort, mais de savoir l'attendre. On voit, par ce panégyrique, que la révolution n'était pas encore faite à la fin du quatrième siècle.

Tout vainqueur est sûr d'être loué. Après la victoire de Théodose sur Maxime, parurent plusieurs autres panégyriques latins en l'honneur de ce prince. Nous venons d'en voir un d'un orateur gaulois; un autre Gaulois, né à Bor-

deaux, et disciple d'Ausone, qui, à vingt-quatre ans, commença par être consul, et qui, après avoir occupé au Capitole la place des Fabius et des Émile, entra dans l'église, fut prêtre, ensuite évêque, et obtint, après sa mort, l'apothéose que la religion accorde aux vertus. Saint Paulin composa aussi un panégyrique de cet empereur. Nous ne l'avons plus; nous savons seulement que Théodose y était beaucoup plus loué comme chrétien, que comme prince (1). On croit que saint Augustin, alors professeur d'éloquence à Milan, prononça un discours public sur le même sujet. Le célèbre Symmaque, préfet et sénateur de Rome, et le Romain le plus éloquent de son temps, fit l'éloge de Théodose, comme Cicéron avait fait l'éloge de Caton, et Xénophon, celui d'Agésilas.

---

(1) *Ut in Theodosio non tam imperatorem quàm Christi servum, non dominandi superbiâ, sed humanitate famulandi potentem, nec regno, sed fide principem, etc. prædicarem.* PAUL. Ep. 9, ad Sepul. Sev.

S. Hieron. Epist. 13. *ad Paul.*

Librum tuum quem pro Theodosio principe prudenter ornatèque compositum transmisisti, lubenter legi. Felix Theodosius qui à tali Christi oratore defenditur! illustrâsti purpuras ejus, et utilitatem legum futuris sæculis consecrâsti.

Quelques critiques ont pensé que ce panégyrique n'avait été écrit qu'après la défaite du tyran Eugène.

A sa mort, son oraison funèbre fut prononcée dans Milan par saint Ambroise. Cet ouvrage est parvenu jusqu'à nous, et il a, en grande partie, les défauts de ce temps-là; mais l'évêque qui osa reprocher au maître du monde le meurtre de Thessalonique, et commanda à son empereur d'expier devant les hommes et devant Dieu un crime que des courtisans féroces avaient conseillé et que des courtisans lâches n'avaient pas manqué d'applaudir, mérite bien grace pour les défauts de goût, et pour quelques phrases peut-être ou faibles ou barbares.

Les hommages suivirent Théodose jusqu'au-delà du tombeau. Il fut ordonné que son anniversaire serait célébré tous les ans par un éloge public prononcé dans Constantinople. Saint Jean-Chrysostôme, qui alors était l'orateur le plus fameux du christianisme et de l'Orient, et qui avait tout à la fois l'éloquence de sa religion, de son caractère et de son génie, prononça, en 339, cet éloge, dont une partie nous a été conservée (1). Enfin, pour qu'il ne manquât rien à sa gloire, les arts lui élevèrent des statues, des obélisques, et une colonne semblable à celle de Marc-Aurèle et de Trajan.

---

(1) Œuvres de S. Chrysostôme, tome XII, édition des Bénédictins.

À examiner en général le règne de ce prince, ses succès, ses triomphes, son application au gouvernement, enfin le mérite qu'il eut, et qu'il partagea avec si peu de Souverains, de devenir meilleur en montant sur le trône, il paraît avoir mérité une partie de ces hommages. Presque tous les historiens de l'empire l'ont peint comme un grand homme, qui donna l'exemple du courage et des mœurs, se fit respecter des barbares, soutint l'éclat des victoires par celui des vertus, et jamais n'avilit, dans le palais, l'empereur qui avait vaincu sur les champs de bataille. On le voit exerçant la main de ses fils, encore jeunes, à écrire les graces qu'il accordait aux criminels; on le voit ouvrant les prisons, et se plaignant au ciel de ce qu'il ne peut ouvrir les tombeaux; enfin, il publia cette loi célèbre, par laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquent que lui. « Si l'accusé, dit-il, a « parlé par légèreté, il faut le mépriser; si c'est « par folie, il faut le plaindre; si c'est pour « nous faire outrage, il faut lui pardonner. » Cette loi paraît être l'ouvrage de la grandeur d'ame et de l'humanité unies ensemble.

Quoi donc! est-ce le même homme, qui, pour punir quelques séditieux, fit égorger une ville entière? l'homme qui, sous prétexte d'un spectacle, fit rassembler tous les habitants dans le

cirque, afin que, dans la paisible sécurité des jeux, se trouvant sans défense, on pût les égorger plus aisément? afin que, mieux réunis sous les poignards, le carnage fût plus rapide, et qu'on n'eût qu'à frapper? l'homme qui, pour prévenir tout sentiment de pitié, et étouffer d'avance les impressions que la faiblesse, les cris, les larmes pouvaient faire sur les assassins mêmes, donna l'ordre exprès de ne rien épargner, et de massacrer tout, sans distinction d'âge ni de sexe? Comment concilier tant de vertus et de fureur?

Il n'est que trop prouvé par l'histoire, que Théodose avait reçu de la nature un caractère violent. La réflexion, le sang-froid et les conseils mêlèrent quelquefois des mœurs plus douces à l'emportement d'un guerrier, et à la fierté d'un prince; mais souvent le lion rompait sa chaîne, et cette fois-là il fut terrible. On sait qu'il se repentit; c'est à la postérité à juger s'il y a des remords qui puissent effacer un pareil crime. Quoi qu'il en soit, avant de prononcer tant de panégyriques en l'honneur de ce prince, il eût peut-être fallu en demander la permission aux enfants, aux pères et aux épouses de tous les malheureux que ses soldats avaient assassinés par son ordre. Mais, depuis long-temps on est accoutumé à pardonner aux hommes leurs

crimes, en faveur de leurs vertus. Trop heureux, quand ils daignent en avoir!

Gratien, qui eut de la faiblesse et du zèle, qui posséda peut-être le courage militaire, mais à qui le courage d'esprit et les talents manquèrent, que les écrivains d'un parti ont comparé aux meilleurs princes, que ceux du parti contraire ont comparé à Néron; Gratien, dont le plus grand mérite peut-être est d'avoir élevé Théodose à l'empire, et qui, après un règne de huit ans, mourut à vingt-quatre, vaincu à Paris et assassiné à Lyon, eut aussi ses panégyristes. Le plus célèbre est Ausone. Il naquit à Bordeaux, qui était alors l'Athènes des Gaules. Son père était médecin, et lui, fut poète et orateur. Il préféra l'art qui amuse et séduit l'imagination des hommes en leur parlant, à l'art utile et souvent trompeur qui promet de les guérir. Nous savons qu'il enseigna l'éloquence avec éclat. On est intéressé, en tout pays, à chercher les hommes célèbres pour l'éducation des princes. Valentinien le donna pour précepteur à son fils. Gratien, sur le trône, le fit d'abord préfet des Gaules et d'Italie, et ensuite consul. En le nommant à la seconde place de l'empire, il lui écrivit : *J'acquitte ce que je dois, et je dois encore ce que j'acquitte.* Ausone, pour remercier son bienfaiteur, son élève et son prince, prononça

alors le panégyrique de Gratien. Il s'en faut beaucoup qu'il vaille celui de Théodose, que nous avons cité; il semblerait qu'entre les deux, il y a l'intervalle d'un siècle. L'ouvrage n'a aucun mérite pour le fond; et, à l'égard du style, il est quelquefois ingénieux, mais sans goût, sans harmonie et sans grace. Ce n'est presque partout que des sons brisés et heurtés les uns contre les autres, un choc éternel de petites phrases qui se repoussent, des déclamations, des figures incorrectes, de l'exagération, enfin nulle noblesse dans les sentiments. On dirait que l'orateur est accablé sous le poids de l'honneur qu'il a reçu. Il ne savait pas qu'il y a une fierté généreuse, qui honore le bienfaiteur même, et une bassesse de reconnaissance qui peut l'avilir. Par exemple, au milieu de son discours, il fait un long commentaire sur la lettre que Gratien lui a écrite, sur chaque mot dont il s'est servi, sur la robe qu'il lui a envoyée, enfin sur ce qu'en le nommant consul, il l'a nommé le premier et non pas le second. Je sais bien qu'il y a dans Cicéron même de ces petits détails de vanité; mais, dans l'orateur romain, ces faiblesses d'amour-propre sont relevées par la beauté du style, par une éloquence harmonieuse et douce, par une certaine fierté de sentiment républicain qui s'y mêle, enfin par

le souvenir de ses grandes actions, et le parallèle qu'il fait souvent de lui-même et de ses travaux, avec ces grands de Rome, endormis sous les images de leurs ancêtres, fiers d'un nom qu'ils déshonoraient, inutiles à l'État et prétendant à le gouverner, rejetant tous les travaux et aspirant à toutes les récompenses. Il semble qu'un orgueil noble donne du ressort à la vanité, et lui communique un peu sa grandeur. Mais ici on ne trouve rien de pareil : c'est un esclave peu éloquent qui remercie son maître à genoux. On n'a d'autres dédommagements que quelques épigrammes et des jeux de mots : du reste, tout est petit, faible et barbare. Il faut plaindre un siècle où, avec de pareils ouvrages, on parvient cependant à être célèbre.

CHAPITRE XXIII.

Des panégyriques en vers, composés par Claudien et par Sidoine Apollinaire. Panégyrique de Théodoric, roi des Goths.

Tandis que, dans l'Occident, tout penchait vers sa décadence, tandis que les malheurs de l'empire, les invasions des barbares, le mélange des peuples, le despotisme ou l'incapacité des princes, la terreur des sujets, l'esprit d'esclavage, le contraste même de l'ancienne grandeur, qui ajoute toujours à la petitesse présente, corrompaient le goût, et rétrécissaient à la fois les esprits et les ames, on vit paraître un homme né avec une imagination brillante et forte, et à qui, peut-être, pour avoir les plus grands talents, il ne manqua que d'être né dans un autre siècle : c'était Claudien. Je le nomme ici, parce qu'il a été l'auteur de plusieurs panégyriques en vers. Il naquit à Alexandrie, beaucoup plus renommée alors par son platonisme et son commerce, que par ses poètes. D'Égypte, il passa en Italie, et y acquit bientôt une grande réputation. Le sénat de Rome lui fit élever une statue, et il

eut du crédit à la cour d'Honorius. Il avait pour ami ce célèbre Stilicon, qui fut, douze ans, le protecteur de son maître, et qui, las de régner au nom d'un fantôme qu'il méprisait, voulut enfin régner par lui-même, et périt. Alors l'amitié d'un grand homme, devenu coupable, fut un crime, et Claudien quitta la cour. On croit qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite et le malheur. Ce fut dans le temps de sa prospérité, qu'il composa cette foule de panégyriques que nous avons de lui : car l'enthousiasme pour les hommes puissants n'est guère que la maladie des gens heureux.

On conçoit comment il put louer Stilicon, qui n'était pas à la vérité un citoyen, mais qui était à la fois et un ministre et un général; mais Honorius, qui, toute sa vie, fut, comme son frère, un enfant sur le trône; qui, mené par les évènements, n'en dirigea jamais aucun; qui ne sut ni ordonner, ni prévoir, ni exécuter, ni comprendre; empereur qui n'avait pas même assez d'esprit pour être un bon esclave; qui, ayant le besoin d'obéir, n'eut pas même le mérite de choisir ses maîtres; à qui on donnait un favori, à qui on l'ôtait, à qui on le rendait; incapable d'avoir une fois du courage, même par orgueil; qui, dans la guerre et au milieu des périls, ne savait que s'agiter, prêter l'oreille, fuir, revenir

pour fuir encore, négocier de loin sa honte avec ses ennemis, et leur donner de l'argent ou des dignités, au lieu de combattre; Honorius, qui, vingt-huit ans sur le trône, fut pendant vingt-huit ans près d'en tomber; qui eut, de son vivant, six successeurs, et ne fut jamais sauvé que par le hasard, ou la pitié, ou le mépris; il est assez difficile de concevoir comment un homme qui a du génie, peut se donner la peine de faire deux mille vers en l'honneur d'un pareil prince. Pour excuser le panégyriste, il faut pourtant convenir que ces éloges ont été écrits pendant la vie de Stilicon; et qu'alors, si l'empereur n'était rien, l'empire eut du moins de la grandeur. Le talent du ministre couvrait l'enfance du prince. On peut dire qu'Honorius et son frère ressemblaient aux idoles des Indes, dont la réputation dépend de leurs prêtres. Il est impossible de lire avec intérêt des éloges démentis à chaque instant par l'histoire: cependant ceux de Claudien offrent en eux-mêmes de beaux détails. Une imagination qui a quelquefois l'éclat de celle d'Homère, des expressions de génie, de la force quand il peint, de la précision toutes les fois qu'il est sans images, assez d'étendue dans ses tableaux, et surtout la plus grande richesse dans ses couleurs : voilà ses beautés. Peu de goût, souvent une fausse grandeur, une

majesté de sons trop monotone, et qui, à force d'être imposante, fatigue bientôt et assourdit l'oreille; enfin trop peu d'idées, et surtout aucune de ces beautés douces qui reposent l'ame: voilà ses défauts. En général, on voit un homme d'un grand talent, qui, à chaque ligne, lutte contre son sujet et contre son siècle; mais trop souvent son siècle le gâte, et son sujet l'endort. Il est du nombre des écrivains qui ont fait des enthousiastes, mais qu'on aime mieux encore estimer que lire.

Après lui, on trouve Sidoine Apollinaire, qui n'eut ni ses beautés, ni ses défauts; il était trop au-dessous des unes; peut-être même ne pouvait-il atteindre aux autres. Né à Lyon en 430, évêque de Clermont en 472, il mourut en 482. Il fut aimé de trois empereurs, fit leurs panégyriques selon l'usage de tous les siècles; et, pour se conformer au sien, les fit en vers plats, durs et barbares. Il ne manqua pas d'être admiré; et il eut, de son vivant, des statues, honneur qui ne fut rendu à Virgile qu'après sa mort. De plus, il fut créé patrice et préfet de Rome. Les dignités et les honneurs relèvent quelquefois aux yeux de son siècle la médiocrité intrigante ou heureuse, mais ne font jamais illusion aux siècles suivants. Cette pompe étrangère disparaît, et jamais la faveur des princes n'a corrompu

la postérité sur des ouvrages. Colletet, pensionné par un ministre, n'en est pas moins ridicule, et le Cid persécuté n'en vaut que mieux. Les panégyriques de Sidoine Apollinaire, si bien récompensés, sont restés obscurs; ils n'ont de prix que comme ces monuments gothiques qui servent à faire connaître un siècle, et empèchent un vide dans l'histoire des arts.

Tout tombait alors; bientôt l'empire d'Occident, ébranlé pendant trois siècles, disparut. Les conquérants du Nord, qui avaient si souvent pillé Rome, mêlèrent enfin la politique à la fureur, et voulurent s'établir dans cette ville qu'ils avaient ravagée. Le dernier monument que nous ayons de l'éloquence romaine, est le panégyrique d'un de ces barbares. Il est vrai que ce barbare était un grand homme: c'est le célèbre Théodoric, contemporain de notre Clovis, et roi des Goths. Elevé à Constantinople, où il avait été livré comme otage, il y prit les connaissances des Grecs, et leur laissa leurs vices et leur mollesse. Renvoyé dans sa patrie, le spectacle d'un peuple fier et libre acheva son éducation. Il devint conquérant et homme d'état, protégea Byzance, subjugua Rome, la répara et l'embellit après l'avoir conquise, joignit partout les lumières au courage, établit différents tribunaux pour juger les Italiens et les barbares,

et fit en même temps une multitude de lois sages pour réunir les deux nations divisées, à peu près comme le vainqueur de Darius eut le projet de réunir les Grecs et les Perses. Il est affreux qu'il n'y ait presque pas un prince célèbre qui n'ait des taches. Alexandre fut déshonoré par le meurtre de Clitus, et le supplice bien plus barbare de Callisthène; Auguste, par les proscriptions; Vespasien, par ses rapines et le meurtre d'Helvidius Priscus; Trajan, par ses excès dans le vin; Adrien, par ses mœurs; Constantin, par le meurtre de presque toute sa famille; Julien, par ses superstitions; Théodose, par le massacre de Thessalonique; et Théodoric, dont nous parlons, par le meurtre de Simmaque: tant, parmi les hommes, et surtout ceux qui ont le malheur d'être puissants, on trouve peu de vertus qui soient pures, et de grands caractères sans faiblesse! Heureusement dans les grandes ames, pour suppléer aux vertus, le ciel a placé les remords. Théodoric, dans les derniers moments de sa vie, croyait voir, dit-on, la tête sanglante de Simmaque qui le poursuivait. Il serait à souhaiter, pour le bonheur du genre humain, que cette histoire fût vraie, et qu'après les grands crimes, des spectres vengeurs poursuivissent du moins ceux qui, par leur place et leur pouvoir, sont au-dessus des lois.

Tel était ce Théodoric sur lequel nous avons un panégyrique latin. Souvent les panégyriques valent mieux que les rois : ici c'est le contraire. L'orateur, comme tous ceux que nous avons cités depuis le règne de Dioclétien, était originaire des Gaules. Il naquit en 473, et se nommait Ennodius. Il se maria, entra dans le clergé du vivant de sa femme, se rendit célèbre dans les lettres, fut évêque de Pavie en 510, entreprit deux voyages en Orient pour réunir les deux Églises, et n'y réussit point. On dit qu'Anastase, empereur de Constantinople, le renvoya dans un vaisseau à demi-brisé et prêt à faire naufrage, avec défense de le laisser aborder dans aucun port de la Grèce. Cet assassinat de la part d'un lâche qui veut faire périr l'objet de sa haine, et qui n'ose le faire ouvertement, était bien digne de la cour de Byzance, où de tout temps l'esprit général fut un mélange de cruauté et de faiblesse. Quoi qu'il en soit, Ennodius échappé au danger, mourut trois ans, après en 521. Il était historien, poète, orateur, et sa réputation le fit choisir pour prononcer l'éloge du conquérant et du pacificateur de l'Italie. Cet ouvrage, comme je l'ai dit, est parvenu jusqu'à nous; mais ces sortes de lectures ressemblent aux voyages des antiquaires parmi des ruines. On ne sait dans quelle langue il est écrit. La douce

harmonie du langage des Cicéron et des Virgile a disparu. Déja on sent partout l'influence des dialectes sauvages du Nord. Chaque phrase est presque une énigme à deviner. On voit qu'alors, c'est-à-dire au commencement du sixième siècle, l'éloquence était en proie aux barbares comme l'Italie. Ainsi, dans l'espace de près de cinq cents ans, les lois, les mœurs, les arts, le gouvernement, la religion, le langage même, tout avait changé; et dans le pays où César et Caton, Cicéron et Auguste avaient parlé aux maîtres du monde, en attestant souvent les dieux de l'empire et près de l'autel de la Victoire, un Gaulois, chrétien et évêque, haranguait en langage barbare, un roi goth venu avec sa nation des bords du Pont-Euxin pour régner au Capitole.

sidait au carnage. Une sorte de superstition, tantôt faible et tantôt féroce, quelquefois esclave et quelquefois conquérante, régna presque d'un bout du monde à l'autre.

L'univers connu était alors partagé en trois grandes masses : l'empire des Califes ou des Arabes, l'empire Grec et l'Europe occidentale échappée aux fers des Romains. Chez les Arabes, on fut fanatique et conquérant pendant trois siècles ; pendant les autres, on cultiva les arts ; mais ce peuple ingénieux et brave eut des médecins, des astronomes, des géomètres, des chimistes, des poètes même ; tout, excepté des orateurs. Sous un despotisme religieux et militaire, on croit, on agit, on commande, on ne persuade pas.

Chez les Grecs, le temps de Photius et de Léon le philosophe, ou le neuvième siècle, fut le temps le plus célèbre pour les connaissances ; mais les crimes du palais, la superstition du schisme, la petitesse du gouvernement et les fureurs scolastiques étouffèrent tout.

L'Europe chrétienne fut occupée et divisée tour à tour par les établissements des barbares, par les incursions des Normands, par l'anarchie des fiefs, par les guerres sacrées des croisades, et par les combats éternels du sacerdoce et de l'empire. Il y eut pourtant, à travers ces ravages, quelques éclairs de connaissances. On en-

seigna sous Charlemagne un peu d'arithmétique et de grammaire, et quelques formes de raisonnements qu'on prenait pour de la logique. Alfred, en Angleterre, vers la fin du neuvième siècle, fut lui-même grammairien, un peu philosophe, dit-on, historien et géomètre; c'était beaucoup pour un roi, et surtout dans ce temps; mais il étonna son pays, et ne le changea pas.

Au onzième, l'exemple et la rivalité des Arabes, et quelques voyages en Orient, firent naître en Europe l'idée de s'instruire; ce fut l'époque de cette science barbare, nommée scolastique; l'esprit s'exerça et ne s'éclaira point.

Dans le suivant, on commença à mieux écrire; on vit en France S. Bernard, qui, par ses talents, s'éleva au-dessus de son siècle, et par sa considération fut presque au-dessus des papes et des rois; et l'amant d'Héloïse, bien plus célèbre aujourd'hui par ses amours et ses malheurs, que par ses ouvrages.

Au treizième, parurent tous ces docteurs qui jouèrent un si grand rôle dans leur temps, et qui sont si peu lus dans le nôtre, dont quelques-uns sont au nombre des saints, mais qui ne sont plus au nombre des écrivains célèbres. Frédéric second, si fameux par ses démêlés avec les papes, fonda dans le même siècle plusieurs écoles en Italie et en Allemagne; mais ces écoles

étaient bien loin d'être des écoles de goût. Alphonse, en Espagne, fut astronome, et réforma les cartes des cieux; mais on n'en ignora pas moins l'art de parler et d'écrire avec éloquence sur la terre. Les sciences exactes accompagnent quelquefois, mais ne supposent pas toujours ces arts brillants qui tiennent à l'imagination et au génie.

Enfin les langues mêmes, dans presque toute l'Europe, étaient barbares. C'était un mélange de plusieurs idiomes corrompus, sans harmonie, sans goût, et qui n'avaient encore été façonnés par aucun de ces hommes de génie qui dominent sur les langues comme sur la pensée. L'italien ne fut formé que dans le treizième et le quatorzième siècles, par le Dante et Pétrarque; l'anglais, du temps d'Élisabeth, par Spenser et Shakespear; l'allemand demeura long-temps une espèce de jargon tudesque, dont les nationaux mêmes, en écrivant, dédaignaient de se servir. Le français, mélange informe, fut sauvage et dur jusqu'à François Ier. Peu à peu ses sons se polirent, mais il ne devint une langue harmonieuse, précise et forte, que sur la fin du règne de Louis XIII.

Un latin plus que barbare était chez tous les peuples la langue générale des lois, de la religion, des sciences et des arts. C'était un reste

d'hommage que l'Europe, au bout de dix siècles, rendait encore à ses anciens tyrans. Enfin le temps arriva, et la lumière partit du fond de l'Italie; mais elle ne se répandit que peu à peu sur le reste de l'Europe.

On remarque une conformité singulière entre toutes les époques où les arts ont fleuri. A Athènes et dans l'ancienne Rome, l'éloquence et les lettres eurent un grand éclat dans des temps orageux, quand la liberté disputait ses droits contre la tyrannie qui s'avançait. Ainsi, la grande époque des Grecs fut de Pisistrate à Alexandre; et celle des Romains, de Marius à Auguste. En Italie, la renaissance des arts fut précédée par les factions des Guelfes et des Gibelins, et par tous les orages qu'excita dans la plupart des villes le choc du sacerdoce et de l'empire, de la tyrannie et de la liberté. En Allemagne, les lettres ne commencèrent à être florissantes qu'après la guerre de trente ans; en Angleterre, sous Charles II, après Cromwell; en France, après les troubles de la ligue et les agitations des guerres civiles. Mais, par la combinaison des gouvernements et de la constitution singulière des États, il avait fallu d'abord dans la plus grande partie de l'Europe, que le pouvoir monarchique s'affermît, pour que les lettres et les arts pussent renaître. Le pouvoir des nobles, qui, pendant plu-

sieurs siècles, combattit le pouvoir des rois, ne donnait point aux ames l'élévation et le genre d'activité dont elles ont besoin pour les lettres. Ce gouvernement n'était que l'indépendance de cinq cents tyrans, et l'esclavage d'un peuple. Jamais la grande partie du genre humain ne fut plus avilie. D'ailleurs, l'oppression, le malheur, les guerres renaissantes, les haines si actives entre des voisins jaloux, haines d'autant plus vives, qu'ils avaient moins de forces pour se nuire, mettaient partout des barrières, et empêchaient la communication. Chaque ville, chaque bourgade était séparée. La petitesse même des intérêts devait rétrécir tous les esprits, et empêcher les idées de s'étendre. Il fallait donc que les grands souverains et les rois commençassent par former des corps de toutes ces masses dispersées; il fallait rétablir des liens entre les hommes ; il fallait surtout que les hommes cessassent d'être esclaves; car la nature a défendu aux esclaves de penser.

Plus l'autorité monarchique gagna sur l'autorité féodale, plus les hommes et les peuples se communiquèrent, plus les idées s'étendirent, plus les nations et les rois conçurent et exécutèrent de grands desseins, et plus les esprits purent s'élever. Enfin, dans le seizième siècle, les querelles de religion vinrent agiter les esprits. Alors

il fallut s'instruire pour combattre. On remua, on consulta les anciens dépôts. De grandes passions se mêlèrent à un zèle sacré.

Qu'on imagine un pays couvert autrefois de villes florissantes, mais renversées par des secousses et des tremblements de terre, et un peuple entier assoupi sur ces ruines, au bout de mille ans s'éveillant tout à coup comme par enchantement, ouvrant les yeux, parcourant les ruines d'un pas incertain, et fouillant à l'envi dans les décombres, pour en arracher ou imiter tout ce qui a pu échapper au temps : tels parurent les Européens dans cette époque. Rome, l'empire, tout avait été bouleversé; tout avait changé ou péri : mais il restait encore une telle idée de la grandeur romaine, qu'on ne s'occupa, chez tous les peuples, qu'à faire revivre les lois, les arts, les monuments et la langue du peuple-roi qui n'était plus. Ainsi, tandis qu'on déterrait les statues et les débris d'architecture échappés aux barbares, pour tâcher de les copier, on s'efforçait, en écrivant, de copier l'harmonie et les sons des orateurs de Rome. Les descendants des Bructères et des Sicambres, des Celtes et des Bataves, eurent l'ambition de parler, sur les bords du Danube et dans les marais de la Hollande, comme Caton et Pompée avaient parlé dans le sénat, ou Cicéron sur la tribune. Ce fut,

pendant deux siècles, la seule éloquence qui régna d'un bout de l'Europe à l'autre.

Le besoin éternel que l'on a de flatter et d'être flatté fit bientôt renaître les panégyriques. Des orateurs, aujourd'hui très-inconnus, firent les éloges de princes plus inconnus encore. Papes, évêques, cardinaux, princes d'Italie, princes d'Allemagne, ducs, margraves, électeurs, abbés même, pour peu qu'ils eussent l'honneur d'être souverains dans leur couvent, ne manquaient point d'avoir un orateur, qui, en phrases de Cicéron ou de Pline, les comparait ou à César ou à Trajan. On sent bien qu'en leur parlant à eux-mêmes, il n'était guère possible de les mettre moins haut. L'orateur et le panégyrique, comme cela devait être, avaient beaucoup de célébrité un jour ou deux; et le lendemain, comme cela devait être encore, personne n'y pensait.

Il ne faut pas confondre avec tous ces misérables panégyriques prononcés dans de petites cours, pour de très-petits princes, les éloges consacrés à quelques grands hommes de ce temps-là. Tels sont, par exemple, ceux que l'on prononça à Rome, et dans plusieurs villes d'Italie, en l'honneur de Léon X. On peut lui reprocher, sans doute, de n'avoir pas eu assez d'austérité dans ses mœurs, et sa cour était plus celle d'un prince que d'un pontife; mais le pro-

tecteur de Raphaël, de Michel-Ange et du Bramante, l'ami du Trissino et du Bembo, celui qui cultiva les lettres en homme de goût, et sut les protéger en souverain, mérita l'honneur des éloges publics.

J'ajouterai encore à ce nom celui de ce célèbre Gustave-Adolphe, qui, au commencement du dix-septième siècle, fit trembler le Danemarck, la Pologne et la Russie, parcourut ensuite l'Allemagne en conquérant, ébranla le trône de Ferdinand second, vengea la liberté germanique écrasée, donna à la Suède l'ascendant sur l'empire, créa plusieurs grands hommes, fit tous ces prodiges en deux ans, et mourut dans une victoire. Le génie des conquêtes a presque toujours réveillé celui des arts. Gustave-Adolphe fut célébré par un grand nombre d'orateurs. Les panégyriques parurent en foule, et de son vivant et après sa mort.

Sa fille Christine eut le même honneur, et à plusieurs égards s'en montra digne. Elle passa long-temps pour avoir su régner, comme son père avait su combattre. Personne n'ignore que son ministère influa beaucoup sur ce fameux traité de Westphalie, qui soumit à des lois une anarchie de sept cents ans, et fixa en Allemagne l'équilibre des pouvoirs. Christine fut louée en Suède comme la législatrice de l'empire : on

lui adressa plusieurs panégyriques sur cet objet. Les arts, d'ailleurs, qui jamais n'ont oublié ni leurs bienfaiteurs ni leurs tyrans, les arts lui devaient de la reconnaissance. Elle les préférait à tout, puisqu'elle les préféra au trône même. Amie et disciple de Descartes, liée avec tous les savants de l'Europe, mécontente des intrigues et des petites passions qui trop souvent entourent les princes, on sait combien elle mettait l'art de s'éclairer au-dessus des étiquettes et des cérémonies des cours. Cependant on peut dire qu'elle eut moins de grandes vertus que le goût des grandes choses, et qu'elle inspira plutôt l'étonnement que l'admiration. Son principal mérite fut de n'avoir presque aucun des préjugés qu'on a sur le trône : c'est par là surtout qu'elle parut supérieure à son rang. En général, elle méprisa presque toutes les conventions, celles de la beauté, comme de la grandeur. Mais, en dédaignant les bienséances, elle parut ne pas assez connaître les hommes, qui entre eux ont institué des signes pour reconnaître tout, et même la vertu. Comme elle était dominée par son imagination, sa conduite fut inégale et souvent peu mesurée. Elle agissait plus par des mouvements que par des principes. Elle eut la fermeté d'un moment, qui conçoit et fait de grands sacrifices, et n'eut pas cette fermeté plus

rare qui soutient l'ame par sa propre force, quand elle n'est plus animée par les regards et par l'effort même que demande tout ce qui est difficile. Son amour pour la gloire était plutôt une coquetterie inquiète, qui tenait à l'esprit, qu'un de ces sentiments profonds qui subjuguent l'ame et la remplissent : aussi obtint-elle plus de célébrité que de gloire. Élisabeth, en Angleterre, avait fondé sa renommée sur celle de sa nation; la célébrité de Christine ne fut que pour elle. Étrangère au milieu du peuple qu'elle gouvernait, elle se passionnait pour les grands hommes de tous les pays, et était assez indifférente sur le sien. Elle sépara trop ses goûts de ses devoirs; et, destinée à régner, elle eut le malheur de n'estimer assez ni la souveraineté, ni les hommes.

On sait que, de son vivant même, elle trouva des censeurs; les femmes, en France, lui reprochèrent de n'avoir point les manières et les agréments de son sexe; les protestants, d'avoir changé de religion; les politiques, d'avoir quitté un trône; tous ceux qui avaient quelque humanité, d'avoir pu croire que sa qualité de reine pût autoriser un assassinat : mais elle fut l'objet éternel des hommages des savants et des gens de lettres. Dès qu'elle sortit de l'enfance, chaque

année de son règne fut marquée par un éloge; et, après son abdication même (1), elle conserva des panégyristes quand elle n'eut plus de courtisans. Cette femme célèbre fut louée en France, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Suède. Il serait seulement à souhaiter que tous les panégyriques eussent cessé au moment du meurtre de Monaldeschi : ce serait en même temps et l'honneur des lettres et l'instruction des princes.

Outre les éloges et les panégyriques que je viens de citer, il y en eut des milliers d'autres, écrits en latin moderne, dans le cours du seizième et dix-septième siècles; mais il s'offre naturellement ici un problème à résoudre. Parmi tant d'orateurs allemands, italiens, français, hollandais, suédois, comment n'y en eut-il pas un seul qu'on puisse lire aujourd'hui avec intérêt, et qui ait conservé du moins quelque célébrité?

On peut dire d'abord que l'érudition étouffa le génie; et l'on en conçoit les raisons. Leur caractère et leur marche sont trop opposés : l'une est scrupuleuse et lente; l'autre, hardi et rapide:

---

(1) Un de ses historiens, qui a compilé très-exactement toutes les lettres et billets qu'elle a écrits, et tout ce qu'on a écrit d'elle, compte près de deux cents panégyriques qui lui furent adressés.

l'une pèse sur les détails, l'autre saisit les résultats; l'une amasse des faits, l'autre combine des idées : l'une enfin se défie de la pensée, et craint l'imagination; l'autre a le besoin de créer, et n'est riche que de ce qu'il invente. On connaît d'ailleurs la malédiction éternelle dont est frappé l'esprit d'imitation; et cet esprit, comme nous l'avons vu, était la maladie dominante du siècle. L'éloquence et les discours de ces temps-là étaient donc bien loin d'avoir cette rudesse originale et forte, qu'il semblerait qu'on dût attendre au sortir des siècles de barbarie. Chez un peuple barbare ou qui cesse de l'être, et où l'on commence à écrire, les orateurs et les poètes sont avertis de leurs talents par leurs passions, et par les secousses que des objets extraordinaires donnent à leur ame. De là vient leur caractère inégal et sauvage, mais jamais froid, et surtout jamais servile. Ce n'est que par degrés que le goût vient les polir; et quand ce goût est arrivé, ils ont déja assez de connaissances et assez d'art pour substituer des beautés grandes et correctes, à ces premières beautés inexactes, mais fières. Il n'en est pas de même, quand, chez un peuple, l'esprit d'imitation et un goût puisé chez les modèles, succèdent tout à coup et presque sans degrés à la barbarie : alors les

écrivains n'ont ni la vigueur originale et brute dont ce goût d'imitation les éloigne, ni les beautés solides et vraies auxquelles ils n'ont pas eu le temps d'atteindre, et qui sont presque toujours le résultat de la philosophie et des passions mêlées ensemble. Par la même raison, ils doivent encore être plus loin de la finesse de l'esprit et des idées, qui ne peut être que le partage d'un siècle exercé et très-poli, et qui peut-être suppose déja un peu le dégoût des grandes choses et le désir de s'ouvrir de nouvelles routes. Ajoutez que, dans les temps dont nous parlons, la plupart des écrivains étaient étrangers à leur pays et à leur siècle. C'était Rome, c'était Athènes qui étaient leur patrie. Ils se passionnaient pour Mantinée ou pour Pharsale, bien plus que pour Pavie ou Marignan. Ils vivaient, ils sentaient, ils respiraient à quinze siècles d'eux. Veut-on que des hommes, ensevelis dans les mines, parlent avec éloquence de ce qui se passe sur la terre?

Mais leur plus grand obstacle, c'était la prétentiond'être éloquents dans une langue morte. Ce sont les mœurs d'un peuple, qui donnent la vie à son langage. Que ces mœurs s'anéantissent, la plus grande partie du langage périt; les mots ne sont plus que des simulacres froids, qu'il est

impossible de ranimer. L'orateur qui, au bout de quinze cents ans, veut ou croit employer cette langue, a donc deux torts : il ne peut bien apprécier la valeur des signes, et les signes ne peuvent recevoir l'empreinte de son esprit et de son ame, qu'il voudrait leur donner. Son style ne sera donc qu'une traduction affaiblie de sa pensée. Il aura aisément des passions et des idées dans sa langue naturelle, qui, faite pour lui, correspond avec souplesse à tous ses mouvements : mais la langue étrangère résistera à tout, et dénaturera tout ce qu'il voudra lui confier. Il y aura, pour ainsi dire, un frottement et un choc continuel entre le sentiment et le signe, entre l'expression et l'idée. Pour affaiblir cette résistance, l'orateur ou l'écrivain tâchera d'emprunter avec le langage, et d'adopter, autant qu'il est possible, les passions, les goûts, et, pour ainsi dire, les idées religieuses, politiques et civiles du peuple dont il veut imiter la langue. Mais cette adoption factice, et qui ne sera jamais entière, ne peut avoir l'effet de la réalité. Ainsi, ces sortes d'écrivains n'auront ni la physionomie de leur nation, ni celle de leur siècle, ni celle de la nation et du siècle qu'ils prétendent imiter, ni la leur même. Leurs ouvrages seront une espèce de production équivoque, qui ne tiendra

à rien, ne peindra rien, et restera à jamais sans caractère et sans couleur. Telle est l'histoire des orateurs du seizième siècle. En voilà assez, je crois, pour nous dispenser d'en rien citer. Il est triste, pour tant d'écrivains, qu'en les oubliant on ne leur ait rendu que justice.

CHAPITRE XXV.

De Paul Jove et de ses éloges.

Tous ces Cicérons ou ces Plines modernes dont nous venons de parler, ou étaient, ou avaient la prétention d'être orateurs; et leurs éloges étaient de longs panégyriques prononcés dans des assemblées, et débités avec pompe pour honorer les morts, et quelquefois ennuyer les vivants. Mais, dans le même siècle, il y eut un écrivain qui publia des éloges d'un genre tout différent, et qui, par là, mérite d'être distingué: c'est Paul Jove; il était Italien et Milanais. Il eut la même patrie que Pline le jeune; mais Pline fut l'ami de Trajan, consul de Rome et gouverneur de province, et Paul Jove commença par être médecin, et finit par être évêque. Il aima passionnément les lettres, écrivit l'histoire de son siècle en latin, fut admiré pour le style, peu renommé pour la vérité, plut aux uns, déplut aux autres, et fut accusé tour à tour de flatterie et de satire; sort presque inévitable de tous ceux qui ont l'ambition et le courage d'écrire de leur

vivant ce qui ne peut être écrit avec sûreté que cent ans après. Nous avons de lui, outre son histoire, sept livres d'éloges, consacrés aux hommes les plus célèbres dans le gouvernement ou dans la guerre, et un autre livre très-considérable sur les gens de lettres et les savants du quatorzième, quinzième et seizième siècles. Ceux-ci sont au nombre de cent quatre-vingts; ce qui, joint aux premiers, forme une suite complète de près de trois cent vingt éloges. Qu'il me soit permis de raconter ici à quelle occasion ces éloges furent composés.

Paul Jove avait une très-belle maison, située dans une presqu'île et aux bords du lac de Côme. Il nous apprend qu'elle était bâtie sur les ruines mêmes de la maison de campagne de Pline; de son temps, les fondements subsistaient encore, et, quand l'eau était calme, on apercevait au fond du lac des marbres taillés, des tronçons de colonnes et des restes de pyramides qui avaient orné le séjour de l'ami de Trajan. L'évêque, son successeur, nous a laissé, à la tête de ses éloges, une description charmante de ce lieu; on y voit un homme enthousiaste des lettres et du repos, un historien qui a l'imagination d'un poète, un évêque nourri des doux mensonges de la mythologie païenne; car il nous peint avec transport ses jardins baignés par les flots du lac, l'ombre

et la fraîcheur de ses bois, ses coteaux, ses eaux jaillissantes, le silence profond et le calme de sa solitude; une statue élevée dans ses jardins à la Nature; au dedans, un salon où présidait Apollon avec sa lyre et les neuf Muses avec leurs attributs; un autre où présidait Minerve; sa bibliothèque, qui était sous la garde de Mercure; ensuite l'appartement des trois Graces, orné de colonnes doriques et de peintures les plus riantes; au dehors, l'étendue pure et transparente du lac, ses détours tortueux, ses rivages ornés d'oliviers et de lauriers; et, dans l'éloignement, des villes, des promontoires, des coteaux en amphithéâtre, chargés de vignes; et les hauteurs naissantes des Alpes, couvertes de bois et de pâturages, où l'œil voyait de loin errer des troupeaux. Au centre de cette belle habitation, était un cabinet où Paul Jove avait rassemblé à grands frais les portraits de tous les hommes célèbres. On peut dire qu'il avait une collection de grands hommes, comme dans d'autres temps on a fait des collections d'histoire naturelle : il fut aidé dans cette recherche par des particuliers et des souverains. Le fameux Fernand Cortez lui envoya son portrait, avant de mourir. On ne peut douter que d'autres qui n'avaient pas le même droit, n'aient voulu donner le même exemple; mais il y a apparence que Paul

Jove ne plaçait pas tous ceux qui s'envoyaien eux-mêmes; dans le choix de ses grands hommes, il s'en rapportait un peu moins à eux qu'à la renommée.

C'est pour servir d'explication à ces portraits, qu'il composa ses éloges. D'abord, ils ont le mérite d'être très-courts; ils renferment quelquefois, en peu de lignes, et d'autres fois, en peu de pages, l'idée du caractère, des actions, des ouvrages de celui qu'il loue, ou du moins dont il parle; car quelquefois il fait le portrait d'hommes plus célèbres que vertueux; mais il les représente tels qu'ils sont, loue les vertus, admire les talents, et déteste les crimes. En second lieu, ces éloges sont, la plupart, historiques; et des faits vrais valent beaucoup mieux que de la fausse éloquence. Enfin, ils ont le mérite de présenter une grande variété d'hommes, quelques-uns grands, et presque tous fameux, de tous les pays, de toutes les religions, de tous les rangs et de tous les siècles.

Ainsi, on y voit parmi les anciens, Alexandre, Pyrrhus, Annibal et Scipion; parmi les destructeurs de l'empire, Attila et Totila; parmi ses vengeurs, Narsès qui, né esclave, devint général, et qui, eunuque, fut un grand homme.

Dans le nouvel empire d'Occident, Charlemagne, le plus grand homme de la France, et

peut-être de l'Europe moderne; et ce Frédéric Barberousse, sous qui commença la lutte sanglante du sacerdoce contre l'empire, qui fit la guerre aux papes et aux Sarrasins, et mourut dans son pélerinage guerrier.

En France, Godefroi de Bouillon, chef de la seule croisade qui ait réussi; Charles VIII, qui conquit et perdit le royaume de Naples avec la même rapidité; Louis XII, qui fut tour à tour dupe de ses amis et de ses ennemis, mais à qui on pardonna tout, parce qu'il était bon; François Ier, qui, à beaucoup de défauts, mêla des qualités brillantes; le maréchal de Trivulce, sur la tombe duquel on grava : *Ici repose celui qui ne reposa jamais;* le maréchal de Lautrec, également opiniâtre et malheureux; Gaston de Foix, si connu par son courage brillant et par la bataille de Ravennes, qu'il gagna et où il perdit la vie; enfin, ce connétable de Bourbon, si terrible à son maître, et dont l'ame altière eut à la fois le plaisir et le malheur d'être si bien vengé.

En Espagne, vous trouverez Ferdinand-le-Catholique, qui chassa et vainquit les rois maures, et trompa tous les rois chrétiens; Charles-Quint, heureux et tout puissant, politique par lui-même, grand par ses généraux, et cette foule de héros dans tous les genres qui servaient alors l'Espagne; Christophe Colomb, qui lui créa un nou-

veau monde ; Fernand Cortez, qui, avec cinq cents hommes, lui soumit un empire de six cents lieues ; Antoine de Lève, qui, de simple soldat, parvint à être duc et prince, et, plus que cela, grand homme de guerre ; Pierre de Navarre, autre soldat de fortune, célèbre et par ses talents, et parce que, le premier, il inventa les mines ; Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, mais qui put compter plus de victoires que de vertus ; le fameux duc d'Albe, qui servit Charles-Quint à Pavie, à Tunis, en Allemagne, gagna contre les protestants la bataille de Mulberg, conquit le Portugal sous Philippe II, mais qui se déshonora dans les Pays-Bas, par les dix-huit mille hommes qu'il se vantait d'avoir fait passer par la main du bourreau ; enfin, le jeune marquis Pescaire, aimable et brillant, qui contribua au gain de plusieurs batailles, fut à la fois capitaine et homme de lettres, épousa une femme célèbre par son esprit comme par sa beauté, et mourut, à trente-deux ans, d'une maladie très-courte, peu de temps après que Charles-Quint eut été instruit que le pape lui avait proposé de se faire roi de Naples.

Si nous parcourons l'Italie, ces éloges nous offrent un très-grand nombre d'hommes qui, dans le cours du quinzième ou seizième siècle, s'y distinguèrent par le gouvernement, ou par

les armes. Il faut se rappeler qu'alors l'Italie était divisée et sanglante. Une foule de tyrans, ou étrangers, ou domestiques, déchiraient ce beau pays pour le partager; les papes excommuniaient, combattaient et négociaient pour se faire un État. Les empereurs n'avaient point perdu de vue ce fantôme d'empire romain, que de temps en temps ils voulaient faire revivre. Les rois de France, poussés et par leur propre inquiétude et par celle de leur nation, avaient la fureur de conquérir Naples et Milan. Le sénat de Venise, politique et hardi, commerçant et guerrier, voulait dominer sur la mer et s'étendre en terre ferme; une foule de villes et de républiques étaient agitées à la fois par les orages de la liberté et par ceux de la guerre; des factions s'élevaient, se choquaient et tombaient; des conjurés et des tyrans périssaient tour à tour; des généraux qui n'avaient pour bien qu'une armée, la vendaient à qui voulait ou pouvait la payer. Partout les intérêts religieux se mêlaient aux intérêts politiques et les crimes aux grandes actions : tel était l'esprit de ce temps; et, parmi ces dangers, ces espérances, ces craintes, il dut naître une foule d'ames extraordinaires dans tous les rangs, qui se développèrent, pour ainsi dire, avec leur siècle, et qui en reçurent le mouvement, ou qui donnèrent le leur. Paul Jove a

fait l'éloge ou le portrait de tous ces hommes, la plupart plus courageux que saints; mais, dans cette foule de noms, on aime à retrouver à Florence, les Médicis; à Milan, les fameux Sforces, dont l'un, simple paysan, devint un grand homme; et l'autre, bâtard de ce paysan, devint souverain; à Rome, les Colonnes, presque tous politiques ou guerriers; à Venise, plusieurs doges et quelques généraux; à Gènes, ce célèbre André Doria, qui vainquit tour à tour et fit vaincre Charles-Quint, redoutable à François Ier et à Soliman, mais grand surtout pour avoir rendu la liberté à sa patrie, dont il pouvait être le maître.

Si vous portez vos regards plus loin, vous trouverez en Hongrie ce fameux Jean Hunniade qui combattit les Turcs, et, simple général d'un peuple libre, fut plus absolu que vingt rois; et ce Mathias Corvin son fils, le seul exemple peut-être d'un grand homme fils d'un grand homme; en Épire, Scanderberg, grand prince dans un petit État; et, parmi les Orientaux, ce Saladin, aussi poli que fier, ennemi généreux et conquérant humain; Tamerlan, un de ces Tartares qui ont bouleversé le monde; Bajazet, qui commença comme Alexandre, et finit comme Darius: d'abord le plus terrible des hommes, et ensuite le plus malheureux; Amurat II, le seul prince

turc qui ait été philosophe, qui abdiqua deux fois le trône, et y remonta deux fois pour vaincre; Mahomet II, qui conquit avec tant de rapidité, et récompensa les arts avec tant de magnificence; Sélim, qui subjugua l'Égypte et détruisit cette aristocratie guerrière établie depuis trois cents ans aux bords du Nil, par des soldats tartares; Soliman, vainqueur de l'Euphrate au Danube, qui prit Babylone et assiégea Vienne; le fameux Barberousse Chérédin, son amiral, qui, de pirate, devint roi; et cet Ismaël Sophi, qui, au commencement du seizième siècle, prêcha, les armes à la main, et, en dogmatisant, conquit la Perse, comme Mahomet avait conquis l'Arabie.

A la suite de tous ces noms de guerriers ou de princes rassemblés des trois parties du monde, c'est un spectacle curieux de retrouver les noms du Dante, de Pétrarque, de Bocace, de l'Arioste, du cardinal Bibiéna, auteur de la comédie de la Calandre, jouée au Vatican sous Léon X, et du célèbre Machiavel; sans compter cette foule innombrable de savants, presque tous Grecs ou Italiens, qui, dénués, il est vrai, de ce mérite rare du génie, contribuèrent cependant, par leurs travaux, au rétablissement des lettres, en faisant revivre les langues qui ne s'étaient conservées que chez les chrétiens de

Constantinople, et la philosophie ancienne qui, depuis la chute de l'empire, n'avait été cultivée que par les musulmans arabes.

Tel est le spectacle aussi varié que rapide, que nous présentent les éloges de Paul Jove. Je me contenterai ici d'ajouter quelques remarques. Il est d'abord fort singulier que ce panégyriste, ayant loué près d'une centaine de princes grecs, idolâtres, musulmans et chrétiens, n'ait pas fait l'éloge d'un seul pape : il était cependant Italien et évêque. Je remarquerai ensuite qu'il a fait l'éloge de plusieurs princes qui étaient encore vivants, et, dans ces articles, il change tout à coup de ton; il ne raconte plus, il loue, et l'historien devient déclamateur. Voici comment débute l'éloge de Charles-Quint. « Je te « salue trois fois, très-grand, auguste Charles- « Quint, qui, par le concours et l'union des « vertus les plus rares, as mérité le surnom de « très-invincible empereur. » On reconnaît, à cette grande phrase, que Charles-Quint devait lire l'article. Un autre assez singulier, c'est celui où il parle de ce Christiern, roi de Danemarck, surnommé le Néron du Nord, qui, après avoir juré aux Suédois la paix sur une hostie, fit égorger, comme on sait, au milieu d'un repas, tout le sénat de Suède, deux évêques, et quatre-vingt-quatorze citoyens des plus distingués.

Quoique ce prince fût encore vivant, Paul Jove osa l'appeler de son véritable nom, c'est-à-dire, un monstre; il est vrai que ce monstre était alors détrôné, et enfermé dans une cage de fer; mais beaucoup d'autres auraient craint que la cage ne fût brisée, et que ce monstre, en remontant sur le trône, ce qui est arrivé quelquefois, ne redevînt un très-grand prince. Enfin, pour connaître l'esprit de ce temps-là, il ne sera pas inutile d'observer que Paul Jove loue avec transport ce Pic de La Mirandole, l'homme de l'Europe, et peut-être du monde, qui, à son âge, eût entassé dans sa tête le plus de mots et le moins d'idées; qu'il n'ose point blâmer ouvertement ce Jérome Savonarole, enthousiaste et fourbe, qui, déclamant en chaire contre les Médicis, faisait des prophéties et des cabales, et voulait, dans Florence, jouer à la fois le rôle de Brutus et d'un homme inspiré; qu'enfin il loue Machiavel de très-bonne foi, et ne pense pas même à s'étonner de ses principes: car le machiavélisme, qui n'existe plus sans doute, et qu'une politique éclairée et sage a dû bannir pour jamais, né dans ces siècles orageux, du choc de mille intérêts et de l'excès de toutes les ambitions joint à la faiblesse de chaque pouvoir, fait uniquement pour des ames qui suppléaient à la force par la ruse, et aux talents

par les crimes, était, pendant quelque temps, devenu en Europe, la maladie des meilleurs esprits, à peu près comme certaines pestes qui, nées dans un climat, ont fait le tour du monde, et n'ont disparu qu'après avoir ravagé le globe.

CHAPITRE XXVI.

Des oraisons funèbres et des éloges dans les premiers temps de la littérature française, depuis François Ier jusqu'à la fin du règne de Henri IV.

Après avoir suivi le genre des éloges chez les peuples barbares, où ils n'étaient que l'expression guerrière de l'enthousiasme qu'inspirait la valeur; chez les Égyptiens, où la religion les faisait servir à la morale; chez les anciens Grecs, où ils furent employés tour à tour par la philosophie et la politique; chez les premiers Romains, où ils furent consacrés d'abord à ce qu'ils nommaient vertu, c'est-à-dire, à l'amour de la liberté et de la patrie; sous les empereurs, où ils ne devinrent qu'une étiquette d'esclaves, qui trop souvent parlaient à des tyrans; enfin, chez les savants du seizième siècle, où ils ne furent, pour ainsi dire, qu'une affaire de style et un amas de sons harmonieux dans une langue étrangère qu'on voulait faire revivre; il est temps de voir ce qu'ils ont été en France et dans notre langue même. Je m'arrêterai peu sur les anciens

monuments que nous avons dans ce genre. L'esprit, le goût, l'éloquence, la langue même, rien n'était formé. Nous avons été long-temps des barbares pleins d'imagination et de gaieté, qui savions danser et combattre, mais qui ne savions pas écrire. L'esprit humain, toujours curieux, aime à revenir quelquefois sur ces temps de son enfance; mais, quand on a jeté un coup d'œil sur des masures ou des palais gothiques, on aime ensuite à se reposer sur les grands monuments de l'architecture moderne. En repassant les premiers temps de notre littérature, et les éloges écrits dans notre langue, il ne sera pas inutile de remarquer souvent à qui ces éloges ont été prodigués, et de comparer quelquefois les vertus dont le panégyriste parle, avec les vices plus réels dont parle l'histoire. *Peut-être*, à force de reprocher aux hommes leur bassesse, parviendra-t-on à les faire rougir : mais, quand on ne pourrait l'espérer, il est doux du moins de venger la vérité, que la flatterie est toujours prête à immoler à l'intérêt. L'indignation même que l'on éprouve contre le mensonge, est utile : elle affermit dans l'heureuse habitude d'être libre, et dans le besoin d'être vrai.

Les éloges funèbres que nous avons vu établir chez tous les peuples, ne furent connus

en France que sur la fin du quatorzième siècle. On croit que le premier Français à qui on rendit cet hommage, fut le célèbre Du Guesclin. C'était le prix de ses victoires, et plus encore de ses vertus(1). Ce grand homme mérita sans doute que cet usage commençât par lui. Il faudrait seulement que ce qui était alors une distinction flatteuse, n'eût pas cessé d'en être une.

---

(1) Cette oraison funèbre fut prononcée en 1389, c'est-à-dire, neuf ans après la mort du connétable, par un évêque d'Auxerre, et en présence de toute la cour. Le texte fut : *Nominatus est usque ad extrema*, son nom a été connu aux extrémités de la terre. Ensuite, l'orateur entrant dans le détail des victoires, des faits d'armes, de toutes les grandes actions de Du Guesclin, prouva que ce grand homme avait rempli tous les devoirs d'un vrai chevalier, puisqu'il avait uni au plus haut degré la probité et la valeur. Il remonta à l'origine et à la première institution de la chevalerie, et la représenta comme une institution politique, militaire et sacrée, aussi nécessaire pour la défense que pour le gouvernement des États, et qui demandait dans un guerrier l'accord de la probité et du courage, des vertus et de l'honneur. Il finit par exhorter tous les seigneurs de la cour qui étaient présents, à ne jamais prendre les armes que par l'ordre et pour le service de leur maître, s'ils voulaient, comme Du Guesclin, remplir les devoirs de la chevalerie, et mériter à la fois l'approbation de Dieu et l'estime des hommes. Tel est l'extrait de cette oraison funèbre, qui nous a été conservée par le moine de Saint-Denis, historien de Charles VI.

Mais il en est ainsi de presque tous les honneurs : la justice les institue, la politique les conserve quelque temps au mérite, bientôt la vanité les réclame comme un droit, le vice les usurpe par l'intrigue : au lieu d'honorer ceux à qui on les accorde, quelquefois ceux qui les obtiennent les déshonorent ; et ce qui devait être glorieux et rare, finit par être prodigué et avili. Voilà l'histoire des éloges funèbres parmi nous, et apparemment chez toutes les nations. Ils sont devenus trop souvent des discours où, avec une fausse éloquence, on célèbre des vertus encore plus fausses, et où l'on étale avec pompe des titres que le mort a flétris, des talents qu'il n'a point eus, et des services qu'il n'a pu rendre.

La collection des oraisons funèbres que nous avons dans notre langue, commence à peu près en 1547, c'est-à-dire, à la mort de François Ier.

Ce prince, qui eut bien plus l'éclat et les vertus d'un chevalier, que la politique et les talents d'un roi, fut loué sans réserve ; et il ne faut pas s'en étonner : une nation militaire et brave dut estimer sa valeur ; une noblesse qui respirait l'enthousiasme de la chevalerie, dut applaudir ses propres vertus dans son chef. Les hommes de lettres et les savants, qui commençaient en France à s'emparer de l'opinion, et

dirigeaient déja la renommée, durent célébrer à l'envi le prince qui les honorait. Ses malheurs mêmes et la bataille de Pavie, où, à des fautes trop réelles, il mêla de la grandeur de caractère, durent ajouter à sa célébrité, en fixant sur lui les yeux de l'Europe, et devaient surtout intéresser un peuple qui pardonne tout pour le courage, et se rallie toujours au mot de l'honneur.

Ses contemporains gravèrent sur son tombeau le titre de grand. Il faut convenir que, s'il avait pu le mériter, c'eût été par son respect pour les connaissances et le désir qu'il eut d'éclairer sa nation. Il entrevit ces principes étouffés tour à tour par l'ignorance et par l'orgueil, qu'il n'y a ni législation, ni politique sans lumières; que ceux qui éclairent l'humanité, sont les bienfaiteurs des rois comme des peuples; que l'autorité de ceux qui commandent n'est jamais plus forte que lorsqu'elle est unie à l'autorité de ceux qui pensent; que le défaut de lumière, en obscurcissant tout, a quelquefois rendu tous les droits douteux, et même les plus sacrés, ceux des souverains; qu'un peuple ignorant devient nécessairement ou un peuple vil et sans ressort, destiné à être la proie du premier qui daignera le vaincre, ou un peuple inquiet et d'une activité féroce; que des esclaves qui servent, un

bandeau sur les yeux, en sont bien plus terribles, si leur main vient à s'armer, et frappe au hasard; qu'enfin, tous les princes qui, avant lui, avaient obtenu l'estime de leur siècle et les regards de la postérité, depuis Alexandre jusqu'à Charlemagne, depuis Auguste jusqu'à Tamerlan, né Tartare et fondateur d'une académie à Samarcande, tous, dédaignant une gloire vile et distribuée par des esclaves ignorants, avaient voulu avoir pour témoins de leurs actions des hommes de génie, et relever partout la gloire du trône par celle des arts. Ce fut là le vrai mérite de François I[er]. Il honora donc les lettres, et les lettres reconnaissantes ordonnèrent à l'Europe de célébrer ce prince, et de placer le vaincu à côté du vainqueur.

Après François I[er], Henri II, son successeur et son fils, eut l'honneur d'un panégyrique, même de son vivant. On trouve, en 1555, un éloge qui lui est adressé sur la *grandeur* de son règne. Qu'on ne s'étonne pas de ce mot : tous les peuples désirent que leur maître soit grand, et aiment à se le persuader. La vanité de celui qui obéit, s'enorgueillit des titres prodigués à celui qui commande. L'esclave même veut donner de la dignité à ses fers; à plus forte raison le sujet libre, et qui obéit aux lois sous un monarque. A l'égard de Henri II, son nom aujour-

d'hui ne réveille plus l'idée de *grandeur*. Ce roi brave, mais d'une valeur moins éclatante que son père, protecteur des lettres, mais sans cette espèce de passion qui tient de l'enthousiasme, et le fait naître chez les autres; avide de gloire, mais incapable de cette hauteur de génie qui s'ouvre de nouvelles routes pour y parvenir; gouverné par des favoris qui dirigeaient à leur gré sa faiblesse ou sa force, et poussé en même temps par l'esprit de sa nation et de son siècle, qu'il trouva créé, et auquel il n'ajouta rien, n'eut ni dans l'esprit, ni dans l'ame, cette espèce de ressort qui fait la grandeur. On peut dire que son règne ne fut qu'une représentation affaiblie du règne de François Ier. Dans la religion, dans la guerre, dans la finance et dans les lois, il suivit les sentiers tracés. Les évènements eurent de l'importance, sans avoir une sorte de caractère; et, presque toujours en action, mais sans être animé de ces forces vives qui font les grands changements, et dessinent avec énergie les caractères, soit en bien, soit en mal, ce prince donna beaucoup de mouvement à l'Europe, sans acquérir beaucoup de célébrité.

L'homme d'État juge, le panégyriste loue, et n'a besoin que d'un prétexte; encore s'en passe-t-il quelquefois. Henri II, estimable à plusieurs égards, dut être célébré, et surtout dans l'épo-

que de ses succès. On sait que dans la suite il eut des revers, et se laissa écraser par cet ennemi actif, dont la vigilance sombre et terrible, étendue à la fois sur les deux mondes, enchaînait l'Amérique, gouvernait l'Espagne, et désolait l'Europe. Les batailles de Gravelines et de Saint-Quentin ne furent que des malheurs; mais la paix de Cateau-Cambrésis fut une honte. Au rapport de tous les historiens, elle déshonora le roi et le trône; au rapport d'un panégyriste, ce fut le sacrifice d'un grand homme au bien de l'Europe. Il n'est pas inutile d'ajouter que l'oraison funèbre de ce prince fut comparée dans le temps à la Cyropédie, le roi à Cyrus, et l'orateur à Xénophon(1).

En 1563 parut un éloge qui dut intéresser la nation : c'était celui de François de Guise, assassiné par Poltrot, devant Orléans. Il fut, comme on sait, le plus grand homme de son siècle. Ce fut lui qui défendit Metz contre Charles-Quint, qui rendit Calais à la France, et combattit avec succès l'Espagne, l'Angleterre et l'Empire. Son crime fut d'être trop puissant : c'en était un dans une minorité orageuse, et sous un gouverne-

(1) Sonnet de Joachim du Bellay, sur l'oraison funèbre prononcée en 1559, par Jérôme de La Rovère, évêque de Toulon.

ment faible où plusieurs grands hommes se choquent, et où l'autorité sans vigueur ne peut tenir la balance entre des forces extrêmes qui se combattent. Sa mort fut le premier des assassinats que le fanatisme de ce siècle fit commettre. On connaît de lui ce mot employé dans une de nos plus belles tragédies : « Ta religion t'a ordonné de m'assassiner; la mienne m'ordonne « de te pardonner et de te plaindre. » Ce mot, dont on se souvient, est fort au-dessus d'une oraison funèbre qu'on oublie.

En 1571, c'est-à-dire, quelques mois avant la Saint-Barthélemi, fut prononcé et publié un panégyrique en l'honneur de Charles IX. On y vante les grandes actions d'un prince de vingt ans, qui n'avait pu encore que prêter son nom aux malheurs de son règne. On y célèbre sa bonté; et dans quel moment! A sa mort, il se trouva des orateurs pour le louer. J'ai lu l'oraison funèbre de ce prince, que Muret prononça à Rome, en présence du pape Grégoire XIII. Non, lorsque Antonin ou Trajan moururent autrefois dans cette même ville, et que la douleur publique prononça leur éloge en présence des citoyens, dont ils avaient fait le bonheur pendant vingt ans, je suis bien sûr qu'on n'y parla pas davantage de vertu, de justice, de larmes et de désolation des peuples. Tous les éloges

prononcés à Paris ou dans la France, en l'honneur de Charles IX, sont du même ton. L'unique différence, c'est que nos orateurs français insultent à l'humanité en prose faible et barbare, dans ce jargon qui n'était pas encore une langue; au lieu que l'orateur d'Italie, écrivant avec pureté dans la langue de l'ancienne Rome, ses mensonges du moins sont doux et harmonieux. Il est triste que les orateurs, chargés des éloges funèbres des hommes puissants, se soient trop souvent réduits eux-mêmes à ne parler que le langage des cours. Ils auraient pu, dans des siècles surtout où la religion avait tant d'autorité, faire de ces discours la consolation des peuples et la leçon des grands; mais sans doute il faut que, chez les hommes, tout soit petit, corrompu et faible.

Les panégyriques se succèdent comme les règnes. Si on loua Charles IX, on dut louer Henri III. Nous avons un panégyrique qui lui fut adressé en 1574, à son retour de Pologne. L'orateur alors n'était que l'interprète de la voix publique. Le nom de ce prince avait de l'éclat en Europe; et, tant qu'il ne régna point, il parut digne de régner. Tout le monde sait comment ces espérances et ces éloges furent démentis. Quiconque, dans des moments d'orage, n'est pas un grand homme, paraît même au-dessous

de ce qu'il est. Il fut précipité dans l'avilissement et le malheur, et par ses amis et par ses ennemis, et par la force des évènements, et par sa propre faiblesse, et parce qu'il ne sut presque jamais s'arrêter ni dans l'abandon, ni dans l'usage de ses droits. On connaît d'ailleurs ses confréries et ses scandales, et ce mélange bizarre de superstition et de licence, où il trouvait l'art de se déshonorer également par ses vertus et par ses vices. Cela n'empêcha point que, dans des panégyriques de son temps, et même après sa mort, il n'ait été appelé *le grand Henri III*. On ne sait comment de pareils exemples n'ont point dégoûté à jamais les souverains d'être loués.

L'année 1586 nous présente un spectacle différent. C'est le célèbre Ronsard, le plus fameux poète de son siècle, et qui fut aimé tour à tour et protégé de quatre rois, loué après sa mort par l'abbé Duperron, depuis cardinal. On rendit à un homme qui n'avait que des talents, le même honneur que s'il avait eu le privilége de faire du bien à la nation dans quelque grande place (1). Ces distinctions accordées au génie,

---

(1) M. de Thou rapporte qu'on célébra à Paris un service magnifique en l'honneur de Ronsard. Le roi y envoya sa musique. Des princes du sang, une foule de gens de la cour,

dans certains siècles, sont une espèce de réparation des injustices qu'il a trop souvent essuyées dans d'autres. Elles servent encore à prouver qu'il y a dans les talents une grandeur personnelle, qu'on a crue quelquefois égale à celle des dignités. Quoi qu'il en soit, Duperron prononça cette oraison funèbre, qui eut alors beaucoup de succès, et qu'on ne peut plus lire. Il y emploie près de vingt pages à dire qu'il ne sait comment s'y prendre pour traiter un sujet si grand. Ces puérilités s'appelaient alors de l'éloquence; et Duperron, comme orateur, et Ronsard, comme poète, sont aujourd'hui également inconnus.

---

et tous les hommes les plus célèbres par leur esprit et leurs talents, y assistèrent. Le parlement de Paris s'y rendit par députés. La foule était si grande, que le cardinal de Bourbon ne put fendre la presse, et fut obligé de s'en retourner. L'orateur lui-même ne put entrer dans la chapelle, et prononça l'oraison funèbre de dessus un perron. Il y avait des auditeurs jusque sur les toits. Le même jour, on publia un grand nombre d'éloges funèbres en l'honneur du mort. Ronsard était enterré dans le prieuré de Saint-Côme, auprès de Tours. Un conseiller au parlement de Paris, vingt ans après, lui fit élever un mausolée de marbre, orné d'inscriptions, avec une très-belle statue, faite par le meilleur artiste du temps. Enfin, on écrivit son histoire, et l'on ne manqua point d'observer qu'il était né le même jour que François Ier perdit la bataille de Pavie, comme si apparemment la nature eût voulu consoler la France.

Cent ans plus tard, ils eussent été probablement de grands hommes. Ainsi Fontenelle a dit de saint Thomas, que, dans d'autres circonstances, il eût peut-être été Descartes; et il n'a manqué à Roger Bacon, moine au treizième siècle, que d'être le contemporain des Leibnitz et des Newton, pour être leur égal.

Deux ans après, le cardinal Duperron fut choisi par le roi pour faire un éloge funèbre, qui prêtait bien plus à l'éloquence: c'était celui de la fameuse Marie-Stuart. On sait qu'à tous les agréments de la figure, elle joignit tous ceux de l'esprit. Sa beauté fit ses malheurs, parce qu'elle produisit ses faiblesses, et peut-être ses crimes. Égarée par l'amour, et poursuivie par l'intérêt et la vengeance, elle trouva une prison dans un pays où elle avait cherché un asyle, et fut décapitée par la politique barbare de cette Élisabeth, qui n'était que son égale, et n'avait pas le droit d'être son juge. Il y a des sujets qui ne peuvent manquer de réussir. La mort d'une femme et d'une reine sur l'échafaud, tant de beauté jointe à tant d'infortune, la pitié si naturelle pour le malheur, l'attachement des Français pour une princesse élevée parmi eux, et qui avait été l'épouse d'un de leurs rois; l'intérêt qu'on prend peut-être malgré soi à des malheurs causés par l'amour; le nom même de la religion, car

elle fut mêlée à ce grand évènement; et l'Europe, agitée alors de fanatisme, regardant presque la querelle de deux reines rivales, comme la querelle des catholiques contre les protestants: tout contribua au grand succès de cet éloge funèbre. Duperron tira des larmes de toute l'assemblée. On oublia que Marie Stuart, peu de temps après que son mari eut fait tuer son amant sous ses yeux, avait épousé l'assassin même de son mari; et l'on ne vit que la plus belle femme de son siècle, fille, veuve, mère de roi, et reine elle-même, qui avait péri sous le fer d'un bourreau. La pitié et l'esprit de parti lui donnèrent des panégyristes en foule; et, ce qu'il n'est pas inutile d'observer, son malheur sembla la justifier aux yeux de la postérité, qui, même aujourd'hui, ne prononce pas encore son nom sans intérêt.

C'était alors, dans presque toute l'Europe, le temps des crimes et des meurtres; mais la barbarie était tantôt impétueuse et ardente, tantôt froide et tranquille. L'année 1588 fut marquée par l'assassinat de Henri, duc de Guise, au château de Blois. Il n'y a personne qui ne sache et les motifs et les circonstances de ce meurtre. Cet homme hardi et brillant, fait pour éblouir le peuple, pour subjuguer les grands, pour opprimer le roi, courant à la grandeur par les fac-

tions, et à la renommée par l'avilissement de son maître; qui s'occupait de le détrôner sans daigner le haïr; et qui, par mépris, ne s'apercevait pas même qu'il s'en était fait craindre, vivant pouvait être coupable, mais assassiné ne parut qu'un héros. La mort de Louis, son frère, massacré le lendemain, révolta encore plus, car il était cardinal. Il ne faut point demander si les deux frères furent célébrés par des éloges publics. Les éloges parurent en foule; mais il y en eut un plus remarquable que les autres. Dans ces temps où la superstition se mêlait à la fureur, on voyait d'un côté des empoisonnements, des assassinats, et les crimes de la plus flétrissante volupté; de l'autre, des processions, des confréries et des pénitents blancs et noirs; comme si des cérémonies, sans le remords et la vertu, pouvaient expier les crimes; comme si elles n'étaient pas un nouvel outrage pour la divinité, qu'on faisait semblant d'apaiser en la déshonorant. Henri III lui-même avait institué des confréries, et, suivi de ses mignons, marchait à leur tête. Ses confrères, les pénitents de Lyon, n'approuvèrent point du tout la justice qu'il s'était rendue à lui-même, et firent une grande pompe funèbre « en déploration du massacre fait à Blois, sur « Louis et Henri de Lorraine, suivie d'une orai-

« son sur le même sujet. » Dans tous ces éloges on eut bien l'audace de peindre le duc de Guise comme l'appui, le héros et le martyr de la religion, lui pour qui l'église n'avait été qu'un prétexte de déchirer l'État; lui, qui n'était catholique que pour être factieux; lui, dont toute la religion était l'envie d'usurper le trône, et qui s'armait du fanatisme pour marcher à la *révolte*. Mais il y a apparence que de si lâches mensonges n'étaient ni pour les grands, ni pour les esprits déliés; c'était l'appât grossier du peuple, qui, dans ces temps de factions et de guerres, était souvent opprimé, égorgé et trompé.

Ce double assassinat en produisit un autre l'année suivante 1589, celui de Henri III ; et ce qu'il y eut alors de plus étrange, ce fut l'éloge même de l'assassin. Il faut qu'on sache dans tous les siècles, que ce Jacques Clément, dominicain et parricide, fut loué publiquement dans Paris et dans Rome : le fanatisme qui inspira le meurtre, fit l'apothéose du meurtrier.

On a remarqué que le temps des grands crimes est presque toujours celui des grandes vertus. La nature agitée et secouée, pour ainsi dire, dans tous les sens, déploie alors toute son énergie; ses productions sont extraordinaires, elle fait naître en foule des monstres et des grands hom-

mes. En 1595, on vit dans Paris un éloge dont le sujet est à jamais respectable : c'était l'éloge du président Brisson, pendu quatre ans auparavant pour la cause des rois. Ce citoyen, trop éclairé pour être fanatique, et trop vertueux pour être rebelle, parla aux Seize, comme un homme qui préfère son devoir à sa vie; et il en fut récompensé en mourant pour l'État. L'infamie de son supplice fut un titre de plus pour sa gloire. Il faut louer l'orateur qui s'honora lui-même en faisant un pareil éloge; pour l'éloge même, il n'ajouta rien à la mémoire de Brisson; il n'en avait pas besoin.

On aime à voir aussi en 1609, un panégyrique adressé au duc de Sully; il fut composé par un receveur des finances. Cet ouvrage est faible, et peu digne de son sujet; mais c'était du moins un hommage rendu à un grand homme, dans un temps où ce grand homme servait l'État, et où, pour récompense, il n'avait que les calomnies de la cour, les fureurs des traitants et la haine de la nation à qui il faisait du bien. Il est vrai qu'un an plus tard, l'éloge eût été plus honorable encore, et pour le panégyriste et pour le héros; car, en 1610, Sully n'était plus rien. Mais il ne faut pas trop exiger des hommes; et, s'il y a un exemple d'une statue élevée à un roi après sa

mort, il n'y en a pas de panégyrique adressé à un ministre après sa disgrace.

Jamais parmi nous, peut-être, la louange ne fut quelque chose de si respectable et de si grand, que lorsqu'elle fut destinée à célébrer Henri IV; jamais elle ne fut si unanime. Il y a eu quelquefois des réputations, quoique en petit nombre, qui choquaient les mœurs et les idées générales dominantes dans un pays; c'était comme un aveu involontaire et forcé, que certaines qualités brillantes arrachaient à ceux mêmes qui étaient le plus loin de les partager: mais, quand le mérite d'un grand homme se concilie parfaitement avec les préjugés, le caractère et les penchants d'un peuple, alors sa célébrité doit augmenter, parce que l'amour-propre de chaque citoyen protége, pour ainsi dire, la réputation du prince; et c'est ce qui arriva à Henri IV. On peut dire qu'il fut véritablement le héros de la France. Ses talents, ses vertus, et jusqu'à ses défauts, tout, pour ainsi dire, nous appartient. Mornay et Sully purent blâmer l'excès de sa valeur, mais la nation aimait à s'y reconnaître; la politique même le justifiait. Pour rassurer ses amis, pour étonner ses ennemis, il fallait des prodiges, et il n'avait presque que des vertus à opposer à des armées. Alors la témérité même

cessait de l'être; et ce grand homme appuyait le peu de forces qu'il avait des forces réelles de l'admiration et de l'enthousiasme. Sa gaîté au milieu des combats, ses bons mots dans la pauvreté et le malheur, toutes ces saillies d'une ame vive et d'un caractère généreux, cette foule de traits que l'on cite, et qui sont à la fois d'un homme d'esprit et d'un héros, semblaient peindre en même temps l'imagination française, et le genre d'esprit avec le caractère national. Enfin, ses amours, ses faiblesses, tous ces sentiments, qui le plus souvent étaient des passions, et que les graces d'un chevalier ennoblissaient encore, lorsqu'ils n'étaient que des goûts, ne paraissaient pas des défauts qu'on pût lui reprocher. La nation, en l'admirant, aimait à se persuader qu'on peut mêler la galanterie à la grandeur, et que le caractère d'un Français fut en tout temps d'allier la valeur et les plaisirs. Mais ce qui a consacré sa réputation dans l'Europe, c'est sa bonté, c'est cette vertu qui ne permit jamais à la haine d'entrer dans son cœur, qui fit que, sans politique et sans effort, il pardonna toujours, et se serait cru malheureux de punir; qui, avec ses amis, lui donnait la familiarité la plus douce; envers ses peuples la bienveillance la plus tendre; avec sa noblesse la plus

touchante égalité; ce sentiment si précieux qui quelquefois, dans des moments d'amertume et de malheur, lui faisait verser les larmes d'un grand homme au sein de l'amitié; ce sentiment qui aimait à voir la cabane d'un paysan, à partager son pain, à sourire à une famille rustique qui l'entourait, ne craignit jamais que les larmes et le désespoir secret de la misère, vinssent *lui* reprocher des malheurs ou des fautes : voilà ce qui lui a concilié les cœurs de tous les peuples, voilà ce qui le fait bénir à Londres comme à Paris. Et qui, en voyant sur presque toute l'étendue de la terre, les hommes si malheureux, tant de fléaux de la nature, tant de fléaux nés des passions et du choc des intérêts, le genre humain écrasé et tremblant, éternellement froissé entre les malheurs nécessaires, et les malheurs que l'indulgence et la bonté auraient pu prévenir, peut se défendre d'un attendrissement involontaire, lorsqu'il voit s'élever un prince qui n'a d'autre passion et d'autre idée, que celle de rétablir le bonheur et la paix? Il semble, en s'occupant de lui, en suivant ses actions, en pénétrant dans son cœur, qu'on respire un air plus doux, et que le calme et la sérénité se répandent, du moins pour quelques moments, sur ce globe infortuné qu'on habite.

Peu de princes, dans l'histoire, ont eu ce caractère de bonté, comme Henri IV. Celle d'Auguste fut la bonté d'un politique qui n'a plus d'intérêt à commettre des crimes; celle de Vespasien fut souillée par l'avarice et par des meurtres; celle de Titus est plus connue par un mot à jamais célèbre, que par des actions; celle des Antonins fut sublime et tendre; mais une certaine austérité de philosophie qui s'y mêlait, lui ôta peut-être ces graces si douces auxquelles on aime à la reconnaître; parmi nous, celle de Louis XII, à jamais respectée, manque pourtant un peu de la dignité des talents et des grandes actions : car, il faut en convenir, nous sommes bien plus touchés de la bonté d'un grand homme, que de celle d'un prince qui a de mauvais succès et des fautes à se faire pardonner. Mais la bonté de Henri IV fut tout à la fois celle d'un particulier aimable et d'un héros. Il ne faut donc pas s'étonner si, pendant sa vie ou après sa mort, il fut célébré par plus de cinq cents panégyristes, tant poètes qu'orateurs; il ne faut pas s'étonner si, malgré l'éloquence brute et sauvage de son siècle, on ne trouve presque aucune des oraisons funèbres de ce prince, où il n'y ait quelque mouvement éloquent sur sa mort.

Ici, ce sont des imprécations contre le lieu où le meurtre a été commis. L'orateur veut que tous les citoyens, en passant dans cette rue malheureuse, s'arrêtent pour y verser des larmes; il veut que la dernière postérité des Français vienne s'attendrir sur le lieu qui a été teint du sang du meilleur des rois.

Un autre parle tout à coup au meurtrier, comme s'il était présent, et lui reproche de ne pas s'être laissé attendrir par les vertus d'un si excellent prince. Il peint la haine et la fureur du peuple qui aurait voulu arracher ce monstre des mains des bourreaux, pour le déchirer de ses propres mains. Il peint des Français témoins du supplice, et, par un mélange affreux de férocité et de tendresse, changés tout à coup en cannibales, dévorant la chair sanglante de l'assassin.

Un autre s'adresse au peuple qui l'environne, et le prie de suspendre ses larmes, parce qu'il ne peut résister lui-même à un spectacle si touchant, et craint d'être obligé de s'interrompre. Il parle des bienfaits qu'il a lui-même reçus de ce prince dont il était aimé; il joint sa douleur particulière à celle de toute la France, et il finit par faire à son bienfaiteur et à son prince, les adieux les plus passionnés, comme l'ami le plus

tendre pourrait les faire sur le tombeau et à la vue des cendres de son ami.

Enfin, je citerai encore un de ces discours, dont l'exorde m'a paru aussi simple que touchant. L'orateur raconte qu'un des Hébreux captifs aux bords de l'Euphrate, voulant adoucir l'ennui de ses malheurs, fait préparer un repas dans sa cabane, et envoie son fils inviter quelques-uns de leurs frères pour se réunir et se consoler ensemble. Un moment après, son fils accourt, pâle, les yeux en pleurs, et palpitant d'effroi. « O mon père! dit-il au vieillard, plus de festin, plus de joie! je viens de rencontrer un de nos frères, égorgé dans la rue.... » « Et moi aussi, dit l'orateur, j'ai vu le plus affreux des spectacles; j'ai vu dans Paris, au milieu de la pompe et de l'appareil des fêtes, j'ai vu un corps sanglant et percé de coups. Non, ce n'était pas celui d'un de nos frères, c'est celui de notre père, celui du meilleur des rois, de Henri IV, » etc.

C'est ainsi que, dans un siècle où l'on n'avait encore aucune idée de la vraie éloquence, la force d'un sujet pathétique et terrible inspirait aux orateurs, ou des mouvements ou des traits heureux (1).

---

(1) Malgré les défauts incroyables du mauvais goût, quel-

Il est triste qu'un pareil sujet n'ait pas été alors traité par un homme véritablement éloquent, et qui, en prononçant cet éloge funèbre, se proposât un but utile à la nation. En effet, qu'on suppose un orateur doué par la nature de cette magie puissante de la parole, qui a tant d'empire sur les ames, et les remue à son gré; qu'il paraisse aux yeux de la nation assemblée pour rendre les derniers devoirs à Henri IV; qu'il ait sous ses yeux le corps de ce malheureux prince; que peut-être, le poignard, instrument du parricide, soit sur le cercueil et exposé à tous les regards; que l'orateur alors élève sa voix, pour rappeler aux Français tous les malheurs que, depuis cent ans, leur ont causés leurs divisions et tous les crimes du fanatisme et de la politique mêlés ensemble; qu'en commençant

---

ques-uns de ces discours attachent encore et intéressent par la force du sentiment qui y est répandu. Souvent l'esprit est rebuté, et les larmes viennent aux yeux; on serait tenté de rire, et l'on s'attendrit.

Le sujet vous entraîne, et l'on oublie l'orateur pour ne penser qu'au héros.

Ainsi, un acteur célèbre (Baron), qui prétendait que l'émotion est en nous un sentiment involontaire, et presque indépendant de l'esprit, en mettant sur des paroles gaies, ou même ridicules, un accent pathétique, attendrissait peu à peu, et parvenait à faire couler les larmes.

par la proscription des Vaudois et les arrêts qui firent consumer dans les flammes vingt-deux villages, et égorger ou brûler des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, il leur rappelle ensuite la conspiration d'Amboise, les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, de Coutras; la nuit de la Saint-Barthélemi, l'assassinat du prince de Condé, l'assassinat de François de Guise, l'assassinat de Henri de Guise et de son frère, l'assassinat de Henri III; plus de mille combats ou siéges, où toujours le sang français avait coulé par la main des Français; le fanatisme et la vengeance faisant périr sur les échafauds ou dans les flammes, ceux qui avaient eu le malheur d'échapper à la guerre; les meurtres, les empoisonnements, les incendies, les massacres de sang-froid, regardés comme des actions permises ou vertueuses; les enfants qui n'avaient pas encore vu le jour, arrachés des entrailles palpitantes des mères, pour être écrasés; qu'il termine enfin cet horrible tableau par l'assassinat de Henri IV, dont le corps sanglant est dans ce moment sous leurs yeux; qu'alors attestant la religion et l'humanité, il conjure les Français de se réunir, de se regarder comme des concitoyens et des frères; qu'à la vue de tant de malheurs et de crimes, à la

vue de tant de sang versé, il les invite à renoncer à cet esprit de rage, à cette horrible démence qui, pendant un siècle, les a dénaturés, et a fait du peuple le plus doux un peuple de tigres; que lui-même prononçant un serment à haute voix, il appelle tous les Français pour jurer avec lui sur le corps de Henri IV, sur ses blessures et le reste de son sang, que désormais ils seront unis et oublieront les affreuses querelles qui les divisent; qu'ensuite, s'adressant à Henri IV même, il fasse, pour ainsi dire, amende honorable à son ombre, au nom de toute la France et de son siècle, et même au nom des siècles suivants, pour cet assassinat, prix si différent de celui que méritaient ses vertus; qu'il lui annonce les hommages de tous les Français qui naîtront un jour; qu'en finissant, il se prosterne sur sa tombe, et la baigne de ses larmes : quelle impression croit-on qu'un pareil discours aurait pu faire sur des milliers d'hommes assemblés, et dans un moment où le spectacle seul du corps de ce prince, sans être aidé de l'éloquence de l'orateur, suffisait pour émouvoir et attendrir? Peut-être l'effet de ce discours ne se serait-il pas borné à une émotion passagère; peut-être, par la suite, aurait-il pu prévenir de nouvelles divisions et de nouveaux crimes.

Au reste, les louanges prodiguées à la mémoire de Henri IV, à l'instant de sa mort, ne furent point semblables à tant d'éloges de princes ou d'hommes puissants, qui, après avoir retenti sous les voûtes des temples, dans une cérémonie funèbre, semblent, le moment d'après, aller se perdre et s'ensevelir avec eux dans la tombe qui les attend. La Justice et la Renommée qui le louèrent sur son tombeau, ne s'éloignèrent des bords du mausolée, que pour aller répéter ces éloges de pays en pays, et de siècle en siècle.

On peut dire qu'aujourd'hui ce prince a une espèce de culte parmi nous. Tous les talents et tous les arts ont été employés à lui rendre hommage. Les Mémoires de Sully, en peignant les détails de sa vie domestique, nous ont rendu son souvenir encore plus cher, parce qu'ils montrent partout l'homme sensible à côté du grand homme. Un poème célèbre a immortalisé ses vertus comme sa valeur. Le pinceau de Rubens a tracé son apothéose sur la toile. L'art des Phidias offre sa statue aux regards de tous les citoyens. L'éloquence et le zèle ont produit une foule d'ouvrages qui lui sont tous consacrés, et où la sensibilité loue la vertu. Le pinceau, la gravure, la sculpture même, ont multiplié ses bustes ou ses portraits. Le citoyen

obscur aime à décorer son appartement de cette image, comme il aime à voir le portrait d'un ami ou d'un père. On a représenté quelques-unes des époques de sa vie, en bronze, et en marbre; on les a fait servir d'ornement à ces boîtes, invention et amusement du luxe, que le goût et les modes françaises font valoir et distribuent dans l'Europe. Le peuple même connaît et bénit sa mémoire. Le peuple courbé sous ses travaux, prononce souvent le nom de Henri IV, et attache à ce nom des idées qui l'intéressent. Enfin, lorsque la mort, parmi nous, ouvre les tombeaux où reposent les cendres de nos rois, la foule des citoyens, qu'une curiosité inquiète et sombre précipite sous ces voûtes, pour y voir à la fois les monuments de la grandeur et de la faiblesse humaines, à la lueur des flambeaux et des torches funèbres qui éclairent ces lieux, semble ne demander, ne chercher que Henri IV. Ils s'arrêtent aux pieds de son cercueil, ils l'examinent, ils l'entourent, ils semblent lui redemander un grand homme, et se livrent, avec un mélange d'attendrissement et de terreur, à toutes les idées que la vue de ce tombeau leur inspire (1). Tel est l'hommage

(1) Voyez la fin de l'éloge de Henri IV, par M. de la Harpe, et l'estampe qui est à la tête du discours.

qu'au bout de cent soixante ans, la reconnaissance des peuples rend encore aux vertus des rois. On ne peut comparer cette espèce de culte qu'à celui que les habitants de l'ancienne Rome rendirent à la mémoire d'Antonin. On sait que, pendant deux siècles, chaque citoyen, dans sa maison, eut l'image de cet empereur. On sait que les pères de famille l'invoquaient; et les tyrans mêmes, prenant le surnom d'Antonin, pour en imposer, se couvraient de ce nom sacré, comme dans les pays et dans les temps d'asyles, les assassins couraient se mettre à l'abri sous les statues des dieux.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

ESSAI SUR LES ÉLOGES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

